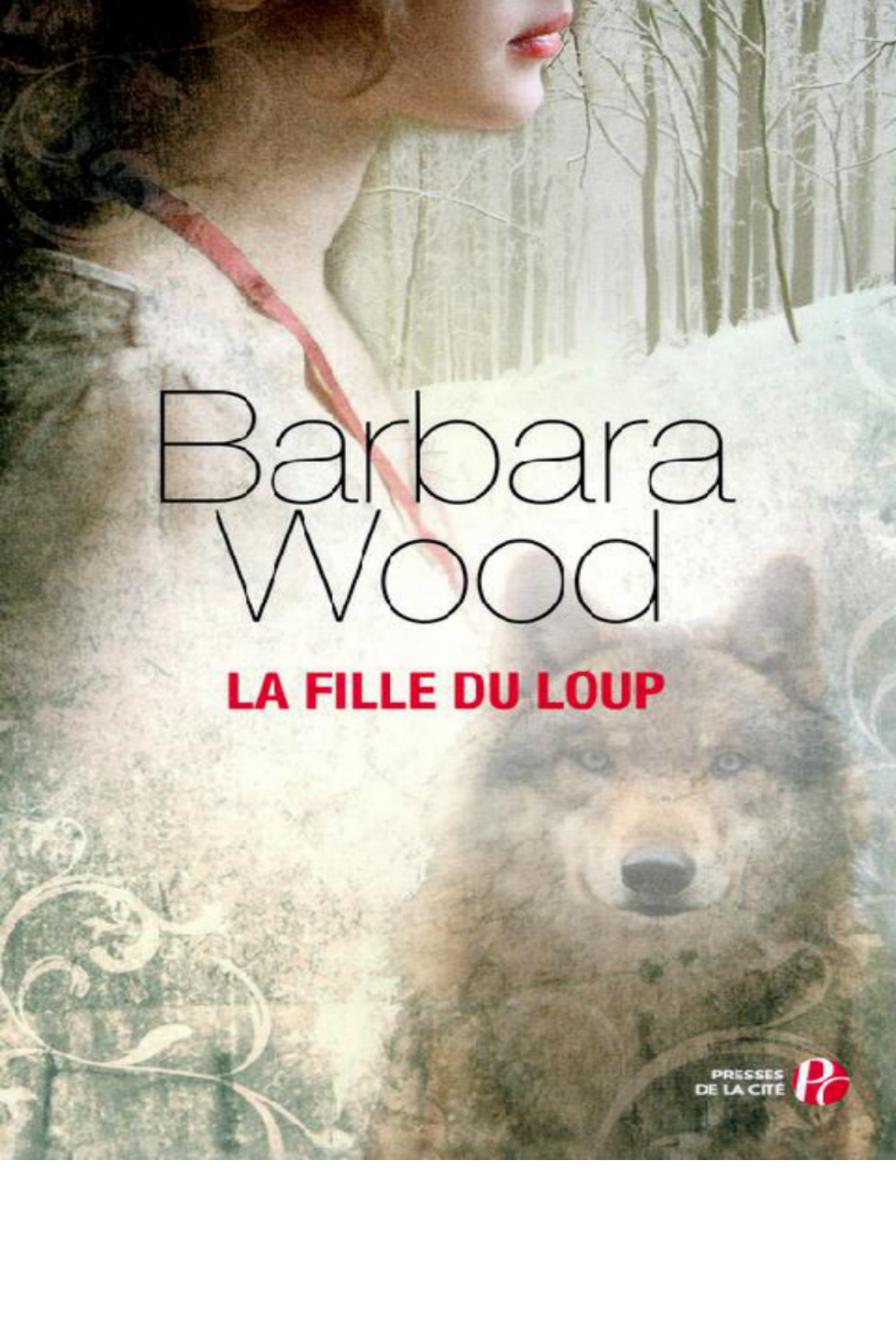


La fille du loup

Barbara-Wood

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Wood

LA FILLE DU LOUP

PRESSES
DE LA CITÉ



Barbara Wood
LA FILLE DU LOUP



Roman

*Traduit de l'anglais par Florence Bertrand
Lamj
Juillet 2012*

Résumé

Une jeune voyante va prendre son destin en main et braver les plus grands dangers afin de retrouver son père.

Rome, 54 après sous le règne de Néron. Depuis son enfance, Ulrika a des visions prémonitoires. Une nuit, elle fait un rêve étrange dans lequel un loup lui apparaît. Elle l'interprète comme un présage, «Wulf » étant le prénom que portait son père, mort alors qu'elle n'était encore qu'une enfant - c'est du moins ce que lui a dit Sélène, sa mère. Cette dernière révèle enfin la vérité à Ulrika : son père est toujours vivant et se trouve en Germanie ; il ignore qu'il a une fille à Rome. Ulrika décide alors d'entreprendre un long voyage en terres barbares afin de le retrouver...

La puissante histoire de courage, d'amour et de foi d'une jeune fille dont la vie changera à jamais l'histoire de l'Empire romain.

A Walt, mon époux, avec tout mon amour.

Tables des matières

Résumé

LIVRE I

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

LIVRE II

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

LIVRE III

Chapitre 11

Chapitre 12

LIVRE IV

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

LIVRE V

Chapitre 19

Chapitre 20

LIVRE VI

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

LIVRE VII

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

LIVRE VIII

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

LIVRE IX

Chapitre 40

LIVRE I

Chapitre 1

Ulrika était venue chercher des réponses.

Elle s'était réveillée ce matin-là avec un étrange pressentiment, qui s'était accentué pendant qu'elle prenait son bain et s'habillait, que ses esclaves la coiffaient, attachaient ses sandales et lui servaient son petit déjeuner de gruau de blé et de lait de chèvre. Comme cet inexplicable malaise persistait, elle avait décidé de se rendre dans la rue des Diseurs-de-Bonne-Aventure, où devins, prophètes et astrologues promettaient des solutions aux mystères de la vie.

Tout en traversant les rues bruyantes de Rome dans une chaise à rideau, elle s'interrogeait sur les raisons de sa contrariété. La veille, tout allait bien. Elle avait rendu visite à des amis, flâné dans des librairies, travaillé à son métier à tisser - une journée typique pour une jeune femme de sa classe et de son éducation. Et puis elle avait fait un rêve curieux...

Peu après minuit, Ulrika avait rêvé qu'elle quittait son lit, s'avavançait vers sa fenêtre, l'escaladait et atterrissait pieds nus dans la neige.

Au lieu des arbres fruitiers qui poussaient derrière la villa, de grands pins se dressaient tout autour d'elle, une forêt avait remplacé le verger, et des nuages caressaient la face d'une lune hivernale. Des traces s'enfonçaient dans les bois - de grosses empreintes de pattes. Ulrika les suivit, le clair de lune effleurant ses épaules dénudées. Soudain, elle se trouva face à un gros loup hirsute aux yeux dorés. Elle s'assit dans la neige et il vint se coucher près d'elle, la tête sur ses genoux. La nuit était limpide, aussi limpide que les yeux de l'animal levés vers elle, et elle sentait les battements réguliers de son cœur puissant. Les yeux dorés cillaient et semblaient lui dire : là est la confiance, là est l'amour, là est ta famille.

Ulrika s'était réveillée désorientée. Pourquoi avait-elle rêvé d'un loup ? Wulf était le nom de son père. Il était mort des années plus tôt, très loin de là, en Perse.

Le rêve était-il un signe ? Et de quoi ?

Ses esclaves immobilisèrent la chaise et Ulrika descendit. C'était une jeune fille de dix-neuf ans, à la taille élancée, vêtue d'une longue tunique en soie rose pâle et d'une étole assortie qu'elle drapa autour de sa tête et de ses épaules comme il convenait à une vierge, dissimulant ses cheveux clairs et son cou gracieux. Sous son assurance apparente, elle était en proie à une anxiété croissante.

La rue des Diseurs-de-Bonne-Aventure était en réalité une étroite venelle nichée dans l'ombre de bâtisses étroitement serrées. Les tentes et étals des devins, augures, voyants et prophètes étaient attirants, peints de couleurs vives et décorés d'objets étincelants, tous plus brillants les uns que les autres. Les marchands de porte-bonheur, de reliques magiques et d'amulettes faisaient des affaires florissantes.

Comme Ulrika s'engageait dans la ruelle, désespérément curieuse de connaître le sens de son rêve, des colporteurs l'interpellèrent, affirmant être de « vrais Chaldéens », qui avaient des liens directs avec le futur et possédaient le troisième œil. Néanmoins, elle se dirigea d'abord vers l'haruspice qui gardait des caisses de pigeons dont il lisait les entrailles pour quelques pièces. Les mains maculées de sang, il affirma qu'elle trouverait un mari avant la fin de l'année. Ensuite, elle alla consulter le devin qui interprétait la fumée, lequel déclara que l'encens lui prédisait cinq beaux enfants.

Elle poursuivit son chemin, jusqu'au moment où, ayant parcouru les trois quarts de la venelle encombrée, elle remarqua une personne d'humble apparence, assise en tailleur sur une natte usée, sans étal ni toile pour s'abriter du soleil. La prophétesse portait une longue tunique blanche qui avait connu des jours meilleurs, et ses longues mains osseuses reposaient sur ses genoux tout aussi osseux. Elle baissait la tête, révélant des cheveux plus noirs que le jais; ils étaient traversés par une raie en leur milieu et tombaient librement sur son dos et ses épaules.

Ulrika ne sut pas ce qui la poussait à consulter une voyante si misérable - peut-être celle-ci s'intéressait-elle plus à la vérité qu'à l'argent - mais elle s'arrêta devant cette étrange créature, et attendit.

Au bout d'un moment, celle-ci se redressa, et Ulrika fut frappée par son visage singulier, long et étroit, tout en os et peau jaunie. Sous des sourcils très arqués, des yeux mélancoliques la regardaient. La femme ne semblait presque pas humaine et l'on n'aurait pu lui donner d'âge. Un chat marron et noir était pelotonné à côté d'elle, endormi. Ulrika reconnut un mot égyptien, censé être la race la plus ancienne, voire celle dont tous les chats étaient issus.

Ulrika reporta son attention sur les yeux noirs emplis de tristesse et de sagesse.

—Tu as une question, déclara la femme, calmement, dans un latin parfait.

Les bruits de la ruelle s'atténuèrent. Ulrika était fascinée par le regard de l'Égyptienne. De son côté, le chat sommeillait, indifférent à la scène.

—Tu voulais me parler d'un loup, reprit la prophétesse d'une voix qui semblait plus vieille que le Nil.

—Il était dans un rêve, ô sage. Était-ce un signe ?

—Un signe de quoi ? Dis-moi ta question.

—J'ignore où est ma place, ô sage. Ma mère est romaine, mon père germain. Je suis née en Perse et j'ai passé le plus clair de ma vie à voyager avec ma mère, qui menait une quête spirituelle. Partout où nous sommes allées, je me suis sentie étrangère. Je suis inquiète, ô sage, car si j'ignore où est ma place, je ne saurai jamais qui je suis. Le rêve du loup signifie-t-il que ma place est en Rhénanie avec le peuple de mon père ? Est-il temps que je quitte Rome ?

—Il y a des signes partout autour de toi, mon enfant. Les dieux nous guident, à tout moment.

—Vous parlez par énigmes, ô sage. Pouvez-vous au moins me prédire mon avenir ?

—Un homme t'offrira une clé. Prends-la.

Une clé ? De quoi ?

Tu le sauras le moment venu...

Chapitre 2

En entrant dans le jardin dissimulé par un haut mur d'enceinte, Ulrika porta une main à sa poitrine et toucha, à travers le tissu soyeux de sa tunique, la croix d'Odin, une amulette protectrice qu'elle portait depuis sa plus tendre enfance. Elle sentit sa forme et sa dureté rassurantes contre son sein, et essaya de se convaincre que tout irait bien. Cependant, le malaise apparut dès son réveil ce matin-là ne l'avait pas quittée de toute la journée, au point qu'à présent, alors qu'un soleil rouge orangé se couchait derrière les monuments en marbre de Rome, Ulrika avait l'impression de suffoquer. Elle aurait voulu que tout redevienne normal. Même les choses qui, la veille encore, l'irritaient auraient été les bienvenues en cette fin d'après-midi. La question, par exemple, de son mariage avec Drusus Fidelius, auquel tous s'attendaient.

Ulrika ne voulait pas se montrer désobéissante. Rome élevait ses filles pour qu'elles soient des épouses et des mères. Toutes ses amies étaient mariées ou fiancées (sauf cette pauvre Cassia, que son bec-de-lièvre condamnait à une vie de vieille fille). Aucune autre aspiration n'était prise en compte. Une jeune femme seule, sans la protection d'un homme, était une exception. Les veuves elles-mêmes étaient hébergées par des parents masculins. Lorsque Ulrika avait confié à sa meilleure amie qu'elle ne désirait pas se marier, ni avec Drusus Fidelius ni avec un autre, celle-ci s'était écriée :

« Mais aucune fille ne choisit de rester célibataire ! Que ferais-tu donc ? » Ulrika n'avait pas eu de réponse à lui donner, hormis qu'elle avait toujours eu la vague impression d'être destinée à autre chose. A quoi ? elle n'aurait su le dire. Sa mère lui avait enseigné des rudiments d'anatomie et de médecine ainsi que la préparation et l'usage des remèdes, mais Ulrika ne voulait pas marcher dans ses traces, elle ne voulait pas être guérisseuse.

Debout dans le jardin, elle regarda entrer les invités, songeuse. Les Romains saluaient les femmes de leur famille d'un baiser sur la joue, non par affection mais afin de détecter une éventuelle odeur d'alcool, tant ils éprouvaient le besoin de contrôler leurs sœurs ou leurs filles. Ulrika avait entendu dire qu'en Germanie les femmes étaient traitées avec plus de respect, presque comme des égales des hommes.

Après ses années d'errance, Ulrika avait grandi parmi les villas de Rome, ses rues bruyantes et populeuses, et ses temples. Elle avait

connu une vie de luxe dans une belle demeure du mont Esquilin. Que savait-elle des forêts alpines enveloppées de brume et de mystère ? Dès le jour où elle avait appris à lire, elle avait dévoré tous les livres existant sur le peuple de son père, les Germains, avait absorbé leur culture et leurs coutumes, leurs croyances, leur histoire. Elle avait même appris à parler leur langue.

Dans quel but ? se demandait-elle à présent, tout en reconnaissant certains des hôtes de sa tante Paulina, des dames en robes amples, des messieurs en longues tuniques et toges élégantes. Tout cela avait-il été en préparation d'un voyage au pays qui était vraiment le sien ? Son père, Wulf, était mort des années plus tôt, avant sa naissance. Et s'il avait laissé des parents, Ulrika n'aurait aucun moyen de savoir qui ils étaient, ni où les trouver. Elle savait seulement qu'il était un prince, un héros pour son peuple des forêts, issu d'une longue lignée de chefs et de prophétesses en Rhénanie.

Une brise se leva, agitant les branches et feuilles des arbres, et faisant frémir la longue robe d'Ulrika en lin finement tissé. Elle portait une tenue à la mode, une robe en dégradé, un effet obtenu au moyen d'un surplis arrivant au genou ainsi que de multiples châles, tous de longueurs et de tons différents, allant du bleu ciel au bleu pâle. Ses cheveux tressés étaient cachés sous un voile jaune safrané appelé *palla*, qui lui recouvrait les bras et tombait plus bas que sa taille. Des boucles d'oreilles et des bracelets en or complétaient l'ensemble.

Elle frissonna. Si elle était destinée à partir, quand et comment le ferait-elle ?

—Te voilà, ma chérie.

Au son de la voix de sa mère, Ulrika se retourna.

A quarante ans, Sélène était sûre d'elle et pleine de grâce, sa mince silhouette drapée de lin rouge et orange. Ses cheveux châtain foncé étaient ramenés en un chignon discret sur sa nuque, dissimulés sous un voile écarlate.

—Paulina m'a dit que je te trouverais ici, ajouta Sélène en s'approchant, les mains tendues.

Dame Paulina, une veuve de famille noble, fréquentait les cercles les plus distingués de Rome. Ulrika la considérait comme sa tante car elle était la meilleure amie de sa mère. Paulina n'invitait à sa table que l'élite des citoyens, et Sélène, médecin et amie proche de

l'empereur Claude, en faisait partie.

Ulrika glissa son bras sous le sien. Comme elles s'approchaient de la maison, elles rencontrèrent trois hommes à l'air guindé, occupés à débattre de stratégie militaire. Ils portaient des tuniques blanches et des toges à bordure pourpre. En voyant les deux femmes, ils s'arrêtèrent pour les saluer. L'un d'entre eux, un très bel homme au visage hâlé et aux dents blanches, se présenta sous le nom de Gaius Vatinius.

—Le commandant Vatinius ? répéta Sélène, qui s'était raidie. Il me semble avoir entendu parler de vous, monsieur.

L'un de ses compagnons éclata de rire.

—C'est une bonne chose, ma chère. Sinon, vous auriez gâché sa journée ! Vatinius serait anéanti d'apprendre qu'il y a une jolie femme à Rome qui ne sait pas qui il est.

Ayant perçu la tension de sa mère, Ulrika dévisagea avec attention celui qu'elle avait appelé « commandant ». Grand, âgé d'une quarantaine d'années, il avait des yeux légèrement enfoncés dans leurs orbites, un long nez droit. Ses traits sévères, comme sculptés dans du marbre, étaient empreints d'arrogance, et ses lèvres ébauchaient l'ombre d'un sourire satisfait.

—Seriez-vous par hasard le Gaius Vatinius qui s'est battu sur le Rhin autrefois ? demanda Sélène dans un souffle.

Le sourire de l'homme s'accentua.

—Vous avez bel et bien entendu parler de moi.

Son regard s'arrêta sur Ulrika, la détaillant des pieds à la tête, au point qu'elle se sentit mal à l'aise. L'instant d'après, un esclave vint annoncer que le repas était servi ; les trois hommes prirent congé et se dirigèrent vers la maison.

Ulrika se tourna vers sa mère, devenue toute pâle.

—Gaius Vatinius t'a contrariée, maman. Qui est-ce ?

—C'est lui qui commandait les légions du Rhin, répondit Sélène en détournant les yeux. C'était il y a des années, avant ta naissance. Entrons.

Quatre tables avaient été dressées pour le repas, chacune flanquée

de trois banquettes. Le placement des invités obéissait à un protocole très strict, les plus distingués d'entre eux s'allongeant à gauche. Le quatrième côté était laissé libre, afin de permettre aux esclaves d'aller et venir avec les plats et les boissons. Des faisans rôtis, ornés de leurs plumes, trônaient sur les tables, entourés de mets variés dont les invités se servaient selon leur goût. Les voix de trente-six personnes en train de prendre leurs places emplissaient la salle à manger, noyant presque le solo d'un musicien qui jouait de la flûte de Pan.

Sur le point de s'asseoir à côté d'un avocat nommé Maximus, Ulrika jeta un coup d'œil en direction de Gaius Vatinius et se figea.

Assis par terre près de lui se trouvait un gros chien.

Elle fronça les sourcils. Pourquoi un convive amenait-il son chien à un dîner ? Autour d'elle, les autres invités se servaient en riant. Était-elle donc la seule à trouver cette scène étrange ?

Ulrika reporta son attention sur l'animal. Ses lèvres s'entrouvrirent. Son cœur cessa de battre. Il ne s'agissait pas d'un chien, mais d'un loup !

Un gros loup gris aux yeux perçants et aux oreilles pointues, semblable à celui de son rêve. Et il plantait son regard droit dans le sien tandis que Gaius Vatinius bavardait avec ses voisins de table.

Fascinée, Ulrika fixa le magnifique animal.

Peu à peu, ses contours s'estompèrent et il finit par disparaître entièrement. Elle cilla. Le loup ne s'était pas levé.

N'avait pas quitté la salle à manger. Il s'était tout simplement évanoui sous ses yeux.

Les jambes flageolantes, Ulrika tendit la main vers la banquette et s'y laissa tomber, la gorge nouée par la crainte. A présent elle comprenait pourquoi elle avait été tourmentée toute la journée par le malaise.

La maladie était revenue.

Chapitre 3

A l'âge de douze ans, Ulrika s'était crue guérie de la maladie secrète qui avait pesé sur son enfance, et dont elle n'avait jamais parlé à personne, pas même à sa mère.

Elle ne se souvenait pas de la première fois où elle avait vu une scène invisible à ses camarades, rêvé d'un événement avant qu'il se produise, ou effleuré la main de quelqu'un et ressenti son chagrin. Un jour, âgée de huit ans, elle avait accompagné sa mère à la boucherie. Alors que le boucher cherchait son fendoir et que les clients attendaient impatiemment, Ulrika avait dit à voix haute : « Il est tombé sous une table à l'arrière. » L'homme avait disparu puis était revenu avec l'ustensile, une curieuse expression sur le visage. Ulrika avait surpris assez de ces regards étranges pour savoir que les choses qu'elle voyait ou sentait, dans des rêves ou des visions, n'étaient pas normales. Comme elle avait déjà l'impression d'être une étrangère dans chaque ville où sa mère et elle séjournaient brièvement, Ulrika avait appris à tenir sa langue et à laisser les gens chercher seuls leurs fendoirs égarés.

Enfin, sept ans auparavant, par une chaude journée d'été, lors d'un pique-nique à la campagne avec sa mère, parmi le bourdonnement des abeilles et le parfum entêtant des fleurs, Ulrika avait vu une jeune femme sortir des bois en courant, ses longs cheveux flottant derrière elle, la bouche ouverte en un cri silencieux, les bras tachés de sang.

« Maman, qu'est-ce qui a fait peur à cette femme ? avait demandé Ulrika, songeant qu'il fallait lui porter secours. Elle semble terrifiée, et ses mains sont pleines de sang. »

Sélène avait regardé autour d'elle.

« Quelle femme ? »

L'inconnue s'effaçait sous les yeux d'Ulrika, qui comprit avec un choc que ç'avait été une de ses secrètes visions, plus réelle et plus impressionnante qu'aucune autre jusqu'alors.

« Rien, maman. Elle est partie maintenant. »

Depuis ce jour-là, Ulrika n'avait eu aucune autre hallucination, aucun rêve prémonitoire, n'avait pas senti les émotions d'autrui, ni su où se trouvaient les objets perdus. A son entrée dans la puberté, elle

était enfin devenue comme toutes les autres filles, normale et en bonne santé. Et maintenant, au dîner de tante Paulina, voilà qu'elle venait d'avoir une vision comme autrefois.

La voix de Gaius Vatinius l'arracha à ses pensées.

—Les Germains doivent être repris en main, disait-il à ses compagnons.

Ils enfreignent les traités de paix que nous avons signés sous le règne de Tibère. Je vais mater la rébellion une fois pour toutes.

Les invités de Paulina se prélassaient sur les banquettes, prenant appui sur leur bras gauche et mangeant avec la main droite. A la table d'Ulrika, le commandant Vatinius occupait la place d'honneur. A la gauche de ce dernier, sa mère jouait le rôle d'hôtesse. Ulrika était en face. Entre eux se trouvaient un couple, Maximus et Juno, un comptable à la retraite appelé Horatius, et une veuve âgée, dame Aurélia. Ils dégustaient des champignons frits à l'ail et aux oignons, des anchois croquants, des courges dodues fourrées aux pignons de pin.

Surprenant le regard d'Ulrika, le commandant Gaius Vatinius, célibataire endurci, se tut et la fixa en retour. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer son exceptionnelle beauté - son teint d'ivoire, ses cheveux couleur de miel. Les yeux bleus aussi étaient rares chez les Romaines. Un coup d'œil à la main gauche de la jeune femme lui apprit qu'elle n'était pas mariée, ce qui l'étonna, car il devinait qu'elle avait dépassé l'âge habituel de convoler.

Il lui adressa un sourire charmeur.

—Je vous ennuie avec ces discussions militaires.

—Pas du tout, commandant, répondit Ulrika. Je me suis toujours intéressée à la Rhénanie.

Pourquoi ne peuvent-ils s'apaiser et se civiliser ? intervint dame Aurélia, d'un ton irrité. Regardez ce que nous avons fait pour le reste du monde. Nos aqueducs, nos routes.

Vatinius se tourna vers elle.

—Ce qui a fâché les Barbares, c'est que, voilà quatre ans, l'empereur Claude a changé le statut d'une garnison sur le Rhin pour en faire une colonie qu'il a nommée Colonia Agrippinensis en hommage à sa femme. C'est à ce moment-là que les attaques ont

commencé. Apparemment, la romanisation de terres ancestrales a ravivé un patriotisme tribal et une fierté raciale d'une autre époque.

Il agita ses longs doigts couverts de bagues.

—Claude m'a fait l'honneur de me charger de veiller à ce que Colonia soit défendue à tout prix.

Ulrika tendit la main vers son vin, mais fut incapable de boire. D'abord le loup... et maintenant on parlait de combats en Germanie.

—Les Barbares sont en paix depuis si longtemps, observa Maximus, l'avocat bedonnant, tout en levant la main pour que son esclave personnel vienne essuyer ses doigts gras. J'ai entendu dire que les tribus étaient incitées à la violence par un chef rebelle. Le connaissez-vous ?

Le visage séduisant de Vatinius s'assombrit.

—Nous ne savons pas encore qui il est. Nous ne l'avons jamais vu. D'après nos renseignements, il a surgi de nulle part pour mener la révolte. Ses hommes frappent quand nous nous y attendons le moins, puis disparaissent dans la forêt.

Vatinius but une gorgée de vin, se tut pendant qu'un esclave lui essuyait les lèvres, puis ajouta avec assurance :

—Mais je le trouverai et je ferai de lui un exemple. Il sera exécuté sur la place publique pour dissuader les autres de l'imiter.

—Qu'est-ce qui vous fait croire que vous y parviendrez, commandant Vatinius ? demanda Ulrika. On dit que les Germains sont rusés. Comment pouvez-vous être certain de l'emporter ?

—J'ai un plan qui ne peut pas échouer, répondit-il avec un sourire, sûr de lui. Car il repose sur un élément de surprise.

Le cœur d'Ulrika battait à toute allure. Elle se pencha pour prendre une olive, la main tremblante.

—Les Germains ne sont-ils pas aujourd'hui au fait de toutes les stratégies utilisées par les légions, y compris celles qui font appel à la surprise ?

—Ce plan est différent des autres.

—En quoi ?

Il secoua la tête.

—Vous ne comprendriez pas.

Elle insista.

—Les affaires militaires ne m'ennuient pas, commandant. J'ai lu les Mémoires de Jules César. Par exemple, avez-vous l'intention d'utiliser des engins dans votre campagne ?

Il la considéra un instant, admirant ses cheveux fauve, l'ovale délicat de son visage, son expression franche - cette jeune fille n'était ni coquette ni timide ! Flatté par l'intérêt qu'elle lui portait, et impressionné par son intelligence, Vatinius ne put résister à la tentation de s'expliquer :

—C'est précisément ce qu'attendent les Barbares. De sorte que j'ai à l'esprit un plan différent. Cette fois, je combattrai le feu par le feu.

Elle lui lança un regard perplexe.

—L'empereur Claude m'a donné toute liberté pour cette campagne. Je peux recruter autant de légionnaires qu'il m'en faudra, autant de machines de siège que nécessaire. Et c'est ce que verront les Barbares. Les catapultes et les tours mobiles, les troupes à cheval et les unités d'infanterie. Le tout très organisé et très romain. Ce qu'ils ne verront pas, en revanche...

Il marqua une pause pour boire une gorgée de vin et retenir un instant de plus l'attention de la délicieuse jeune fille.

—... ce sont les troupes de guerriers entraînées et conduites par des Barbares eux-mêmes, déployées dans les forêts derrière eux.

Ulrika fixa Gaius Vatinius et sentit un poing glacial se resserrer autour de son cœur. Il allait utiliser la tactique des Barbares contre eux.

Elle baissa les yeux sur ses mains. Le sang palpitait au bout de ses doigts. *Ce sera un massacre*, songea-t-elle.

Chapitre 4

Incapable de trouver le sommeil, Ulrika enfila sa cape en lainage par-dessus sa chemise de nuit et quitta la chambre.

La maison était obscure et silencieuse, mais elle savait que sa mère ne dormait pas. Sélène profitait du calme pour tenir son journal, étudier des textes médicaux, préparer des remèdes. Et quand Ulrika frappa à sa porte, elle ne parut pas le moins du monde surprise par sa visite.

Je me demandais si tu viendrais, dit-elle en refermant la porte derrière sa fille.

Des charbons brûlaient dans une chaufferette, deux chaises accompagnées de repose-pied placées tout près.

Ulrika, qui avait été anxieuse et troublée toute la soirée, se sentit un peu réconfortée dans cette petite pièce où sa mère mélangeait potions, élixirs, poudres et onguents. L'endroit regorgeait de livres et de parchemins, de textes anciens, de feuilles de papyrus - tous renfermant sortilèges, prières, incantations et formules magiques pour soigner les malades. Car telle était la profession de sa mère - elle guérissait les gens.

Pour la première fois, Ulrika éprouvait le besoin de lui révéler les visions, rêves et prémonitions de son enfance, de lui parler de la vision du loup à la table du dîner, de lui en demander le sens, et quel remède pourrait soulager ses maux.

Au lieu de quoi, elle dit, en prenant un siège :

Maman, tu as à peine mangé ce soir. Tu étais pâle et n'as presque rien dit. J'ai vu la façon dont tu regardais le commandant Vatinius - pourquoi te bouleverse-t-il à ce point?

Sélène s'assit en face d'elle et, s'emparant d'un long tisonnier, remua les boulets de charbon.

—C'est le commandant Vatinius qui a réduit en cendres le village de ton père autrefois. Durant les années que Wulf et moi avons passées ensemble, il parlait de retourner en Germanie pour se venger de Gaius Vatinius.

Elle lâcha un soupir las. Elle savait que ce jour viendrait, l'avait

redouté. Et maintenant que le moment était venu, elle sentait le courage l'abandonner. Elle se souvint du jour où Ulrika, âgée de neuf ans, était rentrée en larmes à la maison parce qu'un petit tyran du voisinage l'avait traitée de bâtarde.

« Il a dit que les bâtards n'ont pas de père, et moi je n'ai pas de père ! »

Sélène l'avait consolée.

« N'écoute pas les autres. Ils parlent par ignorance. Tu as un père, mais il est mort, et se trouve avec la déesse à présent. »

Ulrika lui avait posé des questions, et Sélène lui avait appris ce qu'elle savait du peuple de Wulf, lui avait parlé de l'Arbre Monde, du pays des géants de glace et de la terre du Milieu, où vivait Odin. Ulrika avait découvert qu'elle avait été appelée ainsi en hommage à sa grand-mère, la prophétesse de la tribu, dont le nom signifiait :

« la force du loup ». Sélène avait ajouté que Wulf était un prince, le fils du héros Arminius. (En revanche, Sélène s'était abstenue de mentionner que Wulf avait été un enfant de l'amour, un fils secret d'Arminius, car à quoi cela aurait-il servi ?)

Ulrika s'était créé un père imaginaire. Dans le jardin où elle jouait, le fossé, rempli d'eau, devenait le Rhin, tandis que des cuillers en bois représentaient les sapins. Elle se racontait des histoires du prince Wulf, qui, après force aventures, batailles et romances, finissait toujours par triompher. « Dis-moi encore, maman, comment était mon père ? » Et Sélène lui décrivait le guerrier aux longs cheveux blonds, au superbe corps musclé. A douze ans, lorsqu'elle avait cessé de s'intéresser aux poupées et aux jeux imaginaires, elle s'était tournée vers les livres, dévorant tous les textes sur la Germanie afin d'apprendre la vérité concernant le peuple et le pays de son père.

Elle étudia le visage de sa mère, baigné de la lueur ambrée du feu.

Il y a autre chose, n'est-ce pas ? Quelque chose que tu ne me dis pas.

Sélène regarda sa fille dans les yeux, contemplant longuement cette enfant qui avait été entourée de magie et de mystère dès l'instant où elle avait été conçue, très loin de là, en Perse. Sélène songea au don qu'elle soupçonnait Ulrika d'avoir hérité de sa lignée germanique - une forme de voyance qu'elle avait observée chez elle, enfant. La fillette savait où trouver des objets disparus, se préparait à des événements surprenants comme si elle les avait prévus, évoquait la

tristesse d'une connaissance alors que Sélène elle-même ne l'avait pas perçue. Sélène savait aussi qu'Ulrika croyait lui avoir caché ce don et elle avait respecté le silence de sa fille, s'attendant à ce qu'elle vienne un jour lui demander des explications sur ces intuitions étranges. Elle avait cru ce jour venu sept ans auparavant, lors d'un pique-nique à la campagne où Ulrika avait déclaré avoir vu une femme effrayée courir devant elle. Il n'y avait pas de femme et Sélène avait compris qu'il s'agissait d'une vision. Par la suite, curieusement, le don ne s'était plus manifesté, comme si l'entrée dans l'âge adulte avait triomphé de cette tendre sensibilité.

Sélène soupira.

—J'aurais dû t'en parler il y a bien longtemps. J'en avais l'intention. Je ne croyais pas être capable de le faire quand tu étais petite, alors je me disais toujours : attends qu'elle soit plus grande. Mais le bon moment n'est jamais venu. Ulrika, je t'ai dit que ton père avait été tué lors d'un accident de chasse avant ta naissance, à l'époque où nous vivions en Perse. C'était un mensonge. Il a quitté la Perse. Wulf est retourné en Germanie.

Ulrika fixa sa mère, vaguement consciente de sons éloignés le grincement de roues dans la ruelle qui longeait le haut mur d'enceinte de la villa, le claquement des sabots d'un cheval sur les pavés, le cri solitaire d'un oiseau de nuit.

—Je l'ai encouragé à partir, reprit Sélène doucement. Nous étions en Perse depuis peu de temps lorsque nous avons appris que Gaius Vatinius était passé là avant nous. On nous a dit qu'il se dirigeait vers la Rhénanie. J'ai poussé ton père à partir, à se hâter de le suivre pendant que je restais en Perse.

—Et il l'a fait ? En sachant que tu étais enceinte ?

—Il ignorait que je portais un enfant. Je ne le lui avais pas dit. Je savais qu'il serait resté avec moi, car ton père était un homme d'honneur. Et après ta naissance, il ne serait pas plus parti. Je n'avais pas le droit de m'immiscer dans sa vie, Ulrika.

—Pas le droit ! Tu étais sa femme !

Sélène secoua la tête.

—Non. Nous n'avons jamais été mariés.

Ulrika la dévisagea, stupéfaite.

—Wulf avait déjà une épouse, ajouta Sélène tout bas, évitant le regard de sa fille. Oh, Ulrika, ton père et moi n'étions pas destinés à passer le reste de notre existence ensemble. Il avait sa vie en Rhénanie, et tu sais que je menais ma propre quête spirituelle. Il fallait que nous nous séparions.

—Il a quitté la Perse, dit Ulrika lentement, sans savoir que tu étais enceinte. Il ne savait pas que j'allais naître.

—Non.

—Et il ne sait toujours pas que j'existe ! s'exclama-t-elle, abasourdie. Il ne sait rien de moi !

—Il n'est plus de ce monde, Ulrika.

—Comment peux-tu le savoir ?

—Parce que, s'il avait atteint la Germanie, ton père aurait trouvé Gaius Vatinius et se serait vengé de lui.

Ulrika lui adressa un regard horrifié.

—Et Gaius Vatinius est en vie. Ce qui ne peut signifier qu'une chose : mon père est mort.

Sélène tendit la main vers sa fille, mais Ulrika se dégagea.

—Tu n'avais pas le droit de me cacher cela, gémit-elle. Toutes ces années ont été un mensonge.

—Je l'ai fait pour ton bien, Ulrika. Enfant, tu n'aurais pas pu comprendre. Tu n'aurais pas compris pourquoi j'ai laissé ton père s'en aller.

—Il y a longtemps que je ne suis plus une enfant, mère, répliqua Ulrika d'une voix crispée. Tu aurais dû me le dire, au lieu de me laisser le découvrir ainsi.

Elle se leva.

Tu m'as volé mon père. Et ce soir, tu m'as laissée partager mon pain avec ce monstre.

—Ulrika...

Mais la jeune fille était déjà partie.

Chapitre 5

Indifférente à la rumeur nocturne de la cité, Ulrika fixait le plafond. Elle avait pleuré, puis s'était mise à réfléchir, et souffrait à présent d'un mal de tête lancinant. Étendue sur le dos, les yeux ouverts sur l'obscurité, elle s'efforça de mettre de l'ordre dans ses émotions. Elle se sentait coupable d'avoir traité sa mère d'une aussi épouvantable manière, de lui avoir manqué de respect.

Elle résolut de s'excuser dès le lendemain matin. Et peut-être pourraient-elles parler de son père, peut-être cela les aiderait-il à combler ce fossé qui n'aurait pas dû s'ouvrir entre elles.

Son père...

Comment sa mère pouvait-elle être si sûre qu'il était réellement mort ? Gaius Vatinius en était-il la preuve ? Le fait qu'il soit encore vivant ne signifiait rien.

Ulrika se leva et s'approcha de la fenêtre, respirant l'air embaumé par les senteurs du printemps. Le flanc de la colline semblait recouvert d'un tapis de neige - les pétales des arbres fruitiers en fleur voltigeaient tels des flocons, blanchis par le clair de lune.

Elle songea à la Rhénanie sous la neige, à ce père que sa mère lui avait décrit tant de fois - grand, musclé, le front farouche et fier. S'il avait quitté la Perse vingt ans plus tôt, ainsi que l'affirmait sa mère, il était arrivé en Germanie après la signature des traités de paix. La région était stable, la guerre avec Rome était finie. Wulf s'était sans doute vu contraint de reprendre des activités civiles, comme tant de ses compatriotes, de cultiver la terre, peut-être. C'était seulement à cause du récent décret de Claude exigeant que Colonia change de statut et que les forêts alentour soient abattues pour permettre de nouvelles installations que les vieilles plaies s'étaient rouvertes, les haines enfouies réveillées, et que les combats avaient recommencé.

Était-ce possible ? Son père pouvait-il se trouver parmi ces combattants ? *Était-il le nouveau héros qui menait son peuple dans la rébellion ?*

Elle comprenait désormais le sens de son rêve. Le loup était un signe, il lui disait d'aller en Rhénanie.

Quand Ulrika était plus jeune et résolue à s'instruire le plus

possible sur le peuple de son père, sa mère était allée dans une des nombreuses librairies de Rome et lui avait acheté la dernière carte publiée de la Germanie. Ensemble, mère et fille avaient analysé la topographie du pays, et, en se basant sur la description que Wulf avait faite de son foyer à Sélène, jusqu'à la courbe précise de l'affluent du Rhin, elles avaient pu déterminer l'endroit où vivait son clan. Là, avait déclaré Wulf, sa mère était la gardienne d'un site ancien et sacré.

Sélène avait marqué l'endroit à l'encre : la chênaie sacrée de la déesse aux larmes d'or rouge, expliquant à sa fille : « On dit que Freyja aimait tant son mari que, lorsqu'il partait pour de longs voyages, elle versait des larmes d'or rouge. »

Ulrika se dirigea vers le coffre en acajou au pied de son lit, se laissa tomber à genoux et souleva le lourd couvercle, fouillant parmi les linges, vêtements d'enfant et précieux souvenirs rassemblés au cours de sa vie de nomade. Elle trouva la carte et la déroula d'une main tremblante. La croix était là, l'encre encore visible malgré les années.

Elle serra la carte contre sa poitrine, le courage déferlant soudain dans ses veines tandis qu'elle se découvrait un but. Le temps pressait. Gaius Vatinius devait être en ce moment même en train de rassembler ses légions. Il comptait entamer dès le lendemain sa marche vers le nord.

Elle Lendit la main vers sa robe de chambre. Elle allait parler à sa mère. S'excuser pour son comportement égoïste, demander pardon de lui avoir manqué de respect, et puis la prier de l'aider à préparer son voyage.

Mais l'appartement de sa mère était noir et silencieux, et Ulrika ne voulut pas la réveiller. Sélène travaillait sans relâche pour aider les autres, et ses journées étaient longues.

Elle reviendrait le lendemain matin.

Chapitre 6

Ulrika fut réveillée par ses esclaves, qui lui apportèrent son petit déjeuner et de l'eau chaude pour son bain. Cependant, elle avait hâte de se réconcilier avec sa mère et de lui confier la merveilleuse nouvelle.

Je vais avoir besoin d'argent, songea-t-elle en approchant de la porte fermée. Je n'emmènerai que quelques esclaves, de façon à voyager rapidement. Mère saura quelle route est la meilleure et la plus rapide. Gaius Vatinius quitte Rome aujourd'hui à la tête d'une légion de soixante centuries, six mille hommes. Je dois atteindre la Germanie avant eux. Je dois trouver le camp secret de mon père, l'avertir...

—Je suis désolé, maîtresse, dit le vieil Erasmus, le chef des serviteurs, en ouvrant la porte de la chambre de Sélène. Votre mère n'est pas là. Elle a été appelée avant l'aube pour une naissance difficile... elle risque d'être absente pendant deux jours.

Deux jours ! Ulrika se tordit les mains. Elle ne voulait pas s'attarder, ne fût-ce qu'une journée de plus.

—Savez-vous où elle est allée, chez qui ?

Malheureusement, le vieillard l'ignorait.

Ulrika s'efforça de réfléchir. Rome était vaste, sa population énorme. Sa mère pouvait se trouver n'importe où dans l'interminable dédale de rues et de passages.

Elle regagna sa chambre, révisant ses projets : elle pouvait se débrouiller seule, après tout. Sa mère comprendrait. Combien de fois avaient-elles quitté une ville ou un village subitement, profitant de l'obscurité ? Combien de fois avaient-elles continué leur périple à cause de la quête spirituelle entreprise par sa mère ?

Elle sortit une feuille de papyrus de son écritoire, dilua un petit tas d'encre qu'elle ramollit à l'aide d'une tige de roseau, et réfléchit un instant avant d'écrire : *Mère, je quitte Rome. Je crois que mon père est encore en vie et je dois l'avertir du plan que Gaius Vatinius a échafaudé pour tendre un piège à ses guerriers. Je veux l'aider dans cette lutte. Et je veux en savoir davantage sur son peuple, mon peuple.*

Ulrika marqua une pause, écoutant la maison qui prenait vie, tandis

que les esclaves vaquaient à leurs tâches, s'interpellaient, la voix éraillée du vieil Erasmus aboyant des ordres. Les rideaux de ses fenêtres frémissaient au gré de la brise printanière, et elle frissonna d'excitation et de fierté à la pensée de la mission qu'elle venait de se donner. Elle songea aux gens qu'elle allait rencontrer dans ces forêts magiques dont elle avait si souvent rêvé.

Et elle comprit, avec surprise, que cette quête avait aussi un autre but, que ce voyage dans la patrie de son père concernait aussi sa maladie secrète, les visions et les rêves qui l'avaient effrayée autrefois et qui semblaient être de retour. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle avait eu la vision du loup la veille au soir, peut-être trouverait-elle la solution à son affliction - et la guérison - au sein du peuple guerrier de son père, dans les forêts brumeuses du lointain Nord.

Elle recommença à écrire. *J'ai été sans père durant dix-neuf ans. Je veux rattraper le temps perdu. Et je veux rendre quelque chose à l'homme qui m'a donné la vie. Je t'aime, mère. Tu m'as protégée quand j'étais orpheline et que mon nid était fragile. Tu as dit que j'étais un don de la déesse, l'enfant miraculeuse qui t'était venue dans ton exil solitaire, et qu'en tant que telle je n'étais pas complètement tienne, que tu savais que la déesse m'appellerait un jour pour accomplir une tâche spéciale. Je crois ce jour venu. Je vais bientôt découvrir où est ma place, et ainsi je comprendrai qui je suis.*

Chère mère, je t'aimerai et t'honorerai toujours, et je prie pour que nous soyons réunies un jour. Où que mon chemin m'entraîne, mère, quel que soit mon destin, je te garderai dans mon cœur.

Elle saupoudra l'encre de poussière afin de la sécher. Comme elle roulait le papyrus et scellait le rouleau à l'aide de cire rouge, une larme tomba de son œil sur le parchemin. Elle regarda la petite tache d'eau s'étendre puis se figer, formant un étrange motif en forme d'étoile.

Elle trouva Erasmus dans l'atrium, en train de superviser le nettoyage des baignoires à oiseaux en marbre. Ulrika n'avait confiance qu'en lui pour remettre la lettre à sa mère.

—Oui, oui, maîtresse, dit-il en hochant son crâne chauve tout en glissant le parchemin dans l'une des nombreuses poches secrètes de sa tunique colorée. Je le lui donnerai dès son retour.

Ulrika alla préparer ses bagages, les pensées se bousculant dans son esprit. Comment parvenir jusque dans le lointain Nord ? Colonia était presque au sommet du monde. Devait-elle emmener des esclaves ou

partir seule ? Elle envisagea brièvement de solliciter les conseils de tante Paulina ou ceux de sa meilleure amie, mais rejeta cette idée, sachant qu'elles tenteraient de la dissuader de se lancer dans une telle aventure.

Elle emporta ses vêtements les plus confortables, des articles de toilette, de l'argent, une paire de sandales et une cape de rechange. Puis elle ajouta quelques objets pris dans les réserves de sa mère : des pots de remèdes, des sachets d'herbes, de la moisissure de pain, des bandages, un scalpel et du fil à recoudre les blessures.

Elle quitta la villa sans dire au revoir à personne, et partit d'un pas déterminé vers le Forum, où elle acheta des provisions et une gourde d'eau sur le marché. Cela fait, elle se dirigea vers l'artère principale qui traversait les remparts de la ville en direction du nord et de la campagne, marchant vite et priant pour que la déesse-mère soit avec elle et lui donne la force de tourner le dos à la seule famille et au seul monde qu'elle ait jamais connus - et d'affronter avec courage et détermination un destin incertain.

Chapitre 7

Sebastianus Gallus faisait les cent pas, attendant avec anxiété un message de son astrologue personnel. Ils devaient *impérativement* quitter Rome aujourd'hui.

Le prospère conducteur de caravanes, un jeune homme aux épaules larges, aux cheveux couleur bronze et à la barbe taillée de près, s'arrêta devant sa tente et observa son vieil ami.

Le Grec bedonnant était assis devant une table basse, au soleil matinal, penché sur des horoscopes et des cartes du ciel, les instruments de son métier d'astrologue entre ses mains dodues. Timonidès avait servi la famille Gallus toute sa vie durant, d'aussi loin que Sebastianus s'en souvienne, et le riche négociant ne se déplaçait jamais sans le consulter d'abord. Ce matin, cependant, quelque chose n'allait pas et Sebastianus s'inquiétait.

Timonidès était une force de la nature, un homme robuste, qui n'était jamais malade. Récemment, cependant, il avait été frappé par un mal qui altérerait sa capacité à donner des horoscopes exacts. Sebastianus l'avait emmené consulter les meilleurs médecins de Rome, mais tous avaient secoué la tête et dit qu'il n'y avait rien à faire, que Timonidès était condamné à vivre dans la douleur jusqu'à la fin de ses jours.

Le malheureux Timonidès, le visage de cendre tant il souffrait, tardait à lui donner l'horoscope du jour, et Sebastianus triturait l'épais bracelet en or qu'il portait au poignet droit, scrutant le paysage à travers la fumée de cent campements. Le lieu de rassemblement des caravanes se trouvait au-delà des murs de la cité, le long de la via Flaminia.

Le terminus nord, où il avait temporairement établi son siège, ses marchandises et ses travailleurs, dans une petite enclave de tentes, était le cadre d'une activité intense, fréquenté par des caravanes arrivant des quatre coins du monde ou se préparant à partir pour des destinations lointaines. Sa propre caravane, composée de chariots, carrioles, chevaux, mulets et esclaves, devait se rendre en Germanie inférieure, aux confins nord du Rhin, où des colonies attendaient des livraisons de vin espagnol, de céréales égyptiennes, de textiles italiens et divers produits de luxe que Sebastianus avait obtenus de commerçants venus d'Égypte, d'Afrique et d'Inde.

Ils avaient déjà deux jours de retard, mais il n'osait pas donner le signal du départ avant que Timonidès ait déclaré que les étoiles lui étaient favorables. Sebastianus croyait avec ferveur que les dieux révélaient leurs volontés dans les cieux et qu'un homme n'avait qu'à observer les écrits célestes dans les étoiles, les planètes, la lune et les comètes, pour connaître le chemin à suivre.

Cependant, il n'avait pas prévu que son astrologue serait handicapé par une mystérieuse affliction, et le laisserait impuissant tandis que les autres marchands et négociants ordonnaient à leurs hommes de lever le camp pour prendre la route du nord, de l'est ou de l'ouest.

Par ici, mademoiselle ! Cet homme va vous voler alors que je moi, je suis un honnête homme ! Je vous emmènerai là où il vous plaira !

Sebastianus se retourna, reconnaissant la voix tonitruante de Hashim el Adnan, un Arabe au teint basané qui gagnait une petite fortune en livrant du papyrus égyptien aux fabricants de livres dans le Nord. Il se tenait sous l'auvent rayé de sa tente, et cherchait à dérober une cliente à un collègue, un Syrien au torse puissant appelé Kaptah le neuvième (puisque'il était le neuvième de quinze enfants). Kaptah, entouré d'amphores pleines d'huile d'olive destinées aux colonies alpines, adressa à

Hashim un geste obscène avant de s'adresser à la femme en question.

Cet homme est un porc, ma chère. Il vous dépouillera et vous laissera dans les montagnes pour que les corbeaux vous arrachent les yeux. Je suis l'homme le plus honnête par ici, demandez à n'importe qui.

Les caravanes de marchands acceptaient les voyageurs indépendants à condition qu'ils paient bien et soient capables de se défendre. La protection des grandes caravanes offrait le moyen le plus sûr de voyager, que l'on se déplace pour affaires, pour rendre visite à des parents ou tout simplement pour voir du pays. Sebastianus avait le matin même accepté un groupe de frères conviés à un mariage à Massilia. Ils possédaient leur propre chariot et payaient une coquette somme pour bénéficier de son escorte.

Sebastianus reporta son attention sur l'objet que se disputaient l'Arabe et le Syrien - une femme plutôt jeune, à en juger par sa silhouette mince et son maintien. Et à en juger par le tissu de sa robe et la palla drapée autour de sa tête, fortunée. Pourtant, elle ne semblait pas accompagnée d'esclaves, ni de gardes du corps. Plus

curieux encore, elle portait deux baluchons sur ses épaules, ainsi qu'un sac de provisions et une gourde. Une jeune femme voyageant seule ? Sans doute n'allait-elle pas très loin, jusqu'au premier village, peut-être.

Pendant que les deux commerçants s'empressaient autour d'elle comme deux chiens autour d'un os, Sebastianus retourna à ses sombres pensées, et à la raison qui exigeait un départ urgent. Elle n'avait rien à voir avec son commerce habituel le long du Rhin. Sebastianus Gallus était engagé dans une course pour atteindre les limites de la terre, où, disait-on, les navires tombaient dans un précipice et les chevaux disparaissaient à jamais dans des embruns écumeux.

Sebastianus rêvait d'obtenir le *diplôme* impérial tant convoité, le droit de conduire une caravane jusque dans la lointaine Chine. Et ce qui l'emplissait d'inquiétude en ce matin de printemps empli de bruit, de fumée et de soleil, c'était qu'il luttait contre quatre autres marchands, des hommes qu'il connaissait personnellement, de bons et solides citoyens qui faisaient un commerce honnête et méritaient la route chinoise tout autant que lui. Cependant, l'empereur Claude n'accorderait le *diplôme* qu'à un seul homme.

Chaque marchand devait effectuer son trajet habituel tout en prouvant son mérite par une entreprise particulière. Sebastianus savait que ses concurrents réussiraient à se distinguer aux yeux de Claude. Badru l'Égyptien était parti vers le sud et l'Afrique, emportant des colifichets et vêtements bon marché qu'il échangerait contre des carapaces de tortues et de l'ivoire, et il rapporterait au moins une bête exotique pour l'arène. Sahir l'hindou était en route pour le sud-est où il pourrait se procurer des parfums, de l'encens, ainsi que des livres d'une valeur inestimable pour l'empereur. Adon le Phénicien se dirigeait vers l'Ibérie avec une cargaison de poivre et de clous de girofle et reviendrait sans doute avec ces grands crus que Claude affectionnait. Et Gaspar le Perse, dont le trajet le conduirait dans les montagnes de Zagros, dénicherait probablement une fleur rare renommée pour ses puissantes propriétés aphrodisiaques (tout le monde savait combien Claude tenait désespérément à satisfaire sa jeune épouse, Agrippine). Quant à lui, Sebastianus Gallus le Galicien, il emprunterait sa route habituelle vers le nord, où il achèterait de l'ambre, de l'étain, du sel et de la fourrure. Que pourrait-il bien trouver en Rhénanie qui retiendrait l'attention de Claude et le persuaderait de lui accorder le *diplôme* tant désiré ?

Une autre chose le troublait : à en croire la rumeur, des légions

romaines, commandées par Gaius Vatinius, marchaient vers le nord pour livrer une bataille majeure aux Barbares rebelles. Et si la guerre était parfois salutaire pour les affaires, elle risquait fort, dans ce cas précis, de diminuer encore ses chances de succès.

Il jeta un coup d'œil impatient à Timonidès, qui tentait maladroitement d'appliquer un rapporteur à un horoscope. Sebastianus se demanda s'il ne devrait pas engager un autre astrologue. Le temps lui filait entre les doigts !

Il avait hâte de se faire un nom. Son père, son grand-père et ses oncles s'étaient tous distingués en ouvrant de nouvelles voies commerciales, ajoutant au prestige de la famille Gallus, déjà hautement respectée. A présent, c'était à lui de faire ses preuves en allant en Chine, la dernière contrée inconnue, et en étant le premier Occidental à atteindre le palais impérial.

—Je vous emmènerai à Colonia ! Cet homme-là ne va pas plus loin que Lugdunum, il vous abandonnera là-bas !

J'ai un joli chariot, et seulement trois passagers à l'intérieur.

En entendant la voix sonore de Hashim, Sebastianus fit volte-face, surpris. Cette jeune femme allait jusqu'à Colonia ?

Il observa Kaptah qui s'affairait avec son boulier, un instrument de calcul portable fait de cuivre et de perles, utilisé par les marchands, techniciens, banquiers et percepteurs. Le Syrien trapu calculait le prix du voyage de la jeune fille par mille et quantité de nourriture, ajoutant quelques frais supplémentaires par-ci par-là pour l'eau, l'usage d'un âne, et même une place auprès du feu de camp.

—C'est du vol ! cria Hashim, son visage buriné virant au violet. Chère demoiselle, avec moi vous serez non pas à dos d'âne mais dans un chariot, et pour cela je vous demanderai une somme à peine plus élevée.

La jeune fille les regarda tour à tour, perplexe, puis tourna la tête vers la droite, jetant un coup d'œil à la rangée de tentes rassemblées sous une enseigne poussiéreuse indiquant GERMANIE INFÉRIEURE. Hashim et Kaptah se mirent alors à parler tous deux à la fois, déclarant que les autres marchands en partance pour le nord allaient lui extorquer jusqu'au dernier sou et la vendre aux Barbares comme esclave.

Voyant qu'elle était à la merci de ces deux vautours qu'il

connaissait très bien - l'un et l'autre dénués du moindre scrupule -, Sebastianus intervint.

—Mes frères ! lança-t-il d'un ton amical en s'avançant. J'ai toujours remarqué que plus vous parlez fort, plus vous dites de gros mensonges.

Il se tourna vers la jeune fille et, avant d'avoir pu ajouter un autre mot, eut un choc. Elle tenait un coin de son voile à hauteur du menton, comme on l'apprenait aux jeunes Romaines, non pour dissimuler entièrement ses traits, mais pour être prête à se couvrir si la situation l'exigeait. Sebastianus admira son visage ovale, son menton délicat, ses sourcils arqués, son nez fin. Mais surtout, il fut frappé par ses yeux.

Momentanément sans voix, il se souvint du jour où il avait visité la Grotte Bleue à Capri. Les yeux de la jeune fille étaient de la couleur exacte de ce lagon.

—Ces hommes sont indignes de votre confiance, dit-il avec un sourire, jetant un regard d'avertissement aux deux marchands qui s'apprêtaient à riposter. Ce sont des coquins - charmants, certes - mais des coquins néanmoins. Si vous le désirez, je vous aiderai à trouver un marchand honnête qui vous emmènera sans encombre à destination. Où allez-vous ? demanda-t-il, songeant qu'il avait sans doute mal entendu.

—A Colonia, répondit-elle cependant, d'une voix décidée et pleine d'assurance.

Il se demanda une fois de plus où étaient ses compagnons. Peut-être n'étaient-ils pas encore arrivés, sans doute parce qu'ils avaient trop de bagages à porter pour cette jeune fille riche.

—Combien y a-t-il de voyageurs dans votre groupe ?

Ulrika dévisagea l'inconnu qui était venu à son aide. Il était d'une tête plus grand qu'elle, et le soleil matinal soulignait des reflets bronze dans ses cheveux. Il avait un menton résolu, un nez droit et étroit, une barbe taillée de si près qu'elle n'était qu'une ombre sur son menton. Il parlait latin avec un léger accent, comme si ce n'était pas sa langue maternelle. Puis elle remarqua, sur son large torse, accroché à un cordon en cuir et reposant sur le lin blanc de sa tunique, un coquillage de la taille de sa main. Elle savait qu'il appartenait à un mollusque connu pour proliférer le long des côtes d'Hispanie, et elle avait entendu dire que les Galiciens portaient ces coquilles pour se souvenir

de leur pays, et montrer qu'ils étaient fiers de leur race et de leur histoire.

Elle s'interrogea brièvement sur cet homme. Il fronçait les sourcils comme si un problème le tourmentait et qu'il ne parvenait pas à le résoudre. Il n'était pas en paix avec lui-même, songea-t-elle, ni avec le monde.

Une foule d'impressions l'assaillirent : il arborait un sourire tranquille, mais elle sentait qu'il était en colère, sans savoir pourquoi ou contre qui; son regard était franc, mais il avait l'air sur ses gardes; et en dépit de sa posture détendue, il paraissait se contrôler en permanence, comme s'il redoutait de perdre la maîtrise de soi. Quelque chose - ou quelqu'un - l'avait-il fait souffrir par le passé ?

—Il n'y a que moi.

Elle recula légèrement, désireuse de s'éloigner un peu de lui, et regarda en direction des tentes. En quittant sa demeure ce matin-là, si résolue à se rendre en Rhénanie, elle ne s'était pas attendue à rencontrer tant de difficulté pour trouver un groupe avec qui voyager. En qui pouvait-elle avoir confiance ?

— Vous allez à Colonia toute seule ? s'étonna le Galicien. Mais c'est un endroit si hostile pour une jeune femme.

Elle plongea de nouveau son regard dans le sien - se demandant où elle avait vu des iris d'un vert aussi profond.

—J'ai de la famille là-bas.

Le pli sur son front s'accentua.

—Tout de même, dit-il. Une jeune fille seule.

—J'ai l'habitude de voyager. Je suis née en Perse, et dès l'âge de trois ans, lorsque j'ai quitté cette cité lointaine, j'ai parcouru le monde. J'ai vu Jérusalem et Alexandrie. J'ai même traversé la Grande Verte à bord d'un navire.

—Peut-être, répondit-il, mais les gens ne voient qu'une jeune fille vulnérable, sans personne pour la protéger. Vous allez devoir trouver une famille ou un groupe de femmes qui va vers le nord et qui accepte que vous vous joigniez à eux. Malheureusement, il n'y a que des hommes dans ma propre caravane, et je ne peux être responsable de votre sécurité à tout instant.

Il sourit.

—Je m'appelle Sebastianus Gallus ; je vais vous trouver un guide qui vous emmènera à Colonia. Je connais presque tous les marchands, les hommes honnêtes comme les voleurs.

—Je m'appelle Ulrika, déclara-t-elle, et j'apprécie votre gentillesse.

Comme Hashim et Kaptah, qui avaient assisté à cet échange avec curiosité, se mettaient à protester, Sebastianus leur imposa le silence d'un geste. Il escorta la jeune femme à l'écart tandis que les deux marchands s'accusaient mutuellement d'avoir perdu un passager lucratif. Sebastianus jeta un coup d'œil en arrière et vit que Timonidès l'astrologue gémissait, la tête entre les mains.

Ulrika suivit son regard jusqu'au gros homme au crâne chauve auréolé d'une couronne de cheveux blancs.

—Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-elle.

—Nous l'ignorons. C'est mon astrologue, et il ne parvient pas à lire l'horoscope.

Ulrika hésita. Elle avait hâte d'entamer son voyage, mais l'homme était visiblement souffrant.

—Peut-être puis-je l'aider.

Les étoiles se confondaient dans le regard flou de Timonidès, sur le point de fondre en larmes. Jamais il n'avait connu un tel désespoir, une telle désolation. Les étoiles étaient sa vie, son âme, et les messages qu'elles contenaient lui étaient plus précieux que son propre sang. Il avait consacré toute son existence aux deux et à l'interprétation des secrets qui y étaient écrits, et voilà qu'il était incapable de distinguer le Lion de Cassiopée !

Il leva la tête dans l'espoir vain d'apaiser la douleur, et remarqua que son maître revenait, accompagné d'une jeune fille. Intrigué, il oublia momentanément ses maux pour les observer. Sebastianus s'était chargé des paquets de sa compagne, la laissant libre de replacer modestement son voile.

Étrange jeune fille, songea Timonidès. Patricienne à en juger par son habit et sa palla, elle portait cependant ses propres bagages. Sans doute allait-elle rendre visite à des parents, peut-être assister à une naissance, car c'était la raison principale qui incitait les femmes à voyager. A sa grande surprise, elle se détacha de Sebastianus et

s'approcha de lui.

—Avez-vous une rage de dents, monsieur ?

Timonidès vit se poser sur lui des yeux bleus azur encadrés par des cheveux couleur de faon. Par le grand Zeus, où son maître l'avait-il trouvée ?

—Des dents qu'il me reste, maîtresse, répondit-il, aucune ne me cause de souci, j'en remercie les dieux. Ce qui me fait souffrir, mademoiselle, c'est la mâchoire.

—Je suis Ulrika, dit-elle doucement. Puis-je vous examiner ?

Elle s'assit à côté de lui et tendit la main, lui palpant avec précaution la mâchoire et le cou du bout des doigts.

—La douleur est-elle plus forte quand vous mangez ?

—En effet, avoua-t-il, atterré.

L'embonpoint de Timonidès n'était pas le fait du hasard.

Si l'astrologie était au centre de sa vie spirituelle et religieuse, la nourriture était au centre de sa vie mortelle. Timonidès vivait pour manger. Depuis son déjeuner matinal de gâteaux de céréales et de miel, jusqu'à sa collation d'après-dîner de porc rissolé à l'huile et accompagné de champignons, sa journée consistait à mâcher, à avaler, à remplir son ventre dans un festin continuels de goûts, textures et sensations. Lorsqu'il ne mangeait pas, il se remémorait son dernier repas et imaginait le prochain. Timonidès aurait renoncé aux femmes avant de renoncer à la nourriture. Et voilà qu'il ne pouvait plus manger ! La vie valait-elle seulement la peine d'être vécue ?

—Je crois que je peux vous aider, affirma la jeune fille d'une voix douce mais assurée.

—J'en doute ! gémit-il, au comble de la détresse. Mon maître m'a emmené voir un docteur en ville qui m'a mis le cou et la mâchoire dans un cataplasme de moutarde chaude qui m'a causé d'affreuses démangeaisons. Le deuxième docteur a prescrit du vin de coquelicot qui m'a fait dormir. Le troisième m'a arraché les dents du fond. Plus de docteurs !

Il demeura méfiant tandis qu'elle continuait à le palper doucement, mais dut s'avouer que ses mains étaient tendres et légères, contrairement à celles des médecins brutaux qui lui avaient fait ouvrir

la bouche si grande qu'il avait cru que sa mâchoire allait se briser.

Comme elle touchait un point sensible à la naissance de la gorge, il ne put retenir un cri de douleur. Hochant la tête d'un air solennel, elle pria alors Sebastianus d'apporter quelque chose de sucré ou d'acide à manger. Ce dernier entra sous la tente et en ressortit avec un petit fruit jaune et coûteux, importé d'Inde. Au lieu de l'éplucher, elle mit le citron entier dans la bouche du vieux Grec.

—Mordez dedans, ordonna-t-elle.

Il le fit avec force protestations - cette fille ne savait-elle pas que le citron était un remède, pas un aliment ! -, et tandis qu'il luttait pour ne pas le recracher, les doigts d'Ulrika massaient impitoyablement l'endroit douloureux.

Sebastianus observa, fasciné, la salive et les crachats couler de la bouche de l'astrologue. Au bout d'un moment, la jeune fille reprit la parole.

—Vous pouvez recracher le citron.

Timonidès ne se le fit pas dire deux fois.

—Là était la cause de votre douleur, déclara-t-elle en lui montrant le minuscule caillou tombé dans sa paume. Un petit calcul s'était formé dans votre glande salivaire et il avait besoin d'un flot de salive pour en sortir.

—Par le grand Zeus ! murmura Timonidès en se frottant la mâchoire.

—L'endroit va rester sensible pendant quelques jours, ajouta Ulrika en se levant avec grâce, mais cela ne durera pas, et vous n'aurez plus mal.

Elle essuya délicatement sa main sur l'ourlet de sa robe.

—Quelle forme de paiement désirez-vous ? demanda Sebastianus, stupéfié par la scène dont il venait d'être témoin.

—Aucune, répondit-elle. Présentez-moi seulement à un honnête marchand qui m'emmènera à Colonia le plus vite possible.

Sebastianus prit ses paquets.

—Je connais l'homme qu'il vous faut, affirma-t-il avant de se tourner vers Timonidès. Je suppose que tu peux désormais me donner

une lecture exacte ?

—Certes, oui, maître ! Dès que j'aurai un peu de nourriture dans l'estomac.

Sebastianus inclina la tête d'un geste sec et précéda Ulrika dans la foule animée, tandis que Timonidès les suivait du regard.

Une grosse marmite mijotait sur un feu entre deux tentes.

À côté, un four improvisé à l'aide de pierres sentait bon le pain chaud. Sur les pierres brûlantes, des œufs rissolaient dans de l'huile d'olive.

Un jeune homme corpulent remuait le contenu du chaudron à l'aide d'une cuiller en bois. Vêtu d'une tunique grise, il avait un visage rond et aplati, des yeux en amande et un sourire de bébé. Lorsqu'il vit Timonidès s'approcher, son sourire s'élargit encore.

—Excellentes nouvelles, mon garçon ! lança Timonidès d'une voix claironnante. Je suis guéri ! Par les dieux, je peux manger de nouveau. Sers-moi donc un peu de ce ragoût, petit, je meurs de faim.

Chef cuisinier de la caravane, Nestor préparait les repas destinés à Sebastianus et à ses proches, qui comptaient son intendant, son valet personnel, son secrétaire, deux employés qui l'aidaient à organiser la caravane, et Timonidès l'astrologue. Étant simple d'esprit, il n'avait jamais appris à lire, et par conséquent n'avait jamais lu une seule recette. Cependant, il possédait un talent inné, sachant parfaitement quelle épice ajouter et en quelle quantité pour tout type de plat.

—Oui, papa, dit-il en gloussant.

Nestor avait trente ans et était le fils unique de Timonidès.

Le vieux Grec s'assit, savourant à l'avance chaque bouchée du repas qu'on venait de lui servir. Il se frotta la mâchoire, qui avait cessé d'être douloureuse, songeant à la jeune fille aux doigts habiles et à la facilité avec laquelle elle l'avait sauvé du pire enfer imaginable. Un enfer qu'il espérait bien ne plus jamais connaître...

Prêt à plonger son morceau de pain dans le ragoût de porc et de champignons, Timonidès se figea soudain, scruta la foule de marchands, travailleurs et voyageurs, assailli par une terrible pensée.

L'astrologue prenait très au sérieux sa mission. Avant de prononcer un horoscope, il se baignait, méditait, enfilait une tenue propre, se

purifiait physiquement et spirituellement. Il croyait profondément que la lecture des horoscopes était aussi sacrée que les rites observés au temple, que les astrologues étaient des êtres dignes du même respect que les prêtres. Les dieux se servaient des étoiles pour envoyer des messages aux hommes et l'interprétation de ces messages était une affaire sérieuse, noble.

Contrairement à bon nombre de voyants et d'augures, il ne lui était jamais venu à l'esprit de mettre ses talents au service de son propre intérêt. Timonidès recevait gîte et couvert, une place assurée dans le logis de Gallus, et s'en contentait, sachant que sa tâche était de nature sacrée. Le monde regorgeait de devins qui tiraient profit de leur art, et certains vivaient très bien en racontant des mensonges.

Mais ces charlatans, il en était certain, allaient rôtir jusqu'à l'éternité dans les feux de l'enfer. Pas Timonidès l'astrologue, qui abritait en son cœur un désir secret et précieux.

Et là était l'ironie tragique de son existence. Destiné à lire les étoiles pour autrui, il ne ferait jamais lire son propre horoscope. Timonidès ignorait le lieu et la date de sa naissance, ainsi que le nom de ses parents. Il avait été trouvé sur l'une des nombreuses décharges de Rome où l'on laissait mourir les enfants non désirés. Parfois ils étaient récupérés par des marchands d'esclaves ou par une femme stérile qui désirait désespérément un enfant. La plupart du temps, ils périssaient, car les gens supposaient que des enfants non voulus étaient handicapés ou maudits. Mais une veuve du quartier grec de Rome avait découvert l'enfant gémissant dans un tas de fumier et de viande pourrie, et, par compassion, l'avait ramené chez elle.

L'astrologue avait grandi sans connaître son propre signe, ses propres planètes et maisons astrologiques, l'endroit où étaient censés être son soleil et sa lune. Son souhait le plus profond, sa prière la plus fervente était qu'un jour les dieux révéleraient à leur humble serviteur les étoiles de sa naissance. A ces fins, Timonidès avait gardé pure sa pratique de l'astrologie. Jamais il n'avait donné d'horoscope inexact, jamais il n'avait déformé le message caché dans les étoiles parce qu'une autre lecture lui aurait convenu davantage.

Jusqu'à maintenant.

Car une terrible pensée venait de l'envahir : et si le caillou revenait ? Il en ressentit un choc à la poitrine, aussi violent que si une mule lui avait décoché un coup de pied. Était-il possible que sa glande salivaire produise un autre calcul ?

Serait-il de nouveau privé de sa précieuse nourriture ?

Une autre pensée surgit aussitôt : garder la jeune fille auprès de lui.

Timonidès, l'astrologue pur et honnête, fut aussitôt submergé de terreur.

Par le grand Zeus, songea-t-il, ses pensées se bousculant sur le chemin du blasphème et du sacrilège. Il devait faire en sorte que la jeune fille les accompagne. Cependant, il savait qu'il ne pourrait persuader son maître d'emmener une femme seule dans une caravane exclusivement composée d'hommes. Il n'y avait qu'une seule solution : falsifier l'horoscope de Sebastianus.

Comme il n'est jamais judicieux de prendre une décision le ventre vide, il fourra son pain de morceaux de porc en sauce, porta le tout à sa bouche et mâcha avec délice. Au fur et à mesure que le ragoût franchissait ses lèvres et descendait dans sa gorge, que ses papilles éveillées par l'ail et l'oignon lui rappelaient le désarroi qui l'avait envahi lorsqu'il était incapable de manger, Timonidès sentait la terreur le gagner à la pensée qu'une telle privation pourrait se répéter, et se persuada. Ce ne serait qu'une petite altération de la vérité. Pas vraiment un mensonge, plutôt une invention. Il resterait vague quant au message des étoiles et laisserait son maître tirer les conclusions qui s'imposaient.

Timonidès fit glisser le ragoût avec une bière qui avait été gardée au frais dans la paille mouillée, puis claqua des lèvres et fit signe à Nestor de le resservir. Après tout, ce n'était qu'une petite faveur à demander aux dieux. Depuis le temps qu'il servait les cieux et les étoiles sans jamais rien demander en échange, sans jamais se servir de l'astrologie dans son propre intérêt, ils ne s'offenseraient sûrement pas d'une minuscule transgression venant d'un vieillard qui avait toujours été d'une loyauté sans faille.

Ainsi rassuré, Timonidès l'astrologue savoura une nouvelle bouchée de porc et d'oignons épicés, tout en rêvant de plaisirs culinaires à venir.

A leur retour au camp, Sebastianus et Ulrika, qui avaient trouvé un guide digne de confiance escortant plusieurs familles dans sa caravane, furent accueillis par un Timonidès rafraîchi et fort ragaillardi. Cartes du ciel en main, il s'adressa aussitôt à eux :

—Maître, le message est étonnant mais clair. Cette jeune fille, Ulrika, doit voyager avec nous.

Il parlait rapidement, de peur que sa voix ne trahisse son mensonge. Il montra ses calculs à Sebastianus.

— Maître, vous savez que votre signe solaire est Balance et votre signe lunaire, Capricorne.

Il poursuivit, emplissant l'air de termes tels que maisons astrologiques, elliptique et ascendant, conjonctions et croissant, expliquant la position des cinq planètes par rapport au soleil et à la lune, et comment cela affectait non seulement Sebastianus Gallus, mais la caravane, la jeune fille nommée Ulrika et l'issue de la course au *diplôme* impérial.

Sebastianus fronça les sourcils à la vue du papyrus couvert de chiffres, mais il n'avait aucune raison de douter du résultat des calculs. Timonidès utilisait un petit instrument calibré pour déterminer l'angle d'intersection entre l'horizon et l'écliptique, et son bien le plus précieux était un cadran du zodiaque en or finement martelé, avec des symboles et des degrés gravés dans le métal. On disait qu'il avait appartenu au grand Alexandre en personne. Cela laissait peu de marge d'erreur dans la prédiction des horoscopes.

Néanmoins, il était surpris.

— Quel rapport y a-t-il entre cette jeune fille et nous ?

Évitant le regard de Sebastianus, Timonidès se tourna vers Ulrika.

—Maître, c'est parfaitement logique. J'étais incapable de faire des prédictions à cause de ma douleur et de ma faim. Les dieux nous ont envoyé cette jeune fille pour chasser ma douleur et me remplir le ventre. A présent, je suis de nouveau à même de les servir. Elle est là pour une raison, maître, qui n'est connue que des dieux.

Sebastianus ne pouvait s'opposer à cette logique. Il ne pouvait pas davantage nier que cette jeune fille avait guéri Timonidès alors que les médecins de Rome en avaient été incapables. Peut-être serait-elle un atout lors de leur périple. Mais comment voyagerait-elle ? Où dormirait-elle ? Et comment pourrait-il surveiller tous ses hommes ?

—Mais je suis pressée, objecta Ulrika. Je dois voyager rapidement et votre caravane est importante, elle mettra trop de temps.

—Précisément, se hâta de dire Timonidès, mon maître est lui aussi très pressé. Il doit atteindre la Germanie inférieure dès que possible, si bien que nous allons avancer à un bon rythme.

Voyant que son maître hésitait, il s'empessa d'ajouter :

— Maître, vous savez que dans les prochaines villes une famille se joindra très certainement à nous, ou un groupe de femmes. C'est toujours le cas. Cette jeune fille ne restera pas longtemps sans chaperon.

Sebastianus réfléchit rapidement. Jamais il n'avait mis en question la sagesse des étoiles.

—Très bien, dit-il enfin, comme Timonidès l'avait prévu.

C'était fait ! La jeune fille allait les accompagner, et Timonidès avait la certitude d'être libre de toute douleur. Il fit de son mieux pour dissimuler sa joie.

Ils se mirent d'accord. Les doigts recouverts d'un coin de son voile, Ulrika serra la main de Sebastianus, et à cet instant une vision stupéfiante s'imposa à elle : une explosion de petites lumières vives qui filaient dans le ciel noir et venaient se déposer, telle une averse de poudre d'or, sur une large vallée herbeuse. L'image était si nette, si réaliste qu'elle en fut figée sur place.

L'instant d'après, une autre vision remplaça la première, celle d'un paysage magnifique où des collines verdoyantes s'étendaient le long d'une côte rocheuse, balayées par les vents soufflant de la mer. Bien qu'elle n'y fut jamais allée, elle savait qu'il s'agissait d'une contrée appelée Galice, où les forêts profondes se terminaient par un rivage sauvage et déchiqueté, un lieu que le peuple de Sebastianus avait baptisé le Pays des Mille Rivières - et que lui-même adorait, mais dont le souvenir éveillait chez lui une profonde douleur. Il avait la nostalgie de son pays, songea-t-elle, et pourtant il ne pouvait y retourner ; Sebastianus Gallus était un homme sans patrie.

Comme elle le suivait vers une file de chariots couverts, le cœur battant d'impatience à la pensée qu'elle allait enfin rencontrer son père, Ulrika fut saisie d'un frisson. Si sa maladie était bel et bien revenue, quelles autres visions l'attendaient au cours de ce voyage vers l'inconnu ?

LIVRE II

Chapitre 9

—Au nom de la Rome impériale, écartez-vous !

Ulrika ne connaissait pas l'étranger qui exigeait d'entrer.

—Mais qui êtes-vous ?

—Nous sommes des envoyés de l'empereur Claude. Vous cachez quelqu'un là-dedans.

—Je ne cache personne. Nous ne sommes qu'une simple caravane commerciale, qui transporte des céréales aux colonies du Nord. Adressez-vous à Sebastianus Gallus, le guide de cette caravane. Vous le reconnaîtrez sans peine. Il est grand, ses cheveux sont couleur bronze et il a une voix grave et pleine d'autorité, et une attitude qui vous oblige à le remarquer. Il n'est pas marié, bien que je ne comprenne pas pourquoi, car il est très séduisant, très beau, en vérité...

Ulrika ouvrit les yeux dans le noir et se rendit compte qu'elle était couchée. Où était-elle ? A qui avait-elle parlé ?

C'était encore un rêve...

Elle retint son souffle et écouta. De l'autre côté des pans en tissu de sa tente, elle entendit des chevaux traverser le campement au galop. Des hommes s'appelaient. Des femmes poussaient des cris.

Ulrika fronça les sourcils. Le jour se levait tout juste. Ils n'étaient pas censés partir avant deux bonnes heures.

Rassemblant son châle autour de son cou, ses longs cheveux déployés sur ses épaules, elle sortit et scruta les alentours. Une épaisse brume mêlée de fumée emplissait l'air. Des silhouettes étranges traversaient le camp, brandissant des épées et aboyant des ordres ; des légionnaires romains, qui réveillaient les gens, interrompaient leurs petits déjeuners ou leurs prières.

Timonidès apparut tandis qu'elle observait la scène dans la pâle lumière matinale.

—Que se passe-t-il ? demanda l'astrologue, la bouche pleine.

Il tenait à la main une côtelette d'agneau dégoulinante de graisse ; sa tunique était tachée là où le miel avait coulé des galettes de céréales. Le corpulent Grec avait redécouvert les plaisirs de la bouche.

—Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Timonidès plissa le nez avec réprobation, tandis que les légionnaires en capes rouges sillonnaient le campement, entrant dans les tentes et chariots couverts, donnant des coups de pied dans les balles de foin, enfonçant des épées dans des fûts et des ballots de marchandises.

—On dirait qu'ils cherchent quelque chose, commenta-t-il en mordant dans la côtelette.

Ou *quelqu'un*, songea Ulrika.

—Où est votre maître ?

Les légionnaires tiraient sans ménagement les gens hors de leur tente, approchant des torches de leur visage pour les examiner, puis les repoussaient.

—Sebastianus ne va pas tarder. Maîtresse, retournez à l'intérieur. Avec vos cheveux clairs et ce pendentif que vous avez...

La main d'Ulrika se referma sur la croix d'Odin accrochée autour de son cou. Elle se tourna et regarda en direction du Rhin - le fleuve était large, plat et argenté, presque irréel dans la brume matinale. Des vaisseaux romains le patrouillaient, des navires imposants à voiles ou à rames, rappel constant de la domination qu'exerçait la Rome impériale sur ces territoires nordiques.

De l'autre côté du fleuve, de vastes forêts sombres abritant des secrets ancestraux s'étendaient à perte de vue.

Ulrika reporta son attention sur le campement et les intrus. La caravane de Sebastianus Gallus avait fait halte, en compagnie de plusieurs autres et de divers groupes de marchands et voyageurs, dans une garnison appelée Fort Bonna, à une journée de voyage au sud de Colonia. Depuis qu'ils avaient quitté Lugdunum, en Gaule, suivant la route qui longeait les contreforts des Alpes, l'anxiété et la nervosité s'étaient emparées des voyageurs. Lugdunum était un centre commercial majeur, une cité cosmopolite aux murs fortifiés et aux

tours recouvertes de marbre, d'où s'éloignaient les routes à la manière des rayons d'une roue. Et le long de ces routes, des hommes voyageaient, apportant des rumeurs de bataille à l'est, des bruits non confirmés, personne ne sachant avec certitude ce qui se passait - ou ce qui allait se passer, ou s'était déjà passé - en Germanie inférieure.

A présent, après plusieurs jours d'appréhension, ils s'étaient arrêtés à une quinzaine de milles de la destination d'Ulrika. Son cœur battait à toute allure. Où étaient Gaius Vatinius et ses légions ? Tout le monde disait qu'il conduisait ses troupes droit à travers les Alpes, empruntant une route plus dangereuse que celle des caravanes, mais plus directe - des milliers d'hommes déferlant vers le nord telle une marée mortelle, apportant des chevaux, des armes et des machines de guerre dans les forêts immaculées du peuple d'Ulrika.

A quelle distance se trouvaient les légions ? Combien de temps avait-elle encore pour trouver son père et l'avertir ?

Elle continua à observer les soldats, se demandant où était Sebastianus. Sa tente était plongée dans l'obscurité, déserte comme d'habitude. Une fois de plus, il n'avait pas couché dans son propre lit.

Où allait-il donc chaque soir ?

Au cours de leur périple le long de la route fréquentée qui allait de Rome à Massilia, et puis de Lugdunum au Rhin, Ulrika avait vu Sebastianus Gallus discuter avec des marchands, négociants et voyageurs, qu'il invitait souvent à partager un repas au coin du feu. Des transactions rythmaient chaque halte, le boulier faisait son apparition, on comptait des pièces, paniers et ballots de marchandises changeaient de mains, le tout sous la supervision de Gallus. Une fois les affaires conclues, il prenait un bain sous sa tente, revêtait une tunique et une cape propres, puis quittait le campement, portant généralement des cadeaux, pour se diriger vers le village ou la ville voisine, et ne revenait que le lendemain matin.

Si Ulrika s'interrogeait beaucoup au sujet du maître de la caravane, elle savait au moins une chose le concernant : il avait une passion pour les étoiles.

Elle avait découvert que Sebastianus Gallus n'était pas un homme religieux au sens traditionnel du terme.

Il n'érigait pas de petit autel à chaque campement, et ne faisait pas d'offrandes de vin ou de nourriture aux dieux. Au lieu de quoi, il consultait les étoiles, par le biais de Timonidès et de ses horoscopes.

Elle était intriguée par le bracelet en or qu'il portait autour du poignet, un bijou magnifique, finement sculpté selon des motifs compliqués. Le plus étonnant était un assez gros fragment de rocher en son centre, qui n'était pas particulièrement joli à regarder et ne semblait pas davantage posséder de grande valeur - une pierre ordinaire qu'on pouvait trouver dans n'importe quelle rue.

Tandis que Timonidès se tenait nerveusement à ses côtés, Ulrika songea aux Germains qu'elle avait rencontrés en cours de route, non pas des esclaves, comme elle avait l'habitude d'en voir, mais des hommes et des femmes libres qui possédaient leurs propres fermes, fabriquaient des œuvres d'art ou des pièces d'artisanat qu'ils venaient vendre auprès de la caravane. Elle les avait observés avec attention, émerveillée de voir ce peuple dans son environnement naturel de forêts, de collines ondulantes et de vallées brumeuses et verdoyantes. Les femmes portaient des tresses, des jupes recouvertes de chemises ; les hommes, en caleçons et tunique, avaient les cheveux longs et étaient presque tous barbus, rappelant à Ulrika que le terme « barbare », qui en était venu ces dernières années à désigner n'importe quelle personne non civilisée, signifiait au sens propre : portant la barbe.

Elle tremblait à la pensée qu'elle était tout près du territoire de son père.

Elle se sentait fière de savoir que, non loin de là, quarante-cinq ans plus tôt, trois légions commandées par Quintilius Varus avaient été vaincues par le héros german Arminius, qui n'était autre que son grand-père ! En même temps, elle était en proie à une profonde tristesse - elle était partie dans dire au revoir à sa mère. Elle avait peur, aussi, d'être à jamais tourmentée par des rêves trop réels et trop distincts pour n'être que des rêves.

Ulrika se raidit brusquement à la vue de deux légionnaires qui s'approchaient.

Elle connaissait le climat politique de la région. En vertu de la *pax romana*, plusieurs tribus germaniques importantes collaboraient pacifiquement avec Rome et ne semblaient pas s'opposer à la présence de forts et de garnisons impériales sur leurs territoires ancestraux. La région était si calme jusque-là que Claude avait dû retirer des troupes oisives du Rhin et leur donner quelque chose à faire : envahir la Bretagne. Seulement, un nouveau problème venait d'apparaître : pour la première fois en quarante ans, un guerrier inconnu embrasait les tribus et les unissait contre Rome.

Et Ulrika était certaine qu'il s'agissait de son père.

Elle resserra les pans du châle autour de ses épaules et se redressa, prête à tenir tête aux légionnaires. Elle ne leur permettrait pas de fouiller sa tente. Elle n'avait rien à cacher, mais c'était une question de principe.

A l'autre bout du camp, en bordure de forêt, un centurion au visage buriné se grattait les testicules en suivant les opérations d'un œil blasé. Après vingt-cinq ans de campagnes militaires à l'étranger, le vétéran avait hâte de se retirer avec sa grasse épouse dans un vignoble du sud de l'Italie, où il espérait finir ses jours à flâner au soleil et à raconter des histoires de guerre à ses petits-enfants. Cette perquisition visant à trouver des Barbares insurgés - dans une caravane commerciale - était ridicule. Et l'offensive militaire au nord des Alpes ne servirait à rien. La Germanie était trop vaste, et son peuple trop fier, pour qu'elle soit jamais conquise. Cependant, le centurion n'était pas homme à défier les ordres. Il se contentait d'obéir sans renâcler et de toucher sa solde.

Il tressaillit. Son œil exercé lui disait que les ennuis commençaient.

Que se passe-t-il ici ? Que font ces soldats ? tonna un jeune homme aux cheveux bronze en sautant à bas de sa jument.

Le centurion jaugea du regard la belle tunique blanche et l'élégante cape bleue de son interlocuteur, dénotant une personne de rang et d'importance.

—Nous cherchons des rebelles, monsieur.

Sebastianus observa le chaos, les sourcils froncés.

Il lui faudrait une bonne heure pour ramener l'ordre et une autre pour lever le camp et mettre la caravane en route. Or il devait atteindre Colonia avant la tombée de la nuit.

—Sur les ordres de qui ? demanda-t-il d'un ton cassant. Et pourquoi ne m'en a-t-on pas informé ?

—Les ordres du général Vatinius, monsieur, répondit le centurion d'une voix lasse, songeant aux vignobles et aux chaudes journées de l'Italie du Sud. Il a ordonné une fouille surprise. Sans avertissement, les fugitifs n'ont aucune chance de s'échapper.

—Nous ne cachons personne, grogna Sebastianus en s'éloignant.

Sa mauvaise humeur n'était due qu'en partie à ce remue-ménage inattendu. Il avait passé la nuit dans une ferme voisine, invité par un fermier romain qu'il connaissait depuis des années, mais il n'avait pas bien dormi. C'était à cause de la fille, Ulrika. La veille, elle avait annoncé qu'elle avait l'intention de quitter la caravane dès leur arrivée à Colonia, afin de partir en quête du peuple de son père. Sebastianus ne s'y attendait pas.

Il avait pensé l'aider à former un groupe composé de guides locaux, de gardes du corps, d'esclaves. Il voulait lui fournir une escorte aussi sûre que possible.

Mais s'en aller seule ? Avait-elle perdu l'esprit ? Était-elle à ce point ignorante des dangers qu'elle courait ?

Il regrettait de l'avoir acceptée comme passagère. Timonidès avait insisté, affirmant que les étoiles montraient que leurs chemins concordait. Et avec chaque horoscope quotidien, elle était là, mêlée au destin de Sebastianus. « Quand nos chemins vont-ils se séparer ? » avait-il demandé alors qu'ils faisaient halte près de Lugdunum. Timonidès s'était contenté de hausser les épaules. « Les dieux nous le diront. »

En dépit de ses inquiétudes initiales, la présence d'une jeune fille seule dans la caravane n'avait pas posé de problème. Ulrika avait été discrète, parlant peu, lisant, se promenant arborant toujours pudiquement la palla qui recouvrait ses bras nus et ses tresses enroulées autour de sa tête. Elle avait voyagé dans un chariot fermé tiré par deux chevaux, un moyen de transport inconfortable dont tous les passagers se plaignaient lorsqu'ils en descendaient en fin de journée, et pourtant elle n'avait jamais rien dit, attendant patiemment devant le feu que les esclaves de Sebastianus lui dressent une tente.

Par certains côtés, elle avait été un atout. Sebastianus avait pu constater ses talents de guérisseuse.

Cette toute jeune fille, à la présence calme et apaisante, possédait un étrange coffret plein de remèdes magiques. Elle écoutait les gens lui décrire leurs symptômes et disait soit « C'est au-delà de mes compétences » soit « Je peux vous aider ».

Elle avait déclaré que sa mère lui avait enseigné des rudiments de médecine, mais Sebastianus soupçonnait que cet apprentissage avait été relativement poussé ; ceux qu'elle avait aidés affirmaient qu'elle avait su exactement ce qui les faisait souffrir, alors même qu'ils n'étaient pas capables de décrire leurs maux de manière adéquate.

Comme il traversait le campement en désordre, il l'aperçut, debout à côté de sa tente, en train de parler à Timonidès. Ses longs cheveux fauves, habituellement remontés en un chignon grec qu'elle dissimulait sous son voile, tombaient librement sur ses épaules.

Sebastianus la contempla, surpris d'éprouver une bouffée de désir.

Bannissant la jeune fille de ses pensées - ils allaient se séparer le lendemain, après tout -, il continua son chemin, rassurant ses esclaves, employés, et tous ceux qui voyageaient sous sa protection, s'arrêtant ici et là pour remettre d'aplomb des balles de foin et apaiser des nerfs à vif. En même temps, son cerveau fonctionnait à toute allure.

Il lui fallait d'ordinaire soixante jours pour rallier Fort Bonna, pourtant il avait réussi cette fois à accomplir le trajet en quarante-cinq, un véritable exploit. Il était allé le plus vite possible, sans faire autant de commerce que d'habitude dans les villes et bourgades qu'ils traversaient. D'après ses calculs, s'il repartait dans les plus brefs délais de Colonia, il pourrait être de retour à Rome dans quarante-deux jours environ, soit, très probablement, avant ses quatre concurrents.

Malheureusement, arriver le premier ne suffisait pas. Sebastianus devait encore trouver un moyen de se distinguer auprès de l'empereur. Quel cadeau rapporter à Rome pour éclipser ceux de Badru, Sahir, Adon et Gaspar, qui présenteraient sans doute à Claude de splendides trophées ?

Tandis qu'il parcourait le campement des yeux, évaluant les dégâts, il remarqua que deux légionnaires s'approchaient de la tente d'Ulrika. La jeune fille se tenait devant, la tête haute et fière. Il s'avança rapidement, prêt à intervenir si nécessaire, puis l'entendit affirmer :

—Il n'y a personne sous cette tente.

—Désolée, mademoiselle, mais nous devons vérifier par nous-mêmes.

Ulrika ne bougea pas.

—Je ne cache pas de criminel.

—Écartez-vous.

Elle redressa le menton.

—Sur les ordres de qui agissez-vous ?

—Le général Vatinius lui-même ! Maintenant...

Les mains jointes d'Ulrika retombèrent le long de son corps.

—*Qui* avez-vous dit ? Le général Vatinius ? Mais il est très loin d'ici, au sud...

—Il est à Colonia, avec ses légions.

Ulrika retint un cri.

—Vatinius est *ici* ? Déjà ?

Sebastianus la vit pâlir. Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, elle le surprit en s'écartant d'un pas, s'adressant aux soldats.

—Fouillez. Vous ne trouverez rien.

Les légionnaires inspectèrent rapidement l'intérieur, tandis qu'Ulrika se tordait les mains. Sebastianus, qui ne l'avait jamais vue si agitée, la rejoignit.

—Vous vous inquiétez pour la famille de votre père, constata-t-il, regrettant de ne pouvoir la réconforter.

Il ne savait presque rien des légions récemment cantonnées à Colonia.

Il avait entendu des récits contradictoires, des informations qui reposaient plus sur des rumeurs que sur des faits.

Les yeux d'Ulrika rencontrèrent les siens, et il lut la peur dans son regard.

—Je dois les avertir, murmura-t-elle.

—Les avertir... ?

Les soldats sortirent de la tente et Ulrika s'y engouffra sans un mot. Perplexe, Sebastianus resta immobile un moment, puis pivota sur ses talons et appela Timonidès.

Dès qu'il avait vu son maître entrer dans le camp, Timonidès avait abandonné sa côte d'agneau entamée et s'était rué vers la tente qu'il partageait avec son fils afin de se préparer à sa lecture astrale quotidienne.

C'était la première chose que son maître veillait à faire à son

retour, avant même d'avoir pris le temps de déjeuner. Quand Sebastianus l'appellerait, Timonidès serait prêt à lui dire son horoscope.

Penché sur ses cartes, maniant ses instruments à la lueur de la lampe, griffonnant des équations sur un bout de papyrus, Timonidès éprouva une pointe de remords en songeant aux mensonges qu'il avait racontés ces dernières semaines.

Les dieux ne lui tiendraient sûrement pas rigueur de s'être arrogé cette petite récompense pour son fidèle service, mais le sentiment de culpabilité...

Il se figea. Quelque chose clochait.

Il relut ses notes, replaça son rapporteur, vérifia degrés, ascendants et maisons astrologiques. Et sentit son sang se glacer. Par le grand Zeus. Il n'y avait aucun doute. La veille encore, l'horoscope de son maître était aussi limpide, aussi calme qu'une journée d'été. Et voilà que, sans crier gare...

Une catastrophe menaçait. Un événement important, effrayant, qui n'était pas là les jours précédents. Timonidès s'humecta les lèvres. Pourquoi maintenant ? Quel changement s'était produit ? Cela avait-il un rapport avec les soldats qui fouillaient le camp ?

Ou était-ce là son châtiment pour avoir falsifié les lectures ?

La sueur perla sur son front. Sebastianus allait lui demander une explication pour le changement subit intervenu dans son horoscope, c'était certain. Si Timonidès lui avouait la vérité, qu'il avait menti à Rome afin que la jeune fille les accompagne, comment Sebastianus réagirait-il ? Timonidès ne s'inquiétait pas pour lui-même — il était âgé, avait eu une bonne vie et accepterait une punition raisonnable. C'était pour Nestor qu'il se faisait du souci.

Dans l'intérêt de son fils, il devait rester dans les bonnes grâces de son maître. Nestor, grassouillet, le visage rond comme une tarte, doté d'un tempérament angélique et innocent comme la colombe, serait sans défense tout seul.

Timonidès réfléchit, se débattant avec sa conscience.

Le jour où le nouveau-né avait été placé entre ses bras, sous le regard dégoûté de la sage-femme, alors que ses sœurs et ses cousins affirmaient tous qu'il valait mieux l'abandonner sur un tas de détrit... Timonidès avait presque été d'accord, puis il avait senti la

chair tendre, les os fragiles, l'innocence totale de cette pauvre créature. Son cœur avait chaviré, et Timonidès avait su qu'il ne pouvait pas faire subir à cet enfant le sort qui avait été le sien.

Il avait donc gardé ce fils arrivé tardivement dans sa vie et celle de son épouse Damaris, une surprise au fond, car celle-ci s'était crue trop âgée pour être mère. Et quand Damaris était morte, alors que Nestor n'avait que dix ans, Timonidès s'était de nouveau juré de prendre soin de cet enfant à tout prix.

A présent, vingt ans plus tard, Timonidès était mis à l'épreuve. Et sa décision ne faisait aucun doute. Il ne pouvait révéler la vérité à Sebastianus - à savoir qu'une grande catastrophe les attendait parce que son fidèle astrologue avait commis un sacrilège en falsifiant les horoscopes. Pour le bien de Nestor, Timonidès devait se tirer d'affaire par un mensonge supplémentaire.

Se massant le ventre et regrettant d'avoir abusé de la sauce à l'ail avec ses côtes d'agneau, Timonidès sortit annoncer la nouvelle à son maître.

Il trouva Sebastianus assis à une table devant la tente où il ne dormait jamais, en train de consulter un rouleau de parchemin où figuraient des comptes, son sempiternel boulier à la main. Le jeune Galicien sentait le savon. Il avait mis une tunique blanche propre, s'était taillé la barbe, frotté les mains et les pieds. Sa cape bleue autour du cou, il était prêt à lever le camp pour effectuer la dernière étape de leur voyage.

Les étoiles ont un nouveau message pour vous ce matin, maître. Quelque chose d'important va vous arriver.

Sebastianus arquait ses sourcils couleur bronze.

D'important ? Que veux-tu dire ? Tu ne m'as pas parlé de cela hier soir.

—Les choses ont changé, répondit Timonidès, évitant son regard.

—Changé ?

Sebastianus réfléchit.

—A cause des soldats ?

Il se tourna en direction de la tente d'Ulrika, qu'il voyait bouger à l'intérieur, et une pensée étrange envahit son esprit.

Les soldats...

Quelque chose à propos des soldats et de cette jeune fille, Ulrika.

« Je dois les avertir », avait-elle dit.

Qu'avait-elle voulu dire par là ? Les avertir de quoi ? Il avait cru qu'elle rentrait simplement chez elle. C'était tout ce qu'elle lui avait dit au départ.

Mais... au cours de ces dernières semaines, un mot par-ci, un commentaire par-là.

« Mon peuple vit dans une vallée sacrée, secrète, ceinte par deux rivières en forme de demi-lune. Au cœur de cette vallée se trouve une chênaie sacrée, où la déesse Freyja a, dit-on, versé des larmes d'or rouge. » Et une autre fois, avec fierté : « J'appartiens à une tribu de guerriers. »

Maintenant, songeant à la réaction d'Ulrika lorsqu'elle avait appris que le commandant Vatinius se trouvait à Colonia, Sebastianus s'interrogeait : sa tribu était-elle à l'origine du soulèvement actuel ? Étaient-ils les rebelles que Vatinius avait pour mission de vaincre une fois pour toutes ?

Et ces insurgés campaient-ils en ce moment même dans la vallée secrète dont Ulrika avait parlé ?

Sebastianus se leva, choisissant ses mots avec soin tandis que de nouvelles pensées prenaient forme dans son esprit.

—Vieil ami, dit-il à Timonidès, ce grand événement qui m'attend, pourrait-il s'agir d'une rencontre avec quelqu'un de très important ?

Timonidès hésita. A qui son maître pouvait-il faire allusion ?

Par le grand Zeus, le vieux Grec n'en avait aucune idée, mais il y avait une lueur d'espoir, et même d'excitation, dans les yeux de Sebastianus, aussi se hâta-t-il de hocher la tête.

—Oui, oui, c'est cela, affirma-t-il, se détestant pour ce mensonge, ce sacrilège.

Cependant, il n'avait pas le choix. Et si les dieux le foudroyaient sur place, il ne pourrait pas leur en vouloir.

—Vous allez rencontrer quelqu'un de très important qui va changer votre vie.

Sebastianus sentit une vague d'exaltation déferler en lui. Il ne pouvait s'agir que de Gaius Vatinius, commandant de six légions ! Car qui dans cette région était plus important que lui ? Et lui, Sebastianus, avait des informations précieuses à lui fournir. Il savait où se trouvait le quartier général des Barbares insurgés !

Muni de telles informations, le général Vatinius pourrait être certain de remporter la victoire. Et l'empereur Claude accorderait une récompense considérable à celui qui avait rendu cela possible. Le *diplôme* impérial pour la Chine.

Oui, il allait partir immédiatement vers le nord et révéler au général ce qu'il savait au sujet de cette vallée secrète nichée entre deux rivières en forme de croissant de lune...

Ulrika remonta en hâte ses cheveux, les attacha avec des rubans puis s'empara de ses bagages. Elle avait décidé de ne pas attendre l'arrivée à Colonia. Elle devait agir sans tarder. Vatinius était déjà là, et elle seule était au courant du piège secret qu'il prévoyait de tendre à son peuple.

Elle retira sa chemise de nuit, choisit une robe en coton blanc très simple et une palla assortie, et tout en s'habillant songea à la myriade de petites embarcations qu'elle avait observées sur le Rhin, avec à leur bord des marchands qui vaquaient à leurs affaires, surveillés par les galères romaines. Elle parlait le dialecte local, et avait assez d'argent, elle le savait, pour persuader l'un d'eux de la faire traverser.

Elle emballa du pain et du fromage dans des linges, se demandant si elle devait avertir Sebastianus Gallus qu'elle quittait la caravane dès ce matin. Puis elle réalisa qu'il ne lui permettrait sans doute pas de partir. Peut-être même chargerait-il un garde de s'assurer qu'elle restait sous sa protection jusqu'à Colonia - selon les termes de leur accord.

Elle lui dit adieu en pensée, doutant de jamais le revoir. Ensuite elle sortit de sa tente et se dirigea vers le Rhin.

Chapitre 9

Elle était perdue.

Ulrika marchait depuis des jours, suivant sa carte, s'efforçant de se remémorer ce que sa mère lui avait dit si longtemps auparavant - tant de petites rivières avaient la forme d'une demi-lune ! -, et maintenant elle était au cœur de la forêt, à l'est du Rhin, et n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle était.

Après avoir quitté la caravane, elle avait sans difficulté trouvé un batelier qui l'avait menée sur l'autre rive du fleuve. Durant la traversée, elle lui avait demandé s'il y avait des nouvelles de Vatinius et de ses légions, mais l'homme parlait vite, avec un accent qui ne lui était pas familier, si bien qu'elle n'avait saisi que des bribes d'informations.

Elle savait néanmoins une chose : une bataille majeure était sur le point de se dérouler.

Mais où ?

Elle parcourut du regard la forêt éclaboussée de soleil. Sapins et chênes projetaient leur ombre noire sur le sol, le silence était brisé de temps à autre par le chant des oiseaux ou le bruit d'une brindille qui se cassait, rappelant à Ulrika que des créatures l'observaient. Des créatures affamées...

Où était-elle ? Au fur et à mesure qu'elle avançait, elle avait laissé la civilisation derrière elle, rencontrant de moins en moins de gens, et maintenant elle était complètement seule, armée en tout et pour tout d'un poignard et de sa force de caractère. Elle savait qu'elle marchait vers le nord-est, mais vers où précisément, elle ne le savait plus. Elle n'était pas à

Rome, et : il n'y avait pas de panneaux dans cette contrée sauvage.

Elle redoutait de passer une nouvelle nuit dans ces lieux hostiles. Le solstice d'été n'était plus distant que de deux semaines et les journées se réchauffaient, mais les nuits étaient encore froides. Ulrika avait dormi dans des fossés remplis de feuilles, blottie contre des bûches ou à l'abri de rochers, enveloppée dans sa palla, priant chaque soir pour trouver son père le lendemain. Elle n'avait plus de provisions. Ses vêtements étaient déchirés, ses sandales en lambeaux. Et elle marchait

d'un pas harassé à travers des bois qui ressemblaient à s'y méprendre à ceux de la veille et de l'avant-veille.

Chaque fois qu'elle trébuchait sur une racine, qu'elle accrochait sa robe à un buisson, qu'elle entendait hurler une chouette ou voyait s'approcher une ombre menaçante, Ulrika se sentait plus proche des larmes. Après avoir passé des années sans savoir où était sa place, à avoir le sentiment d'être une étrangère, même dans la maison qu'elle partageait avec sa mère à Rome, Ulrika avait eu la certitude que la Germanie lui offrirait un refuge, qu'elle serait familière et accueillante. Au lieu de quoi cette forêt inhospitalière, imprévisible, l'effrayait.

Elle était atterrée par sa naïveté. Comment avait-elle pu s'imaginer qu'il serait simple de trouver son père, alors que tous les agents et espions expérimentés de l'empereur n'y étaient pas parvenus ?

Elle s'arrêta, s'adossant à un arbre pour reprendre son souffle. Le soleil était directement au-dessus d'elle. Combien d'heures lui restait-il avant de devoir chercher un abri pour la nuit ? Devait-elle faire demi-tour ? Retrouverait-elle son chemin ?

La carte, achetée à un cartographe sur le marché de Lugdunum et censée comporter « les derniers repères géographiques en date », s'était révélée dépourvue de la moindre utilité. Les cours d'eau et rivières qu'elle indiquait n'existaient pas, tandis qu'aucun de ceux où Ulrika avait bu n'y figurait. Quant à la vallée entre les deux rivières en demi-lune, il était fort possible qu'elle l'ait traversée sans le savoir.

Avec le recul, elle regrettait de s'être faufilée hors du campement sans même révéler à Timonidès où elle allait. Au contraire, une fois ses sacs prêts, elle s'était assurée que personne ne la voyait partir. Sebastianus Gallus et l'astrologue grec s'inquiétaient-ils à son sujet en ce moment même ?

Où Gallus avait-il supposé qu'elle était partie à la recherche de sa famille ? Était-il à Colonia à présent, en train de se reposer avant le voyage de retour ?

Pensait-il seulement à elle ?

Pour sa part, elle n'était guère surprise qu'il apparaisse dans ses pensées. Elle avait rêvé de lui chaque nuit depuis son départ.

Se remémorant sa mission, elle tendit l'oreille, à l'affût du moindre bruit, imaginant les milliers d'hommes qui mettaient en place les

machines de guerre, les officiers qui galopaient d'un endroit à l'autre en criant des ordres, les légionnaires disposés en lignes et en colonnes. Elle savait que la bataille commencerait par le lâcher de projectiles - lances, flèches et javelots.

Elle reprit sa marche. Un vent froid balayait la forêt. La bride d'une de ses sandales se brisa soudain, et un caillou pointu lui transperça la plante du pied droit, lui arrachant un cri. Ses paquets lui semblaient de plus en plus lourds, ses jambes refusaient maintenant d'avancer. Jamais elle n'avait eu aussi faim. Une voix venue du passé, celle de tante Paulina, murmura : « Une jeune fille ne termine jamais son assiette. Il est toujours élégant de laisser de la nourriture. »

Tante Paulina avait été comme une seconde mère pour Ulrika, parce que sa propre mère, Sélène, était accaparée par son métier de guérisseuse et ses nombreux patients. « Une jeune Romaine bien élevée, disait Paulina, ne montre jamais ses cheveux en public. Reste toujours maîtresse d'elle-même. Ne parle pas avant d'en être priée. Travaille sagement à son métier à tisser chaque après-midi. Est toujours agréable et polie et attend avec impatience le jour où elle se mariera et aura des enfants. »

Ulrika trébucha sur le terrain inégal. Brindilles et cailloux lui faisaient mal au pied. Était-ce là son châtiment pour avoir enfreint les règles ?

Le vent changea, agitant feuilles et branches, mais apportant cette fois une odeur de fumée. Ulrika se figea et leva la tête. Enfin ! Quelqu'un faisait du feu non loin. Peut-être y aurait-il un foyer, un ragoût dans un chaudron, de la viande rôtie à la broche. Mais surtout, il y aurait des gens...

Un bruit de voix lui parvint à travers les arbres. Presque aussitôt, la forêt de pins déboucha sur un vaste pré verdoyant. Ulrika chercha du regard des huttes, des signes de vie, et aperçut un homme étendu dans l'herbe haute. Elle s'approcha prudemment. Il était allongé dans une curieuse position.

Elle tendit lentement la main vers lui et le toucha. Il était raide et froid.

Ulrika eut un brusque mouvement de recul. Elle parcourut les environs des yeux.

Et vit un autre corps.

Et puis un autre.

Elle scruta l'extrémité du pré - un paysage d'arbres déformés, certains encore fumants, s'étendait devant elle. On avait tout détruit et mis le feu à la terre, selon la coutume des Romains victorieux après une bataille.

Comme engourdie, elle s'avança lentement parmi d'autres cadavres, jusqu'à ce qu'elle prenne conscience que la vallée était jonchée de centaines, voire de milliers de morts.

Elle continua à travers la puanteur, les mouches, les corps ballonnés et mutilés, les têtes sans corps au milieu des torsos décapités, un éparpillement grotesque de membres et d'organes. Elle vit des yeux exorbités, des langues tirées vers elle comme en colère d'être vues dans cet état. Des corbeaux piquaient les visages, s'envolaient, surpris, des langues gonflées entre leurs griffes, piaillant et se chamaillant autour de testicules exposés à l'air, arrachant et dévorant la chair tendre. Des loups mâchonnaient des os.

Submergée par la nausée, elle tituba parmi les morts, sanglota à la vue d'hommes empalés sur des arbres, les bras coupés à la hache, le sang qui avait coulé à flots désormais figé et noir. Elle entendit des plaintes. Certains étaient encore vivants !

Elle suivit les faibles gémissements et découvrit un guerrier germain dans une étrange position, les jambes tordues à un angle impossible, comme s'il avait eu le torse coupé en deux. Il avait les yeux ouverts. Paralysée, Ulrika resta debout devant le mourant, incapable de respirer, les yeux écarquillés d'horreur.

Il entrouvrit les lèvres. Murmura quelque chose. Il voulait qu'elle le tue, qu'elle mette fin à son calvaire.

Ulrika dégaina son poignard et le tenant à deux mains, de toutes ses forces, le plongea avec un cri étranglé dans la poitrine de l'homme. Ses yeux restèrent ouverts, mais elle les vit s'éteindre et il cessa de respirer.

Aveuglée par les larmes, elle recula et embrassa du regard le champ de bataille. Des milliers de morts. Son père était-il parmi eux ?

Elle reprit son errance au milieu des cadavres, s'arrêtant devant des corps décomposés, cloués aux arbres, les restes des femmes qui avaient été violées - des femmes qui s'étaient jointes à leur mari et à leurs fils dans la lutte et qui avaient connu un sort affreux.

Ulrika était maintenant figée sur place. Elle avait mal compris le batelier qui lui avait fait traverser le Rhin. Il n'avait pas évoqué une bataille sur le point de se livrer, mais une bataille qui avait déjà eu lieu.

Vatinius ne venait pas seulement d'arriver à Colonia avec ses légions ! Il avait déjà combattu - et gagné !

Elle aurait pu les sauver ! Elle était arrivée trop tard !

Des larmes roulèrent sur ses joues alors qu'elle vacillait parmi les guerriers massacrés.

—Pardon, murmurait-elle. Pardonnez-moi.

Le soleil disparut derrière les grands sapins, plongeant le champ de bataille dans une sinistre pénombre. Ulrika prit conscience d'un silence menaçant. Comme elle décrivait du regard un lent cercle, un froid étrange lui glaça les os. C'était la mort, songea-t-elle, venue voler son âme.

Le silence fut soudain brisé par un craquement bruyant. Ulrika fit volte-face, décela un mouvement dans la forêt et écarquilla les yeux. Elle resta immobile, incapable de bouger, fixant les silhouettes qui avançaient parmi les pins. Des sueurs froides jaillirent entre ses omoplates. Les fantômes des défunts !

Enfin, de blanches apparitions émergèrent des arbres, silencieuses - de hautes figures, aux longs cheveux flottant derrière elles. La gorge nouée, Ulrika sentit la terreur l'envahir. Quand les silhouettes s'avancèrent dans le pré, elle écarquilla les yeux de plus belle. Ce n'étaient pas des fantômes - mais des femmes.

Elles marchaient silencieusement entre les morts, se penchant, ramassant, adressant des signes au ciel. Que faisaient-elles ?

Deux d'entre elles interrompirent leur étrange rituel pour l'observer - elles étaient grandes, les membres longs et robustes, vêtues de jupes amples et de corsages aux couleurs vives. D'épaisses tresses blondes tombaient sur leur poitrine généreuse. Ulrika savait qui elles étaient : des « vierges victorieuses » ou « vierges au bouclier ». Dans le dialecte local, on les appelait les Valkyries, des servantes d'Odin qui choisissaient des héros morts au champ d'honneur pour les emmener au Walhalla boire de l'hydromel jusqu'à la fin des temps.

Au fur et à mesure que les deux femmes s'approchaient, contournant des membres sectionnés, effleurant des visages devenus

froids, murmurant et psalmodiant, leur apparence se modifiait peu à peu et bientôt Ulrika se rendit compte qu'elles n'étaient ni jeunes ni robustes, mais que c'étaient de vieilles femmes, aux têtes couronnées de tresses blanches, leurs corps âgés drapés dans de longues jupes et des tuniques serrées par des ceintures, des châles rudes sur leurs épaules osseuses. En dépit de leur âge avancé, elles marchaient bien droites, la tête haute. Les années les avaient vieillies, mais la fierté les avait gardées fortes.

La première arriva à sa hauteur. Elle portait autour de la tête un très beau cercle d'argent torsadé, à motif de feuilles et de tiges entremêlées qui soutenaient en leur centre une minuscule chouette et une pâle pierre de lune ressemblant à un œuf.

Les deux femmes s'arrêtèrent et l'observèrent avec attention. La seconde montra du doigt la croix d'Odin sur la poitrine d'Ulrika, et murmura quelque chose tandis que l'autre pinçait ses lèvres ridées et fixait ses yeux bleu pâle sur Ulrika.

—Es-tu perdue, enfant ?

Ulrika comprenait ce dialecte.

—Je suis à la recherche de...

Elle était à peine capable de respirer.

—Tu ne devrais pas être ici, reprit la femme doucement, parmi tous ces morts.

—Il faut que je trouve...

La vieille femme avait des pommettes et une mâchoire finement dessinées, un nez aquilin. Elle avait dû être très belle dans sa jeunesse, mais la chair s'était flétrie, ne laissant que les os et une expression résolue. Elle tendit la main et la posa sur le bras d'Ulrika.

—Tu es lasse. Viens, enfant. Loin de toute cette mort.

—Je cherche mon père. Wulf, le fils d'Arminius.

La vieille femme secoua la tête avec tristesse.

—Wulf est mort. Toute sa famille a péri. Viens maintenant, tu dois manger et te reposer.

Elles reprirent leur marche, soulevant leurs jupes pour enjamber les cadavres. Ulrika se mit en route silencieusement derrière elles, portant

ses paquets, ses fardeaux, sa douleur, un pied dans une sandale et l'autre nu sur le sol gorgé de sang.

À l'extrémité du pré, elles s'avancèrent sur la terre noircie où les Romains avaient mis le feu alors qu'ils se retiraient avec leurs captifs et les armes dérobées aux morts. Non loin de là, Ulrika le savait, les légionnaires avaient enterré les leurs décemment, dans des fosses communes, en récitant des prières et en faisant des offrandes aux dieux.

Elle suivit les deux femmes sur ce champ calciné où pas un brin d'herbe n'avait survécu, et se rendit compte qu'elles avaient pénétré dans les restes d'un village où subsistaient les fondations noircies de murs en rondins. Par endroits, le feu couvrait encore sous la paille et le bois, les braises fumaient. Des chênes et des sapins autrefois majestueux étaient désormais noirs et rabougris, tordus et grotesques. La puanteur était insupportable.

La vieille femme qui portait un cercle en argent autour de la tête s'arrêta devant un tas d'herbe et de brindilles qui se révéla être un abri primitif.

—Il y a à manger et à boire à l'intérieur.

Ulrika se pencha pour entrer dans la hutte obscure. Lorsque ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre, elle distingua un sol de terre battue, recouvert de fourrures, d'outres et de paniers tressés contenant des fruits et des légumes.

Elle accepta avec reconnaissance ces provisions dont elle se dit qu'elles étaient peut-être leurs dernières et, bien qu'affamée, ne mangea qu'avec parcimonie, puis but à l'outre qu'on lui offrait.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-elle aux deux femmes qui l'observaient.

—Nous sommes les gardiennes d'un lieu sacré. Nous le sommes depuis des temps immémoriaux, depuis le jour où la déesse Freyja a versé des larmes d'or rouge sous les chênes vénérables. Tu dois dormir à présent, dit la vieille femme, pendant que nous retournons enterrer nos fils et nos maris.

—Oui, murmura Ulrika épuisée, en s'allongeant sur une épaisse couverture en peau d'ours. Je suis si fatiguée...

Elle ne sut pas combien de temps elle dormit, mais, quand elle s'éveilla, il faisait sombre et les deux gardiennes du lieu sacré

allumaient des torches et remuaient quelque chose dans une marmite. Comme Ulrika se redressait tant bien que mal - tous ses os et ses muscles étaient douloureux -, celle qui portait le cercle en argent s'approcha d'elle.

—Tiens, dit-elle en souriant. De la soupe aux champignons. Elle te redonnera des forces.

Ulrika se frotta les yeux et les deux femmes âgées semblèrent alors recouvrer leur jeunesse. A la lueur vacillante des torches, leurs joues ridées redevenaient lisses, leurs yeux pâles lumineux, leurs cheveux blancs miraculeusement blonds.

—Pourquoi es-tu venue ici ? demanda la femme à la pierre de lune.

Sa compagne n'avait pas encore parlé.

Ulrika cilla. Elles étaient vieilles de nouveau.

—Je suis venue avertir le peuple de mon père de l'invasion qui le menaçait. Mais je suis arrivée trop tard.

Des yeux empreints de sagesse se posèrent sur le visage d'Ulrika et le contemplèrent longuement pendant qu'au-dehors les oiseaux de nuit s'appelaient et que le vent sifflait, Enfin, la gardienne reprit la parole.

—Ce n'est pas la raison pour laquelle tu es venue. Tu as été envoyée ici pour un autre destin, enfant.

Elle montra du doigt la croix en bois accrochée autour du cou d'Ulrika.

— Tu portes le symbole sacré d'Odin. Tu es la servante des dieux, tu leur obéis.

—Mais pourquoi m'auraient-ils choisie pour servante ?

—Parce que tu as un don spécial, mon enfant.

Elle marqua une pause.

—C'est le cas, n'est-ce pas ?

La vieille femme attendit, sa compagne était attentive et silencieuse.

Le bol de soupe s'arrêta au bord des lèvres d'Ulrika. Elle le reposa sur ses genoux.

—Quel don spécial ?

Un long bras noueux se tendit vers elle, et l'espace d'un instant Ulrika crut voir une peau lisse et des muscles puissants. La vieille femme lui toucha le front et murmura.

—On l'appelle « la divination ».

La fumée de la torche crachotante semblait s'être épaissie. Un instant étourdie, Ulrika demanda :

—Vous voulez parler de mes visions ? Mais c'est une maladie.

La femme secoua la tête, et des reflets platine jaillirent de ses cheveux blancs.

—C'est un don, mon enfant. Tu as peur de ces visions. Il ne faut pas. Tu dois les accepter car elles viennent des dieux et sont par conséquent sacrées.

—Comment le savez-vous ?

—Tu dis que tu es la fille de Wulf. La divination est dans sa lignée.

—Mais mes visions n'ont aucun sens. Et je n'en suis pas maîtresse. Ce sont comme des rêves qui vont et qui viennent au hasard et qu'il est impossible d'interpréter. Quelle sorte de don est-ce là ?

—Tu apprendras à les contrôler et à les déchiffrer.

—Dans quel but ? Je n'ai aucun désir de connaître l'avenir.

—Tel n'est pas le but de tes visions.

—Quel est-il, alors ?

Ulrika écarta le bol de soupe.

—A quoi me servent ces visions absurdes ?

—Elles ne te sont pas destinées, mon enfant. Tu dois te servir de ce don pour aider les autres, et non toi-même.

Ulrika se massa les tempes.

—Je ne comprends toujours pas.

—Ce don te vient d'une longue lignée de femmes qui l'ont possédé. Mais il est jeune et indiscipliné, c'est pourquoi tes visions n'ont pas de

sens. Tu dois l'apprivoiser, le contrôler. Apprendre à t'en servir pour aider les autres.

—Mais qu'est-ce que la divination ?

—Tu l'apprendras avec la discipline.

—Qui va m'enseigner cette discipline ?

—Elle doit venir de toi-même. Mais il y aura des professeurs. Tu ne les reconnaîtras pas. C'est seulement quand tu les auras quittés que tu sauras qui ils étaient. C'est pourquoi tu dois ouvrir ton esprit et ton cœur à tous ceux que tu rencontres sur le chemin de ta vie. Dors, mon enfant. Repose-toi. Demain, tu devras repartir à l'endroit d'où tu viens. Demain, tu entreprendras un nouveau et long voyage.

Sous de moelleuses fourrures de loups, dans la chaleur de la hutte nichée dans la forêt, Ulrika ferma les yeux et sombra dans un sommeil profond, bienvenu.

Lorsqu'elle se réveilla, le soleil perçait à travers les branches et brindilles au-dessus de sa tête. Elle se baigna dans un ruisseau voisin et prit un humble déjeuner de champignons et de glands, réfléchissant aux paroles mystérieuses prononcées par la vieille femme.

Lorsqu'elle fut prête à partir, la gardienne du lieu sacré lui remit des noix et des baies, une outre pleine d'eau et des bottes.

—Ne retourne pas sur le champ de bataille, l'avertit-elle. Va droit au sud, et tu trouveras un ruisseau. Suis son cours et il t'emmènera au fleuve que les Romains appellent le Rhin. Tu seras en sécurité, mon enfant, car les esprits du ruisseau te protégeront.

Elle plongea la main dans un sac en cuir à sa ceinture et en tira quelques cailloux étranges, plats et de forme curieuse, qui tous portaient un symbole. Elle les lança sur le sol et les étudia pendant un long moment. Les sourcils froncés, elle se redressa.

—Les runes disent que tu es sortie de la voie tracée pour toi. Tu dois retourner à ton point de départ. Cette fois, tu seras fidèle à ta destinée.

Ulrika baissa les yeux sur les cailloux plats.

—Où est le point de départ ?

—A l'endroit où tu as été conçue, car c'est là que ta vie a

commencé.

—Mais c'était en Perse, un pays immense !

—C'est là que tu dois aller. Là, tu trouveras ta destinée.

L'esprit bouillonnant de pensées confuses, Ulrika remercia les deux femmes et partit vers le sud.

Comme elles la regardaient s'éloigner, celle qui n'avait pas parlé posa sa main noueuse sur le bras de sa compagne.

—Ma sœur, comment peux-tu te montrer aussi calme en ces circonstances ?

—Je ne suis pas calme, Hilde. Je voulais la serrer contre moi, mais j'ai dû m'en empêcher, pour son bien.

—Wulf savait-il qu'elle viendrait ?

—Wulf ne sait même pas qu'elle existe.

Ulrika disparut parmi les arbres calcinés.

—Mais pourquoi lui as-tu menti ? Pourquoi ne pas lui avoir dit la vérité ?

Elle n'avait pas pu, car la vérité était un grand secret : après la mort de son épouse Thusnelda et de son fils unique, le héros Arminius ne s'était jamais remarié. Mais, alors qu'il portait ce deuil amer, il avait trouvé le réconfort dans la chênaie sacrée dédiée à la déesse aux larmes d'or rouge, où une belle et jeune prêtresse l'avait pris dans ses bras. Wulf était le fruit de cette union.

—Ne pouvais-tu au moins lui dire que son père est vivant ? demanda Hilde doucement.

Les yeux bleu pâle de sa compagne s'emplirent de larmes.

—Un grand et étrange destin attend ma petite-fille. Si elle savait que son père est toujours en vie, elle resterait ici et se mettrait à sa recherche au lieu de l'accomplir.

Le croyant mort, elle suivra le bon chemin.

—Nous reviendra-t-elle ?

—Un jour, peut-être, si les dieux le veulent, murmura l'aînée des

prophétesses du clan des Cherusci.

Elle s'appelait Ulrika. Comme sa petite-fille.

Chapitre 10

Le jour déclina, la forêt devint menaçante.

Obéissant aux instructions de la vieille femme, Ulrika suivait le ruisseau, mais celui-ci semblait ne mener nulle part. Le fleuve était-il donc si loin ?

Le cours d'eau serpentait interminablement à travers de denses bouquets de sapins et de chênes, au fond d'une vallée encaissée trouée de grottes. Ulrika sentait sur elle les yeux des créatures de la forêt alors qu'elle avançait tant bien que mal, peinant sous le poids de ses sacs.

Crac.

Elle s'immobilisa, retint son souffle et écouta.

Crac.

Un bruit de pas. Trop lourd pour un animal.

Des bruissements dans le sous-bois. Quelqu'un la suivait.

Elle scruta la forêt, écarquillant les yeux dans le jour mourant. Les ombres semblaient bouger, revêtaient des formes effrayantes. Le gargouillement du ruisseau s'atténua, dominé par d'autres sons - le cri guttural d'une buse, le souffle du vent dans les frondaisons, un nouveau craquement dans les broussailles.

Pourrait-elle courir plus vite que son poursuivant ?

Ulrika se tourna vers le bruit, distingua des silhouettes et comprit qu'il s'agissait d'hommes. A cet instant, un grand guerrier barbu déboucha dans la petite clairière, arborant les tatouages et les longs cheveux torsadés de sa tribu.

Elle chercha frénétiquement du regard un endroit où se cacher tandis que quatre autres hommes sortaient des arbres, des épées à la main, l'air féroce. L'un avait du sang séché sur le bras, un autre boitait, blessé à la jambe. Ils s'avancèrent, brandissant leurs armes tachées de sang, le regard fou. Ulrika songea à son propre poignard, hors d'atteinte dans un de ses sacs.

Elle recula d'un pas. Les inconnus échangèrent des mots qu'elle ne

saisit pas. Leurs intentions étaient claires. L'envie de tuer brillait dans les yeux de ces survivants humiliés par la défaite.

Elle fit un autre pas en arrière et sentit le sol amorcer sa descente vers le ruisseau. Le soleil avait déserté la forêt ; l'obscurité entourait Ulrika et les cinq guerriers. Ils s'approchèrent davantage. Elle sentit leur sueur. Vit leurs cicatrices, anciennes et récentes.

Leurs longues barbes blondes, leurs cheveux hirsutes. Leurs visages maculés de sang et de poussière.

Celui qui fermait la marche, un géant aux cheveux roux, se détacha des autres et amorça un cercle pour l'attaquer par derrière. Il la toisait en souriant, révélant ses dents écartées. Elle retira un de ses sacs, prit son élan et le lui lança à la tête, de toutes ses forces. Le guerrier l'attrapa en riant et le jeta à terre.

Ulrika fit une nouvelle tentative, qui s'avéra aussi futile que la première. Elle voulut faire un pas de côté, mais un troisième homme lui barra le chemin. Ils l'encerclaient à présent. Elle ne pouvait les voir tous à la fois.

Le chef leva son épée, souriant comme ses camarades. Dans ses yeux, le désir de tuer avait cédé la place à une autre impulsion. Ulrika sentit qu'on l'empoignait par les cheveux. Elle poussa un cri. Son agresseur la traîna vers lui. Des bras puissants se refermèrent autour de sa taille. Elle donna des coups de pied, tenta de mordre. Le chef lui saisit les chevilles. Ulrika maudit sa faiblesse, songeant aux après-midi qu'elle avait passés devant son métier à tisser, ou à flâner dans les librairies...

Ils la plaquèrent au sol. Le chef se pencha sur elle, souriant alors qu'il tirait sur sa robe. Soudain, la stupeur se lut sur son visage zébré de cicatrices. Ses yeux rencontrèrent un instant ceux d'Ulrika avant qu'il s'effondre sur elle, l'étouffant sous son poids.

Les autres étaient déjà debout, et criaient. Ulrika se redressa au moment où Sebastianus Gallus, en tunique blanche et cape bleue, surgissait de la forêt, une épée à la main. Abasourdie, elle vit les quatre guerriers se ruer vers lui en vociférant.

Elle se leva d'un bond, et son regard tomba sur le poignard enfoncé dans le dos du mort. Elle l'en arracha et chercha une cible, mais les hommes se déplaçaient trop vite.

Entre deux attaques, le Galicien porta la main au fermoir de sa

cape, la retira d'un geste et la jeta sur la tête de ses agresseurs. L'un d'entre eux s'empêtra dans le tissu et tomba en arrière. Les trois autres continuèrent à se battre, assaillant Gallus de tous côtés.

La main crispée autour du poignard, Ulrika se rua sur l'homme aux cheveux roux et, avec un cri perçant, plongea l'arme dans son épaule. Il beugla et vacilla. Ulrika parvint à retirer la lame et fit un bond de côté.

Elle frappa et esquiva tour à tour, hurlant, galvanisée par la fureur, le chagrin et les reproches qu'elle s'adressait, aveuglée par les larmes. Par moments, elle apercevait le courageux Sebastianus Gallus, ses bras musclés, ses épaules larges, son dos puissant, sa main qui brandissait encore et encore son énorme épée.

Bien qu'en position d'infériorité, il tenait bon, attaquait, transperçait, pivotait ici et là, parant chaque coup qui lui était destiné et ripostant jusqu'à ce qu'un adversaire tombe, et puis le suivant. Lorsqu'il n'en resta qu'un, et que Gallus s'avança vers le Barbare, son épée à la main, et le poussa impitoyablement en arrière, les autres se relevèrent tant bien que mal et s'enfuirent, proférant des jurons par-dessus leur épaule et disparaissant dans les bois.

Haletant, Sebastianus les suivit des yeux, puis s'épongea le front et regarda Ulrika.

—Ça va ?

Elle le dévisagea.

—Oui...

Était-il vraiment là, ou était-ce une vision ? Pourquoi était-il là ? Comment l'avait-il trouvée ? Gallus avala une goulée d'air, son torse se souleva, ses muscles tendant le tissu de sa tunique.

Ses cheveux et sa barbe étaient luisants de sueur. Ulrika le fixait, sans voix.

Ils vont revenir, affirma-t-il en ramassant sa cape et les paquets qu'elle avait laissés tomber.

Il jeta un coup d'œil à la forêt obscure. Le soleil s'était couché, la nuit était presque complètement tombée.

—J'ai été séparé des autres. Je ne les retrouverai jamais dans le noir. Abritons-nous dans une grotte.

Ulrika se mit à cheminer en silence à ses côtés, encore sous le choc. A en juger par leurs tatouages tribaux, ses attaquants étaient des Cherusci, les compatriotes de son père. Et c'était un étranger qui l'avait sauvée, un homme avec qui elle n'avait aucun lien, surgi de nulle part et dont la force et la puissance l'avaient stupéfiée - un homme qui s'asseyait, son boulier à la main, pour compter des sacs de grain.

—Là, dit Sebastianus à la vue d'une grotte entourée de ronces et d'arbres rabougris.

L'entrée était étroite, à peine visible, leur laissant juste la place de se faufiler à l'intérieur.

Ulrika ne bougea pas.

—Non, pas celle-là.

—Pourquoi pas ? Nous dissimulerons l'ouverture.

Il se retourna, scrutant la forêt. Ils devaient trouver une cachette rapidement. Comme il faisait mine de s'avancer vers la caverne, Ulrika intervint.

—Non, ils nous trouveront ici.

Elle observa les environs, écoutant le murmure du ruisseau tout proche. Dans l'obscurité croissante, elle remarqua, de l'autre côté d'un bouquet de chênes, une grotte plus grande, à l'entrée large et dégagée.

—Là, déclara-t-elle en la montrant du doigt. Là, nous serons en sécurité.

Sebastianus la regarda, interloqué.

Mais avant qu'il ait rien pu dire, elle s'élança, silhouette d'un blanc fantomatique dans le soir mauve. Quand elle s'engouffra à l'intérieur, Sebastianus n'eut d'autre choix que de la suivre.

La caverne était large et profonde, mais dépourvue d'issue ou de formation rocheuse susceptible de leur servir d'abri. Ils auraient aussi bien pu s'asseoir au beau milieu d'un pré ! Il allait élever une objection, mais un bruit de voix leur parvint - graves, fortes et furieuses. Les Barbares étaient de retour, et, apparemment, accompagnés de renforts.

Sebastianus s'empara de son épée, prêt à se battre. En revanche,

Ulrika inspecta tranquillement la grotte, en fit le tour et leva les yeux vers le plafond rocheux avant de se retourner vers lui.

—Nous serons en sécurité ici, répéta-t-elle.

Étouffant un juron, Sebastianus la prit par le poignet et l'éloigna de l'entrée, la plaquant contre la paroi froide avant de se pencher pour observer les Barbares.

Ulrika ne prêtait aucune attention à eux. Elle se surprit au contraire à fixer la tunique trempée de sueur de Sebastianus qui lui collait à la peau, soulignant les contours de ses muscles. Elle déglutit avec peine.

Soudain, elle vit la déchirure dans le tissu, la tache rouge qui s'étalait sur le haut de son bras. Il était blessé ! Elle mit la main sur sa blessure et la pressa doucement. Sebastianus tressaillit, puis murmura :

—Chut.

Ils observèrent les Barbares qui entraient dans les cavernes voisines, fouillaient derrière des rochers, plongeaient leurs épées dans les broussailles en jurant. A la stupéfaction de Sebastianus, ils n'accordèrent pas même un regard à leur refuge, ne s'en approchèrent pas, alors qu'ils devaient forcément l'avoir vu. Il attendit et retint son souffle tandis que les guerriers pénétraient plus avant dans les bois, écoutant le bruit de leurs pas sur les feuilles et les brindilles.

Quand le silence fut revenu, il se tourna vers Ulrika, son visage à quelques centimètres du sien.

—Comment saviez-vous ? demanda-t-il doucement.

Pour toute réponse, elle recula et ouvrit un de ses sacs.

Sebastianus la regarda en trier le contenu pour y prendre un rouleau de coton et un petit pot en verre fermé par un bouchon. Sa robe était déchirée et salie, sa palla en lambeaux. Une de ses tresses était défaite, ses longs cheveux tombant sur son épaule, tandis que l'autre était intacte, touchante. Elle semblait incarner à la fois la tragédie et la fierté. La courbe de son corps mince, les gestes gracieux de ses mains - tout en elle était fluide, élégant.

Sebastianus se détourna et se concentra sur la forêt.

Les guerriers avaient beau ne plus être visibles, il resta aux aguets, l'épée à la main. Ulrika s'approcha de lui et, remontant la manche

déchirée de sa tunique, appliqua avec précaution de l'onguent sur sa plaie. Sebastianus aurait laissé la blessure sécher et se guérir seule, mais elle la nettoya, puis lui remit de la pommade et enroula une bande de coton autour de son bras.

Quand elle eut terminé, elle leva les yeux vers les siens et, l'espace d'un moment, ils se tinrent tous les deux immobiles, sans respirer, dans l'obscurité de la grotte. Sebastianus avait l'impression que des ombres se mouvaient autour d'eux, comme si des changements cosmiques prenaient place.

Il se rappela brusquement qu'il avait été séparé de ses hommes et de son astrologue. Ce soir, pour la première fois d'aussi loin qu'il s'en souvienne, il dormirait sans avoir pris connaissance de son horoscope.

Cette pensée le troubla. Tout comme la trop grande proximité de la jeune fille. Il sentait son souffle délicat sur son cou. Il regardait sa lèvre inférieure, pleine, humide et sensuelle.

Il recula d'un pas, abaissa sa manche, murmura un remerciement, mourant d'envie de lui redemander comment elle avait su que les Barbares ne fouilleraient pas cet endroit. Ses yeux bleus l'en empêchèrent. Il vit ses joues maculées de poussière. Se souvint du courage avec lequel elle avait lutté contre leurs attaquants.

—La nuit est tombée, dit-il. Nous allons avoir besoin d'un feu.

Visiblement épuisée, Ulrika s'assit sur la terre froide et le regarda frotter deux silex et faire naître une flamme d'un tas de feuilles sèches. Il avait ramassé des pierres et les avait disposées en cercle pour faire un feu au milieu ; à présent, il y ajoutait des brindilles et des morceaux de bois.

—Merci, murmura Ulrika.

—De quoi ?

Il se concentra sur les branchettes. Cette fille occupait ses pensées au point qu'il en était mal à l'aise. Il savait que ce n'était pas seulement parce qu'elle était à côté de lui. Il soupçonnait que, même si des milliers de milles les séparaient, il ne pourrait pas la chasser de son esprit. En dehors de sa beauté, de sa grâce et de sa féminité, il y avait en elle une force étonnante - il s'en était rendu compte quand elle s'était jetée sur les Barbares avec son poignard, puis avait maîtrisé ses émotions alors qu'ils cherchaient une cachette sûre. Il le constatait maintenant, à la manière dont elle le regardait, de ses yeux bleus

fascinants.

—De m'avoir sauvé la vie.

—Tant que vous voyagez dans ma caravane, vous êtes sous ma protection. Il est de mon devoir de faire en sorte que vous arriviez saine et sauve à destination. Quand nous avons constaté que vous n'étiez plus là, j'ai rassemblé un groupe d'hommes pour aller à votre recherche. J'étais furieux, ajouta-t-il sans la regarder. Il a fallu que je laisse la caravane partir devant.

Ulrika frissonnait. Elle s'enveloppa de ses bras. Sebastianus retira sa cape et vint la draper étroitement autour de ses épaules. A la lueur du feu, Ulrika remarqua le fermoir en étain, à motif gaulois, très beau.

—Cette épingle m'a été offerte par une veuve à Lugdunum, expliqua Sebastianus. Un habitant de son quartier lui faisait des avances déplacées et elle n'avait pas de parent mâle pour la protéger. J'ai rendu une visite à cet homme. Afin qu'il ne l'importune plus.

Ulrika se souvint des paroles prononcées par Timonidès à côté de Massilia, un soir que Sebastianus était allé en ville, chargé de présents.

« Mon maître a des amis dans tout l'empire. Il prend soin de ceux qui ont besoin d'aide. Il lui suffit de faire savoir que tel homme ou telle femme est sous la protection de Sebastianus Gallus le marchand pour que cette personne soit en sécurité. »

Ulrika avait demandé ce que les gens lui donnaient en retour et Timonidès avait répondu : « Leur amitié. »

Comme Ulrika effleurait le métal ciselé, elle eut une brève vision de la veuve qui lui avait fait ce cadeau - une jolie femme laissée seule par un mari qui buvait trop - et Ulrika sut que l'astrologue grec avait dit la vérité : il n'y avait rien eu de plus que de l'amitié entre Sebastianus et la veuve.

—Comment m'avez-vous trouvée ?

Sebastianus remua les flammes avec un morceau de bois vert.

—J'ai été séparé de mes hommes et j'ai rencontré une vieille femme qui m'a dit qu'une jeune Romaine était passée par là récemment, une fille voyageant seule. Elle m'a indiqué le ruisseau. Pourquoi avez-vous quitté la caravane ? Pourquoi ne pas avoir attendu que nous arrivions à Colonia ?

— Je voulais avertir le peuple de mon père.

— L'avertir de quoi ?

— Gaius Vatinius avait un plan qui devait garantir sa victoire.

Elle lui parla du dîner à la villa de Paulina, de la stratégie secrète dont Vatinius s'était vanté.

— Mais je suis arrivée trop tard.

Sebastianus l'écouta avec fascination tout en alimentant le feu en silence. Elle était pâle malgré la chaleur diffusée par les flammes. Elle tremblait, non pas de froid, mais sous l'effet des chocs qu'elle avait subis. Elle avait vu un champ de bataille jonché de cadavres. Et elle avait appris la mort de son père, alors même qu'elle parvenait au bout du long chemin qui aurait dû lui permettre de le rencontrer pour la première fois.

—Vous êtes très courageuse.

— Je suis très imprudente. J'aurais pu me faire tuer. J'aurais pu *vous* faire tuer. Je suis désolée.

—Vous nous avez conduits ici, dans cette grotte où nous sommes en sécurité. Vous saviez que ces hommes ne viendraient pas. Comment le saviez-vous ?

Elle le regarda sans rien dire et baissa les yeux.

—J'ai des provisions, reprit-il en attrapant son sac. Vous devez avoir faim.

Elle ne répondit pas. Elle lui tournait le dos, le regard rivé aux ténèbres au fond de la grotte.

—Qu'y a-t-il ?

—J'ai cru...

Elle s'interrompit, se retourna et secoua la tête.

Sebastianus sortit une miche de gros pain et du fromage, en coupa des morceaux à l'aide de son couteau et les tendit à Ulrika. Elle les grignota délicatement, en regardant les flammes. Sebastianus remarqua que ses yeux se portaient souvent vers l'entrée de la grotte, et la forêt noire et menaçante au-delà. Il savait qu'elle ne redoutait pas le retour des guerriers. Il y avait une expression hantée dans ses

grands yeux bleus, comme si elle voyait des images que lui ne pouvait voir.

Elle est sur le champ de bataille, songea-t-il, elle pense à son père...

— Qu'allez-vous faire à présent ? demanda-t-il. Rester et chercher des survivants de votre famille ?

— Je ne sais pas. En quittant Rome, j'étais si certaine de trouver des réponses ici. A présent, je suis plus perplexe que jamais.

Elle réfléchit un instant, les larmes aux yeux. *Tu dois retourner à ton point de départ.*

— J'ignore s'il y a quoi que ce soit, ou qui que ce soit en Rhénanie pour moi. Mais si je retourne à Rome, on voudra que je me marie.

Elle mordit dans le pain.

— Vous êtes marié, Sebastianus Gallus ?

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas assez longtemps au même endroit pour être un bon mari ou un bon père. Je possède une villa à Rome, mais j'y suis rarement. Parfois, mes voyages me retiennent à l'étranger des années durant. Quelle femme voudrait un mari pareil ?

Il se tut alors, captivé par la paire d'yeux bleus et francs qui le fixait. Il contempla Ulrika par-dessus les flammes dorées du feu, tandis que des désirs inconnus s'éveillaient en lui.

Il rompit le charme en détachant son regard du sien et s'éclaircit la gorge.

— Cette grotte me rappelle un souvenir d'enfance en Galice, quand j'avais treize ans. Un certain Malachi possédait le plus grand vignoble de la région. Il était gros et riche et mon frère Lucius et moi avions entendu notre père dire que Malachi était cruel envers ses esclaves et ses animaux. Cela nous déplaisait. Lucius et moi nous fauillions dans ses vignes et mangions du raisin jusqu'à ce qu'il nous chasse avec un fouet. Une nuit, nous avons volé des grappes de raisin que nous avons emportées en ville et vendues. Malachi s'en est plaint à notre père, qui nous a donné une correction mémorable. Il fallait que nous prenions notre revanche. Notre plan comportait une grotte qui ressemblait beaucoup à celle-ci.

Ulrika l'écoutait sans le quitter des yeux.

— Lucius et moi avons creusé une fosse juste devant l'ouverture de la grotte et l'avons remplie de purin. Et puis nous sommes passés devant chez Malachi en parlant très fort du trésor que nous avons trouvé dans la grotte, pour qu'il nous entende. Comme il était cupide, du moins le pensions-nous, il ne pourrait pas résister à l'envie de nous suivre. Nous avons fait des va-et-vient, des sacs à la main, sachant que Malachi nous observait.

Sebastianus rit doucement.

— Nous croyions être si malins ! Nous ne nous doutions pas que Malachi nous avait percés à jour, évidemment. Pendant que nous surveillions l'entrée, il est arrivé en catimini derrière nous. Il a poussé un grand cri. Nous avons sursauté, hurlé et filé droit vers la grotte et la fosse à purin. Ma mère nous a frictionnés une semaine durant pour ôter l'odeur. Et mon père nous a donné une autre correction. Lucius et moi n'avons pas ri sur le moment, mais plus tard, si.

Il secoua la tête.

— Je faisais toujours des bêtises et Lucius, étant plus jeune, me suivait. Les voisins nous appelaient « ces diables de Gallus ». Mon père passait son temps à s'excuser de nos tours de polisson, mais il s'en amusait en secret. Il souriait quand il croyait que nous ne regardions pas.

— Parlez-moi de votre famille, pria Ulrika, qui se sentait réconfortée par le son de sa voix.

— Nous sommes commerçants depuis des générations. C'est dans notre sang. Mes ancêtres sillonnaient l'Ibérie en tous sens, apportant des marchandises aux nombreuses tribus qui y vivent depuis des millénaires. Quand les Romains ont franchi les Pyrénées pour entrer dans notre pays, il y a deux siècles de cela, ma famille ne s'est pas battue contre eux, contrairement à d'autres. Au contraire, elle a vu là une occasion d'étendre son commerce.

Mes aïeux ont conclu des contrats avec les Romains envahisseurs et ont commencé à négocier dans des contrées lointaines, suivant les nouvelles routes construites par les légionnaires. Lorsque Jules César a achevé la conquête de l'Ibérie, il y a soixante-dix ans environ, ma famille a adopté un nom et des coutumes romaines, appris à parler le latin et noué des amitiés avec des Romains. On nous a proposé de devenir des citoyens romains et nous avons accepté sans hésiter. Le

pays de mes ancêtres, la Galice, se trouve à l'extrémité nord-est de l'Hispanie. J'y possède des terres et une villa.

Mes trois sœurs vivent là-bas, avec leur mari et leurs enfants. Je ne les ai pas vues depuis cinq ans, mais je leur écris régulièrement et j'envoie de l'argent, bien qu'elles soient prospères. Mon pays et ma famille me manquent beaucoup.

— Je n'ai que ma mère, murmura Ulrika, imaginant une villa pleine d'enfants en Galice. Nous n'avons jamais eu de foyer, nous allions toujours d'une ville à l'autre. Nous sommes arrivées à Rome il y a sept ans, mais je ne m'y suis jamais sentie chez moi. Je ne sais pas où est ma place. J'avais pensé qu'ici, peut-être...

Elle soupira.

— Ce doit être si réconfortant d'avoir une demeure ancestrale, de savoir qu'on y a encore des parents, et que l'on peut y retourner un jour.

—Un jour... répéta Sebastianus, fixant le feu.

Là était le problème. Sebastianus Gallus voulait suivre deux routes à la fois : il voulait rester célibataire, libre d'explorer le monde, d'ouvrir de nouvelles voies commerciales. Cependant, il brûlait aussi du désir de rentrer dans son pays, de s'installer, de se marier et de fonder une famille. C'était donc le cœur partagé que, pour l'instant, il suivait les routes exotiques du commerce.

—Mon prochain voyage, si les dieux le veulent, dit-il, sera en Chine. Il faudrait pour cela que l'empereur Claude m'accorde le *diplôme* impérial.

Et qu'il parvienne à trouver un moyen de se distinguer de Badru, Gaspar, Adon et Sahir.

Sebastianus avait décidé au départ d'aller voir Gaius Vatinius, certain que la précieuse information qu'il s'apprêtait à lui révéler lui vaudrait d'obtenir le *diplôme*. Puis il s'était ravisé : les insurgés étaient très probablement les parents de cette jeune fille. Il ne pouvait la trahir. Elle lui avait fait confiance, s'était placée sous sa protection, et il s'enorgueillissait d'être un homme honorable. Il avait donc rebroussé chemin.

— Ne pouvez-vous pas y aller sans ? Les marchands ne circulent-ils pas déjà sur cette route ?

— Aucun marchand de Rome n'est jamais allé jusqu'en Chine. La route est longue et regorge de dangers. Les caravanes sont constamment attaquées par des brigands et des tribus dans les montagnes. Un *diplôme* de la cour impériale de Rome garantit un certain degré de sécurité, jusqu'en Perse tout au moins. Au-delà, on ne sait presque rien de ce lointain pays mystérieux.

Hou ! hou !

Ulrika se tourna vers l'entrée, les yeux écarquillés.

Sebastianus remua le feu.

—Ce n'est qu'une chouette, dit-il calmement.

Ou un signal secret, songea-t-il à part lui, imaginant que les Barbares profitaient du couvert de la nuit pour lancer un assaut sur la grotte. Il garda son épée à portée de main.

Ulrika pivota pour scruter les ombres au fond de la grotte.

—Qu'y a-t-il ?

—J'ai cru entendre...

—Il n'y a rien, affirma-t-il, conscient de la forêt dans son dos, avec ses myriades de sons et de murmures.

Ulrika se leva lentement, le corps rigide alors qu'elle se penchait vers les ténèbres.

Sebastianus tendit la main et lui effleura le bras pour la rassurer. Elle fit volte-face avec un petit cri.

—Ce n'est que moi.

Les yeux d'Ulrika se portèrent sur le coquillage ondulant accroché autour de son cou.

Que signifie-t-il ? demanda-t-elle en se rasseyant.

Sebastianus baissa les yeux sur l'objet accroché à un cordon en cuir.

—Près de ma ville natale se trouve un très vieil autel. Depuis l'arrivée des Romains, quelqu'un a gravé le mot «Jupiter» dans la pierre, mais je crois qu'à l'origine il était dédié à une déesse, car il est décoré de centaines de coquillages comme celui-ci, qui sont, comme chacun sait, le symbole sacré de la déesse Ishtar. Pendant de

nombreuses années, des pèlerins sont venus, chacun ajoutant son coquillage.

Sebastianus était fier de penser que c'était certainement l'une de ses lointaines ancêtres, Gaia, qui avait construit l'autel. Le coquillage accroché autour de son cou était très ancien, était peut-être même un des premiers à avoir été posés là, de sorte qu'il détenait un grand pouvoir.

—Malheureusement, reprit-il, les routes qui conduisent à cet endroit isolé ont attiré des brigands qui attaquaient les pèlerins sans défense. Les visites sont rares désormais. Je crains que l'autel ne finisse par être oublié.

—Il est très important pour vous ?

Il réfléchit à cette question, pesant sa réponse.

—Une nuit, il y a une dizaine d'années, je priais là et...

Il hésita.

Lucius, songea-t-elle, son regard dans le sien.

Les flammes crépitaient. Le noir de la forêt était un rappel constant des dangers qui rôdaient au-delà. Derrière elle, Ulrika sentait les entrailles obscures de la grotte, vides et affamées. Le feu soulignait les reflets bronze dans les cheveux courts de Sebastianus.

—Il y a dix ans, répéta-t-il, ses yeux verts songeurs alors qu'il revivait ses souvenirs, je devais accompagner un chargement de vin à Chypre avec une flotte de nos navires marchands. Mon frère devait guider une caravane jusqu'en Hispanie. Mais il savait que je rêvais d'aller en Chine, que j'avais trouvé des cartes récentes de l'Orient, que j'avais besoin de les étudier, de planifier ma route, de rencontrer des marchands qui revenaient de royaumes lointains. Il m'a proposé de prendre ma place.

Notre père n'approuverait pas, mais il était à Rome et n'en saurait rien. Lucius a donc accompagné les navires à Chypre. Il a péri lors d'une tempête en mer.

Il effleura le bracelet en or à son poignet.

—Une nuit que je priais devant l'autel, une pluie d'étoiles est tombée du ciel. Les débris jonchaient la campagne, des fragments de glace et de roche pas plus gros que des grains de sable. J'ai suivi l'une

de ces étoiles dans sa chute jusqu'au sol et j'ai couru vers les collines pour la retrouver.

Il toucha la petite pierre grise sur son bracelet en or.

—La pierre était brûlante au début, mais elle a refroidi et je l'ai conservée comme un trophée, un morceau d'étoile.

Son visage s'assombrit.

—Et puis la lettre est venue, m'informant de la mort de Lucius, et quand j'ai lu la date exacte - le dixième jour du mois nommé d'après Jules César - j'ai réalisé que c'était le jour où j'avais trouvé l'étoile et que c'était un signe de mon frère. Mais j'ai compris aussi que je l'avais envoyé à une mort qui aurait dû être la mienne, et j'ai fait le vœu, ce jour-là, sur le coquillage sacré, de ne jamais retirer ce bracelet, en souvenir de lui.

—Je suis désolée, murmura Ulrika. C'est très triste.

Elle se redressa brusquement.

—Vous avez entendu ?

—Entendu quoi ?

Ulrika tendit l'oreille. Au-dehors, l'obscurité était totale. Aucun clair de lune ne venait atténuer les ténèbres. Elle se tourna vers le fond de la grotte, tout aussi sombre.

—Nous ne sommes pas seuls, chuchota-t-elle. Il y a quelqu'un ici.

Sebastianus secoua la tête.

—C'est impossible. Il n'y a pas d'autre entrée.

—Il y a quelqu'un là-bas. J'en suis sûre.

Sebastianus enroula une branche de vigne séchée autour d'un bâton pour en faire une torche, puis se leva et s'avança vers l'arrière de la grotte, Ulrika sur ses talons. Ils ne virent que des parois crayeuses, un sol en terre battue, un plafond si bas qu'ils devaient marcher penchés. Au fond, ils ne trouvèrent pas de sortie. Il était impossible qu'un intrus se soit introduit à l'intérieur.

—Vous voyez ? Il n'y a personne.

—Regardez ! murmura Ulrika, pointant du doigt.

Il suivit son regard, leva la torche, et soudain la roche prit vie. Elle était couverte de peintures de couleurs vives, et à mesure que Sebastianus examinait les dessins rouge, jaune et ocre, il reconnut des bisons, des cerfs, des loups. Il y avait aussi de petites silhouettes d'hommes armés de lances, poursuivant les animaux, les chassant. Jamais il n'avait rien vu de pareil.

—Quelqu'un est enterré là, murmura Ulrika. Un saint homme... d'il y a longtemps.

Sebastianus se tourna vers elle. Son visage baignait dans des ombres étranges. Ses yeux écarquillés fouillaient l'obscurité, comme s'ils cherchaient le saint, s'attendaient à le trouver là, prêt à accueillir les deux intrus qu'ils étaient.

—C'est pourquoi nous sommes en sécurité ici, ajouta-t-elle à voix basse. Les Barbares n'entrent pas dans cette grotte. C'est un lieu sacré, ils n'ont pas le droit.

—Comment le saviez-vous ?

—Je crois...

Elle se tut, puis reprit.

—Vous vous souvenez de la vieille femme qui vous a dit dans quelle direction j'étais partie ? Elle m'a abritée dans sa hutte pendant quelques heures et elle m'a dit que je possédais un don.

—Quel genre de don ?

—J'ai des visions, des rêves. Je pensais que c'était une maladie, mais la vieille femme m'a dit que c'était un pouvoir donné par les dieux ; je dois m'en servir pour aider les autres.

Sebastianus hocha la tête.

—Ma mère croyait en de tels pouvoirs. Elle appelait cela « l'œil invisible ».

Il contempla les cheveux à demi défaits d'Ulrika, les taches qui maculaient ses joues et son menton, la robe déchirée qui trahissait sa déception et son chagrin. Et il fut soudain submergé par l'envie de la prendre dans ses bras, de la garder en sécurité, de lui faire l'amour.

—Il est tard, observa-t-il. Vous devez dormir.

Il la raccompagna vers le feu rassurant, l'un et l'autre s'efforçant

d'ignorer la forêt toute proche, ce royaume étrange de fantômes, de chouettes et de Barbares à l'affût.

Ulrika lui rendit sa cape, affirmant que la sienne serait suffisante à présent que le feu avait réchauffé la grotte, puis s'étendit à côté des flammes ambrées.

Des images troublantes ne tardèrent pas à envahir son esprit ensommeillé. La vallée jonchée des victimes de la trahison romaine. Son père, terrassé par une épée impériale. S'était-il défendu jusqu'au bout ? Avait-il fallu dix soldats pour mettre enfin le grand Wulf à genoux ? Dans son rêve, Ulrika pleura jusqu'à en avoir le cœur brisé.

Soudain, elle se rendit compte qu'elle ne dormait plus à côté du feu, mais qu'elle s'était déplacée jusqu'au fond de la grotte, et qu'elle était seule sous le plafond voûté.

L'instant d'après, elle se redressa. Un vieil homme se penchait sur elle, vêtu d'une fourrure d'ours et armé d'une lance. Il avait de longs cheveux et une barbe blanche.

—Je suis le chaman de ta tribu, le clan du loup, dit-il. C'est moi qui ai peint ces fresques il y a une éternité. Elles racontent l'histoire de notre peuple. De *ton* peuple. Tu as oublié qui tu es, le nom de tes ancêtres, ton but et le chemin que tu dois suivre. Toi, Ulrika des Cherusci, tu n'es pas destinée à rester assise devant un métier à tisser, à reposer sur des divans en soie pendant que tes esclaves te servent. Un sang ancien coule dans tes veines. Sens-le. Tu sais dans tes os, dans tes nerfs, qui tu es. Tu sais aussi que les dieux t'ont distinguée en te confiant un but spécial.

On t'a donné un grand don, que tu dois mettre au service de l'humanité. Mais d'abord tu dois retourner à ton point de départ.

—Mon point de départ... murmura Ulrika. Je ne sais pas où il se trouve.

—Ta mère t'a raconté cette histoire il y a longtemps. Tu ne l'as pas oubliée. Le nom de ce lieu repose au plus profond de ton âme. Réfléchis, Ulrika !

Elle tenta de se concentrer. Oui, sa mère lui avait relaté son voyage à travers la Perse avec Wulf. Mais elle avait mentionné tant de noms...

—Va profondément là où tu t'aventures rarement, Ulrika, dans cette partie de ton âme qui est endormie, où reposent tes précieux souvenirs. Ta mère et ton père se sont arrêtés pour se reposer dans un

lieu appelé...

—Je m'en souviens, s'écria Ulrika, émerveillée. Ils se sont reposés près des bassins cristallins de Shalamandar.

—Et c'est là que tu dois aller...

Le vieil homme était voûté et ridé, les os à fleur de peau, puis, sous les yeux ébahis d'Ulrika, ses membres s'étoffèrent, des muscles se dessinèrent sous la peau ratatinée, sa silhouette se redressa.

Ses cheveux blancs prirent une teinte bronze, son menton frêle se durcit, se couvrit d'une barbe rasée de près.

Sebastianus !

Il ne portait qu'un pagne. Elle regarda la plaie qu'elle avait nettoyée et bandée sur le haut de son bras, la blessure qu'il avait reçue en volant à son secours. Son corps luisait de sueur.

Quel lien avait-il avec cette grotte, avec le chaman qui l'habitait ?

Sebastianus emplissait de sa virilité la chambre de pierre. Jamais Ulrika n'avait connu d'homme si fort, si mâle. Une fièvre la gagna. Elle se leva pour lui faire face.

Il parla avec la voix du vieux chaman.

—Tu ne dois pas tourner le dos à l'appel des dieux. Tu es courageuse, Ulrika. Tu accompliras ton destin.

— Mais je ne sais pas comment trouver les bassins cristallins de Shalamandar. Et la route est longue et dangereuse.

—Qui a dit que ce serait facile ?

Sebastianus leva la main et dénoua son chignon. Elle s'embrasa à son contact. Jamais elle n'avait connu un tel désir. Pourtant, elle éprouvait autre chose aussi, une force inconnue, comme si elle émergeait d'un profond et lointain sommeil.

Il la prit dans ses bras et pressa ses lèvres contre les siennes. Ulrika noua les bras autour de son cou. Elle s'accrocha à lui et lui rendit son baiser, savourant la fermeté de son corps, sa force et sa virilité.

Et puis il commença à s'estomper, laissant ses bras vides et froids.

Ne me quitte pas...

Assis de l'autre côté du feu, Sebastianus regardait Ulrika dormir. Son sommeil était agité, ses paupières frémissaient, et elle gémissait doucement. De quoi rêvait-elle ? Elle ressemblait à une fée, une créature magique venue d'ailleurs. Il n'avait pas été surpris par l'aveu qu'elle possédait un don. Mais où était la place d'un être aussi exceptionnel en ce monde ?

Quand elle se mit à frissonner, il prit sa cape et s'étendit à côté d'elle, la recouvrant du tissu bleu et la serrant contre lui. Elle mit les bras autour de son cou, et il lutta contre le désir. Ulrika était endormie, vulnérable, et il était son protecteur. Jamais il ne trahirait sa confiance.

Il lui caressa les cheveux, murmura des paroles de réconfort, et au bout d'un moment elle s'apaisa et les frissons cessèrent. Comme il contemplait ses paupières closes, les longs cils reposant sur sa chair blanche, il songea au cadeau merveilleux qu'elle lui avait fait sans le savoir - une denrée inestimable qu'il présenterait à Claude lors de son retour à Rome et qui lui garantirait l'obtention du *diplôme* pour la Chine.

La tête pleine de ces pensées excitantes, Sebastianus s'endormit, tenant dans ses bras la jeune fille au pouvoir magique, la protégeant de sa chaleur et de sa force.

Ulrika ouvrit les yeux. Elle sentit le picotement de la barbe sur son front, des bras puissants autour d'elle, inspira l'odeur masculine et retint un cri.

Elle avait grandi dans la compagnie des femmes. Elle n'avait ni frère, ni oncle, ni cousin. Partout où sa mère et elle avaient habité, ç'avait été dans une maison de femmes. Elle n'avait jamais connu le contact d'un homme, ni la chaleur ou la force qui pouvaient en émaner. Elle retint son souffle, bouleversée par celui qui la tenait dans ses bras. Puis elle posa le visage contre son torse, écouta avec ravissement le battement régulier de son cœur.

Elle se remémora son rêve. Que signifiait-il ? Quel rapport y avait-il entre ce Galicien et le chaman d'un autre millénaire ?

Dévorée de questions, Ulrika commença à soupçonner qu'elle n'était pas venue en Rhénanie de son propre gré, mais qu'elle y avait été *amenée*.

J'ai été conduite ici pour découvrir la vraie nature de ce que je considérerais comme une maladie. Je ne peux pas tourner le dos à ma

vocation. Mère me dira où trouver les bassins cristallins de Shalamandar, et de là, je suivrai mon véritable chemin.

Ulrika posa les doigts sur le bras de Sebastianus. Cet homme lui apportait un sentiment de sécurité qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant. Cette pensée l'apaisa, et au bout d'un moment elle sombra de nouveau dans un sommeil paisible.

Un bruit de voix la réveilla. De vifs rayons de soleil illuminaient la grotte. Elle était seule à côté du feu.

Elle se leva, ajusta sa robe, sa palla et ses cheveux, puis gagna l'entrée de leur refuge. Debout parmi les arbres et l'herbe verte qui scintillait comme de l'or au soleil, Sebastianus parlait à mi-voix avec Timonidès, Nestor, et un groupe d'esclaves et de soldats.

Quand il se tourna vers elle, Ulrika sourit. Elle savait désormais où était son devoir. Elle ne tournerait pas le dos à ce don des dieux, elle cesserait de le considérer comme une maladie.

Elle était habitée par une détermination nouvelle, résolue à chercher le sens de ses visions et, ce faisant, à découvrir le but de sa propre existence, et, enfin, sa place en ce monde.

LIVRE III

Chapitre 11

Alors qu'il traversait le marché animé derrière la jeune fille aux cheveux de soleil, Nestor huma tout à coup l'odeur appétissante du mouton rôti.

Il tourna sa grosse tête de-ci de-là, et à la vue du beau gigot doré qui tournait sur la broche, il s'avança vers l'étal, devinant que la viande serait rose en son milieu, le gras légèrement jaune et prêt à fondre sur la langue, la peau croquante et facile à retirer.

Il l'emporterait à la maison, à son père.

Le cuisinier, un Arménien bien en chair, au gros nez et aux cheveux bouclés qui tombaient en cascade sur ses épaules, toisa Nestor d'un air soupçonneux.

—Qu'est-ce que tu veux ?

Nestor sourit et fit mine de s'emparer du gigot.

—Hé !

L'Arménien se mit à crier, attirant l'attention de sa femme et de ses fils occupés avec des clients. Il s'apprêtait à frapper Nestor avec un bâton quand une voix douce intervint.

—Non, Nestor, tu ne peux pas prendre cela.

Ce dernier sentit une main se poser sur son bras, l'éloigner de l'étal.

C'était Reeka, la fille aux cheveux de soleil. Elle était gentille avec lui. Certaines gens le traitaient de tous les noms et lui disaient qu'il n'aurait jamais dû naître. D'autres lui donnaient même des coups de bâton. Reeka, en revanche, était toujours douce et souriante.

Il se tourna et lui emboîta le pas, le gigot de mouton oublié.

Après quelques mots d'excuse à l'Arménien, Ulrika reprit le chemin de leur destination, le temple de Minerve. Elle avait volontiers accepté de s'occuper de Nestor pendant que Timonidès fréquentait les bains publics.

Il fallait surveiller Nestor, car il n'avait aucune compréhension des usages en vigueur au marché, qu'il s'agisse d'achat ou de troc. Il croyait pouvoir se servir à son gré. De plus, il faisait parfois peur aux badauds. Ulrika savait que le jeune homme n'aurait pas fait de mal à une mouche, mais il était gauche et imposant, et sa démarche pataude lui donnait un air agressif.

Enfin, en dépit des efforts d'éducation de Timonidès, Nestor avait tendance à baver sur ses vêtements et à s'essuyer les mains sur sa tunique, ce qui ajoutait à son aspect effrayant.

Cependant, la raison essentielle qui poussait les gens à fuir Nestor était son visage rond, ses petits yeux bridés et son perpétuel sourire. Ces traits les mettaient mal à l'aise ; ils leur rappelaient que la nature était perverse et que c'était seulement par la grâce des dieux qu'ils étaient normaux et leurs enfants aussi.

Nestor était facile à vivre, ne discutait ni ne désobéissait jamais. Toujours agréable, il semblait ne connaître que deux émotions : le bonheur et la tristesse, et la première était beaucoup plus fréquente que la seconde.

Il possédait un don étonnant qui ne cessait de stupéfier Ulrika. Il lui suffisait de goûter une sauce inconnue, une soupe inhabituelle, et il pouvait regagner le camp et recréer le plat à la perfection, jusqu'au dernier grain de sel.

—Nous y sommes, annonça-t-elle à ses compagnons - deux femmes et un garde du corps.

Après avoir quitté Fort Bonna, la caravane avait continué son chemin jusqu'à Colonia, où Sebastianus avait négocié avec les marchands locaux, échangeant des marchandises en provenance d'Égypte et d'Ibérie contre des produits germains appréciés à Rome - hydromel, bijoux d'ambre et d'argent, peaux et fourrures. Les voyageurs venus avec la caravane avaient pris congé, tandis que d'autres achetaient des places pour le retour vers le sud.

Sebastianus avait écourté leur séjour ; Ulrika et lui avaient hâte de regagner Rome. A présent, la caravane faisait halte à la sortie de Pise, à cent soixante milles de leur destination. Pendant que l'on chargeait et déchargeait des marchandises, et que de nouveaux voyageurs se joignaient au convoi, Ulrika avait saisi l'occasion de se rendre dans un temple réputé pour abriter une puissante déesse.

Là, dans ce lieu dédié au culte de Minerve, Ulrika espérait être

guidée. La vieille femme en Rhénanie lui avait dit qu'elle devait apprendre la discipline. Mais comment y parviendrait-elle sans aide ?

La perspective de découvrir son véritable destin emplissait Ulrika d'excitation. Malheureusement, cela signifiait aussi que Sebastianus et elle allaient devoir se séparer.

A mesure qu'ils approchaient de Rome, il passait de plus en plus de temps à consulter des cartes. Il était d'heure en heure plus impatient d'entamer son voyage vers cet Orient lointain et mystérieux. En outre, il avait appris que deux de ses concurrents pour le diplôme étaient désormais en avance sur lui !

Adon le Phénicien n'était qu'à une courte traversée maritime de Rome et rapportait à l'empereur un animal rare appelé « griffon », tandis que Gaspar le Perse revenait des montagnes de Zagros avec des jumelles, des sœurs jointes à la hanche depuis la naissance, qui, disait-on, pouvaient satisfaire plusieurs hommes à la fois. Ces cadeaux ne manqueraient pas de plaire à Claude.

Néanmoins, Sebastianus avait assuré à Ulrika qu'il était confiant : sa propre offrande tenterait l'empereur encore davantage.

En pensant à Sebastianus, Ulrika sentit son cœur se tourner vers lui comme une fleur vers le soleil. Elle était en train de tomber amoureuse de cet homme séduisant qui avait surgi de la forêt tel un héros de légende pour terrasser un à un ses sauvages assaillants.

Cette image gravée dans son esprit était aussi nette qu'à l'instant où elle l'avait vu lutter contre ses ennemis, son épée sifflant dans les airs.

Cependant, elle savait qu'un tel amour était un luxe qui ne pourrait jamais lui appartenir. Sebastianus s'apprêtait à partir au bout du monde, et elle devait suivre sa propre voie.

Elle gravit les marches du temple avec ses compagnons, songeant aux nombreux sanctuaires et lieux sacrés qu'elle avait visités depuis son départ de Colonia, pour y faire brûler de l'encens, y offrir des sacrifices et prier chaque divinité de l'éclairer. Si le don qu'elle possédait lui venait des dieux, songeait-elle, c'était à eux de guider ses pas.

Elle donna une pièce en cuivre au marchand de colombes, qui lui remit en échange un petit oiseau blanc qu'il affirma dépourvu du moindre défaut. Comme elle acceptait la cage qu'il lui tendait, elle vit un jeune homme debout à côté de lui - qui n'était pas là une seconde

plus tôt. Elle attendit, écouta, mais la vision s'effaça.

Elle en éprouva un sentiment de frustration. Elle avait connu plusieurs événements semblables ces derniers temps, mais tous semblaient avoir lieu au hasard, et n'avaient pas de sens. Peut-être Minerve la compatissante allait-elle lui montrer la voie ?

Ils pénétrèrent dans la salle obscure - un sanctuaire circulaire bordé de colonnes blanches, au sol en marbre brillant, éclairé par des lampes suspendues au plafond, au fond duquel se trouvait la déesse elle-même, imposante, assise sur un trône. Les prêtres allumaient des bâtons d'encens et psalmodiaient tandis que les citoyens apportaient leurs offrandes de colombes et d'agneaux.

Ulrika marqua une pause, désireuse d'apaiser son esprit, d'ouvrir son cœur au message qui allait lui être communiqué. Ses compagnons l'imitèrent, parcourant du regard les magnifiques parois en marbre, le dôme du plafond, songeant que la déesse de la poésie et de la musique, de la guérison et de la couture - mais surtout de la sagesse - devait avoir une puissante influence.

Un prêtre corpulent, vêtu d'une robe blanche et sentant les huiles et l'encens, s'approcha.

—En quoi la déesse peut-elle vous aider, chers visiteurs?

Sa voix était douce et presque féminine, ses yeux empreints de bonté.

—Je suis venue dans l'espoir d'être guidée, expliqua Ulrika en lui remettant la cage.

Vous êtes venue au bon endroit, madame. Minerve est tout près de vous, et entendra votre prière. Suivez-moi.

Comme il se retournait, un trousseau de clés tinta à sa ceinture, et Ulrika se demanda si la prophétie de la voyante égyptienne allait se réaliser.

Cependant, le prêtre ne lui offrit pas de clé et n'ouvrit pas de porte, mais les conduisit à une alcôve silencieuse où se trouvait un autel surmonté d'une mosaïque représentant Minerve. Ensuite, à la grande surprise d'Ulrika, il ouvrit la cage et libéra la colombe. Elle s'était attendue à ce qu'il la sacrifie, comme l'exigeaient la plupart des dieux. Au lieu de quoi ils la regardèrent voler et décrire des cercles, puis quitter le temple et s'élever dans les airs, en direction du soleil.

Le prêtre sourit.

— C'est bon signe. Les colombes sont les messagères des dieux. Minerve a entendu votre prière.

—Comment entendrai-je sa réponse ?

Le prêtre s'avança vers l'autel, où Ulrika remarqua une série de rouleaux de parchemins alignés, fermés chacun par un ruban de couleur différente.

—Choisissez.

Elle prit celui qui portait le ruban bleu.

Il le déroula et lut à voix haute, doucement :

—Vos poumons sont pressés. C'est comme s'ils participaient à une course de chars.

Il roula le parchemin, remit le ruban, et le replaça sur l'autel.

—C'est tout ? s'écria Ulrika, surprise et déçue.

—La déesse a entendu votre prière et guidé votre main. Telle est sa réponse.

—Mais que signifie-t-elle ?

—Les dieux s'adressent à nous dans leur langage. Parfois l'interprétation nous échappe tout d'abord et ne vient qu'ensuite.

Il s'inclina légèrement.

—Que Minerve vous bénisse, dit-il avant de s'éloigner.

Ils descendirent les marches et retraversèrent la place du marché, les compagnons d'Ulrika songeant au repas de midi qui approchait, Ulrika réfléchissant au message sibyllin de la déesse, Nestor fixant du regard un bol plein de petits objets ronds et brillants.

Ulrika ne remarqua pas le mendiant aveugle accroupi dans l'ombre du temple, et ne vit pas davantage Nestor se baisser subitement et attraper une poignée des pièces que les généreux citoyens avaient jetées dans la sébile.

Tout arriva très vite : l'homme se releva d'un bond, poussant des cris perçants.

—Tu oses voler un infirme ! Et un infirme aveugle, en plus !

Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, le bâton de l'aveugle s'éleva dans les airs et s'abattit avec un craquement sonore sur le crâne de Nestor.

Celui-ci s'effondra et se mit à pleurer. La douleur était insupportable. Pourquoi cet homme l'avait-il frappé ? Ulrika surgit à côté de lui, arrêtant le bâton qui retombait déjà et le protégeant de son agresseur.

—Il a l'esprit d'un enfant, ne le battez pas. Comment osez-vous l'accuser de vol, vous qui volez vous-même les bons citoyens en feignant d'être aveugle ?

Elle se mit à genoux et parla doucement à Nestor, touchant la blessure d'où coulait à présent un filet de sang. La douleur disparut sous les doigts tendres de Reeka. Le parfum de ses cheveux et de ses vêtements pénétra dans les narines et le cerveau de Nestor comme les arômes des plats. Il se sentit mieux. Ses larmes se tarirent et ses craintes se dissipèrent alors qu'il écoutait sa voix affectueuse.

Il voulait qu'elle le prenne dans ses bras et qu'elle ne le lâche plus jamais. Nestor, qui n'avait connu jusque-là que deux émotions dans sa vie, en découvrait une troisième, qui s'épanouissait dans son cœur tel un tournesol éclatant.

Nestor était amoureux.

Sebastianus discutait affaires avec un marchand de vin lorsqu'il vit Ulrika et ses compagnons rentrer au campement. Nestor avait un pansement à la tête et Ulrika elle-même paraissait désolée.

Il s'empressa d'aller à leur rencontre.

—Que s'est-il passé ?

Ulrika lui relata d'un trait l'histoire du faux infirme s'en prenant à Nestor puis évoqua le mystérieux message de Minerve. Il contemplait les reflets du soleil sur ses longs cheveux couleur miel, le bleu pâle de sa robe qui soulignait celui, plus foncé, de ses grands yeux ; il voyait sa poitrine qui s'abaissait et se soulevait au rythme de sa respiration et savait qu'il lui aurait été facile de tomber amoureux d'elle. Il la désirait. Mais il n'avait pas le droit de l'aimer. A Rome, ils se diraient au revoir.

—Hé!

Des voix s'élevèrent dans la foule. Timonidès se hâtait vers eux, l'air anxieux.

—Terribles nouvelles, maître ! cria l'astrologue.

—Que veux-tu dire ?

—C'est l'empereur Claude, lança-t-il hors d'haleine. Il est mort !

—Mort !

—Assassiné, d'après la rumeur. Maître, on dit que Lucius Domitius Ahenobarbus a été proclamé son successeur et qu'il élimine systématiquement tous ceux qui ont été proches de Claude. Vous ne pouvez pas retourner à Rome, maître ! Vous êtes devenu un ennemi de l'État !

Chapitre 12

A l'approche de Rome, les voyageurs devinrent silencieux, d'humeur sombre, ne sachant à quoi s'attendre.

A en croire les rumeurs, la capitale était en proie au chaos et à la violence. La campagne en revanche était paisible, apparemment peu affectée par les nouvelles. Les somptueuses villas nichées dans les collines verdoyantes, parmi les prés et les vignobles, étaient aussi endormies, aussi sereines que depuis des siècles. Cependant, contrairement à son habitude, Sebastianus n'avait pas quitté sa caravane un seul instant, et n'avait pas davantage reçu d'invités. Il était resté auprès de ses passagers et employés, sa présence rassurant ceux qui voyageaient à ses côtés. Des horoscopes du midi et de l'après-midi avaient été ajoutés à ceux du matin et du soir, et Timonidès s'affairait avec ses cartes et instruments tandis qu'Ulrika s'inquiétait pour sa mère et leurs amis - tous des alliés de l'empereur assassiné.

Sebastianus menait la marche sur sa jument, suivi d'Ulrika, dans un chariot couvert et réservé à elle seule. Rome avait beau être un endroit dangereux pour eux deux à présent, il était hors de question de ne pas s'y rendre. Ulrika voulait être chez elle dès que possible afin de s'assurer que Sélène et leurs proches étaient en sécurité. Quant à Sebastianus, il se faisait du souci pour sa villa et le personnel qui l'occupait.

Cependant, la question qui le taraudait le plus était celle du *diplôme* pour la Chine. Le nouvel empereur serait-il seulement intéressé ?

En cours de route, Sebastianus avait pu glaner quelques informations sur le successeur de Claude, un jeune homme de seize ans nommé Domitius Ahenobarbus qui, disait-on, avait renoncé à ce nom pour adopter celui, plus grandiose, de Néron Claude César Augustus Germanicus. On racontait que le jeune Néron avait déclaré qu'une ère nouvelle s'ouvrait à Rome et qu'il avait pour ambition de développer la diplomatie et le commerce. C'était une lueur d'espoir pour Sebastianus, à condition qu'il ne soit pas arrêté en raison de ses vagues liens avec Claude (il n'avait rencontré le défunt qu'une seule fois, brièvement). Il devait expliquer son projet à ce jeune homme ambitieux, lui dire qu'il espérait établir des liens diplomatiques avec les nations étrangères en cours de route, et par conséquent étendre l'influence de l'Empire romain.

Encore fallait-il obtenir une entrevue auprès de l'empereur, qui était sûrement entouré d'une armée de gardes, professeurs, protecteurs, sans oublier sa puissante mère, Agrippine, la veuve de Claude. Comment faire pour y parvenir ?

Cheminaut à dos d'âne à côté de Sebastianus, Timonidès était lui aussi en proie à l'inquiétude. Il songeait à la catastrophe apparue dans les étoiles de son maître à Fort Bonna, laquelle continuait d'assombrir ses horoscopes quotidiens. Le désastre inconnu les attendait-il tout près de là, dans Rome envahie par le chaos ? Et lui, Timonidès, l'astrologue autrefois honnête, l'avait-il provoqué en falsifiant les horoscopes ? Et si le nouvel empereur faisait exécuter Sebastianus ? Qu'advviendrait-il de lui et de Nestor ? Ils n'avaient pas d'argent, Timonidès était âgé et Nestor simple d'esprit. Son sang se glaçait alors qu'il s'imaginait à la rue, mendiant avec son fils.

Tout est ma faute ! se lamentait-il intérieurement, furieux contre l'empereur Claude qui s'était laissé tuer, furieux contre lui-même pour avoir trompé Sebastianus et l'avoir persuadé d'emmener Ulrika. Par les dieux, criait le vieux cœur rouillé de Timonidès l'astrologue. Je jure sur tout ce qui m'est sacré, sur l'âme de ma bien-aimée Damaris, de ne plus jamais falsifier un horoscope ou blasphémer au nom des étoiles ! Je vous en prie, laissez-nous survivre à ces heures sombres, mon fils et moi, et je servirai les dieux dans le respect le plus absolu ; plus un mensonge ne franchira mes lèvres !

Au vaste terminus, laissant la caravane en de bonnes mains, Sebastianus, Ulrika, Timonidès et Nestor, accompagnés de quelques gardes et esclaves, se joignirent aux foules qui essayaient d'entrer dans la cité. Avec son laissez-passer de marchand, Sebastianus fut autorisé à franchir la petite porte réservée aux piétons. Ses compagnons furent dévisagés, interrogés, leurs sacs fouillés, mais on les autorisa enfin à entrer, en leur ordonnant de se rendre droit à leur résidence et nulle part ailleurs, car un couvre-feu strict était en vigueur, conformément à la loi martiale.

A leur grande surprise, ils ne virent aucun signe de chaos ou de rébellion dans la ville. Au contraire, tout semblait étrangement calme. Une sonnerie de trompettes annonça le début du couvre-feu alors qu'ils atteignaient le mont Esquilin et que les premières étoiles apparaissaient dans le ciel. Ils gravirent la ruelle pavée, passant devant des résidences silencieuses malgré la soirée clémente. Au grand soulagement d'Ulrika, la demeure de tante Paulina était illuminée par des torches et des lampes, et des voix et des rires fusaient sous le ciel du crépuscule. Non loin se dressait la maison qu'elle partageait avec sa

mère. Elle était noire et silencieuse, mais cela n'avait rien d'inhabituel, car Sélène passait fréquemment la soirée chez sa meilleure amie. Durant cette période trouble, en attendant que le nouvel empereur ait apaisé les craintes et assuré à la population que la vie continuait comme avant, il était logique que sa mère ait cherché refuge chez Paulina.

Ulrika remercia Sebastianus, affirmant que tout irait bien.

Il insista pour l'accompagner à l'intérieur, mais elle refusa, lui rappelant qu'il devait se rendre à sa villa sans perdre de temps. Toi et moi ne pouvons aller plus loin, lui murmura-t-elle dans son cœur, gravant dans sa mémoire son visage séduisant, ses cheveux bronze à la lueur des torches, sa silhouette élancée et puissante. Ils avaient passé six mois l'un avec l'autre, partageant leurs repas, et ils avaient dormi ensemble dans une grotte magique. Mais il devait se rendre en Chine et, quant à elle, son destin la menait en d'autres lieux.

Sebastianus tendit les mains vers elle et s'approcha, plongeant son regard dans le sien.

Il se pencha et effleura sa joue d'un baiser. Ulrika retint un cri. Son cœur se serra ; elle voulait lui offrir ses lèvres. Au lieu de quoi, des larmes jaillirent dans ses yeux et coulèrent sur ses joues. Sebastianus les embrassa aussi - de petits baisers légers qui ressemblaient à des papillons, lui brûlaient la peau et emplissaient son corps du désir de le toucher.

—Que les dieux te protègent, Ulrika, murmura-t-il à son oreille, et que les étoiles te guident vers le bonheur. Si tu as jamais besoin de moi, tu n'as qu'à me le faire dire.

Après avoir dit adieu à Timonidès et à Nestor - qui pleura comme un enfant -, elle les suivit du regard tandis qu'ils redescendaient l'allée étroite, puis se dirigea vers la porte de la villa de sa tante. La trouvant fermée, elle tira sur la corde, et un esclave répondit.

—Dites à dame Paulina qu'Ulrika est ici, s'il vous plaît.

Il plissa le nez.

—Qui est Paulina ?

Ulrika écarquilla les yeux.

—Votre maîtresse, évidemment.

Elle se rendit brusquement compte qu'elle ne connaissait pas cet homme, et regarda par-dessus son épaule les gens qui riaient et plaisantaient dans l'atrium. Tous les visages lui étaient inconnus.

—A qui appartient cette maison ?

—C'est celle du sénateur Publius à présent.

L'esclave lui claqua la porte au nez.

Ulrika resta devant, sous le choc. La villa avait-elle été confisquée ? Où étaient tante Paulina et son personnel ? Ulrika leva les yeux vers sa propre demeure, noire et désertée.

Où était sa mère ?

Elle courut à la villa et eut un second choc : un panneau était accroché sur le portail, avertissant que la propriété avait été saisie par le gouvernement impérial et qu'y entrer était un délit. Ulrika arracha les scellés et se faufila à l'intérieur.

Le jardin était négligé, envahi par la poussière et les mauvaises herbes. Les fontaines étaient asséchées, les bancs en marbre recouverts de feuilles mortes. Ulrika traversa l'atrium et la salle de réception, longea les couloirs vides et entra dans les chambres silencieuses. A l'arrière, le quartier des esclaves et la buanderie étaient plongés dans l'obscurité, abandonnés eux aussi.

Elle revint à l'atrium, examinant les lieux avec une consternation croissante. Sa mère avait-elle été emmenée par les gardes impériaux ? Était-elle en prison, ou pire : avait-elle été exécutée ?

Elle se mit à la recherche d'une lampe et en trouva une, encore pleine d'huile, ainsi qu'un silex. Elle l'alluma et la rapporta à l'atrium, s'efforçant de réfléchir. Devait-elle rester là dans l'espoir que sa mère reviendrait, ou risquait-elle d'être arrêtée par les soldats ? Elle avait arraché les scellés sur le portail, ce qui en soi était déjà un crime. Elle était entrée par effraction, contre les ordres impériaux...

Un bruit traînant parvint à ses oreilles, et elle se leva d'un bond. Stupéfaite, elle vit le vieil Erasmus, le chef des serviteurs, qui passait le long du couloir, chargé de baluchons.

—Erasmus !

Il sursauta.

—Ah ! Est-ce un fantôme ? Ah ! Maîtresse ! s'écria-t-il en la reconnaissant. Grâce aux dieux, vous êtes vivante. Mais vous ne pouvez pas rester ici. On m'a donné l'ordre de préparer la maison pour les nouveaux propriétaires, et maintenant je dois m'en aller aussi.

—Où est ma mère ?

—Partie, dit-il tristement, d'une voix rauque. Tout le monde a quitté Rome il y a des jours de cela. Ils n'étaient plus en sécurité ici.

—Mais où sont-ils allés ? demanda Ulrika, au désespoir.

Le vieil homme haussa ses épaules osseuses.

—Elle m'a laissé une lettre pour vous au cas où vous reviendriez.

Il fouilla dans une de ses poches secrètes et sortit un parchemin entouré d'un ruban rouge. Comme il s'éloignait, il marqua une pause et, replongeant la main dans sa robe, en tira un second document.

—En voici une autre. Au revoir. Soyez prudente, maîtresse, car les temps sont dangereux pour les amis de Claude, puisse-t-il reposer en paix.

Ulrika regarda les deux lettres, reconnaissant le sceau en cire sur celle de sa mère, mais demeurant perplexe pour la deuxième. Qui d'autre lui avait laissé un message ? Elle retourna le parchemin, cherchant un sceau, et vit une tache d'eau qui avait séché sur le papyrus. On eût dit que quelqu'un avait pleuré et qu'une larme était tombée...

Elle se figea. C'était sa propre lettre, celle qu'elle avait écrite des mois plus tôt !

—Attendez, Erasmus ! cria-t-elle, se hâtant derrière le vieillard. Pourquoi m'avez-vous rendu ma lettre ?

Il avait disparu. La ruelle était déserte.

Ulrika regarda la missive de nouveau et, voyant qu'elle n'avait pas été ouverte, comprit que le vieil homme l'avait oubliée dans sa poche.

Sa mère ne l'avait jamais reçue.

Ulrika s'assit, déroula le papyrus et lut fébrilement.

Ma chère fille, je t'écris à la hâte car nous devons fuir. J'ignore où je vais. Je ne sais pas si mes ennemis politiques se retourneront contre toi.

Rome n'est plus sûre. J'espère que, par la grâce de la déesse, nous nous retrouverons un jour. Je prie pour toi, qui es venue à moi dans l'amour et au moment où j'en avais besoin, je prie pour que tu trouves ce que tu cherches. Je suis si triste que tu aies éprouvé le besoin de quitter Rome sans me dire au revoir, sans me laisser un mot.

Mais je comprends. Je t'en prie, n'oublie pas ta moitié romaine, ne méprise pas ton sang romain, car je suis une partie de toi, comme ton père, Wulf.

Une brise nocturne soufflait et le clair de lune illuminait les feuilles mortes qui frémissaient sur les dalles. Je suis partie à la recherche de mon père, songea Ulrika, et ce faisant, j'ai perdu ma mère.

Elle se remémora les derniers instants qu'elles avaient passés ensemble, leur dispute. Elle avait tourné les talons et quitté la pièce alors que Sélène parlait toujours. C'était le dernier souvenir que sa mère avait d'elle ! Car elle n'avait jamais lu ses mots d'excuse et d'affection.

Un sanglot lui échappa, et ses yeux s'emplirent de larmes qui tombèrent sur la lettre, mouillant l'encre noire, troublant les mots qui disaient : « Ne méprise pas ta moitié romaine. »

Elle regarda les feuilles mortes sur les dalles de l'atrium, s'efforçant de réfléchir. Que faire à présent ? Partir à la recherche de sa mère ? De vieux amis ? Elle songea brièvement à Sebastianus, se demandant si elle pouvait faire appel à lui, puis réalisa qu'à cause de ses liens avec Paulina et cette maison qui venait d'être saisie par le gouvernement elle le mettrait en danger.

Une chose était certaine : elle ne pouvait rester là.

Gomme elle se levait, un bruit de pas parvint à ses oreilles. Elle fit volte-face et vit la silhouette d'un homme se dessiner dans le clair de lune.

Sebastianus !

Il pénétra dans l'atrium.

—L'idée de te laisser me mettait mal à l'aise. Il fallait que je m'assure que tout allait bien. Et quand l'esclave à la porte de Paulina m'a dit qu'une inconnue avait essayé de s'introduire chez le sénateur Publius, j'ai su que quelque chose n'allait pas.

—Ils sont partis, Sebastianus, murmura-t-elle. Ma mère, mes

proches. Tous partis. Je suis seule.

Il la prit dans ses bras et la serra étroitement contre lui, caressant ses cheveux et sentant son haleine chaude sur son cou.

—Tu n'es pas seule, Ulrika. Je t'emmène avec moi.

—Nous allons tous être assassinés dans notre lit !

Primo attrapa la lingère hystérique par le bras.

—Tiens ta langue, femme, sinon tu vas aggraver les choses ! grogna-t-il, lui serrant le poignet avec force avant de la renvoyer.

Par le sang sacré de Mithra, jura Primo silencieusement en crachant sur le sol. On ne pouvait pas compter sur les femmes pour garder leur sang-froid en cas de crise.

Et ce soir se déroulait la pire des crises : la rumeur circulait que les soldats du nouvel empereur assassinaient tous ceux qui avaient eu des liens avec Claude César. Et le nom de Sebastianus Gallus, qui n'avait rencontré Claude que brièvement, figurait sur le registre des visiteurs du palais impérial.

Primo reprit son inspection de la maison, traversant les pièces de la villa Gallus comme une machine de guerre, tournant la tête de droite et de gauche afin de surveiller l'effervescence qui marquait toujours le retour de son maître.

Primo était un personnage imposant, aux traits disgracieux. Son nez avait été cassé tant de fois qu'il ne ressemblait plus à un nez, et il aurait été condamné à mendier pour vivre s'il n'avait pas été engagé par Sebastianus Gallus, dont il gérait à présent la propriété avec la discipline et la précision de l'ancien soldat qu'il était. Sans sa présence de tous les instants, cette maison, à la limite de la cité, aurait été laissée à l'abandon des jours plus tôt, Primo le savait. Malgré ses efforts, tant d'esclaves s'étaient enfuis qu'il en restait à peine assez pour entretenir les jardins, faire la cuisine et s'occuper du linge et des animaux. Une atmosphère tendue régnait alors que le personnel préparait la maison pour le retour du maître.

Primo, vétéran des campagnes étrangères, était réchappé de tant de combats que peu de choses l'émouvaient à présent. Hormis les cris perçants d'une lingère hystérique !

Il continua à aller d'une pièce à l'autre, imposant l'obéissance par sa seule apparition - Primo portait toujours le plastron en cuir, la

tunique courte et les sandales militaires de l'armée. Il n'aurait pu expliquer, si on lui avait posé la question, d'où lui venait sa haine des femmes. Peut-être aurait-il tout simplement déclaré : « Ce sont des créatures sottes, inutiles. »

Ou peut-être aurait-il admis que cela remontait à son enfance. Qu'il avait eu honte de sa mère qui accueillait les matelots pendant que lui, son fils, pelotonné dans un coin, feignait de ne pas entendre les grognements bestiaux qui venaient de son lit. Elle avait été battue à mort par un client alors que Primo avait douze ans, et il était parvenu à survivre dans les rues de Rome jusqu'au jour où il avait été assez âgé pour s'engager dans l'armée.

A moins que ce mépris des femmes ne lui vienne du fait que sa mère avait été assez stupide pour l'appeler Fidus, qui signifiait « fidèle », sans se rendre compte, dans la torpeur alcoolisée où elle baignait en permanence, que ce nom soumettrait son fils unique aux quolibets et au ridicule. Le surnom de Fidus était en effet Fido, sobriquet populaire des chiens domestiques à Rome.

C'était un prénom si humiliant - ses amis aboyaient lorsqu'il arrivait - qu'à l'armée il avait dit s'appeler Primo, car cela sonnait important. Primo il était resté depuis.

Cependant, la vérité - que Primo aurait comprise s'il avait pu détendre son cœur crispé comme un poing -, c'était qu'il ne haïssait ni sa mère ni les femmes. Quelque part au fond de lui-même, il les *aimait*.

Si seulement elles l'avaient aimé en retour...

Certes, il y en avait eu une, longtemps, très longtemps auparavant, qui non seulement avait été gentille envers lui, mais lui avait sauvé la vie...

—Primo ! Primo ! cria un jeune esclave en faisant irruption dans l'atrium. La caravane est arrivée ! Le maître est en ville !

Primo traversa le jardin en trombe, franchit le portail et sortit dans l'étroite ruelle bordée par les hauts murs des résidences. Scrutant l'obscurité - ce quartier de la ville était fort mal éclairé -, il se souvint du jour où, huit ans plus tôt, marchant dans ces mêmes lieux, il avait frappé de porte en porte, en quête de travail pour compléter sa maigre pension.

Au terme de vingt-cinq ans de fidèles services militaires, il s'était

retrouvé seul et à la rue.

Il se refusait à faire comme la plupart des anciens soldats - raconter des histoires de guerre dans les tavernes en échange de quelques verres de bière - et cherchait un emploi décent.

Mais qu'avait-il à offrir ? Beaucoup de légionnaires possédaient des compétences spéciales - ils étaient techniciens, artilleurs, menuisiers, docteurs ou instructeurs de combat. De tels hommes, lorsqu'ils quittaient l'armée, pouvaient faire valoir leurs capacités.

Tel n'était pas le cas de Primo, qui avait été un soldat d'infanterie ordinaire. Il n'avait à offrir que ses muscles, qu'il possédait en abondance car la vie militaire avait développé son corps déjà puissant. Lors des marches en territoire hostile, un fantassin devait porter un bouclier, un casque, deux javelots, une courte épée, un poignard, une paire de grosses sandales, un sac de voyage contenant assez de provisions pour deux semaines, une outre pleine d'eau, des ustensiles de cuisine, des pieux pour construire des palissades, une bêche ou un panier en osier. Par conséquent, il n'y avait rien que Primo le vétéran ne puisse déplacer ou porter avec aisance.

Cependant, alors qu'il cherchait un emploi honnête, on lui avait claqué les portes au nez jusqu'à ce qu'il arrive à la demeure du négociant Sebastianus Gallus et trouve un désordre consternant. L'esclave à la porte était maussade et impoli, l'intendant portait une tunique tachée.

Des morceaux de nourriture jonchaient le sol, des rires tapageurs s'entendaient dans les cuisines et la buanderie, et des animaux déambulaient à leur guise dans les pièces principales. Apprenant l'identité du propriétaire alors absent, Primo avait loué un cheval et était allé à la rencontre de sa caravane. Sebastianus Gallus, informé de l'état choquant de sa maison, était rentré à l'improviste pour prendre sur le fait son intendant et son personnel. Primo avait affirmé qu'il maintiendrait l'ordre en l'absence de Sebastianus, et avait été engagé sur-le-champ. Nommé intendant principal, il avait au fil des années endossé le rôle de garde du corps, conducteur de char et responsable de l'entretien général de la villa.

Un groupe remontait la ruelle. Il reconnut la voix de Timonidès qui se plaignait bruyamment de quelque chose, et cracha par terre. Il n'aimait pas Timonidès ni son simplet de fils. L'astrologue grec se donnait des airs avec ses horoscopes et ses instruments. Comme la plupart des soldats, Primo ne savait ni lire ni compter, et méprisait les hommes plus instruits que lui. Timonidès l'irritait d'autant plus qu'il

affirmait qu'un ordre existait dans l'univers, que rien n'arrivait sans raison et qu'un homme pouvait contrôler sa destinée en lisant les étoiles. Primo savait qu'il n'en était rien, que l'univers n'était que chaos, la vie, que hasard et accident. Quant à ce qui se passait après la mort, si cela n'avait rien à voir avec le présent, pourquoi un homme aurait-il dû s'en soucier ?

Primo vit une femme avec eux et fronça les sourcils.

Il savait ce que les femmes pensaient de lui - elles ne le voyaient que comme une brute repoussante, au visage trop défiguré par les cicatrices pour avoir la moindre qualité. Pour que l'une d'elles l'autorise à la toucher, il devait dépenser une somme considérable. Il songeait parfois que le célibat, surtout au nom d'un dieu, pesait moins sur la vanité d'un homme que les rejets réitérés des femmes - et sans doute moins sur sa bourse !

Il s'avancait pour accueillir son maître quand des soldats surgirent brusquement à l'autre bout de la rue, dans un vacarme de métal, leurs bottes résonnant sur les pavés. Primo écarquilla les yeux. A l'insigne du scorpion sur leur plastron, il reconnut la garde prétorienne, une cohorte militaire d'élite obéissant directement à l'empereur. Son choc s'accrut encore à la vue des armes qu'ils portaient ouvertement, défiant la tradition ancestrale qui interdisait aux soldats d'être armés dans l'enceinte de la cité.

Ce n'était pas bon signe.

Le capitaine des gardes, un homme petit et noueux, au visage allongé, arborant le casque à plume rouge des officiers, prit la parole.

—Êtes-vous Sebastianus Gallus ?

—Oui, répondit ce dernier sans se départir de son sang-froid.

—Vous devez nous suivre, sur ordre de l'empereur.

Sebastianus acquiesça et se tourna vers Primo. Mais alors qu'il ordonnait à ce dernier de s'occuper de ses compagnons, les prétoriens les encerclèrent tous et se servirent de leurs lances pour les faire avancer.

—Laissez-les partir, protesta Sebastianus. Ils n'ont rien fait.

Ses paroles restèrent sans effet. Ils furent tous emmenés: Sebastianus et Ulrika, Timonidès et Nestor, ainsi que Primo qui, en ancien légionnaire, se mit à marcher au pas avec les gardes.

Ils furent transportés en charrette au mont Palatin où, selon la légende, une louve avait allaité les bébés Romulus et Remus, fondateurs de Rome, donnant à ces lieux un immense pouvoir mystique. Là, au-dessus du Forum et du cirque Maxime, se dressait le majestueux palais impérial, avec ses couloirs de marbre blanc, ses terrasses, ses colonnes et ses fontaines illuminées par d'innombrables torches se découpant sur le ciel nocturne, comme si le nouvel empereur tentait d'ordonner à la nuit elle-même de battre en retraite.

Tandis que les roues grondaient sous les arches imposantes et que défilaient les statues colossales, Timonidès s'accablait intérieurement de reproches pour le sort terrible qu'ils allaient tous subir.

Tous ces horoscopes falsifiés ! S'était-il vraiment imaginé que son crime resterait impuni ?

Debout dans la charrette qui tanguait comme le pont d'un navire en pleine tempête, Primo songeait avec amertume aux batailles auxquelles il avait survécu pour finir par mourir comme un lâche.

Sebastianus, un bras étroitement enroulé autour de la taille d'Ulrika, s'efforçait de réfléchir à ce qu'il pourrait dire, à ceux qu'il pourrait soudoyer pour obtenir la libération de ses amis. Car si Néron voulait se venger des alliés de Claude, lui seul, Sebastianus Gallus, pouvait être considéré comme en faisant partie ; cette jeune fille, cet astrologue vieillissant et son simple d'esprit de fils, et l'intendant principal de sa demeure n'avaient rien à voir là-dedans.

Cependant, Sebastianus avait entendu parler de ce que faisaient les empereurs pour s'assurer la loyauté absolue de leurs sujets - ils ne laissaient pas un seul ami de leur prédécesseur en vie. Néron serait-il différent de Tibère, Caligula et Claude avant lui ?

La charrette s'arrêta dans une petite ruelle éclairée par des torches et les prisonniers reçurent l'ordre de descendre. Encerclés par la cohorte d'élite, Sebastianus et ses compagnons furent conduits à la hâte vers une porte non gardée, empruntèrent un long couloir obscur, gravirent des marches et suivirent une enfilade de passages. Le son de leurs pas résonnait doucement entre les murs en marbre, leurs ombres s'étiraient et se rétrécissaient tour à tour dans la lumière vacillante. Lisant la peur sur le visage de ses compagnons, Sebastianus chercha des mots pour les rassurer.

Ils débouchèrent dans un couloir plus large où ils croisèrent des serviteurs chargés de plateaux et de pichets. Soudain, le capitaine de la garde écarta une lourde tapisserie, révélant à leurs yeux stupéfaits

une vaste salle d'audience baignée de lumière, dotée d'une forêt de colonnes, d'imposantes statues ornées d'or et de pierres précieuses, d'un sol en marbre qui brillait comme un miroir. Des gens circulaient d'un groupe à l'autre, en toges romaines, uniformes militaires, vêtements étrangers. Des visiteurs attendaient une audience : hommes d'État et sénateurs, personnages officiels et dignitaires étrangers, princes et ambassadeurs. Des messagers portant le bâton ailé de leur profession allaient et venaient d'un pas pressé, des secrétaires prenaient des notes sur des tablettes de cire et en même temps sur des papyrus, des courtisans faisaient des courbettes devant des puissants, des esclaves et des serviteurs s'affairaient - le tout dans un vacarme qui s'élevait vers le haut plafond où des mosaïques éblouissantes d'or et d'argent proclamaient la richesse et la majesté des Césars.

Comprenant qu'ils se trouvaient dans la salle du trône (bien que ni l'empereur ni le trône ne fussent visibles à travers la foule), Sebastianus s'adressa au capitaine des prétoriens.

— Pourquoi avons-nous été amenés ici ?

D'après ce qu'il avait entendu dire, les amis de Claude avaient soit été conduits droit en prison, soit exécutés sur-le-champ. Aucun n'avait eu d'audience auprès du nouveau César.

Le capitaine ne répondit pas. Ses petits yeux étaient rivés à l'autre extrémité de l'immense salle, comme s'il attendait un signal.

Debout près de son maître, sa peur momentanément oubliée, Timonidès convoitait du regard les plateaux qui circulaient, l'eau à la bouche, se demandant à qui ces mets étaient destinés et pourquoi des plats apparemment intacts étaient renvoyés vers les cuisines. À côté de lui, Nestor souriait et gloussait à la vue des costumes de couleurs vives, amusé par le son des langues différentes, et la manière comique dont les hommes gesticulaient en discutant.

Primo, le vétéran des campagnes étrangères, observait la scène d'un œil blasé. Il savait que les ambassadeurs étaient là pour établir ou enfreindre des traités, que les dignitaires étaient venus faire des promesses, en rompre, supplier, cajoler, lécher les fesses impériales, et que rien de ce qu'ils accomplissaient aujourd'hui n'aurait la moindre importance dans cent ans.

À côté de Sebastianus, Ulrika regardait autour d'elle et attendait avec appréhension, se demandant elle aussi pourquoi on les avait conduits devant l'empereur.

Soudain, debout entre deux dignitaires arborant les robes et coiffures reconnaissables de l'Empire parthe, surgit une femme au visage familier, la bouche ouverte en un cri muet, les bras et mains tachés de sang. Sous le choc, Ulrika comprit que c'était l'apparition qu'elle avait vue à la campagne, quand elle avait douze ans. *Que faisait-elle là ? Pourquoi hantait-elle ces lieux ?*

Le cœur battant à se rompre, le souffle court, Ulrika porta une main à sa poitrine et s'efforça de respirer calmement. Elle ne devait plus redouter ses visions, mais chercher à les contrôler. Par conséquent elle devait d'abord dominer sa peur...

Elle cessa de respirer.

Vos poumons sont pressés...

L'étrange message de Minerve avait-il un sens après tout ? Tandis que ses compagnons se balançaient d'un pied sur l'autre, attendant d'être appelés, Ulrika se concentra sur sa respiration, s'obligeant à se calmer, à maîtriser son angoisse.

Bientôt, elle entendit un faible murmure - une voix douce susurrant sous la rumeur de la grande salle. Elle regarda autour d'elle - y avait-il d'autres apparitions ? Qu'essayaient-elles de lui dire ? Puis le chuchotement s'éloigna et la femme effrayée s'effaça lentement sous ses yeux.

Ulrika était fébrile. En suivant les instructions de la déesse, elle avait acquis une ébauche de contrôle sur son don. Elle devait prendre conscience de sa respiration avant tout. Minerve avait été la première de ses professeurs !

A cet instant, le capitaine prétorien s'anima, grogna un ordre à ses gardes, et les six nouveaux venus furent propulsés en avant.

Personne ne s'effaça pour les laisser passer. Ils durent se frayer un chemin à travers des grappes de visiteurs las, impatients, en colère ou pleins d'espoir, qui attendaient leur tour.

Sebastianus et ses amis s'approchèrent sans apercevoir tout d'abord le jeune Néron. Ce dernier était entouré de conseillers en tenue militaire ou portant une toge bordée de pourpre, qui se penchaient vers lui comme des mères poules, caquetant des avis à son oreille impériale.

Celle que l'on ne pouvait pas ne pas voir, qui se tenait droite et puissante à côté du trône en marbre blanc, était l'impératrice

Agrippine, femme séduisante âgée d'une quarantaine d'années, que l'on disait ambitieuse, violente, dominatrice et impitoyable. On disait aussi qu'elle possédait une double canine dans la mâchoire supérieure droite, signe de chance.

Agrippine portait une robe violette sous une palla jaune safran bordée d'or, et sa tête était couronnée de centaines de boucles minuscules. L'on savait qu'elle prenait de longs bains dans du lait de chèvre, et qu'elle appliquait chaque matin des blancs d'œufs et de la farine sur son visage pour accentuer sa pâleur. Arrière-petite-fille de l'empereur Auguste, petite-nièce et petite-fille adoptive de l'empereur Tibère, sœur de l'empereur Caligula, nièce et quatrième épouse de l'empereur Claude, et enfin mère de Néron récemment couronné à son tour, Agrippine léguait à son fils une illustre lignée.

Qu'elle ait empoisonné Claude afin que Néron puisse prétendre au trône, nul n'en doutait un seul instant. Mais où était la preuve ? Le personnel impérial racontait les efforts héroïques de l'impératrice à la table du dîner pour sauver son mari, s'agenouillant à côté de lui, le forçant à ouvrir la bouche pour y insérer une plume et le faire vomir. Claude avait bel et bien vomi, ce qui aurait dû expulser le poison ingéré (par le biais de champignons, disait-on), mais il était mort quand même. Personne ne pouvait reprocher quoi que ce fût à l'impératrice, puisqu'elle avait tenté de lui sauver la vie, encore que la rumeur prétendît que la plume avait été trempée dans une toxine venant d'un poisson rare et que c'était ce second empoisonnement qui avait été fatal.

L'impératrice se pencha en avant, ses doigts longs comme des pinces agrippant l'épaule de son fils. Elle murmura quelques mots et le troupeau de conseillers s'écarta. Un jeune homme apparut, vêtu d'une tunique blanche sur une toge blanche bordée de pourpre, une couronne de laurier sur le front. L'adolescent de seize ans possédait des traits réguliers, un début de barbe duveteuse au menton, et des yeux d'un bleu étonnant. Son cou, étrangement épais pour quelqu'un d'aussi jeune, lui donnait un air athlétique que rien d'autre ne confirmait.

—La réputation de la famille Gallus est bien connue, Sebastianus, déclara le jeune César sans préambule. Ton grand-père, ton père et toi avez bien servi Rome et son peuple.

Et maintenant, on nous dit que tu souhaites ouvrir une route diplomatique vers la Chine ?

—C'est exact, César, répondit Sebastianus, surpris par cet accueil.

Je désire que les hommes de Chine connaissent le pouvoir et la grandeur de Rome. Je désire aussi étendre le réseau d'amis et d'alliés de César.

—D'autres ont le même souhait. Pourquoi devrais-je te choisir plutôt que les autres ?

Sebastianus jeta un coup d'œil à Ulrika, songeant à la nuit qu'ils avaient passée dans la grotte, à l'idée qui lui était venue à partir du récit qu'elle lui avait fait et qui le distinguerait de ses concurrents.

—Parce que, sire, moi seul peux garantir que je parviendrai jusque dans ce lointain Orient. Là où d'autres échoueront certainement, je réussirai. Et je promets de revenir non seulement avec de nouveaux amis pour Rome et des traités, mais des trésors au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Néron inclina la tête en arrière et le toisa longuement, adoptant une pose qui suggérait qu'il s'était entraîné devant une glace.

—Dis-moi, Gallus, comment peux-tu me donner une telle garantie alors qu'aucun autre marchand ne le peut ?

—Je reviens de Germanie inférieure où j'ai régulièrement des affaires à Colonia et j'ai appris là-bas un secret spécial.

—Et de quel secret s'agit-il ? s'enquit Néron, tandis qu'Agrippine, les conseillers impériaux et les gens les plus proches écoutaient avec intérêt.

Le cœur de Sebastianus battait à toute allure. Le moment tant attendu était arrivé.

—On raconte que le commandant Gaius Vatinius a employé une habile stratégie de tromperie pour donner l'avantage à ses soldats. J'ai pensé qu'une telle tactique pourrait être employée le long des routes commerciales. Les brigands qui s'en prennent aux caravanes sont souvent aveuglés par la cupidité. Ils savent que les marchands et négociants passent plus de temps à manger qu'à faire de l'exercice, et par conséquent s'attendent à trouver des hommes faibles, incapables de se défendre. Mais ma caravane sera différente. Nos robes, nos turbans et nos barbes dissimuleront des hommes de combat. Et cet élément de surprise sera notre force.

Néron fit la moue, tandis que l'un de ses conseillers, en tenue militaire, se penchait pour lui souffler quelque chose à l'oreille.

—Continue, Sebastianus Gallus, ordonna-t-il au bout d'un moment.

—De plus, César, quand les brigands attaqueront ma caravane, ils seront non seulement reçus par des soldats, mais également attaqués par l'arrière. Une autre tactique du commandant Vatinius.

De nouveau, le conseiller militaire murmura quelques mots à Néron.

—Une stratégie intelligente, Sebastianus Gallus. Mais comment comptes-tu créer une telle unité ?

—Puis-je demander à mon intendant de s'avancer ? Ce n'est pas un esclave, mais un homme libre, et un vétéran des légions d'élite de Rome.

Primo fit un pas en avant, son visage défiguré exprimant à la fois la stupeur et une crainte mêlée de respect.

—Ce fidèle serviteur m'a appris trois règles essentielles sur l'art de la guerre : attaquer le premier, livrer bataille en territoire ennemi pour infliger à celui-ci des pertes plus importantes, et recourir à la surprise, car c'est l'arme décisive. Ces trois éléments assurent la victoire, grand César, et Primo est un maître en la matière.

—Et tu attends d'un seul homme qu'il accomplisse tout cela ? s'étonna Néron avec une pointe de mépris.

Sebastianus ne s'en émut pas.

—Primo est retraité de l'armée, mais il possède encore des contacts militaires, des amis qui servent l'empire en ce moment même. Il a donc des entrées dans toutes les garnisons, les forts, les casernes. De plus, il connaît nombre d'anciens légionnaires qui ne demanderaient pas mieux que de se battre de nouveau pour Rome. Mais ce n'est pas tout, ajouta Sebastianus avec une animation croissante. Sur la route de l'est, des espions me précéderont, des hommes habillés à la manière locale, qui se mêleront au peuple dans les tavernes et sur les chemins, pour se renseigner sur d'éventuelles attaques.

Dis-moi, Gallus, répondit Néron, en le toisant de nouveau, comment as-tu découvert les stratégies secrètes du commandant Vatinius ?

Sebastianus sentit les regards converger sur lui, y compris celui d'Ulrika, bleu et plein de questions.

—Tout Colonia en parle, César, car c'est là que la bataille a été gagnée. Ces secrets n'en sont plus.

Agrippine se pencha en avant et parla à l'oreille de son fils, sur quoi les conseillers s'approchèrent et une concertation s'ensuivit, avec force hochements de têtes grises et blanches.

Puis les aides de Néron reculèrent afin de laisser parler le jeune homme, dont la voix muait encore.

—Très bien, Sebastianus Gallus. Nous te chargeons de porter le *diplôme* impérial en Chine, et de nouer des liens avec le dirigeant de ce pays. En route, tu te feras des alliés des rois et chefs de tribus, leur offrant la protection de Rome en échange de menues faveurs. Nous te remettrons des cadeaux témoignant de la générosité de Rome, et tu rapporteras des échantillons de leurs ressources. Nous enverrons également des hommes formés à la diplomatie étrangère, qui renforceront les accords politiques établis.

Notre souhait est qu'un jour l'aigle romain protège le monde entier.

Néron agita la main, et le capitaine des prétoriens se hâta d'avancer. Il fit signe à ses gardes, qui éloignèrent les cinq visiteurs du trône. Ceux-ci se retrouvèrent en plein milieu de la salle de réception bondée, muets de stupeur.

Sebastianus prit bientôt la parole, encore incrédule.

—Il semble que j'aie obtenu la route de la Chine ! Timonidès, nous allons avoir besoin des horoscopes les plus précis et les plus exacts possibles. Je veux connaître le jour le plus propice à notre départ.

—Tout de suite, maître. Je sens dans mes vieux os que la lecture vous sera des plus favorables. Après la victoire de ce soir, comment pourrait-il en être autrement ?

Timonidès pouvait à peine contenir sa joie. Non seulement la catastrophe redoutée n'avait pas eu lieu, mais un cadeau précieux avait été offert à son maître !

La Chine ! Timonidès avait entendu des récits fantastiques sur les plats qu'on y mangeait, des mets rares et délicats ! On lui avait parlé d'une spécialité subtile et légère appelée le riz, que l'on dégustait frit ou cuit à l'eau, assaisonné à son goût de viande ou de légumes. Et Babylone ne se trouvait-elle pas sur la route ? Il y avait un plat spécial là-bas : des ailerons de poisson croquants plongés dans l'huile de

sésame et enveloppés de pain. Son estomac rebondi se mit à gronder. Il avait hâte que le voyage commence.

Il prit Nestor par le bras pour l'entraîner au-dehors, se promettant de mener à partir de ce jour une vie exemplaire. De ne plus falsifier d'horoscope, de ne plus mentir concernant les étoiles pour satisfaire ses propres désirs.

—Primo, dit Sebastianus à son intendant, tu vas devoir recruter des hommes, nous embarquerons dès que possible pour Antioche.

—Oui, maître, répondit le vieux soldat avec un enthousiasme rare chez lui.

Une mission militaire ! Une mission comportant stratégie et art de la guerre ! Son visage s'éclaira, au point qu'il cessa presque d'être laid, et son cerveau, arraché à sa torpeur, s'emplit aussitôt de noms, de plans, d'idées, de listes de fournitures dont il aurait besoin. Il tourna les talons et s'éloigna.

Enfin, Sebastianus se tourna vers Ulrika.

—J'ai une dette immense envers toi, dit-il en la regardant longuement.

Il aurait voulu que cette salle immense et tous ces gens s'évanouissent et le laissent seul avec elle.

—Comment te remercier ?

Ulrika était à peine capable de respirer. Sebastianus était tout proche d'elle, ses yeux plongés dans les siens, le timbre chaleureux de sa voix noyant le vacarme. Personne d'autre n'existait, le monde était silencieux, très loin. Elle mourait d'envie de se glisser entre ses bras, de presser son corps contre le sien, de sentir sa chaleur et sa force rassurante.

—Tu n'as pas besoin de me remercier, murmura-t-elle, songeant qu'elle ne voulait pas se séparer de cet homme. Mais j'ai une faveur à te demander. Tu viens de dire à ton intendant que vous alliez partir pour Antioche. Ma mère y a vécu enfant, elle a grandi dans la maison de Mera la guérisseuse jusqu'à l'âge de seize ans. Peut-être est-ce là qu'elle est actuellement.

Je ne vois aucun autre endroit où elle aurait pu aller. J'ai besoin de savoir qu'elle est saine et sauve. Et elle est la seule qui puisse me dire où trouver les bassins cristallins de Shalamandar.

Un soulagement immense déferla en Sebastianus. Un instant auparavant, il avait tant redouté de devoir se séparer d'elle dans cette salle même.

—Je serai heureux de t'emmener là-bas, répondit-il.

Ils se turent, les regards soudés, songeant aux semaines et aux mois qu'ils allaient passer ensemble, car Antioche était très loin de Rome. Sebastianus était impatient de se lancer dans l'aventure qui le mènerait au royaume légendaire ; quant à Ulrika, elle pensait à Antioche, la troisième ville du monde, à ses dieux, à ses temples, aux bosquets sacrés où des réponses l'attendaient. Ni l'un ni l'autre ne virent l'impératrice Agrippine donner discrètement des ordres à un esclave, qui fendit ensuite la foule pour intercepter Primo, le reconduire vers le trône et lui faire franchir une porte dissimulée derrière une tenture.

A l'intérieur, dans une pièce éclairée par des lampes en or massif, Primo le loyal soldat écouta des paroles qui le rendirent livide et lui firent regretter d'être né. Pour la première fois d'une vie tout entière consacrée au devoir, le vétéran envisagea de prendre la fuite et de faire en sorte de n'être jamais retrouvé.

—Comprends-tu tes ordres ? demanda sèchement l'impératrice Agrippine.

—Oui, maîtresse, répondit-il, accablé, sachant que son maître bien-aimé, Sebastianus Gallus, célébrait en ce moment même une victoire vide de sens.

Primo l'ami fidèle venait d'apprendre que l'empereur, loin d'être un généreux bienfaiteur, était un dangereux, un mortel ennemi.

LIVRE IV

Chapitre 13

L'aubergiste se baissa pour essuyer son comptoir taché, sans rien soupçonner de l'apparition sacrée qui se dressait derrière lui. Ulrika, en revanche, posa son gobelet de vin chaud, se cala dans sa chaise, fit la sourde oreille aux murmures de la taverne, et se concentra sur sa respiration.

Depuis qu'elle avait découvert, dans la salle d'audience de Néron, que le contrôle de ses poumons était un premier pas vers le contrôle de ses visions, Ulrika s'était entraînée à ce qu'elle appelait « la respiration consciente ». Il lui avait fallu plusieurs tentatives - deux autres à Rome, trois dans le navire qui avait traversé la Grande Verte et une autre encore avant ce soir dans une taverne d'Antioche - pour comprendre qu'elle devait non seulement respirer lentement, mais à un rythme régulier, inspirant par le nez, expirant par la bouche.

A présent, elle inhalait les arômes de la taverne en cette soirée pluvieuse - les odeurs de bière éventée, d'agneau rôti, de fumée provenant de la cheminée où les flammes rugissaient, écartant le froid de l'hiver - et, tout en se repliant en elle-même, posait une question silencieuse. « Qui es-tu ? Qu'attends-tu de moi ? »

Ulrika ne savait pas au juste ce qu'était la divination. Mais comme elle avait surtout des visions de gens - de tous âges et de tous milieux -, elle supposait qu'elle pouvait communiquer avec les morts. Et que ceux-ci, sentant qu'elle était un maillon les reliant au monde des vivants, essayaient à travers elle de prendre contact avec les êtres qu'ils aimaient.

Elle regarda le jeune homme aux cheveux longs, vêtu d'une tunique toute simple, qui contemplait l'aubergiste avec des yeux tristes. Un fils, peut-être ? « Dis-moi ton message » pria-t-elle silencieusement, mais en vain. Le jeune homme ne parut pas la remarquer, et finit par disparaître.

Ulrika émit un soupir de frustration. Elle avait beau parvenir à garder les visions plus longtemps, et dans certains cas, à les faire apparaître avec plus de détail et de netteté, elles s'estompaient avant qu'elle ait pu faire quoi que ce soit. De plus, malgré les progrès qu'elle avait accomplis, elle n'avait toujours aucun contrôle sur le moment ou l'endroit où elles survenaient.

En Rhénanie, la gardienne des bois sacrés avait déclaré qu'elle ne

reconnaîtrait ses maîtres qu'après les avoir quittés. Ulrika n'avait vu que Minerve. Et la voyante égyptienne qui lui avait dit d'accepter une clé lorsqu'on la lui offrirait. Leurs chambres au-dessus de la taverne étaient munies de serrures, mais l'aubergiste ne leur avait pas donné de clé. Qui serait son professeur suivant ? Et quand recevrait-elle une clé - et pour quoi ?

Timonidès et Nestor, qui partageaient sa table, savouraient leur plat de poisson et de poireaux en sauce, n'ayant rien remarqué de sa brève distraction. Ulrika reporta son attention sur l'entrée de la taverne, fermée au froid et à la pluie.

Où était Sebastianus ? Il s'était rendu en ville plus tôt dans la journée. S'était-il égaré ?

L'auberge était située au nord du quartier juif d'Antioche, dans une ruelle étroite et pentue appelée rue du Sorcier-Vert pour des raisons que nul ne connaissait, puisque aucun sorcier n'y vivait et qu'il n'y avait pas davantage d'arbres, de buissons ou de verdure d'aucune sorte. Le quartier était un vrai labyrinthe, et l'on pouvait s'y perdre facilement. Comme il était près de minuit, et qu'il faisait mauvais, Ulrika se rongea les sangs.

La salle était silencieuse et remplie d'ombres. Personne n'était entré au cours de l'heure écoulée, et rares étaient les clients qui s'attardaient dans l'atmosphère enfumée. Accoudés au comptoir devant des chopes de bière, deux menuisiers ivres morts se plaignaient du manque d'embauche ; dans un coin, des clients s'étaient assoupis, le nez dans leurs verres. Quant au jovial aubergiste, lui-même était un peu gai à force d'avoir goûté ses propres marchandises.

Ulrika s'obligea à respirer plus calmement, se rappelant que Sebastianus sortait chaque jour et parvenait toujours à retrouver son chemin dans le dédale de petites rues sinueuses. La caravane à destination de la Chine allait être la plus grande qu'il avait jamais conduite, si bien qu'il avait une foule de choses à organiser et à vérifier.

Ulrika était impressionnée par le réseau d'amis et de contacts dont il semblait disposer. Même dans une ville aussi éloignée de Rome, il connaissait visiblement beaucoup de gens qui avaient une dette envers lui ou qui étaient simplement heureux de lui venir en aide.

Néanmoins, l'homme qu'il était allé voir ce soir n'avait rien à voir avec la caravane. N'ayant pas trouvé sa mère à Antioche, Ulrika tentait de savoir si quiconque dans cette ville portuaire avait entendu

parler des bassins cristallins de Shalamandar. Sebastianus avait appris l'existence d'un ermite qui vivait dans un endroit sauvage appelé Daphné, en dehors d'Antioche, un étranger nommé Besas arrivé fort longtemps auparavant, qui connaissait des lieux rares et secrets. Personne cependant ne parvenait à tirer beaucoup d'informations du vieil homme. Rien n'y faisait, disait-on. Ni l'argent, ni la logique, ni les suppliques ni même les menaces.

Sebastianus, certain qu'il pourrait persuader le vieil ermite de parler, lui rendait visite en ce moment même, et Ulrika priait pour qu'il réussisse.

L'horloge placée dans un coin de la pièce - une urne en pierre où figuraient les heures et d'où s'écoulait l'eau, le niveau baissant à mesure que passait le temps - indiquait minuit passé.

Elle sentit qu'on la tirait par le bras. Nestor lui tendait une belle pêche. Elle le remercia et mordit dans le fruit juteux. Depuis l'incident avec le faux aveugle à Pise, le jeune homme la suivait comme un petit chien, lui souriant avec adoration et lui offrant des cadeaux. Touchée par son innocence et sa gentillesse, Ulrika soupçonnait qu'il avait une perception assez vague du temps et des distances : pour lui, c'était comme si l'attaque du mendiant s'était déroulée la veille, dans cette ville. C'est pourquoi son souvenir ne s'estomperait jamais, pas plus que sa gratitude envers celle qui l'avait sauvé.

Elle regarda de nouveau la porte, espérant que Sebastianus n'allait pas tarder. Le jeune homme s'était fait une place dans son cœur, elle le portait jour et nuit dans ses pensées. En sa présence, son corps se réchauffait et elle brûlait qu'il la touche. Jamais elle n'avait connu de tel désir. Une fois, durant la traversée, une tempête avait éclaté ; Sebastianus l'avait tenue contre lui et réconfortée alors que le navire était impitoyablement malmené sur les mers. Ulrika avait pensé qu'ils allaient s'embrasser, qu'ils allaient faire l'amour. Mais non.

Elle avait vu la manière dont il la regardait à la dérobée. Elle savait qu'il aimait son contact.

Ils trouvaient chacun des prétextes pour passer du temps ensemble. Mais ni l'un ni l'autre n'avait franchi le pas, n'avait osé prononcer des paroles qu'il serait impossible de reprendre.

Ils n'étaient pas libres de s'aimer. Leurs destinées les séparaient.

Ses yeux se posèrent sur l'horloge, et son anxiété grandit.

—Je prie pour que l'entreprise de mon maître soit un succès, déclara Timonidès, remarquant l'heure à son tour.

Où était Sebastianus ? Avait-il trouvé Besas l'ermite ? Ce dernier lui avait-il expliqué comment se rendre à Shalamandar ? Timonidès n'avait aucune idée du stratagème que Sebastianus comptait utiliser, et comprenait mal pourquoi son jeune maître était si sûr de réussir là où tant d'autres avaient échoué.

—Sinon, marmonna-t-il en épongeant des oignons frits et des restes de poisson avec son pain, il n'aura plus qu'à lui couper la tête et en sortir les renseignements à la cuiller!

Le feu pétillait, et des étincelles voltigèrent. Nestor gloussa. Son menton était grasseyé, sa tunique couverte de taches, mais Timonidès s'occuperait de lui, comme il le faisait toujours.

A trente ans, Nestor au visage rond et à l'esprit d'un enfant, ne cessait de stupéfier les gens par ses dons culinaires ; il avait impressionné l'aubergiste en copiant une de ses spécialités - un mets délicat à base de miel et de noix hachées. Au fil des années, plusieurs dames fortunées avaient tenté d'acheter le fils de Timonidès - avec son talent, l'on aurait pu voler les recettes secrètes des cuisiniers renommés de Rome et les servir à sa propre table. Cependant, Timonidès n'avait jamais accepté, et pas seulement parce qu'il bénéficiait des compétences uniques de son fils. Nestor était le centre de son univers et, pour lui, Nestor n'était pas simple d'esprit, c'était seulement un garçon adorable. Peu importait qu'il n'ait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient en ce moment, ni de celui où ils se rendaient. Même la traversée ne l'avait pas dérangé : il était resté debout à la rambarde, souriant à la mer. Et bientôt des paysages nouveaux et merveilleux raviraient cet homme-enfant.

Si seulement ils reprenaient la route !

Timonidès était las de s'attarder à Antioche. Et il leur avait fallu plus d'un mois pour y arriver. Après avoir trouvé un vaisseau qui transporterait les esclaves et les marchandises de Sebastianus, ils avaient été retardés par un mauvais rêve qu'avait eu le capitaine du navire la veille de leur départ. Un deuxième retard, alors qu'ils étaient sur le point de lever l'ancre, avait été dû à l'apparition d'un corbeau sur l'un des mâts - de très mauvais augure pour un voyage en mer.

Enfin, après une semaine de contretemps similaires, le *Poséidon* était parti et, jouissant d'un temps calme, avait atteint Antioche dix jours plus tard.

Un mois avait passé depuis, et ils venaient de fêter le solstice d'hiver. Un ciel gris recouvrait la ville, et il avait plu toute la journée. Primo, qui s'était installé dans une garnison romaine locale, avait passé les trente jours écoulés à recruter et à former des hommes pour son unité spéciale, à leur apprendre à manier des armes, à les préparer pour le périlleux voyage qui les attendait, et surtout à leur enseigner les stratégies secrètes et les tactiques militaires dont ils se serviraient. Sebastianus n'avait pas chômé non plus ; il avait acheté des chameaux et des esclaves, rencontré des marchands, acheté des marchandises, s'était entretenu avec des banquiers bref, s'était acquitté des devoirs du commerce. Timonidès avait consciencieusement étudié les étoiles, leur alignement, portant une attention toute particulière à la lune, aux constellations et aux planètes. Cette mission ne devait pas échouer. D'après la rumeur, Néron s'emportait facilement et n'aimait pas être déçu.

Le tonnerre gronda, faisant trembler les murs de la vieille auberge. A travers l'air enfumé, Timonidès regarda Ulrika, qui fixait la porte d'entrée.

Elle était douée en médecine. Durant la traversée, il avait souffert d'un tel mal de mer qu'il avait été incapable de manger.

Une fois de plus, Ulrika était venue à son secours, lui administrant une boisson fortifiante à base d'une racine rare et coûteuse appelée gingembre. Le remède avait fonctionné, et Timonidès avait désormais une double dette envers elle !

A Ostia, alors qu'ils attendaient d'embarquer, Ulrika avait surpris Timonidès en affirmant qu'elle pourrait peut-être aider Nestor. Pas concernant son esprit, évidemment, car celui-ci ne pourrait jamais être soigné. Hormis quelques syllabes indistinctes, Nestor ne savait pas parler. Timonidès comprenait ce qu'il disait, mais c'était du charabia pour tous les autres. Ulrika avait émis l'hypothèse qu'il souffrait d'une « langue liée ». Sa propre mère avait eu la langue liée, avait-elle expliqué, jusqu'à l'âge de sept ans. Elle recommanda à Timonidès d'emmener son fils voir un médecin habile avec le scalpel. Timonidès avait été tenté, puis s'était demandé s'il voulait vraiment que Nestor puisse parler. Les gens ne se moquaient-ils pas déjà suffisamment de lui ? Et si, en acquérant le langage parlé, Nestor perdait son talent pour la cuisine ? Ces choses-là arrivaient parfois, des conséquences inattendues de la bonne fortune, un échange pour ainsi dire, les dieux étant les plaisantins capricieux que l'on sait.

Non, mieux valait laisser les choses telles quelles. Surtout que des

questions plus urgentes exigeaient son attention, à savoir la catastrophe qui continuait à assombrir l'avenir de son maître.

La première fois que Timonidès avait vu la possibilité d'une calamité guettant Sebastianus, à Fort Bonna, plusieurs mois auparavant, il s'était alarmé. Mais alors qu'il continuait à observer les étoiles et à noter leur trajectoire, il s'était rendu compte que le mauvais présage restait dans l'avenir - comme s'il se déplaçait en même temps que Sebastianus lui-même -, si bien que sa panique avait été remplacée par un raisonnement plus objectif.

Il ne faisait aucun doute qu'un événement terrible attendait son maître : il planait tel un nuage noir à l'horizon, toujours distant quelle que fût la vitesse à laquelle on se dirigeait vers lui. Quant à savoir où et quand il se produirait, personne ne pouvait le deviner. Timonidès avait cessé de se blâmer et ne pensait plus, comme au début, que ses horoscopes falsifiés aient d'une manière ou d'une autre amené un désastre sur la tête de son maître. Cependant, il n'avait pas dit un seul mensonge depuis leur départ de Rome - il avait appliqué ses nobles principes habituels, respectant les dieux et l'astrologie, et pouvait être serein.

Quelles que soient cette catastrophe et la date à laquelle elle surviendrait, personne ne pourrait blâmer Timonidès l'astrologue.

Sebastianus remontait la ruelle étroite, courbé en avant contre la pluie, impatient d'être assis devant un bon feu et un verre de vin chaud, songeant à l'extraordinaire série d'événements qui l'avait amené à ce moment plus extraordinaire encore. Le lendemain, ils partiraient pour Babylone. Et après Babylone...

C'était à Ulrika qu'il devait sa chance.

Il ne serait pas là ce soir, prêt à embarquer pour l'aventure de sa vie, si Ulrika ne lui avait pas confié la stratégie secrète de Gaius Vatinius. Alors que le griffon d'Adon ou les jumelles siamoises de Gaspar semblaient beaucoup plus attirants pour un jeune empereur de seize ans, les conseillers expérimentés de Néron avaient vu l'intérêt d'un meneur de caravane qui pouvait garantir le passage en sécurité des ambassadeurs impériaux et des marchandises jusqu'au lointain Orient, étendant ainsi la portée de l'empire.

Sebastianus était certain de son succès. Primo avait beaucoup travaillé avec ses hommes triés sur le volet : mercenaires, anciens soldats, gladiateurs retraités, tireurs à l'arc. Ensemble, ils formaient une unité redoutable.

Il devait tout cela à Ulrika, et maintenant il avait un cadeau pour elle !

Sebastianus aperçut l'enseigne du Paon Bleu qui se balançait dans le vent. Personne ne pouvait en lire le nom car la lampe avait été éteinte par la pluie, mais l'auberge se dressait en ce lieu depuis des générations. Un refuge chaleureux en hiver, un havre de fraîcheur en été, elle offrait gîte et couvert au voyageur épuisé et accueillait ceux qui vivaient dans la rue du Sorcier-Vert. Et elle servait de foyer temporaire à Sebastianus et à ses compagnons.

Ulrika dormait dans la chambre voisine de la sienne, à l'étage au-dessus de la taverne, et Timonidès et Nestor en partageaient une troisième. Ces temps-ci, il avait du mal à trouver le sommeil. Il tournait et se retournait dans son lit, s'éveillant à n'importe quelle heure pour repousser ses couvertures en dépit du froid. Il rêvait d'Ulrika, qui occupait déjà toutes ses pensées la journée. Plusieurs fois, il avait été sur le point de lui révéler ses sentiments. Cependant, ç'aurait été une infraction à ses propres règles de conduite, car elle était toujours sous sa protection. Jamais il ne se le permettrait.

Et qu'éprouvait-elle envers lui ? se demanda-t-il en poussant la lourde porte mouillée. Par moments, il la surprenait à l'observer. D'autres fois, elle s'approchait de lui ou le touchait sans raison. Si seulement il pouvait la serrer contre lui, l'embrasser, la caresser...

Il franchit le seuil de la taverne, annonçant d'une voix sonore la bonne nouvelle : il avait trouvé Besas et avait fait au vieil ermite une proposition qu'il n'avait pu refuser !

Timonidès bondit sur ses pieds en éternuant. Les autres clients étaient partis, l'aubergiste avait disparu dans ses quartiers privés, et Nestor était parti se coucher. Seuls restaient l'astrologue et Ulrika.

A-t-il dit où se trouve Shalamandar ? s'enquit Timonidès.

Ulrika se leva et s'approcha de Sebastianus, le prit par le bras pour l'amener au coin du feu, et retira sa cape détrempée. Un verre de vin chaud l'attendait, qu'elle pressa entre ses mains froides.

Sebastianus resta un instant silencieux, contemplant la jeune fille aux cheveux blonds devant le feu qui se mourait. J'aimerais tant avoir davantage à t'offrir, songea-t-il. Retrouver ta mère, ou t'expliquer le sens de ce don que t'ont fait les dieux. Te prendre dans mes bras et ne plus jamais te laisser partir.

Au lieu de quoi, il but une gorgée de vin et dit :

—Besas a en effet entendu parler de Shalamandar et des bassins de cristal. Mieux encore, il va nous y conduire.

—Et vous le croyez ? s'écria Timonidès. Ne va-t-il pas prendre votre argent et disparaître ?

Sebastianus regarda Ulrika en souriant.

—Besas est un saint homme, et les gens autour de lui le respectent, lui apportent de la nourriture et des offrandes, et bénissent son nom. Ils disent qu'il leur a porté chance. Et il ne demande pas d'argent.

—Mais il vous a dit comment atteindre Shalamandar ? demanda Timonidès avec quelque appréhension.

Il avait vu s'épanouir cette maladie d'amour entre Sebastianus et Ulrika au fil des semaines, et, sachant qu'elle ne pouvait aboutir nulle part, aurait aimé que son maître s'en guérisse.

—Il a dit mieux encore, déclara Sebastianus en se tournant vers lui. Il va nous y conduire. J'ai offert à Besas une chose à laquelle personne n'avait songé, celle que désirent tous les êtres en terre étrangère. Un retour au pays. Nous partons pour Babylone demain à l'aube !

Timonidès s'éveilla, tourmenté par de violentes crampes d'estomac. Avec un soupir, il se leva et traversa la chambre pieds nus, se maudissant d'avoir repris trois fois des poireaux.

La femme de l'aubergiste y avait mis trop d'huile, et à présent, il en payait le prix.

Une lame de plancher grinça sous son poids et il s'arrêta, regardant le lit voisin du sien, qui n'était qu'un sac garni de paille sur le sol, recouvert de couvertures en laine. Il ne voulait pas réveiller Nestor, qui avait parfois du mal à se rendormir.

Timonidès cilla dans l'obscurité. Les nuages avaient fui et les étoiles brillaient dans le ciel, éclairant suffisamment la pièce pour révéler un lit vide. Où était Nestor ?

Songeant que son fils avait dû aller satisfaire un besoin naturel, Timonidès reprit sa traversée de la chambre et alla fouiller dans ses bagages, cherchant une poudre qu'il emportait toujours au cas où. Quelques pincées dans un verre d'eau suffiraient à apaiser ses entrailles.

Il entendit la porte et marmonna :

—Retourne te coucher, fiston.

Au lieu de bafouiller son incompréhensible « Bonne nuit, papa », Nestor resta debout sur le seuil.

Timonidès se retourna, fronçant les sourcils. Nestor, tout sourire, tenait un sac dans sa main droite.

—Hé, qu'est-ce que c'est ? s'enquit Timonidès. Qu'as-tu donc là-dedans ?

Le sourire enfantin de Nestor s'élargit encore.

—Reeka, dit-il d'un ton ravi en soulevant son fardeau.

Timonidès s'avança vers lui, maudissant les poireaux, la femme de l'aubergiste, les nuits d'hiver et la vie en général.

—Un cadeau pour Ulrika ? A cette heure ?

Il tendit la main, se demandant ce que son fils avait pu récupérer - Nestor avait un penchant pour les fleurs ou les cailloux de couleur -, et prit le sac. A en juger par le poids et la forme, il contenait sans doute un melon.

Priant pour que le garçon ne l'ait pas volé, il ouvrit le sac et jeta un coup d'œil à l'intérieur, plissant le nez et laissant à ses yeux le temps de s'accoutumer à la pénombre.

—Que... ?

Il rétrécit les yeux. Se pencha davantage.

—Je ne...

Un cri lui échappa.

Il laissa tomber le sac, reculant si vivement qu'il trébucha et atterrit sur les fesses.

—Nestor ! gémit-il. Nestor ! Qu'as-tu fait ?

Car le cadeau de Nestor n'était autre que la tête de Besas, le saint homme que tout Antioche vénérât.

Chapitre 14

Il fallut à Timonidès un long moment pour se relever. Puis il se rua vers la petite fenêtre, ouvrit les volets en grand et se pencha au-dehors juste à temps pour vomir dans la rue au-dessous. Le corps saisi de sueurs froides, il attendit que l'air nocturne le revigore.

La tête de Besas...

Pourquoi Nestor avait-il fait une chose pareille ?

Le cerveau en ébullition, Timonidès ferma les yeux et s'efforça de réfléchir. Tandis que vague après vague la nausée déferlait en lui, il se souvint des paroles qu'il avait prononcées plus tôt, au coin du feu. « Il n'aura plus qu'à lui couper la tête et en sortir les renseignements à la cuiller! »

Et là était Nestor, si prompt à tout prendre au pied de la lettre, si désireux de faire plaisir. Surtout à Ulrika.

—Par les étoiles, murmura Timonidès, l'estomac retourné.

Il vomit encore par deux fois avant de rentrer la tête à l'intérieur, inquiet à l'idée qu'on avait pu l'entendre crier. Les murs de l'auberge étaient faits de torchis mince.

Cependant, le silence de la nuit restait total et Timonidès était seul, un problème monstrueux sur les bras.

Un problème qui alla croissant à mesure qu'il se remémorait les dires de Sebastianus : Besas avait la réputation de porter bonheur à autrui.

Les gens n'appréciaient guère que de tels hommes se fassent décapiter.

Alors que l'énormité du geste de Nestor s'imposait à lui, Timonidès sentit ses os et ses muscles se liquéfier. Il crut qu'il allait s'évanouir. Pourtant, il devait garder la tête froide et le cœur solide. Que faire ?

On allait venir arrêter son fils...

Car il était certain que Nestor, qui continuait à se tenir devant lui en souriant, inconscient de son crime, n'avait pas commis ce méfait à l'abri des regards, pas plus qu'il n'avait effacé ses traces. Il était même capable d'avoir montré son « cadeau » à un passant ! D'un moment à l'autre, on allait crier haro sur lui, les gardes de nuit allaient surgir et l'emmener vers une exécution certaine.

Les jambes de Timonidès se déroberent sous lui et il s'effondra. Ils allaient crucifier son fils...

Nestor regarda son père s'asseoir par terre, songeant avec satisfaction au cadeau qu'il avait apporté pour Reeka, la dame aux cheveux de soleil.

Il l'adorait. Il aurait fait n'importe quoi pour elle, qui lui parlait si doucement, l'apaisait, lui disait que tout allait s'arranger. Sa voix était semblable à une caresse. Elle lui rappelait sa mère.

Il baissa les yeux sur le sac. Les rouages simples de l'esprit de Nestor avaient saisi que papa et oncle Sebastianus étaient à la recherche d'un bassin. Qu'ils espéraient y emmener Reeka, pour lui faire plaisir. Mais papa et oncle Sebastianus semblaient avoir du mal à trouver ce bassin, et il y avait un homme qui savait où il était, mais il ne voulait pas le dire. Papa avait dit qu'on pourrait le trouver dans son crâne. Oncle Sebastianus avait dit que cet homme vivait dans une hutte à côté de la grande statue de Daphné. Nestor se souvenait de la statue, parce qu'elle lui avait paru comique, une femme avec des branches d'arbre qui jaillissaient de ses cheveux. Papa devait sortir le bassin du cerveau de l'homme, alors il le lui avait apporté !

C'était un cadeau pour Reeka, la dame aux cheveux de soleil.

Timonidès regarda son fils toujours debout sur le seuil, un sourire au visage, et il eut l'impression que son cœur allait se briser en mille morceaux.

Il se sentit brusquement gros, maladroit et stupide. Lui qui pouvait déchiffrer avec tant de précision le message des étoiles au point de pouvoir conseiller à quelqu'un de choisir des haricots ou des lentilles pour dîner ; lui qui pouvait lever le visage vers le bol sombre de la nuit, y trouver Vénus et savoir exactement où elle serait dans une heure, dans un mois ; lui qui pouvait fermer les yeux et pointer sans hésiter le doigt vers Mars, rouge et distant, alors que d'autres, les yeux grands ouverts, cherchaient en vain...

Sa vie entière reposait sur le contrôle et la précision, et voilà qu'elle

venait de plonger dans le chaos.

Nous y sommes, songea-t-il, vaincu. Voici la catastrophe prédite. Et c'est moi qui l'ai causée. J'ai mis les étoiles et ma vocation au service de mon intérêt personnel. Je voulais que la fille aux dons de guérison reste auprès de nous et, ce faisant, j'ai attiré la calamité sur moi et sur la maison de mon maître. Moi seul peux tout résoudre.

Et il n'y avait qu'une seule solution. Timonidès l'astrologue devait mentir de nouveau.

Tout cela, se dit-il, est mon châtiment pour avoir menti. Et comble d'ironie, ce châtiment le condamnait à continuer à mentir. Jamais, au grand jamais, il ne pourrait avouer à Sebastianus la vérité sur ce qui s'était passé ce soir.

Il se leva lourdement, tentant d'échafauder un plan. Ils devaient quitter la cité au plus vite, bien avant que le magistrat ait pu déterminer l'identité de l'assassin de Besas le saint ermite. Il serait aisé de persuader Sebastianus d'aller de l'avant. Il obéissait toujours aux étoiles...

Timonidès se souvint brusquement d'Ulrika et laissa échapper un grognement. Il ne pouvait lui permettre de les accompagner, car Nestor risquait de commettre d'autres crimes pour lui faire plaisir.

Il lui dirait qu'il avait consulté les étoiles et découvert que sa mère vivait à Jérusalem.

Et si Sebastianus l'interrogeait concernant Besas, il déclarerait que l'ermite était indigne de confiance.

Après avoir félicité Nestor et lui avoir assuré qu'il était content du cadeau, il dit au jeune homme de se coucher et alla chercher ses cartes et instruments dans son paquetage. Il sentait le poids du monde sur ses épaules. Il lui répugnait de mentir, de blasphémer et de commettre un sacrilège ; offenser les dieux attirait leur courroux. Cependant, il n'avait pas le choix. Il devait sauver son fils, fut-ce au risque de l'immortalité de son âme.

Lorsqu'il avait serré Nestor tout bébé contre lui, Timonidès avait été frappé par cette vérité primitive : ce n'était pas le parent qui créait l'enfant, mais l'enfant qui créait le parent. Alors que d'autres voyaient un simple d'esprit, Timonidès, qui croyait à la transmigration des âmes, regardait au-delà des traits grossiers de son fils et songeait à l'âme migrante qui l'habitait peut-être. Et si Nestor possédait l'âme

réincarnée du plus grand philosophe de l'histoire ?

Fils précieux ou grand philosophe, Timonidès ne pouvait accepter qu'il fût exécuté.

Il alluma une lampe et se mit en devoir de préparer l'horoscope de son maître, espérant trouver un peu de vérité à mélanger aux mensonges. Il ne s'acquitta pas de son rituel habituel qui consistait à se baigner, à prier et à enfiler une tunique propre, car à quoi bon ? Le mensonge le salirait.

Timonidès se lança dans des calculs, écrivit des chiffres, des degrés et des angles, nota des signes du zodiaque et des maisons astrologiques. Alors qu'Antioche dormait et que les étoiles tournaient au-dessus de lui, indifférentes à l'astrologue de l'auberge du Paon Bleu suant à grosses gouttes sur ses nombres et ses équations, il vit émerger un nouvel indicateur, aussi troublant qu'inattendu.

Il se figea. Laissa échapper un juron. Essuya son visage moite. Reprit son stylo et refit ses calculs.

Enfin, il se redressa, sous le choc. Il n'y avait aucun doute : les aspects des planètes qui transitaient avec le signe de naissance de Sebastianus indiquaient bel et bien un changement de direction ! Les dieux, à travers leur disposition précise des corps célestes, lui transmettaient un message d'une clarté limpide : Sebastianus devait partir vers le sud - avec Ulrika.

Timonidès ferma les yeux et déglutit, la gorge sèche. Calamité sur calamité ! Son destin était scellé, car il s'apprêtait non seulement à falsifier un horoscope mais à désobéir à l'indéniable message contenu dans les étoiles.

Le cœur lourd, mais sachant qu'il n'avait pas le choix et que le temps pressait, l'astrologue traversa le couloir et alla frapper d'un coup sonore à la porte de son maître.

Ulrika ne dormait pas. Elle avait été réveillée plus tôt par un cri, et, étendue dans le noir, s'était demandé s'il avait été réel ou imaginé. Puis elle avait entendu des voix étouffées, un silence, un bruit de pas dans le couloir, des coups frappés à une porte, d'autres voix étouffées, mais plus audibles cette fois, et pressantes.

Elle était sur le point de se lever pour voir ce qui se passait, lorsqu'on toqua à sa porte. Elle alla l'ouvrir et se trouva face à Sebastianus. Il venait visiblement d'être tiré du sommeil, avait jeté en

hâte une cape sur ses épaules, et ne portait qu'un pagne au-dessous.

Il la fixa un instant, et elle prit brusquement conscience de sa propre tenue : sa chemise de nuit en tissu mince lui arrivait au genou - et ses cheveux dénoués tombaient sur ses seins. Elle se sentait nue.

Sebastianus se ressaisit.

—Ulrika, Timonidès affirme que ta mère est à Jérusalem.

—Ma mère ! Que... ?

L'astrologue se fraya un chemin entre eux, agitant une feuille de papyrus.

—Oui, oui, cela ne fait aucun doute. Votre mère est là, hébergée chez des amis.

Elle cilla, et son regard alla de l'un à l'autre.

—Mais pourquoi faites-vous une lecture à cette heure-ci ? Et pourquoi mon... ?

Timonidès lui coupa la parole, parlant à vive allure.

—Un rêve m'a réveillé, m'ordonnant de regarder par la fenêtre, où j'ai vu une étoile traverser le ciel. J'ai su que je devais lire l'horoscope de mon maître, et là, il y avait un message des dieux. Mon maître doit quitter Antioche sur-le-champ pour se rendre à Babylone et vous, vous devez partir pour Jérusalem.

Nous avons vécu quelque temps à Jérusalem, murmura Ulrika, chez une femme qui s'appelait Élisabeth.

—Oui, oui, dit Timonidès en sortant de la pièce sans cesser de parler, vous devez aller immédiatement à Jérusalem, rejoindre votre mère avant qu'elle parte. Chez Élisabeth...

La voix de Timonidès s'éloigna dans le couloir, et Ulrika se retrouva seule avec Sebastianus, leurs yeux soudés dans la pénombre, des paroles non dites sur les lèvres.

—Ma mère pourra m'aider, s'entendit déclarer Ulrika, se demandant pourquoi elle n'était pas plus excitée par la nouvelle de l'astrologue. Elle me dira où se trouve Shalamandar.

—Je t'emmènerai à Jérusalem...

Ulrika posa un doigt sur ses lèvres.

—Non, Sebastianus, tu dois continuer vers l'est. Tu dois partir à l'aube, comme l'ordonnent les étoiles.

Ils restèrent silencieux, retenus par la nuit et leur désir réciproque. Chacun lisait la passion dans le regard de l'autre. Cependant, ils étaient tous les deux liés par le devoir et des serments faits bien avant de se rencontrer.

Il retrouva sa voix.

—J'enverrai Syphax et un contingent d'hommes avec toi afin de te protéger.

—Merci, dit-elle, consciente de tout ce qu'il faisait pour elle.

Elle connaissait Syphax, un Numide impassible qui louait ses services comme garde du corps et mercenaire. Il escortait et protégeait les caravanes de Sebastianus depuis six ans, et elle savait qu'elle pouvait avoir confiance en lui.

—Il veillera à ce que tu arrives saine et sauve à destination.

Il la regarda longuement, puis, cédant à une impulsion subite, la prit par les épaules, et l'attira plus près de lui.

Ulrika, si tout va bien et que les dieux le veulent, j'arriverai à Babylone dans six semaines. Je ne compte pas partir pour l'Extrême-Orient avant la fête du solstice d'été, car le lendemain est la journée la plus propice au départ d'un long voyage. Quand tu auras trouvé ta mère et appris ce que tu dois savoir sur Shalamandar, viens me rejoindre à Babylone. J'attendrai le plus longtemps possible avant de partir pour la Chine.

—Oui, murmura-t-elle. Je te rejoindrai à Babylone.

Elle leva la main pour lui caresser le menton, et lorsque ses doigts effleurèrent sa barbe, elle vit...

Sebastianus fronça les sourcils.

—Qu'y a-t-il ?

Ulrika ouvrit la bouche, mais fut incapable de parler.

Il attendit, se demandant si elle avait une vision. Il avait assisté à une scène de ce genre par le passé, avait vu frémir ses narines

déliçates, se dilater ses pupilles. Elle était devenue toute pâle, et sa peau semblait s'être étirée sur ses tempes.

Au-dehors, un nuage masqua la lune et les étoiles, plongeant dans l'obscurité les pièces de l'auberge. Momentanément aveuglés, Sebastianus et Ulrika sentirent leurs autres sens s'aiguiser. Sebastianus eut une conscience plus aiguë de la peau tiède d'Ulrika sous ses mains, de sa douceur qui lui faisait songer aux cygnes et à la brume. Ulrika respirait sur lui l'odeur de la pluie, qui lui rappelait des prairies et des forêts verdoyantes. Il entendait son souffle léger. Elle sentait sa chaleur.

Et puis le nuage passa, comme une grande trirème dans un océan de nuit, et la lumière des étoiles baigna de nouveau la petite chambre. Sebastianus vit un pâle visage de femme. Ulrika vit des yeux de la couleur des prés.

—Il y a un traître dans ton groupe, dit-elle enfin. Un de tes hommes, un de tes proches, va te trahir.

—Qui ? demanda-t-il, abasourdi.

—Je ne sais pas. Je ne vois pas son visage.

A vrai dire, il n'y avait pas de visage, car ce n'était pas véritablement une vision qui l'avait assaillie, mais un sentiment. Quand ses doigts avaient touché le menton de Sebastianus, elle s'était sentie submergée par la déception, la désillusion. Une trahison absolue. Qui terrasserait Sebastianus.

—Une des recrues de Primo ?

Elle secoua la tête.

—C'est un ami.

J'ai confiance en tous ceux qui me sont proches, dit-il, mais j'ai aussi confiance en toi, Ulrika, et en ton intuition. Je serai donc prudent et vigilant. Nous nous disons adieu ce matin, lorsque nous quitterons le caravansérail.

Ulrika le suivit des yeux alors qu'il s'éloignait. Refermant la porte de sa chambre, elle resta adossée au battant et pria à voix basse les dieux de veiller sur cet homme, de prendre soin de lui et de le lui rendre sain et sauf.

Sebastianus n'eut pas besoin de frapper. Elle sut qu'il était là, derrière la porte. Elle l'ouvrit. Il se tenait devant elle, bras et torse nus, le désir et l'incertitude gravés sur ses traits. Il tenait dans sa paume ouverte le coquillage qui venait de l'autel sacré de Galice.

Prends-le, dit-il. Il a un grand pouvoir.

Elle l'accepta, faisant le vœu de toujours le porter.

J'ai besoin de te toucher, murmura-t-il.

Elle plongea son regard dans le sien et se sentit enveloppée par lui, attirée dans son esprit et dans son cœur.

Ulrika trouva dans les bras de Sebastianus le refuge qu'elle cherchait, et Sebastianus découvrit en elle la tendresse qui lui manquait depuis si longtemps. Leurs bouches se rencontrèrent, chaudes et passionnées. Ils se goûtèrent l'un l'autre. Se caressèrent, palpèrent, pétrirent. Des mots sans suite furent prononcés par leurs lèvres haletantes.

Ulrika se pressa contre lui. Son corps s'embrasa, sa peau chaude et moite brûlant du désir de sentir sa bouche sur elle. Là Sebastianus voulait joindre son corps et sa vie à la sienne, s'unir à elle, l'unir à lui.

Un fracas retentit dans la pièce voisine, suivi de pas lourds et du son de la voix de Timonidès, apparemment occupé à faire ses bagages en récriminant, et parlant très fort de l'urgence qu'il y avait à partir.

A regret, Sebastianus se détacha d'elle.

Les événements sont contre nous, dit-il en jetant un coup d'œil en direction de la cloison qui vibrait presque sous l'agitation de l'astrologue. Timonidès parlait sérieusement quand il a dit que les étoiles ordonnaient de nous hâter.

Pourquoi ? voulut-elle demander, détestant la distance soudaine entre eux, l'air froid et le vide dans ses bras.

—Ulrika, dit Sebastianus en l'attirant une dernière fois à lui, je voudrais tant rester avec toi, être avec toi. Mais Timonidès a raison. Je dois partir. T'aimer et savourer ton amour... un tel privilège et un tel luxe ne peuvent m'appartenir, pas tant que je suis sous les ordres de César.

Il se pencha et l'embrassa sur le front.

—Ulrika, Ulrika, soupira-t-il, emplissant sa bouche de son nom.

L'on dit qu'Éros, le dieu de l'amour et du désir, passe son temps à séparer les êtres humains et à les réunir. C'est vrai ! Mon être a été brisé et reconstitué. L'homme que j'étais autrefois, si réservé dans ses sentiments, qui contrôlait si bien son cœur, n'existe plus.

Pourquoi Éros m'a choisi pour ce bonheur particulier, je l'ignore, mais je ne le mérite pas, j'en suis sûr.

« Je ne veux pas te quitter ! Mais je dois obéir aux étoiles, car tel est le souhait des dieux. Aucun homme ne peut les défier, car elles sont sa destinée. Je le crois passionnément : il y a un ordre dans l'univers. Et si les dieux décident que nous ne devons pas être réunis à Babylone, alors je prie pour que tu trouves ce que tu cherches et les réponses aux mystères qui sont en toi. Et quand je reviendrai de Chine, ce qui arrivera forcément puisque les étoiles me l'ont promis, je te chercherai, et je te rejoindrai, mon Ulrika chérie.

Chapitre 15

Ulrika frotta un silex et alluma la mèche ; l'odeur de la lampe à huile se mêla à la senteur âcre de la laine de mouton et des peaux de chèvre.

Une lumière vacillante illumina la tente encore plongée dans l'obscurité. Bientôt, le soleil allait se lever et darder ses rayons sur la terre, et l'air s'emplirait d'arômes de cuisine.

Ulrika peigna ses longs cheveux, marquant une pause pour toucher le coquillage qui reposait contre sa poitrine, sa présence rassurante lui rappelant qu'elle retrouverait bientôt Sebastianus. Elle n'avait pas réussi à trouver sa mère à Jérusalem. Par conséquent, elle avait demandé à Syphax de l'emmener à Babylone, où elle se joindrait à la caravane de Sebastianus.

Son cœur battit plus vite. Après leurs adieux à Antioche, elle n'avait pas été préparée au terrible sentiment de vide qui l'avait envahie. Dans son chariot couvert qui roulait le long d'une route millénaire menant vers le sud, une mélancolie inhabituelle l'avait enveloppée. Elle avait dû faire appel à toute sa volonté pour ne pas donner à Syphax l'ordre de faire demi-tour.

Elle ne pouvait supporter d'être séparée de Sebastianus.

Ils avaient quitté Jérusalem la veille, et le petit groupe s'était arrêté au pied d'une chaîne de collines qui dominaient une région de sable et de rochers, aride et austère. Ulrika tremblait d'excitation. Elle avait passé chacun de ses moments d'éveil à songer à Sebastianus, à leur dernière nuit à Antioche, à leurs baisers passionnés. Quand elle fermait les yeux, elle revivait cet instant, sentait le corps et la force de Sebastianus. Ses caresses. Le goût de sa peau. A Babylone, ils seraient libres de s'aimer.

Ensuite, il partirait pour la Chine tandis qu'elle irait chercher Shalamandar et les bassins de cristal. Et à son retour d'Orient, son amour et elle seraient réunis, elle en était sûre.

Ulrika sortit de la tente, et fut stupéfaite de trouver le campement déserté dans la pâle lueur de l'aube. Elle promena son regard autour d'elle. Syphax et ses hommes étaient invisibles. Étaient-ils partis à la chasse ? Ou ramasser du bois mort ? Comme le soleil apparaissait au-dessus des falaises escarpées, illuminant les lieux, Ulrika vit que

chevaux, mulets et tentes avaient disparu.

Elle scruta les environs, les rochers dénudés et les collines brunâtres. Les ombres se dissipaient peu à peu, révélant un désert qui s'étendait à perte de vue sous un ciel d'un bleu immaculé. Il y avait peu de verdure, en dépit du fait que l'on venait de fêter l'équinoxe de printemps. Cette contrée stérile était peuplée de roches et de cailloux, de sable, de gorges et de plateaux - mais pas d'êtres humains.

Ulrika devinait pourquoi les hommes s'étaient éclipsés durant la nuit : elle avait expliqué à Syphax qu'elle n'avait plus d'argent et que ses hommes et lui ne seraient payés que lorsqu'ils rejoindraient la caravane de leur maître. Ulrika connaissait ce genre d'hommes : ils suivaient l'argent. Ils avaient grommelé à la perspective d'aller en Chine et de tomber du bord de la terre. Ils avaient donc saisi leur chance de quitter le service de Sebastianus Gallus et de trouver un emploi plus sûr et mieux payé ailleurs. Peut-être avaient-ils entendu parler de telles possibilités durant leur séjour à Jérusalem.

Au moins ne l'avaient-ils pas abandonnée sans provisions, constata-t-elle, soulagée. Devant sa tente se trouvaient un sac de lentilles, du pain et une généreuse outre d'eau. Ils avaient aussi laissé un âne qui, attaché à un rocher, mâchonnait quelques mauvaises herbes.

Ulrika tenta de se repérer. Jéricho n'était qu'à quelques milles au nord-est. Droit devant, bien qu'elle ne puisse pas le voir, se trouvait la mer du Sel, où se déversait le Jourdain. Elle décida de partir vers l'est et de prendre la direction du nord en arrivant à la mer du Sel. Une fois à Jéricho, elle se joindrait à une caravane en partance pour Babylone.

Elle renonça à emporter la tente. Il serait trop long de la démonter, de la plier et de la charger sur l'âne. Celui-ci porterait la nourriture, l'eau et ses affaires, et elle marcherait à pied.

Comme elle se penchait pour ramasser les sacs, elle s'immobilisa, consternée. Ils avaient été percés, et leur contenu éparpillé sur le sol était déjà couvert de déjections d'oiseaux.

Tout était gâté ! Pour comble de malchance, l'outre, elle aussi, était percée. Des empreintes d'animal étaient visibles dans le sable, des traces appartenant à un félin - lion ou léopard. Et l'eau avait depuis longtemps été absorbée par la terre.

Elle était seule dans le désert de Judée, sans eau ni provisions.

L'air matinal était frais et mordant, et des nuages blancs filaient

dans le ciel bleu foncé. Ulrika menait l'âne par sa longe, ses bagages et son coffret à médecine attachés sur le dos de l'animal. Elle zigzaguait entre les rochers, espérant que le terrain allait bientôt s'aplanir et que la végétation allait devenir plus abondante. Malgré les pluies récemment tombées sur la région, les fleurs et les herbes étaient déjà en train de se flétrir et de se dessécher, ne laissant que des collines brunes et ravinées.

Ulrika avançait d'un pas régulier vers l'est, cherchant des signes d'habitation, ne fut-ce que la tente d'un berger solitaire. Le soleil monta dans le ciel, la journée se fit plus chaude, mais elle ne rencontra pas âme qui vive. Un âne sauvage s'enfuit à son approche. Des oiseaux décrivaient des cercles au-dessus d'elle.

Ulrika redoutait l'apparition de lions ou de léopards, songeant qu'au rythme lent où elle avançait elle devait sembler une proie facile.

La contrée était désolée. Les collines chauves et striées de roches étaient piquées de cavernes qui ressemblaient à des pigeonnières. D'après une légende locale, l'une d'elles avait autrefois abrité deux femmes qui vivaient là avec leur père. Elles n'étaient pas mariées, n'avaient pas d'enfants, et avaient conspiré pour enivrer leur père, Lot, et avoir des relations sexuelles avec lui de manière à perpétuer la lignée. D'après la légende, elles avaient réussi à le séduire, et donné naissance à des fils qui étaient devenus par la suite les patriarches de nouvelles nations.

Midi arriva et passa. Le soleil entama sa descente vers l'ouest tandis qu'Ulrika continuait à travers une étendue calcaire et crayeuse, couverte de cailloux et de touffes de végétation desséchée.

Enfin, le paysage marron et stérile devint plus plat. Ulrika laissa derrière elle les collines et les ravins, et aperçut devant elle, non loin, le chatolement de l'eau bleu pâle. La mer du Sel.

Lasse et affamée, elle poursuivit sa route. Il pouvait y avoir des gens là-bas - de la nourriture et du repos.

Les ombres s'allongeaient et le soleil virait à l'orange quand elle arriva enfin.

Elle contempla l'étrange rivage qui ressemblait à des couches de cendre blanche et fine. Elle savait qu'il ne s'agissait pas d'un lac, mais d'une mer « morte », sans plantes ni poissons. Malgré tout, elle avait espéré trouver de l'eau potable. Mais à perte de vue, tout le long de la rive où s'accumulaient des dépôts minéraux à l'odeur nauséabonde, il

n'y avait pas de tentes, pas de gens, pas même un chameau solitaire. Ce qui signifiait qu'il n'y avait pas d'eau.

De l'autre côté de la mer plate et vitreuse, sur la rive est, se dressaient des montagnes où elle n'apercevait aucun signe d'habitations. Vers le nord, à sa gauche, le Jourdain coulait près de la populeuse et prospère cité de Jéricho - mais c'était à des milles de là, trop loin pour qu'elle puisse s'y rendre ce soir. Vers le sud, à sa droite, s'étendaient des terres inconnues. Et derrière elle, à l'ouest, les collines rocheuses ne semblaient pas receler de vie.

Le rivage était creusé de sables mouvants, de puits de goudron et de flaques d'asphalte qui dégageaient une puanteur âcre. N'osant pas s'aventurer plus loin dans la nuit tombante, elle scruta les collines, en quête d'un abri. Dans une grotte, elle trouverait peut-être un puits ou une source souterraine.

Soudain, une plainte glaçante déchira le silence du désert. Un chacal. Un instant plus tard, d'autres cris s'élevèrent dans le ciel déjà sombre.

Ulrika tenta de déterminer d'où ils venaient. Une horde n'hésiterait pas à attaquer un être humain sans défense.

Comme elle tendait la main vers la longe de l'âne, les chacals hurlèrent de nouveau et l'animal déta.

—Attends ! cria Ulrika.

Il continua à galoper, emportant ses paquets.

Elle leva les yeux vers le ciel où scintillaient les premières étoiles. Sebastianus les regardait-il aussi ?

Puis elle reporta son attention sur les collines, devenues des formes escarpées qui se découpaient sur l'horizon couleur lavande. Le soleil s'était couché. Le crépuscule serait de courte durée, elle le savait - après quoi le désert serait plongé dans l'obscurité. Et le danger.

Resserrant sa palla autour d'elle, elle repartit vers l'ouest, où des ombres s'étiraient au pied des hauteurs, offrant la promesse d'une protection contre la nuit.

La lune ne s'était pas encore levée, et les étoiles ne brillaient pas encore assez pour éclairer son chemin, si bien qu'elle devait progresser avec précaution. Galets et rochers jonchaient le terrain criblé de trous et de terriers.

Un vent froid et vif se mit à souffler, qui transperçait le tissu mince de sa palla.

Elle songea avec regret à son manteau, plié sur le dos de l'âne. Celui-ci n'était sans doute pas allé bien loin, mais elle n'avait aucune chance de le trouver dans le noir.

Les chacals glapirent de nouveau, plus près d'elle cette fois. Ulrika accéléra l'allure. Soudain, le sol se déroba sous ses pieds et elle s'effondra, une douleur aiguë irradiant dans sa jambe. Elle avait mis le pied dans un trou et s'était tordu la cheville. Elle se releva tant bien que mal et reprit sa route en boitant, lentement, se reprochant de ne pas avoir fait plus attention et de ne pas avoir eu le bon sens de voyager à dos d'âne.

A chaque pas, elle se retenait pour ne pas hurler. Marcher était une torture. Elle songea aux remèdes dans son coffret, aux calmants qui lui auraient permis de continuer. Cependant, même si elle les avait eus, de tels médicaments, comme le sirop d'écorce de saule, étaient sous forme de poudre ou de comprimés qu'il fallait diluer avec de l'eau.

En approchant des collines, Ulrika scruta les étroites ravines enveloppées d'obscurité. Elle ne parvenait pas à voir bien loin. Celle-ci était-elle barrée par un éboulis ? Les buissons de celle-là indiquaient-ils la présence d'eau ? Cette tache sombre était-elle une grotte ou le repaire d'une bête sauvage ?

Laquelle choisir ?

Elle promenait son regard ici et là, parcourant l'étendue désolée entre les collines et la mer, et saisit un mouvement du coin de l'œil. Elle pivota et se figea : une bête affamée l'observait de ses yeux dorés. Un loup.

Elle retint son souffle et examina la créature marron et hirsute, aux oreilles dressées et à la queue droite, se demandant s'il était réel ou s'il s'agissait d'une vision. Le vent soufflait autour d'eux, balayait les ravines avec un sifflement sinistre, soulevant des nuages de sable qui flottait au-dessus du sol comme une brume étrange.

Le regard d'Ulrika était soudé à celui du loup. Elle avait peur de bouger. S'il était réel, il l'attaquerait.

Cependant, l'animal se détourna et fit mine de s'éloigner, rasant la colline, la tête haute. Au bout de quelques mètres, il s'arrêta et regarda en arrière, comme pour l'inviter à le suivre. Pourtant, au lieu

de se diriger vers un endroit abrité et sûr, il restait sur l'étendue plate et désertique, exposée aux éléments et à la faune.

—Tu as tort, murmura-t-elle en se tournant vers une grotte dont elle distinguait les contours.

Là, elle serait à l'abri.

Le loup continua néanmoins dans la direction opposée. Il s'immobilisa de nouveau, ses yeux dorés lui intimant l'ordre de lui emboîter le pas.

Incapable de résister à son pouvoir, elle le suivit.

Il finit par s'arrêter pour de bon et se retourna, patientant jusqu'à ce qu'elle l'ait rejoint. Puis il s'assit sur ses pattes arrière, telle une idole de pierre attendant un sacrifice, et fixa Ulrika de ses yeux perçants.

—Que veux-tu de moi ? demanda Ulrika.

Il s'évanouit lentement, comme une ombre à midi, comme le loup à côté du général Vatinius, la laissant dans le désert aride, une douleur lancinante à la cheville, la bouche et la gorge desséchées, tandis que les chacals lançaient leurs cris d'outre-tombe aux étoiles. D'autres prédateurs, Ulrika le savait, n'allaient pas tarder à rôder.

Elle fit un pas en avant, mais sa cheville céda. Elle tomba avec un cri. Lorsqu'elle tenta de se lever, elle comprit avec horreur qu'elle était blessée. Elle ne pouvait plus marcher.

A bout de forces et les larmes aux yeux, elle se massa la jambe, devinant la présence toute proche de créatures nocturnes.

Les étoiles brillaient au-dessus d'elle, indifférentes à sa détresse. Le ciel était noir et le vent froid, la nature suivait son cours, sans égards pour la femme en danger.

Aide-moi, suppliait intérieurement son cerveau effrayé, priant la déesse-mère comme elle l'avait toujours fait.

Alors qu'elle essayait désespérément de rassembler ses forces pour ramper jusqu'aux collines, elle mit la main sur le coquillage de Sebastianus. Elle revit l'homme qu'elle aimait, se remémora sa voix, son odeur, la sensation de sa chaleur et de sa puissance. Comme elle regrettait de ne pas être allée à Babylone avec lui !

Submergée de fatigue, Ulrika posa la tête par terre. Le sable du désert lui parut soudain se transformer en herbe fraîche, et quand elle ouvrit les yeux, la nuit avait fait place à un pâle ciel bleu. Devant elle se tenait une femme, élancée et très belle, qui fabriquait un autel en coquillages dans un paysage sauvage, le vent fouettant ses longs cheveux et sculptant sa longue robe blanche en un chef-d'œuvre de marbre.

—Qui êtes-vous ? demanda Ulrika.

La femme esquissa un sourire.

—Tu connais déjà la réponse.

C'était vrai. Elle était l'ancêtre dont Sebastianus avait parlé. Une lointaine prêtresse nommée Gaia dont il était le descendant.

—Pourquoi m'apparaissez-vous ?

—Pour te dire qu'il n'y a rien à craindre.

L'instant d'après, l'autel et la côte déchiquetée s'évanouirent et Ulrika fut de retour dans le désert, les étoiles clignant de l'œil au-dessus d'elle.

Et puis elle vit...

Sebastianus !

Ulrika sanglota de joie. Il était là ! Dans le désert de Judée, il s'avançait vers elle sur la terre aride recouverte de croûtes de sel, sa cape bleue flottant autour de lui comme la voile d'un navire. Elle lui tendit les bras.

—Sebastianus, tu es revenu !

Ce n'était pas lui - un inconnu était debout devant elle. Une étrange lumière émanait de son corps : sa tête était entourée d'un halo aveuglant qui semblait projeter des rayons dans le cosmos.

Une voix s'éleva - qu'elle sentit plus qu'elle ne l'entendit.

—Appelle au secours, Ulrika.

—Non, il ne faut pas, car les animaux sauront où je suis.

—Ils le savent déjà.

Ulrika retint son souffle et écouta. Des bruits de pas furtifs parvinrent à ses oreilles, des halètements, des grognements.

Son sang se glaça. Les bêtes de la nuit se rapprochaient.

—Appelle au secours, répéta l'apparition. Vite ! Tout de suite ! Crie, Ulrika, emplis la nuit du son de ta voix.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle avait la gorge trop sèche.

—Encore ! cria l'esprit. Encore !

Elle rassembla ses dernières forces et, ouvrant grande la bouche, cria à pleins poumons.

—A l'aide ! Je vous en prie ! A l'aide !

Ulrika fut brusquement baignée d'une lumière chaleureuse qui l'enveloppa, l'étreignit comme des bras aimants, telle une bouée la soutenant sur une mer dorée. Des vagues de compassion et de quiétude déferlèrent sur elle. La voix douce et grave s'éleva.

—N'aie pas peur. Tout va s'arranger.

Ulrika était calme et sereine. Jamais elle n'avait connu une telle paix, une telle quiétude. C'était merveilleux.

Je suis en train de mourir, songea-t-elle avec détachement. Les animaux m'ont trouvée. Ils me dévorent. C'est à cela que mourir ressemble. Mais peu m'importe.

—Ohé ? Il y a quelqu'un ?

Elle ignore l'appel. Songeant que son imagination lui jouait des tours. Et elle ne voulait pas s'éloigner de la lumière, de cette chaleur douce et précieuse. Elle voulait y rester pour toujours.

—Qui est là ?

Elle ouvrit les yeux, cillant vers le firmament glacial, frissonnant dans l'air vif de la nuit.

Que venait-il de se passer ? Elle s'assit tant bien que mal. Derrière elle, les collines étaient noires et silencieuses. Devant, la mer du Sel luisait d'un éclat argenté sous les étoiles. Qui avait parlé ?

Tout à coup, elle distingua de petites étincelles qui grossissaient à

mesure qu'elles approchaient.

—Il y a quelqu'un ? cria une voix. Où êtes-vous ?

—Je suis là ! cria Ulrika en se redressant et en agitant les bras. Ici, par ici !

Les lumières vives se rapprochèrent : c'étaient des torches portées par deux femmes.

—Vous êtes blessée ? demanda l'une d'elles.

—Es-tu seule, mon enfant ? s'enquit la plus âgée.

—Oui. Je me suis fait mal à la jambe.

Les deux femmes parlaient un dialecte courant dans cette partie de l'empire - un mélange de grec « populaire » et d'araméen, qu'Ulrika connaissait.

Elles la prirent chacune par un bras et la relevèrent. La plus jeune, une femme d'une quarantaine d'années, au corps vigoureux, l'aida à avancer sur le terrain inégal.

Elles marchèrent en silence jusqu'à un promontoire qu'elles contournèrent pour s'engager dans une étroite ravine où des tentes en peau de chèvre noire étaient dressées à l'abri du vent.

L'une des deux femmes pénétra dans la plus grande. L'autre laissa une torche allumée dehors, puis fit signe à Ulrika d'entrer, et l'invita à s'asseoir.

Celle-ci se laissa tomber avec soulagement sur un lit de couvertures et de peaux de chèvre. La jeune femme lui tendit un gobelet d'eau.

Je suis Rachel, dit-elle. Voici Almah. Soyez la bienvenue chez nous et la paix soit avec vous.

Ulrika but l'eau à petites gorgées, reconnaissante, et se présenta à son tour, avant d'ajouter :

—J'étais sûre que j'allais mourir là. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si vous ne m'aviez pas trouvée.

—Heureusement que vous avez eu la force de crier, répondit Rachel.

—J'ai failli ne pas l'avoir, murmura Ulrika, cherchant à se souvenir

de la vision qui lui était venue - d'abord une prêtresse de l'ancien temps, nommée Gaia, et puis un inconnu qui semblait briller d'une lumière intérieure. C'était lui qui lui avait dit d'appeler au secours.

Revigorée par l'eau, Ulrika regarda autour d'elle. La tente, typique de celles que l'on voyait dans le désert, était soutenue par un poteau central. Elle offrait un foyer spacieux chauffé par un petit réchaud à charbon, et éclairé ici et là par des lampes en laiton ou en argile. Des tapis recouvraient le sol, des ustensiles étaient posés sur une petite table, ainsi qu'un pichet et des jattes.

Une paire de sandales était accrochée à une patère, avec une petite cape de femme. Ulrika supposa que les autres tentes qu'elle avait aperçues servaient de lieux de rangement, à moins que d'autres personnes y dorment.

Avec un sourire, Almah lui tendit une assiette de gâteaux sucrés aux figes et une soucoupe de dattes qu'elle accepta avec reconnaissance.

Tout en mangeant, elle s'interrogea sur ses sauveteuses. Entièrement vêtue de noir, Almah avait les cheveux gris, et marchait voûtée. Rachel était mince, et portait une longue robe en lainage moelleux, à rayures verticales marron et crème, serrée à la taille par une large ceinture. Ses épais cheveux noirs étaient dissimulés sous un voile marron qui ressemblait à un capuchon et retombait en plis souples sur ses épaules. Elle n'arborait ni bijoux ni maquillage. Son visage était remarquable : carré et hâlé, avec de grands yeux noirs sous d'épais sourcils. Ulrika ne put s'empêcher de se demander pourquoi ces deux femmes vivaient dans cet endroit désolé.

—Que s'est-il passé ? demanda Rachel en s'asseyant sur un grand coussin, repliant les jambes sous sa jupe. Pourquoi êtes-vous ici toute seule ?

Ulrika leur raconta qu'elle avait cherché sa mère à Jérusalem, ajoutant qu'elle avait l'intention d'aller à Jéricho et de là, à Babylone, et relatant la manière dont elle avait été abandonnée ce matin-là.

—Mon âne est quelque part, avec toutes mes affaires.

Nous le retrouverons demain, assura Rachel. Quand vous aurez mangé, je soignerai votre cheville. Elle est tout enflée.

—Merci, murmura Ulrika, reportant son attention sur la nourriture.

Au bout d'un moment, elle sentit que son hôtesse l'observait, une

question dans les yeux.

—L'endroit où vous êtes tombée, dit-elle enfin. Étiez-vous là pour une raison particulière ?

—Que voulez-vous dire ?

Rachel sourit et secoua la tête.

—Ce n'est rien. Là, laissez-moi bander votre cheville. Almah va vous donner quelque chose contre la douleur.

Ulrika accepta un breuvage sombre dont elle reconnut l'arôme. Sa mère, à Rome, confectionnait un fortifiant similaire en faisant tremper dans de l'eau du pain d'orge deux fois cuit, qu'elle laissait ensuite fermenter dans une grande cuve en argile, et qui, lorsqu'il était égoutté dans du tissu, produisait une bière forte et médicinale.

En portant le gobelet à ses lèvres, elle songea de nouveau à la vision qu'elle avait eue dans le désert, beaucoup plus intense qu'aucune autre jusque-là. Cette fois, deux personnes s'étaient adressées directement à elle. A moins que ce n'ait été qu'une illusion de l'esprit ? Mais ce qui la troublait le plus, c'était le sentiment de paix et d'amour qui l'avait envahie, un état si doux que, pendant un bref instant, elle n'avait pas voulu le quitter.

Chapitre 16

Ulrika examinait les lieux au soleil matinal, intriguée par cet étrange campement au milieu de nulle part, occupé par deux femmes seules, sans famille ni amis, ni même le plus humble des serviteurs. Des poules et deux chèvres étaient leur unique compagnie.

D'après Rachel, une oasis se trouvait à trois milles de là, en direction du nord en suivant le pied des collines. Une source naturelle jaillissait de la terre brune et donnait vie aux palmiers, aux poissons et aux oiseaux. Plusieurs familles y vivaient toute l'année, et les voyageurs y faisaient halte pour se reposer. Rachel et Almah allaient y chercher de l'eau et des provisions, mais elles préféraient vivre dans cet endroit solitaire, niché au fond d'une ravine stérile.

—Pourquoi ?

Elle entendit des pas et Rachel apparut, menant l'âne d'Ulrika qui portait encore ses bagages.

—Il n'était pas allé bien loin, dit-elle en souriant. Comment va votre cheville ?

Elle allait mieux, bien qu'Ulrika ne puisse pas prendre appui dessus. Néanmoins, elle avait hâte de continuer son voyage, peut-être trouverait-elle une caravane de passage ou une famille qui accepterait de l'emmener.

Rachel détacha l'animal et descendit les paquets d'Ulrika pour les mettre sous la tente. Pourquoi Almah et elle ne vivaient-elles pas à l'oasis ? s'interrogeait Ulrika. Pourquoi restaient-elles dans ce lieu aride où pas même une épine ne poussait ?

Rachel ressortit de la tente et se pencha vers la marmite suspendue au-dessus du feu, afin de remuer une soupe aux lentilles, puis jeta un coup d'œil vers elle.

—Je vous en prie, dit-elle en désignant un tabouret. Soulagez votre cheville.

Ulrika accepta avec gratitude et offrit son visage à la brise fraîche du matin. De la hauteur où était situé ce petit campement, elle pouvait voir jusqu'au rivage blanc de la mer du Sel. Soudain, elle comprit avec un choc qu'elle dominait l'endroit précis où elle était tombée et avait

eu une vision qui, encore maintenant, dans la lumière réconfortante du soleil vif, la troublait.

Elle parcourut du regard le campement, les tentes minuscules et désertées, la tente plus grande d'Almah, et la plus vaste de toutes, celle de Rachel, qui donnait sur le feu, les tabourets, l'enclos des poules, les deux chèvres. Les vêtements mouillés qu'Almah avait lavés à l'oasis séchaient au soleil, étendus sur des rochers.

Rachel remarqua sa curiosité.

—Je suis veuve, expliqua-t-elle, et mon mari bien-aimé est mort avant d'avoir pu me donner des enfants. Je suis donc seule. D'autres ont vécu ici pendant un temps, mais ils sont partis, un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'Almah.

Ulrika songea aux vestales - ces nonnes vierges qui, à Rome, faisaient vœu de chasteté et menaient une vie cloîtrée, consacrée à la prière. Mais Rachel était juive - Ulrika avait vu la menora sous la tente - et elle n'avait jamais entendu parler de nonnes juives.

—Qu'y a-t-il à Babylone ? demanda Rachel en souriant. Vous êtes si pressée d'y aller.

—Il y a là-bas une caravane qui s'apprête à partir pour l'Extrême-Orient. Le caravanier est... un ami, un Galicien nommé Sebastianus Gallus. Nous nous sommes séparés à Antioche, car je devais aller à Jérusalem où j'espérais retrouver ma mère. Mais j'ai promis de le rejoindre à Babylone si je le pouvais.

Ulrika marqua une pause et regarda Rachel pensivement. La belle Juive possédait une voix exceptionnelle, à la fois grave, douce et réconfortante, qui lui faisait penser à du miel chaud.

Une voix qu'elle n'oublierait pas. Ulrika se demanda si elle pouvait se confier à son hôtesse.

Celle-ci la croirait-elle folle si elle lui parlait de ses visions, de son besoin d'aller à Shalamandar, l'endroit de sa naissance ?

—Je cherche quelque chose, avoua-t-elle. Derrière le vent d'est, dans des montagnes qui n'ont pas de nom. Sebastianus m'aide dans cette quête.

Rachel remua la soupe, ajoutant une pincée de sel.

—Sebastianus est un bon ami ?

—Je l’ai rencontré il y a un an à peine, pourtant j’ai l’impression de le connaître depuis toujours.

Les mots jaillirent d’eux-mêmes de ses lèvres : elle raconta sa rencontre avec Sebastianus, le voyage en Germanie en sa compagnie, la manière dont il l’avait sauvée dans la forêt, la nuit passée avec lui dans la grotte, le voyage de retour, la traversée de la mer, une certaine nuit pluvieuse à l’auberge du Paon Bleu à Antioche. Elle rougit brusquement, gênée de se rendre compte que chacune de ses phrases débutait par son nom.

Rachel lui tendit un bol de soupe et s’assit à côté d’elle.

—Quand je suis tombée amoureuse de Jacob, je ne parlais que de lui. Parfois, je prononçais son nom juste parce qu’il sonnait bien à mes oreilles. Vous parlez de Sebastianus de la même façon.

Une petite table était installée entre les deux tabourets ; dessus étaient posés une assiette contenant un pain plat et rond, un petit pot de sel, deux gobelets d’eau. Elles mangèrent en silence, trempant leur pain dans les lentilles, plongées dans leurs pensées, chacune curieuse au sujet de l’autre, chacune goûtant ce moment unique - deux femmes issues de mondes très différents en train de partager un humble repas.

Lorsqu’elles eurent terminé, Ulrika fit mine de se lever, mais Rachel inclina la tête et récita :

—*Havlan u-nevareh...*

Ulrika écouta poliment la prière. Puis Rachel expliqua :

—Nous remercions Dieu après un repas.

La veille au soir, en effet, Rachel avait récité une prière en hébreu avant d’éteindre la lampe. Elle en avait dit une autre ce matin, au réveil.

—La prière est toujours présente dans notre vie, ajouta-t-elle. Elle témoigne de notre engagement envers Dieu. Elle confirme et renouvelle quotidiennement notre foi.

Elle prit les assiettes vides et dit :

—Je vous emmènerai à l’oasis pour que vous puissiez vous baigner. J’y vais moi-même une fois par mois pour le mikvé - un bain rituel de purification après le cycle menstruel - dans un bassin réservé aux femmes, à l’abri des regards.

Une journée s'écoula, puis une autre ; Ulrika s'adapta au rythme de la vie étrange de Rachel et d'Almah. Quand sa cheville alla mieux, elle les accompagna à l'oasis où elles échangeaient des œufs et du fromage de chèvre contre de l'eau, des dattes et du poisson. Un jour, elles rapportèrent des locustes vivantes, que Rachel plaça dans un panier et laissa mourir au soleil. Puis elle s'assit et arracha consciencieusement les ailes, les pattes et la tête de chacune et les mit à griller à sec dans son four d'argile. Pour compléter ce repas de fête, elle fit cuire des œufs qu'elle servit avec une sauce à base de pignons et de vinaigre. En dessert, elle prépara des amandes et pistaches cuites dans du miel. Les trois femmes burent du vin de datte coupé d'eau en regardant le soleil se coucher, tandis qu'autour d'elles la vallée du sel devenait immobile et silencieuse.

Ulrika était intriguée par son hôtesse, dont la tente n'abritait ni idoles, ni reliques, ni autels destinés au sacrifice. Elle ne savait que peu de choses de la religion des Juifs, hormis que leur dieu était invisible et que, par conséquent, ils ne fabriquaient pas de sculptures à son image. Chaque matin et chaque soir, Rachel priait son dieu, qu'elle appelait « notre père ».

Sa foi semblait comporter de nombreuses règles ayant trait à la nourriture, qui devait être *cachère*, et Ulrika s'émerveillait qu'elle puisse toutes se les rappeler.

Elles passaient les soirées à bavarder au coin du feu sous les étoiles du printemps. Pendant qu'Almah tissait et qu'Ulrika réparait ses sandales, Rachel découpait des légumes et racontait des histoires sur les héros du passé.

—L'histoire juive regorge de récits de bravoure, disait-elle de sa voix douce et chaude. Il y a eu David qui a triomphé d'un géant, Saül, un paysan qui est devenu roi, Gédéon qui a triomphé des Madianites avec une poignée d'hommes, Moïse, qui a emmené les Israélites hors de l'Égypte, et Joseph, qui a sauvé toute une nation de la famine. Nous considérons ces ancêtres comme des héros, mais en réalité, c'étaient des hommes faibles. David, lorsqu'il a tué Goliath, n'était qu'un enfant. Saül était issu du clan le plus petit et le moins important. Moïse s'exprimait lentement, il a supplié Dieu d'envoyer quelqu'un d'autre pour guider les Israélites hors de l'Égypte. Quant à Joseph, c'était un esclave. Aucun de ces héros n'était issu d'une famille puissante, ni n'était un homme de mérite particulier. Les rabbis nous disent que Dieu les a choisis à dessein parce qu'il se montrait fort à travers leur faiblesse.

La voix envoûtante de Rachel, ses yeux perçants, les gestes gracieux de ses mains captivaient son auditoire, leur faisant vivre l'histoire qu'elle racontait.

Elle avait une manière unique d'animer le passé, et ceux qui l'écoutaient retenaient leur souffle, suspendus à ses lèvres. Ulrika lui dit qu'elle possédait un don rare et précieux, et voulut savoir si elle avait jamais raconté ces fabuleux récits aux visiteurs de l'oasis.

— Je n'y ai jamais songé, répondit-elle, visiblement séduite par l'idée. Peut-être le ferai-je. A tout le moins, mes histoires distraient les gens et éloignent les peurs de la nuit.

Cependant, Rachel s'adonnait à une pratique qu'Ulrika ne parvenait pas à comprendre, mais au sujet de laquelle, par politesse, elle ne posait pas de questions. Régulièrement, Rachel quittait le campement pour aller s'asseoir à l'écart, et là, le visage couvert de ses mains, elle se balançait en rythme tout en murmurant à mi-voix.

Tout d'abord, Ulrika avait cru qu'elle pleurait, probablement submergée par le souvenir de son deuil. Et puis elle avait remarqué que Rachel revenait toujours avec un sourire, les yeux secs. Finalement, elle la questionna.

— C'est de la méditation, expliqua Rachel. Cela exige davantage de concentration que la prière, et cela permet d'établir un lien avec le divin.

Le divin...

Ulrika fut saisie de l'envie d'en savoir plus. Jugeant qu'elle pouvait se confier à Rachel, elle posa sa sandale, son poinçon et les lacets en cuir.

— On m'a dit que j'avais un don spirituel appelé « divination ». Le connais-tu ?

Rachel secoua la tête.

— Non, mais dans l'histoire de mon peuple, il y a beaucoup de gens qui ont eu des dons spirituels - des prophètes et des visionnaires.

Ulrika expliqua sa quête.

— Je vais te montrer comment je fais, dit Rachel.

Ulrika écouta avec attention tandis que son amie décrivait une

technique de visualisation, et une autre qui consistait à répéter un mot ou une expression.

— Il faut beaucoup d'entraînement, car l'esprit a sa propre volonté et ne se laisse pas commander aisément. C'est pourquoi il est préférable de s'adonner à la méditation dans un lieu calme, en privé. Les rabbis disent que lorsqu'une personne prie dehors, les oiseaux se joignent à sa prière et la rendent plus efficace. Il doit en être de même avec la méditation.

Ulrika décida alors de lui poser une autre question qui lui brûlait les lèvres depuis son arrivée.

— Rachel, qu'est-ce qui te retient dans cet endroit ? Ne préférerais-tu pas vivre dans une grande ville ? Pourquoi ne viens-tu pas avec moi à Babylone.

— C'est impossible. Je sers mon mari.

— Bien qu'il soit mort ?

— Il reviendra un jour, affirma Rachel en souriant.

— Que veux-tu dire ?

— Jacob et moi serons unis dans la Résurrection.

Voyant qu'Ulrika ne comprenait pas, Rachel reprit :

— Dans le livre de Job, il est écrit : « Une fois qu'ils m'auront arraché cette peau qui est mienne, hors de ma chair je verrai Dieu. » Un autre prophète, appelé Daniel, a dit que « ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront pour la vie éternelle ». Et notre Maître, qui a été crucifié par Rome, a prédit que nous ressusciterions quand le Dernier Jour viendrait.

« J'ai confiance en toi, Ulrika, ajouta-t-elle, et à cause des circonstances de notre rencontre, je vais te révéler ce que je n'ai jamais dit à aucune autre âme.

Mon mari est enterré ici et c'est ma mission dans la vie que de veiller sur sa tombe. C'est pourquoi je reste.

Ulrika promena un regard autour d'elle, mais ne vit rien qui marquait l'emplacement d'une tombe.

— Que veux-tu dire par « les circonstances de notre rencontre » ?

—L'endroit où Almah et moi t'avons trouvée, où tu t'es fait mal à la cheville et où tu as appelé à l'aide, c'est là que mon Jacob est enterré.

Ulrika tressaillit et écarquilla les yeux.

— J'étais étendue sur une tombe ?

—Voici onze ans, les ennemis politiques de mon mari l'ont assassiné. Je savais que leur persécution ne s'arrêterait pas avec sa mort, qu'ils ne seraient satisfaits que lorsqu'ils auraient éparpillé ses os à tous les vents. Par conséquent, avec l'aide de quelques amis, j'ai apporté le corps de Jacob ici et je l'ai enterré dans un lieu secret, sans marque, sans rien pour indiquer qu'il repose là. Au fil des années, mes amis sont partis. C'est pourquoi je ne vis pas à l'oasis, et pourquoi je ne peux aller à Babylone avec toi ; je dois veiller éternellement sur l'endroit où repose Jacob, afin de le protéger de ses ennemis.

Ulrika était stupéfaite. Elle avait été conduite à cet endroit par l'esprit d'un loup. Et puis il y avait eu cette vision stupéfiante - l'homme dont la tête et les mains étaient entourées d'un halo de lumière.

Chapitre 17

Ulrika s'interrogeait sur la méditation concentrée dont lui avait parlé Rachel. Si celle-ci aidait une personne à établir un lien avec le divin, ne pourrait-elle aussi l'aider à établir un lien avec la divination ?

Elle attendit un jour où Rachel et Almah devaient aller à l'oasis. A l'aide d'une canne, car sa cheville était encore fragile, Ulrika descendit jusqu'à l'endroit où les deux femmes l'avaient trouvée blessée. Sans doute aurait-elle pu se livrer à une expérience de la méditation n'importe où dans ce désert, mais c'était là qu'elle avait eu deux visions intenses. Et qu'un homme était enterré. Peut-être ce lieu possédait-il une énergie particulière.

Se remémorant les étapes décrites par Rachel, Ulrika s'assit face au vent, face à la surface chatoyante de la mer du Sel au loin. Elle croisa les jambes en tailleur, se couvrit le visage de ses mains et se concentra pour ralentir sa respiration, contrôler ses poumons. Puis elle choisit une image sur laquelle concentrer ses pensées. « Choisis quelque chose de personnel », avait conseillé Rachel. « Quelque chose de simple et de pur. » Aussi, Ulrika fit naître dans son esprit la flamme intérieure qui brûle dans chaque âme, et commença à murmurer une incantation. Alors que les mots lui venaient, ses mains lui dissimulant le reste du monde, elle se mit à se balancer d'avant en arrière, imitant Rachel qui avait déclaré : « Nous mettons notre corps entier dans la prière. »

Ulrika envoyait sa prière répétée dans le cosmos : « Déesse-Mère pleine de compassion, entends ma supplique. Déesse-Mère pleine de compassion, entends ma supplique. » Peu à peu, une paix bienfaisante l'envahit, dissipant ses craintes et ses inquiétudes. L'image de la flamme grandit au point qu'Ulrika sentit sa chaleur, et trembla à la pensée que la vision de l'homme illuminé, qui l'avait remplie d'une extase bienheureuse, était sur le point de se matérialiser.

Au lieu de quoi, un paysage sauvage de rochers dénudés, de collines vertes et ondulantes, d'arbres tordus par des vents constants, prit forme dans son esprit, puis se dessinèrent un autel en coquillages et une superbe femme en robe blanche.

C'était Gaia, la lointaine ancêtre de Sebastianus Gallus.

—Pouvez-vous m'aider, ô dame honorée ?

— Tu es arrogante, mon enfant, rétorqua Gaia. Tu ne viens pas dans ce lieu sacré avec humilité, mais en quête de joie et d'extase. De plus, tu es impatiente, impulsive. Souviens-toi de ton imprudence en Rhénanie, lorsque tu as quitté la caravane et mis tes compagnons en danger.

— Je suis désolée, répondit Ulrika, surprise d'être réprimandée, mais admettant qu'elle le méritait. Je désire comprendre le don qui m'a été fait. Qu'est-ce que la divination ? Que dois-je en faire ? Et où est Shalamandar ?

— Tant de questions ! Tu voudrais que les choses viennent à toi sans fournir d'effort. Domine tes défauts, enfant. Transforme tes faiblesses en forces, et ton pouvoir spirituel s'accroîtra.

— Mais comment dois-je m'y prendre ?

— On te l'enseignera, tu dois apprendre.

— Mais j'ai appris.

— Tu n'es pas prête. Tu n'as pas appris tout ce que tu as besoin de savoir.

Mais qui va m'apprendre ? cria Ulrika intérieurement. Cela n'a pas de sens ; je ne peux pas être mon propre professeur !

Le paysage de Galice devint flou, Ulrika ne distingua plus que des palmiers et des étoiles. Une fois de plus, Sebastianus se dirigeait vers elle.

— Gaia ! appela-t-elle. Revenez, je vous en prie.

Ulrika se retrouva soudain dans la taverne chaude d'Antioche, qui se déforma et s'effaça à son tour, remplacée par la grotte du chaman en Rhénanie.

Je ne peux contrôler mes visions...

Elle tenta de se concentrer sur sa flamme intérieure, lutta pour maîtriser sa respiration, et répéta sa litanie, mais les visions se dissipèrent, la flamme faiblit. Quand Ulrika ouvrit les yeux, le soleil approchait de l'horizon à l'ouest, et elle était allongée sur le sable.

Elle s'était endormie !

Gaia a raison, songea-t-elle, déçue. Je suis venue ici avec arrogance, croyant que, par la méditation, je pourrais maîtriser mon

esprit. Mais mon contrôle est encore limité. Mon don n'en est qu'à ses balbutiements.

Elle se leva et prit appui sur sa canne, réconfortée par une pensée soudaine : si elle n'avait pas encore de réponses à ses questions, elle avait néanmoins fait des progrès : la vision de Gaia n'était pas venue d'elle-même ; c'était elle qui l'avait provoquée - c'était elle qui avait choisi l'heure et le lieu.

C'était un premier pas, elle le savait. A partir de maintenant, se dit-elle avec assurance, son pouvoir irait s'accroissant.

Chapitre 18

La cheville d'Ulrika guérit et le jour des adieux arriva. Une petite caravane chargée de vin avait fait halte à l'oasis, et son propriétaire était disposé à emmener Ulrika jusqu'à Petra, une ville du Sud située au carrefour d'importantes voies commerciales. Là, elle trouverait une caravane qui l'emmènerait vers l'est, à Babylone.

Rachel et Almah l'accompagnèrent à l'oasis. La vieille femme pleura et embrassa Ulrika comme sa fille.

Puis Ulrika se tourna vers Rachel. Jamais elle ne l'oublierait.

—J'ai un présent pour toi, dit-elle.

Lors de l'une de ses premières soirées au campement, Ulrika avait dit à Rachel :

« Tu as sacrifié tant de choses. Qu'est-ce qui te manque le plus ?

—Le parfum », avait avoué Rachel au bout d'un moment.

Ulrika ouvrit sa boîte de médicaments et en tira une petite fiole en verre, bouchée par de la cire.

Des hiéroglyphes égyptiens en identifiaient le précieux contenu. Elle la mit entre les mains de Rachel.

—Voici de l'huile de lis. Elle apaise les cœurs troublés.

En échange, Rachel mit un talisman autour du cou d'Ulrika qui vint rejoindre le coquillage de Sebastianus et la croix d'Odin. Il était petit, sculpté dans du cèdre, accroché au bout d'un mince fil de chanvre.

—On l'appelle l'étoile de David.

Le talisman se composait de deux triangles inversés unis autour d'un point central, qui le faisait ressembler à une étoile à six branches.

Entre ici et Babylone, reprit Rachel, tu vas rencontrer des communautés juives, et quand les gens verront cette étoile, ils t'accueilleront comme l'une des leurs.

—N'oublie pas de raconter tes histoires aux visiteurs de l'oasis, Rachel.

— Je le ferai, promet la jeune femme. *Oui, vous partirez dans la joie et vous serez ramenés dans la paix. Les montagnes et les collines pousseront devant vous des cris de joie, et tous les arbres de la campagne battront des mains.*

Elle pressa la main d'Ulrika.

— Ce sont les paroles du prophète Isaïe. Que la paix soit avec toi, Ulrika. Et la bénédiction de Dieu. Je prie pour que tu trouves ce que tu cherches.

LIVRE V

Chapitre 19

Elles étaient six sœurs en quête d'un mari, et faisaient route vers Babylone pour les y trouver.

Ulrika n'était pas sûre que les jeunes femmes, âgées de treize à vingt-quatre ans, aient été bien renseignées, mais elles étaient pleines de vie et d'optimisme, et égayaient le voyage depuis l'oasis de Bir Abbas où elles avaient rejoint la caravane et raconté leur remarquable histoire. Leur père veuf avait dû vendre sa maison et ses moutons et se vendre lui-même comme esclave afin de rembourser ses dettes de jeu. Enfin, il n'avait eu d'autre solution que d'envoyer ses filles dans le vaste monde dans l'espoir qu'elles aient une vie meilleure.

Elles cheminaient à l'arrière d'un haquet plat tiré par des mulets, en compagnie d'Ulrika, de deux grands-mères et d'un menuisier âgé. Secoué par les cahots, le petit groupe regardait s'approcher les tours de Babylone. A Petra, Ulrika s'était jointe à la caravane d'un marchand de lin babylonien, qui avait vendu d'énormes sacs de fibres, de graines et de fleurs à des fabricants de tissus, de médicaments et de teintures. Pour remplir ses charrettes vides au retour, il prenait des passagers payants qui montaient et descendaient dans diverses bourgades et fermes le long du chemin.

A présent, il atteignait le terminus de son voyage bisannuel ; ses voyageurs avaient hâte de retrouver la terre ferme sous leurs pieds, de prendre de bons repas et de dormir dans un vrai lit.

Ulrika débordait d'excitation. Après des semaines de voyage dans le désert, de campements dans des oasis, de déplacements à pied et à dos de mulet, elle sentait la brise fraîche de l'Euphrate lui caresser la joue. Le désert cédait la place à des paysages verdoyants, des champs de blé et d'orge, des plantations de palmiers. L'on apercevait des étangs et des marais, d'où s'envolaient des oiseaux d'eau dans des arcs-en-ciel de couleur ; au-delà, un ruban bleu serpentait paresseusement entre des rives plantées de peupliers et de tamaris, pour disparaître sous les remparts de la ville - Babylone enjambait l'Euphrate - et ressortir à l'autre bout, apportant de l'eau aux chèvres et moutons assoiffés.

Alors que la petite caravane d'Ulrika approchait de la porte d'Adad, empruntée par un flot continu de véhicules dans les deux sens, elle récita une prière silencieuse de remerciement à la déesse-mère. Elle était arrivée saine et sauve après ce long périple, et allait bientôt

rejoindre l'homme qu'elle aimait chaque jour davantage. Elle se remémorait le beau visage de Sebastianus, ses cheveux bronze au soleil matinal, sa voix grave et décidée, la fossette qui se creusait sur sa joue lorsqu'il souriait. Contrairement à ses compagnons, qui allaient quitter le convoi ici et entrer dans la cité à pied, elle irait jusqu'à la pointe sud de la cité fortifiée, d'où partaient les caravanes à destination de l'est. C'était là qu'elle trouverait Sebastianus.

Lorsque les guides se rencontraient sur l'une des nombreuses voies commerciales de l'Empire romain, ils échangeaient non seulement des denrées mais aussi des potins. Et lors de leur dernière halte, à Bir Abbas, le marchand de lin avait partagé son feu avec un négociant en vin qui lui avait parlé d'une grande caravane en préparation pour un voyage diplomatique en Chine. Elle était menée par un Galicien voyageant sous la protection de l'empereur romain en personne.

Ulrika savait que Sebastianus était toujours à Babylone, car le solstice d'été n'avait pas encore été fêté.

Ils traversaient à présent des campements encombrés de gens venus chercher du travail dans la cité. Le marchand de lin fit ralentir sa caravane, et les voyageurs rassemblèrent leurs bagages. Ulrika dit adieu aux six sœurs, leur souhaitant bonne chance.

Comme la charrette atteignait la porte d'Adad - une arche gigantesque dans les murs de la cité, flanquée de tours décorées de drapeaux multicolores flottant au vent, où étaient postés des gardes -, l'air se mit soudain à vibrer du son perçant des trompettes. L'instant d'après, des cavaliers passèrent au galop, les sabots de leurs chevaux résonnant sur le pont-levis.

— Place ! Place ! criaient-ils. Face contre terre en l'honneur du divin Mardouk !

Ulrika avait entendu parler du pouvoir et de la puissance de Mardouk, considéré par ses adeptes comme le dieu le plus puissant de l'univers. Je consulterai ses prêtres, songea-t-elle. Peut-être pourront-ils m'indiquer où trouver Shalamandar.

Le marchand arrêta son convoi. Les autres véhicules et piétons s'immobilisèrent à leur tour. Vint ensuite le roulement des tambours et, immédiatement derrière les chevaux, apparut un défilé de musiciens qui tapaient à l'unisson sur leurs instruments, créant un son assourdissant.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle.

— Ils font défiler le grand dieu, expliqua-t-il. On dit qu’apercevoir Mardouk porte chance. Gardez les yeux ouverts.

En attendant que passe la procession, Ulrika tourna son visage vers l’est, vers les palmiers plumeux et le ciel bleu au-dessus du point de rassemblement des caravanes.

Ce soir, songea-t-elle, le cœur battant, je serai avec Sebastianus...

— Mon ami, ç’a été un plaisir de faire affaire avec toi. Je te promets que mes vins fins vous ouvriront des portes et des routes, qu’ils persuaderont les hommes de vous donner leurs filles vierges. Je dis en toute modestie que mes raisins font l’envie de Mardouk lui-même !

Sebastianus sourit au Babylonien bavard tout en inspectant une dernière fois ses animaux et leurs chargements. Ils venaient d’ajouter à la caravane des jarres en argent contenant du vin, selon la méthode utilisée par les Phéniciens depuis des siècles, car l’argent empêchait le vin de se gâter. Les mulets portaient sur leurs flancs des outres pleines de lait frais. La fermentation se produirait à l’intérieur, le lait caillerait, et le fromage serait émietté par le mouvement constant des animaux tandis que le liquide restant, le petit-lait, servirait de boisson potable au cas où l’eau viendrait à manquer.

La caravane était presque prête à partir. Il n’avait plus qu’à attendre la célébration du solstice.

Il priait pour qu’Ulrika ne tarde plus, qu’il puisse la persuader de se joindre à lui pour le grand voyage.

Sa prière était-elle sotte ? Syphax avait dû l’amener saine et sauve à sa mère, qui lui aurait appris où se trouvait Shalamandar. A présent, elle devait être en route pour le rejoindre. Peut-être était-elle déjà tout près, peut-être le vent qui soufflait doucement sur son visage caressait-il aussi celui d’Ulrika.

— Je te remercie pour ton aide, Jerash, dit-il en lui serrant fermement le poignet.

Jerash, vêtu d’une robe à bordure colorée et coiffé d’un chapeau pointu, était le cousin d’un homme avec qui Sebastianus s’était lié d’amitié à Antioche.

— Tu n’as qu’à mentionner mon nom, noble Gallus, dit le Babylonien en fouillant dans une profonde poche brodée pour en sortir des tablettes d’argile. Avec ces lettres d’introduction, mes oncles

et cousins t'offriront toute l'aide dont tu as besoin ! Ta mission en Chine sera un jeu d'enfant, mon ami ! Les dieux te porteront sur leurs épaules et tu voleras telle une colombe !

Non loin de là, assis auprès de Nestor qui remuait un ragoût d'agneau aux légumes, Timonidès observait cet échange d'un œil torve. Car le voyage de Sebastianus en Chine ne serait pas un vol de colombe, il s'engageait au contraire sur une route semée d'embûches, de trahisons et de déconvenues. Non que cela fût apparent au commun des mortels, ou visible à l'œil nu. Seul Timonidès connaissait les graves dangers qui les attendaient ; lui seul avait lu les étoiles de son maître et vu les calamités à venir.

Et tout était par sa faute ! Il ne pouvait cesser de falsifier les horoscopes et poussait Sebastianus vers l'est afin de sauver Nestor d'une exécution certaine. Le scandale d'Antioche n'avait pas encore atteint Babylone, mais les routes du courrier le long de l'Euphrate étaient rapides et efficaces. Un mot d'un magistrat, et les gardes de la cité frapperaient à chaque porte, retourneraient chaque tapis, chaque jarre assez grosse pour dissimuler l'assassin du bien-aimé Besas.

Timonidès en était malade, presque au point de ne plus manger.

Les étoiles ne se trompaient pas. Sebastianus était censé être, en ce moment même, quelque part au sud d'Antioche, peut-être même à Petra. N'importe où sauf ici ! Pourtant, Timonidès, interprète de la volonté des dieux, pressait son maître d'avancer, énonçant blasphème après blasphème, au sacrifice de son âme éternelle. Car il irait en enfer pour ce sacrilège. Pire, en emmenant Nestor dans la caravane de Sebastianus, il faisait de son maître le complice innocent d'un crime. S'ils étaient arrêtés, il serait lui aussi exécuté à coup sûr.

Si seulement ils s'en allaient ! Timonidès avait discrètement suggéré qu'ils partent le jour même, sans perdre un précieux instant, mais Sebastianus, il le savait, songeait à cette Ulrika ! Elle était comme une maladie qui s'était insinuée sous sa peau et le démangeait. Chaque soir, son maître se tournait vers l'ouest, cessant ses activités pour contempler l'horizon d'un air songeur, se remémorant la femme aux cheveux clairs qui l'avait ensorcelé. Timonidès avait été tenté d'en appeler aux étoiles et d'imaginer une urgence qui les pousserait à partir, mais ç'aurait été un péché de trop.

Lorsqu'il pourrait être honnête, il le serait. D'ailleurs, pourquoi mettre son maître à l'épreuve ? Que se passerait-il s'il disait à Sebastianus que les dieux insistaient pour qu'ils partent sur-le-champ, et que Sebastianus, désireux d'attendre Ulrika, refusait tout net ?

Pire encore, Sebastianus envisageait de modifier la première partie de leur parcours pour rendre service à cette fille. Il avait cherché sans succès à savoir où se trouvait Shalamandar. D'après elle, c'était en Perse, si bien que Sebastianus avait annoncé son intention de faire route vers le nord d'abord, avant de se diriger vers la Chine.

Avec un soupir, et songeant que les philosophes avaient bien raison de dire qu'il était impossible d'aimer et d'être sage tout à la fois, Timonidès retourna à ses cartes et instruments et recalcule les étoiles de son maître, tenant compte de la comète qui venait d'apparaître dans la maison astrologique de Sebastianus, et de l'étoile filante inattendue qui avait frôlé Mars...

Il se figea, et son petit déjeuner d'aubergines à l'ail remonta dans sa gorge.

Non!

Il eut envie de hurler contre l'injustice de la vie. Les dieux étaient pervers. Ils jouaient avec lui, le tourmentaient. Ils lui avaient donné des lueurs d'espoir pour mieux les anéantir.

La fille était à Babylone.

Pas de doute. L'horoscope de Sebastianus avait changé. Les chemins des deux amoureux étaient sur le point de se croiser.

Si bien qu'une fois de plus Timonidès devrait mentir. Il ne pouvait permettre à Ulrika de se joindre à la caravane. Nestor s'était bien conduit depuis Antioche. Mais si elle revenait, tout pouvait basculer d'un moment à l'autre.

— Maître, appela-t-il en se levant. Je l'ai enfin trouvée. Les étoiles ont révélé l'endroit où est Ulrika.

Sebastianus lui adressa un sourire si plein d'espoir que Timonidès redouta que l'aubergine ne remonte pour de bon.

— Elle est toujours à Jérusalem, affirma-t-il, ravalant sa bile. Avec sa mère et les siens.

Le sourire de Sebastianus se mua en un froncement de sourcils.

— Tu en es sûr ?

— Les étoiles ne mentent pas, maître. Même si elle devait quitter Jérusalem aujourd'hui, elle n'arriverait pas à Babylone avant des

semaines. De toute façon, maître, aucun voyage n'est prévu dans son avenir.

La déception qu'il lut sur le visage de son maître transperça le cœur du vieil homme. Il l'aimait presque autant qu'il aimait Nestor. Maudissant sa vie, maudissant ses parents qui l'avaient abandonné sur une décharge, maudissant Babylone, les dieux et même les étoiles, Timonidès reprit :

— Il y a autre chose. La comète d'hier soir et l'étoile filante près de Mars indiquent que nous devons partir immédiatement. Nous ne pouvons rester un jour de plus dans cette cité. C'est vital, maître.

— Mais le solstice d'été ne sera pas célébré avant plusieurs jours !

— Maître, les pires calamités vont s'abattre sur cette caravane si nous tardons. Aujourd'hui est le jour le plus propice à notre départ. Les dieux ont été très clairs.

Les sourcils froncés, Sebastianus pesa sa décision.

Durant son séjour à Babylone, il avait tenté de se renseigner autant que possible sur la Chine. Les informations étaient rares. Les marchandises de ce pays lointain n'arrivaient jamais directement. Un rouleau de soie chinoise pouvait passer entre les mains de vingt négociants avant d'apparaître sur le marché babylonien. Il en allait de même pour l'information. Les noms, en particulier, voyageaient mal, si bien que chaque homme à qui il parlait, chaque carte qu'il consultait appelait différemment les villes et les repères géographiques.

L'un d'eux, cependant, semblait revenir régulièrement. La cité où l'empereur de Chine possédait son trône. Sebastianus avait enfin un nom, qu'il gardait dans son esprit comme une étoile fixe.

— Très bien, dit-il à regret. Où est Primo ? Timonidès, envoie quelqu'un le chercher en ville.

— Oui, maître, acquiesça Timonidès, soulagé.

Plus tard, dans la prochaine ville, vallée ou montagne, lorsqu'ils seraient assez éloignés de la menace que représentait Ulrika, il comblerait les dieux d'offrandes, ferait pénitence et s'imposerait le jeûne et l'abstinence sexuelle si nécessaire - il ferait tout pour rentrer dans leurs bonnes grâces.

— Que Primo revienne au plus vite, ordonna Sebastianus, avant de pivoter sur ses talons et de rentrer sous sa tente, composant déjà en

pensée la lettre qu'il allait écrire à Ulrika et laisser aux bons soins du Maître des caravanes.

De l'autre côté du fleuve, dans le quartier ouest de la cité, à l'ombre du temple de Shamash, Primo le légionnaire retraité, intendant en chef de la villa Gallus à Rome promu commandant en second de la caravane de son maître à destination de la Chine, était allongé sur le dos tandis qu'une prostituée massait son gros pénis. Il ne songeait pas à la femme ni à ses caresses mais au long périple que ses hommes spécialement entraînés et lui étaient sur le point d'entreprendre. Il passait mentalement en revue les tâches dont il devait s'acquitter ce jour-là : derniers approvisionnements en nourriture et en armes, répartition des corvées.

La prostituée l'enfourcha sans un mot, obéissant à l'instruction qu'il donnait toujours : « Ne parle pas. » Primo ne pouvait prendre du plaisir auprès d'une femme que si elle restait anonyme - et même alors, il ne s'agissait pas vraiment de plaisir, mais de l'assouvissement d'un besoin.

Le vétéran des campagnes militaires résolut de confier à son meilleur archer, un Bithynien appelé Zipoites, la tâche de glaner des renseignements durant le voyage - il était assez solidement bâti pour avoir l'air gras sous une robe de marchand, et personne ne soupçonnerait sa force ni son adresse au combat. Oui, c'était Zipoites qu'il enverrait dans les tavernes, pour qu'il y bavarde avec les habitants de la région. Zipoites, en outre, pouvait tenir l'alcool, contrairement à d'autres, qui devenaient bavards en buvant. Il était doué pour obtenir des informations de...

Un grognement guttural lui échappa alors qu'il atteignait l'orgasme. Après, il resta immobile quelques instants pendant que la femme quittait le lit et enfilaient une robe pour dissimuler sa nudité. Au-dehors, la ville de Babylone était animée de sa rumeur habituelle, les citoyens allant et venant d'un pas pressé dans les rues étroites, concentrés sur leurs propres désirs, espoirs, craintes et inquiétudes. Ils se préparaient aux fêtes du solstice d'été prévues la semaine suivante, et à la saison de chaleur et de poussière qui s'ensuivrait.

Cependant, Primo ne se souciait pas de cette ville ni de ces gens. Sa tâche consistait à faire en sorte que son maître, Sebastianus Gallus, atteigne la Chine sans encombre et que leur mission diplomatique à l'est soit un succès.

Et puis il y avait sa tâche secrète, ordonnée par l'empereur Néron en personne...

Tout en remettant ses vêtements - son vieil uniforme de soldat, tunique blanche, cuirasse, sandales militaires lacées jusqu'au genou -, Primo cracha par terre. Il était amer d'avoir été recruté par le réseau d'espions de l'empereur. Il obéirait, bien sûr. Sa loyauté allait peut-être à son employeur, l'homme qui l'avait sauvé d'une vie de mendiant dans les rues, mais un devoir plus grand le contraignait, en tant que soldat, à témoigner sa fidélité à l'empereur et à l'empire. Même si cela signifiait trahir l'homme qu'il aimait.

En sortant, il plongea la main dans la petite bourse en cuir à sa taille où se trouvaient son argent et son porte-bonheur - une pointe de flèche en bronze retirée de sa poitrine par un médecin militaire qui avait déclaré qu'il était l'homme le plus chanceux de la terre, car la flèche des Barbares n'avait manqué son cœur que d'un fil.

Primo lança par terre une pièce à l'effigie d'un empereur, ce qui prouvait son authenticité. Il ne regarda pas le visage de la prostituée. Elles ne regardaient jamais le sien.

Il descendit la rue des Catins, songeant que ces brèves étreintes le satisfaisaient de moins en moins. Certes, il n'avait aucun mal à avoir une érection ou à atteindre l'orgasme, mais il éprouvait peu de plaisir.

Il se surprit à penser à une femme qu'il avait rencontrée très longtemps auparavant, la femme à qui il avait donné son cœur.

Un jour que son régiment traversait un petit village anonyme, le centurion l'avait envoyé en éclaireur, en quête du forgeron. C'était le printemps, Primo s'en souvenait : le parfum des fleurs embaumait l'air, des nuages blancs et vaporeux flottaient dans le ciel bleu, la brise fraîche était pleine de promesses. Il s'était engagé dans une venelle, et avait soudain été encerclé par un groupe de jeunes gens armés de gourdins et de poignards, apparemment décidés à s'en servir.

La haine à l'encontre des soldats romains était répandue dans l'empire, surtout dans les régions récemment conquises, aussi Primo savait-il que la colère de ces hommes était neuve, et vive. Ils allaient l'attaquer instinctivement et ne réfléchirait que plus tard à leur action, quand on les clouerait à la croix. Certain qu'ils allaient le tuer - il était largement en situation d'infériorité -, il songeait vaguement à les mettre en garde lorsqu'une jeune femme était apparue.

« Attendez », avait-elle lancé.

Les villageois avaient cessé d'avancer sur lui.

Elle s'était approchée, portant un enfant contre son sein. Sa tête était recouverte d'un voile, mais son visage aux traits magnifiques était exposé au soleil du printemps.

« Cela ne te concerne pas, fille de Zébédée, avait grogné l'un de ses attaquants. C'est une affaire d'hommes.

— Et est-ce aussi l'affaire des hommes que de faire des veuves de leurs épouses et des orphelins de leurs enfants ? Honte à vous.

— Rome est le mal ! » cria un autre homme.

Et ils recommencèrent à avancer.

Mais elle se mit devant Primo, qui respira la senteur douce de ses cheveux voilés.

« Ce soldat n'est pas Rome. Il n'est qu'un homme. Retournez chez vous avant qu'il ne soit trop tard pour nous tous. »

Ils hésitèrent. Palpèrent leurs gourdins. Se regardèrent, regardèrent le nourrisson qui dormait dans ses bras et enfin, ils se détournèrent et s'éloignèrent.

La jeune femme fit face à Primo.

« Ce n'est pas ta faute, Romain. Tu ne fais que ton travail. Va en paix. »

Et Primo, le soldat dont le cœur avait la dureté d'un roc, tomba amoureux.

Il la suivit des yeux, mince silhouette drapée d'un long voile aussi bleu que le ciel, et resta figé sur place, comme si le monde s'était arrêté et que seuls l'habitaient cette jeune mère et lui. Elle ne lui avait pas souri, mais n'avait pas non plus montré de révolte, en dépit de sa laideur. Elle l'avait simplement regardé - il avait vu ses traits adorables, entendu sa voix harmonieuse...

Encore maintenant, à ce souvenir, Primo était ébranlé par une intense émotion. Elle était intervenue pour le défendre.

Même si elle avait agi pour épargner à ses voisins le courroux et le châtement de Rome, elle avait posé sur lui son regard limpide et dit que ce n'était pas sa faute. Et il était tombé amoureux, irrévocablement et sans condition. Il avait su qu'il l'aimerait aussi longtemps qu'il vivrait, et qu'il n'aimerait jamais aucune autre femme

comme elle.

Une puanteur soudaine parvint à ses narines, l'arrachant à la nostalgie des souvenirs. Il plissa le nez et se tourna en direction des relents nauséabonds. Des corps pourrissaient sur les remparts de la cité. La plupart avaient eu les mains ou les organes génitaux coupés, selon leur crime : vol ou viol. La justice de Babylone était expéditive. Un voleur avait la main tranchée, était suspendu par les chevilles et laissé là jusqu'à ce que mort s'ensuive. Son agonie pouvait durer des jours entiers. Aux yeux de Primo, ce châtiment était extrême. Sans doute le voleur avait-il volé un riche, car qui se serait soucié qu'il ait dépouillé un pauvre ?

Telle était la justice dans le monde. Elle favorisait les riches, aucun doute là-dessus.

Et parmi eux, les empereurs.

« Surveillance les faits et gestes de Gallus », avait ordonné le jeune Néron ce soir-là, dans la pièce attenante à la salle d'audience impériale. « Souviens-toi de ce qu'il dit, observe la manière dont il se présente et présente Rome aux potentats étrangers. »

Nous ne pouvons tolérer qu'un ambassadeur fasse passer ses propres intérêts en premier. Tu me rapporteras toute action ou parole qui puisse être considérée comme de la sédition ou de la trahison. »

Cette pensée lui fit froncer les sourcils, et son visage en fut enlaidi d'autant. Il ferait son travail, mais cela lui déplairait.

— Monsieur !

On l'appelait de l'autre bout de la ruelle. Primo reconnut un esclave de la caravane. L'homme était à bout de souffle, épuisé par sa course.

— On m'a envoyé vous chercher d'urgence. La caravane part aujourd'hui.

Primo le regarda avec surprise. Puis, songeant qu'il était largement temps, se mit à courir vers la porte d'Enlil.

Pendant que Sebastianus allait et venait le long de la caravane, vérifiant chameaux et chevaux, donnant des instructions de dernière minute, tapotant des dos et affirmant aux hommes qu'une grande aventure les attendait, Timonidès alla secrètement rendre visite au Maître des caravanes que Sebastianus avait vu quelques instants plus tôt, et à qui il avait confié une lettre pour Ulrika.

L'astrologue savait que Sebastianus avait également prié l'homme de transmettre un message verbal à la jeune fille blonde si elle venait se renseigner : « Dis-lui que nous sommes partis la veille du solstice d'été. Dis-lui que nous attendrons à Basra jusqu'à la prochaine pleine lune. De là nous prendrons la vieille route du nord pour Samarkand. » Et Sebastianus avait récompensé l'homme d'une pièce d'argent.

Timonidès chargea ce dernier d'un nouveau message, et c'est une pièce d'or qu'il lui donna pour stimuler sa mémoire. Cela fait, il regagna le convoi, enfourcha son âne et fit signe à son maître qu'il était prêt.

Sebastianus se tourna une dernière fois vers l'ouest, se représentant un visage aux yeux bleus encadré de cheveux blonds, et murmurant une prière pour la sécurité d'Ulrika. Puis il pivota sur sa selle et fixa la route de l'est, où déserts, rivières et montagnes l'attendaient.

Ainsi qu'une cité de légende appelée Luoyang.

La procession de Mardouk sembla durer une éternité. Mourant d'impatience, Ulrika fut tentée d'abandonner la charrette et de partir à pied. Cependant, personne n'osait esquisser un geste durant l'apparition en public du dieu suprême de Babylone, et elle dut se résigner à attendre.

Enfin, les derniers joueurs de tambours, prêtres et soldats à cheval étant passés, le marchand de lin fouetta ses ânes pour les faire avancer. Arrivée au lieu de rassemblement des caravanes, vaste et grouillant d'hommes et d'animaux au milieu d'énormes piles de marchandises, Ulrika alla droit à la tente du Maître des caravanes.

Il plissa son nez bulbeux.

— La caravane de Gallus ? Oh, elle est partie il y a plus d'un mois. Elle est loin à l'heure qu'il est.

Le Grec lui avait donné une pièce d'or pour ce mensonge. Pour une somme pareille, il n'aurait pas hésité à affirmer qu'ils étaient partis un an plus tôt !

— Ceci est pour vous, ajouta-t-il en lui tendant un petit rouleau de papyrus.

Elle l'ouvrit rapidement. C'était une lettre de Sebastianus, écrite en latin.

Ulrika chérie, les étoiles ont décrété que nous devons partir en avance.

C'est le cœur lourd que je quitte ce lieu, car j'avais espéré t'avoir à mes côtés pour ce voyage vers les fabuleuses terres inconnues. Mais je pars aussi avec joie, sachant que je vais bientôt réaliser le rêve de toute ma vie en visitant la lointaine Chine. Je t'emporte dans mon cœur, Ulrika. Tu seras dans mes pensées et dans mes rêves. Et quand je me tiendrai devant le trône de l'empereur de Chine, tu seras à mes côtés.

Je prie, ma chérie, pour que tu reçoives cette lettre et que tu m'attendes à Babylone. Je t'aime.

— Savez-vous quelle route la caravane a empruntée ? demanda-t-elle, les yeux pleins de larmes.

L'homme fronça les sourcils. Gallus lui avait laissé des instructions explicites, mais la pièce d'or exigeait sûrement qu'il mente sur ce point aussi.

— Ils devaient embarquer dans des bateaux au golfe. Ils doivent être en pleine mer à présent.

Anéantie par la déception, Ulrika remercia l'homme et repartit vers les immenses tours de Babylone, tournant le dos à l'horizon de l'est où l'on apercevait encore, dans la lumière mourante du jour, la poussière soulevée par la grande caravane qui venait de partir pour la Chine.

Chapitre 20

Ulrika avait découvert que Babylone, située au carrefour de l'Orient et de l'Occident, était une cité cosmopolite, tolérante envers toutes les religions. N'importe quel étranger à la ville pouvait y trouver le dieu ou la déesse de son choix. Les visiteurs grecs se rendaient aux sanctuaires dédiés à Aphrodite, Zeus et Diane. Les Romains, lorsqu'ils n'étaient pas en guerre avec la Perse, fréquentaient les temples consacrés à Jupiter ou à Vénus. Les Phéniciens pouvaient offrir des sacrifices à Baal, les Égyptiens à Isis et Osiris, les Perses à Mithra. Et naturellement, les dieux propres à Babylone, Mardouk et Ishtar, occupaient les temples les plus magnifiques de tous.

Ulrika les avait tous visités, s'entretenant avec des prêtres, des oracles et des femmes connues pour leur sagesse afin d'approfondir sa discipline. Elle méditait chaque soir, mais bien qu'elle parvînt à faire naître des visions, celles-ci ne duraient pas longtemps. Elle s'endormait, ou son esprit vagabondait, et elle perdait sa concentration. Alors que les diverses religions avaient chacune leurs formes de prière, aucune ne pouvait la mener sur le chemin d'une méditation plus profonde.

Elle avait aussi cherché à se renseigner sur l'endroit où se trouvaient les bassins cristallins de Shalamandar, sans succès.

Depuis qu'elle était arrivée dans cette grande cité sur l'Euphrate, le cœur d'Ulrika était avec Sebastianus. Elle priait pour qu'il fasse bonne route vers la Chine, et lisait sa lettre chaque nuit. Elle avait pris l'habitude de lui parler avant de s'endormir, revoyant en pensée son beau visage, son sourire, se remémorant sa force et la sensation que lui avaient laissée ses caresses la dernière nuit à Antioche, lorsqu'il lui avait déclaré son amour. Étendue sur sa couche alors que Babylone dormait d'un sommeil fébrile, elle parlait tout bas à Sebastianus, lui relatait sa journée, ce qu'elle avait accompli, l'assurant qu'il était dans ses pensées et dans son cœur du matin jusqu'au soir, espérant que Mercure, messenger des dieux et saint patron des marchands et négociants, emporterait ses paroles à son bien-aimé.

Ulrika louait dans la rue Enlil une petite chambre à une veuve, Nanna, qui subvenait à ses besoins et à ceux de ses cinq enfants en

décorant des œufs honorant la déesse Ishtar. Nanna possédait un grand talent et une grande délicatesse, sculptant des motifs dans des œufs en argile, ou peignant des coquilles vidées de leur contenu. De tels œufs étaient un cadeau fréquent pour la famille et les amis, ainsi qu'une offrande favorite dans les temples de Babylone. En échange du gîte et du couvert, Ulrika aidait Nanna à s'occuper de ses cinq petits. Elle faisait aussi bénéficier les habitants du quartier de ses connaissances, prescrivant des élixirs et des fortifiants, perçant des abcès, mettant des enfants au monde - toutes choses que sa mère lui avait apprises à Rome.

Cependant, Ulrika prenait également le temps de se rendre au point de rassemblement des caravanes au sud de la cité afin d'interroger les marchands revenant de l'est pour savoir s'ils avaient des nouvelles de Sebastianus. Les dernières remontaient à six mois : un marchand de chameaux bactriens avait entendu dire que l'expédition de Gallus avait réussi à franchir sans encombre les cols traîtres de Samarkand. Ulrika n'avait rien appris depuis.

Elle se tenait debout au soleil du marché, les gens s'affairant autour d'elle sans la remarquer. Avec sa robe tissée à la main, toute simple, et son voile sur les cheveux, rien ne la distinguait des autres jeunes femmes de Babylone, hormis la boîte en bois qu'elle portait en bandoulière, et que des hiéroglyphes égyptiens et des signes cunéiformes babyloniens identifiaient comme un coffret à médecine.

Ulrika songeait à ce qu'elle allait acheter avec l'argent qu'elle venait de gagner pour avoir percé un abcès quand elle se figea subitement. Devant l'étal d'un marchand d'oignons, de poireaux et de lentilles, un gros chien gris était assis sur le sol poussiéreux.

Ulrika n'aurait su dire pourquoi elle s'était arrêtée, ni pourquoi l'animal avait éveillé son intérêt. C'était un chien ordinaire, et la place du marché regorgeait d'animaux - oies et poulets, canards et colombes dans des cages, oiseaux exotiques ou faucons attachés à leur perchoir. Des porcs couinaient et des chèvres bêlaient dans des enclos tapissés de paille, des chats et des chiens - destinés à être mangés ou sacrifiés - tournaient en rond dans de petites cages. Il y avait même des serpents qui se dressaient au son des flûtes des charmeurs, et des scorpions accrochés sur le visage des mystiques, à la stupeur des badauds.

Pourtant, Ulrika ne pouvait détacher son regard d'un simple chien.

Ou plutôt... d'un loup.

Elle n'avait pas eu d'autre vision du loup depuis la nuit passée dans

le désert de Judée, lorsque ce dernier l'avait menée à la tombe secrète. Elle le fixait, submergée d'étonnement et de curiosité. Alors, gardant les yeux sur la vision, elle ralentit sa respiration, chassa toute autre pensée de son esprit et se concentra intensément.

—Conduis-moi, souffla-t-elle. Montre-moi le chemin.

Le bel animal se leva et s'éloigna, se faufilant à travers la foule. Il mena Ulrika à une arche en pierre qui donnait sur une petite place bordée de tous côtés par des maisons aux portes en bois et aux volets clos. Un homme se tenait au milieu d'un groupe de gens qui tous l'observaient. De telles scènes étaient fréquentes à Babylone, où l'on voyait nombre de magiciens, conteurs, devins et nécromanciens.

Contrairement à ces derniers, toujours vêtus de couleurs vives pour attirer les regards, l'homme qui se tenait au centre de cet attroupement silencieux portait un habit discret, modeste. A en juger par les longues boucles qui encadraient son visage, le châle à rayures bleues bordé de blanc, et les lanières de cuir sur ses bras et autour de son front, c'était un Juif dévot. Ceux qui l'entouraient étaient d'un calme étrange. Au lieu de parler fort, de jouer des coudes, ils ne disaient rien, et Ulrika remarqua brusquement que le petit groupe était surtout composé de femmes et d'esclaves. Quelques hommes se tenaient en retrait, les bras croisés, l'air sceptique.

En outre, nombre de membres de l'assistance souffraient de blessures ou de maladies. Cet homme faisait-il des miracles ? Babylone regorgeait de tels guérisseurs.

Debout près d'une femme, le Juif levait les mains tout en psalmodiant doucement. A la surprise d'Ulrika, la femme psalmodiait de même. Ils priaient ensemble, devina-t-elle.

Tous les observaient en silence, écoutant le murmure de leurs voix, et Ulrika lisait sur les visages une attente mêlée d'espoir.

—Excusez-moi, murmura-t-elle, s'adressant à une femme qui passait. Qui est cet homme ?

—C'est le rabbi Judah. Il vient d'arriver de Palmyre. On dit qu'il accomplit des miracles.

Ulrika reporta son attention sur le groupe, et constata que la femme s'était mise à sangloter. Elle se couvrait le visage de ses mains et baissait la tête, en larmes. Le faiseur de miracles posa une main sur son épaule.

—Comprends-tu à présent, ma sœur ?

Elle acquiesça, trop émue pour parler.

Le petit groupe commença à s'agiter. C'était au tour de quelqu'un d'autre. Pourtant, on ne se bousculait ni ne se pressait, on n'appelait pas ni ne brandissait des pièces. Ces gens avaient-ils été avertis à l'avance de se montrer respectueux envers Judah, ou sentaient-ils instinctivement qu'ils devaient se conduire ainsi ?

La femme s'en alla - après avoir tenté de donner à Judah des pièces qu'il refusa - et la tension devint palpable au sein du rassemblement, chacun espérant être choisi par le faiseur de miracles. Cependant, à la déception générale, le Juif, un homme d'âge moyen, s'éclaircit la voix et prit la parole :

—Frères et sœurs, que la compassion et la paix soient avec vous, et que charité soit accomplie. Souvenez-vous de ceci : rien n'est perdu, tout est caché. Demandez, et l'on vous donnera. Cherchez, et vous trouverez. Le pardon mène à la rédemption, car on doit se souvenir des bonnes actions d'un homme et non de ses péchés. Mais sachez ceci par-dessus tout : la mort n'existe pas, il n'y a que la vie éternelle tant que vous restez dans l'amour de Dieu. Puisez aussi du réconfort dans la certitude que Dieu a un plan divin, dont le but ultime est le bien de l'humanité. Nous n'avons qu'à obéir à sa Loi secrète et nous serons sauvés.

Le groupe se dispersa paisiblement, laissant Ulrika perplexe. Il n'y avait pas eu de tour de magie spectaculaire, pas de poudres explosives, pas de transformation de vin en eau, pas de guérison immédiate de patient souffrant de cécité ou de paralysie, et pas davantage de foule en délire comme sur d'autres places où se produisaient des faiseurs de miracles.

Pourquoi le loup l'avait-elle menée ici ?

A cet instant, le rabbi se tourna vers elle et plongea son regard droit dans le sien. Ulrika eut l'extraordinaire impression que quelque chose volait à travers les airs, lui effleurait les yeux comme des ailes invisibles, et plongeait jusqu'au centre de son âme. Elle retint un cri, paralysée sur place.

Judah s'approcha d'elle. Il boitait. Il sentait le pain et les oignons, et une coquille de pistache était accrochée à la barbe prodigieuse qui se déployait sur son torse imposant.

—Ma bénédiction, ma fille, dit-il en araméen. Que cherches-tu ?

Les gens s'éloignaient de la petite place, et Ulrika se demanda pourquoi il s'adressait à elle en particulier.

—Êtes-vous un mystique, vénérable père ? demanda-t-elle.

Il sourit.

— Je suis un indigne serviteur de Dieu, gloire et majesté à Lui.

Elle suivit des yeux la femme explorée, qui passait sous une arche en pierre flanquée de deux vendeurs assoupis au soleil.

— Cette chère sœur avait perdu quelque chose et maintenant elle sait où le trouver, dit Judah, devinant sa question. Mais tu cherches aussi quelque chose, ma fille. Puis-je t'aider ?

Ulrika fouilla son visage tanné, guettant des signes de duplicité. Cependant, les yeux de Judah étaient ouverts et honnêtes, ses traits dénués de la moindre trace de ruse. Contrairement aux charlatans habituels, il n'avait pas demandé d'argent pour ses services. Il vint à l'esprit d'Ulrika qu'il était sincère - il lui rappelait Sebastianus -, si bien qu'elle dit :

—J'apprends à méditer, mais je n'arrive pas à me concentrer. C'est une forme de prière, m'a-t-on dit, et j'ai pensé...

Il acquiesça.

—Viens partager notre pain.

Ulrika s'était attendue à être en compagnie d'une petite famille, en privé, mais la demeure de rabbi Judah était ouverte à tous. Une foule de gens se pressaient dans la cour, de tous âges et de tous milieux. La réunion était gaie et pleine de bonne humeur, entrecoupée de chants, révélations et témoignages. Judah demanda le silence et fit un sermon à l'assistance excitée, délivrant un message sur la Fin des Jours et l'approche d'une ère nouvelle, qu'il appelait « le royaume ».

Louanges et chansons s'élevèrent tandis qu'il circulait d'un groupe à l'autre, bénissant les gens et les remerciant d'être venus. Lorsqu'il atteignit Ulrika, il l'enveloppa d'un long regard scrutateur.

—Pourquoi désires-tu apprendre la méditation ?

—Honorable rabbi, répondit-elle, j'ai des visions. Elles sont inexplicables, viennent au hasard et semblent dénuées de sens. Je

cherche une manière de les ordonner et d'apprendre à les utiliser à bon escient.

—Nombre de nos fidèles ont des visions et l'expérience de phénomènes spirituels. Certains sont même touchés par l'Esprit et parlent des langues mystérieuses. Viens, il faut que tu parles à Miriam.

Judah la conduisit à l'intérieur de la maison, qui était plus calme, moins fréquentée. Une femme d'âge moyen tout de marron vêtue, les cheveux recouverts d'un voile, était assise sur une chaise. Plusieurs personnes se tenaient sur le sol à ses pieds.

—Comme Deborah autrefois, ma femme Miriam est prophétesse. Comme Deborah, elle ne prédit pas l'avenir mais entend des messages de Dieu qu'elle transmet aux autres.

Judah présenta la jeune femme à son épouse, qui prit les mains d'Ulrika dans les siennes.

—Ne sois pas troublée, enfant, car tu es bénie. Dieu t'a accordé un don.

—Je ne sais pas m'en servir, avoua Ulrika. Je m'entraîne à pratiquer la méditation, mais je n'arrive pas à me concentrer assez longtemps. Je m'endors ou mon esprit vagabonde.

Miriam plongea son regard dans le sien.

—Jeûnes-tu avant de méditer ?

—Non.

—Le jeûne débarrasse le corps des impuretés qui nuisent à la clarté de la prière. Il aide aussi à rester éveillé. La faim aiguise les sens, ton esprit cessera de vagabonder. Écoute-moi, et tu réussiras.

—Merci, honorée mère.

—J'entends le doute dans ta voix. Laisse-moi te dire ceci, enfant : ce don est semblable à une maison emplie de merveilleux trésors. Tu ne sais pas comment pénétrer à l'intérieur, mais, lorsque tu en fais le tour, tu aperçois par la fenêtre des choses fabuleuses. Est-ce ainsi que tu vois le don spirituel que tu possèdes ?

—Oui, murmura Ulrika.

—Il te faut trouver la porte, enfant, et la clé qui ouvre la serrure. Lorsque tu seras entrée, le trésor t'appartiendra.

—La clé ! s'exclama Ulrika, se souvenant des paroles de la voyante égyptienne. La méditation est-elle la clé ?

—Je l'ignore, répondit Miriam. Mais tu cherches un endroit, n'est-ce pas, l'endroit où est née ton âme ? Tu dois le trouver car il est essentiel à ton chemin spirituel. Je sens que tu t'es écartée de ce chemin et que tu dois le reprendre.

—C'est ce que l'on m'a dit. Savez-vous où est Shalamandar ?

—Je ne sais rien de Shalamandar, mais il y a quelqu'un qui sait. Il t'y emmènera.

—Qui ? demanda Ulrika, gagnée par l'excitation.

Miriam ferma les yeux et, se balançant sur sa chaise, murmura des paroles qu'Ulrika ne comprit pas - cela ne ressemblait même pas à une langue mais à une sorte de charabia. Lorsqu'elle se tut, l'épouse du rabbi ouvrit les yeux.

—Tu dois te rendre en Perse et sauver un prince et son peuple.

—Un prince !

Ulrika fronça les sourcils.

—Comment puis-je sauver un prince ?

Si tu ne le fais pas, ce sera la fin de sa lignée. Son peuple disparaîtra.

—Est-ce ce prince qui m'emmènera à Shalamandar ? Est-ce lui qui me donnera la clé ? Pouvez-vous me dire son nom ?

—Toutes les réponses se trouvent en Perse. Va en paix, mon enfant.

LIVRE VI

Chapitre 21

Debout sous le couvert des arbres, il surveillait la taverne, les allées et venues des clients, leurs lanternes brillantes qui transperçaient l'obscurité.

Il l'avait suivie jusque-là, depuis le village précédent, suivant ses traces le long du sentier de montagne avec autant de précaution qu'il l'aurait fait pour un chevreuil. Elle ne s'était rendu compte de rien - cette jeune femme aux cheveux blonds et à la démarche assurée. Son manteau enveloppait des pieds à la tête sa mince silhouette élancée, ses bagages solidement attachés sur son dos et en travers de ses épaules. Elle semblait forte, mais pour autant qu'il pût en juger, elle ne portait pas d'arme. Et elle voyageait seule, ce qui était inhabituel, mais allait lui faciliter la tâche pour l'enlever.

Dès qu'elle sortirait de la taverne, il suffirait d'un geste rapide...

— Je pense pouvoir vous aider, monsieur, déclara Ulrika.

— Personne ne peut m'aider, se lamenta l'homme. Mille diables tourmentent ma tête. Ils font tourner le monde autour de moi pour s'amuser. Je ne peux pas dormir. Je vais devenir fou. Je ne demande qu'à mourir !

—Monsieur, insista Ulrika d'un ton apaisant tandis que les autres clients de la taverne, voyageurs et villageois rassemblés pour lutter contre la froideur nocturne, observaient la scène avec intérêt. J'ai déjà vu cette affliction, et je sais la traiter. Si vous me permettiez seulement de vous toucher...

Le pauvre homme se plaignait à voix haute lorsqu'elle était entrée dans l'estaminet et s'était assise près du feu. Un Perse bedonnant à la barbe filandreuse, des cernes sous les yeux. Il expliquait à ses compagnons que le mal l'empêchait d'exploiter sa petite ferme, l'empêchait même de marcher, jusqu'au moment où Ulrika s'était levée et approchée de lui pour lui proposer ses soins.

C'était ainsi qu'elle voyageait depuis quatorze mois - allant d'une bourgade à l'autre, gagnant sa vie grâce à ses talents de guérisseuse, toujours sur la route, jamais au même endroit plus d'une journée ou d'une nuit, gardant ses distances, l'esprit concentré sur un unique but - trouver le prince qui avait besoin de son aide.

Quand Miriam lui avait déclaré qu'elle devait secourir un inconnu en Perse, Ulrika l'avait crue sans hésiter. En partie parce que Miriam avait la réputation d'être prophétesse, mais aussi parce qu'elle était née dans ce pays. Ce voyage faisait partie de son destin.

Une autre raison l'avait incitée à entreprendre ce périple. Lorsque sa mère et elle avaient traversé cette contrée au riche passé, Ulrika n'avait que trois ou quatre ans. Un jour, elles avaient rencontré un très bel homme assis sur un trône, vêtu de robes splendides. Il était coiffé d'un haut chapeau rond et ses cheveux tombaient en boucles épaisses jusque sur ses épaules. Il avait une barbe extraordinaire, qui couvrait son torse et descendait sur sa taille, en tortillons serrés. Il tenait d'une main un bâton et de l'autre, étrangement, une fleur. Devant lui, de l'encens brûlait dans un encensoir en or.

Ulrika ne se rappelait pas si sa mère et elle avaient séjourné chez ce noble personnage, si elles avaient dîné avec lui ou même dormi chez lui. Elle avait oublié son nom. En revanche, sa magnifique apparence l'avait frappée au point qu'elle s'en souvenait dans les moindres détails. Était-il le prince dont Miriam avait parlé ? Cela semblait probable. Peut-être vivait-il près des bassins de cristal de Shalamandar. En reprenant le chemin que sa mère et elle avaient suivi pour quitter la Perse dix-huit ans auparavant, elle le croiserait forcément.

La tâche s'était révélée beaucoup moins simple que prévu. Elle suivait cette route depuis plus d'un an à présent ; à vrai dire, elle approchait de son terme, et n'était pas plus avancée concernant l'identité de cet homme, ou l'endroit où le trouver.

Ulrika pria le fermier de s'allonger sur une longue table, et tout le monde s'approcha pour regarder. Hommes et femmes portaient des vêtements en laine des montagnes, et leurs traits présentaient les caractéristiques distinctives de l'antique peuple des Parthes et de leurs envahisseurs grecs.

Ulrika marqua une pause, regardant une niche pratiquée dans le mur du fond, où vacillait la lueur d'une lampe solitaire. Elle avait vu beaucoup de ces niches depuis qu'elle se trouvait dans cette région de montagnes appelée le Pays des Pins Silencieux. C'étaient des sanctuaires dédiés aux dieux locaux, des *daevi* - ce qui signifiait « céleste » ou « brillant » -, des divinités bienfaisantes dont on pratiquait le culte depuis des milliers d'années. Ulrika songea aux statues des dieux et déesses à Rome, aux effigies imposantes de Mardouk dominant les rues de Babylone. Elle songea aux chênes sculptés à

l'image d'Odin en Germanie et au dieu de Rachel près de la mer du Sel, qui n'avait pas d'image du tout. Et là, dans cette contrée isolée, les dieux étaient représentés par des flammes solitaires allumées en permanence.

Les divinités étaient aussi diverses et variées que les gens qui les adoraient.

Elle se plaça au bout de la table.

—Regardez le plafond, s'il vous plaît, dit-elle au fermier.

Elle parlait grec, un langage connu de ces gens, autre vestige de l'esprit de conquête d'Alexandre.

—J'ai le vertige, gémit-il.

—Encore un instant, s'il vous plaît. Dites une prière, cela vous aidera.

Il obéit, murmurant le nom de son dieu trois fois de suite et par trois fois, tout en traçant trois fois d'une main des signes dans l'air, son autre main crispée sur un objet qui ressemblait à une patte de lapin. Ulrika avait appris que, si les religions variaient et même s'opposaient d'un pays à l'autre, la superstition, elle, était universelle. Qu'ils soient guerriers en Germanie, citoyens de Rome, marins à Antioche, nomades en Judée, vendeurs d'oignons à Babylone ou montagnards en Perse, tous les hommes croyaient à la chance et à la malchance, et aux multiples manières d'attirer la première et de repousser la seconde.

Les occupants de la taverne observaient Ulrika en silence tandis qu'elle plaçait les mains de chaque côté de la tête du fermier, puis, doucement, la faisait rouler vers la droite et la gauche, puis lui remettait le visage droit.

—Vite, maintenant. Redressez-vous !

Il s'assit sur la table, droit comme un i, les yeux écarquillés, bouche bée. Les témoins retenaient leur souffle, attendant sa réaction.

—Par les seins d'Ishtar ! Le vertige est parti !

Tous levèrent les bras et poussèrent des cris de joie.

Ulrika était secrètement soulagée, car certaines formes de vertige ne pouvaient être guéries par ce traitement. Mais c'était là une

thérapie toute simple pour un mal qui conduisait parfois les gens au suicide, et elle se réjouissait d'avoir pu aider cet homme.

—Chère dame ! s'écria le Perse, tombant à genoux sur le sol en terre battue. Je suis à jamais endetté envers vous ! J'étais au bord du désespoir, au point que j'allais chercher le Mage et le supplier de m'arracher à ma détresse.

Ulrika l'aida à se relever.

—Le Mage ?

Le Perse cilla telle une chouette.

— Vous n'avez pas entendu parler du Mage ? Mais tout le monde le connaît dans cette région ! Il vit dans la Cité des Fantômes, dans une haute tour, un homme de sang royal, le dernier de sa lignée. On dit qu'il peut accomplir des guérisons miraculeuses, mais encore faut-il le trouver. Chère dame, comment puis-je vous payer de m'avoir sauvé d'un suicide certain ?

Ulrika était cependant trop stupéfaite - *un homme de sang royal, dernier de sa lignée* - pour répondre au fermier.

—Attendez ! Attendez ! reprit celui-ci.

Il retira le cordon qu'il portait autour du cou et le lui offrit.

—C'est la serre d'un griffon sacré, une bête de l'ancien temps qui vous protégera du mal.

Ulrika accepta le talisman - un cordon en cuir au bout duquel était accroché un objet qui ressemblait à la griffe d'un corbeau. Elle le mettrait dans sa boîte de remèdes, avec les autres amulettes et charmes qu'elle avait reçus de patients reconnaissants.

— C'est très gentil, dit-elle. J'ai besoin d'un endroit où coucher ce soir, et si vous pouviez m'indiquer...

— N'en dites pas plus ! Ma maison est la plus humble du village, mais elle est à vous, chère dame ! Je cours avertir ma femme, les dieux la bénissent, qu'une invitée de marque va nous honorer de sa présence ce soir ! Tout le monde vous dira où trouver la maison de Koozog. Suivez le sentier jusqu'à l'enclos de porcs tachetés, et vous trouverez un accueil digne d'une reine !

Trois autres clients s'approchèrent d'Ulrika, demandant

respectivement à être soignés pour un furoncle, un abcès dentaire, et des hémorroïdes. Elle perça les deux premiers, et pour la troisième affliction prescrivit une décoction à base de *hamamélis*, une plante que l'on trouvait en abondance dans la région. Ils la payèrent l'un d'une pièce en cuivre, le deuxième d'un cheveu du prophète Zoroastre, et le troisième d'une poignée de main sincère.

Avant que d'autres n'aillent chercher chez eux des membres de leur famille souffrant de divers maux, Ulrika déclara qu'elle était lasse et devait se reposer, mais qu'elle reviendrait le lendemain matin.

Elle réfléchissait aux paroles du fermier : un homme qu'on appelait le Mage vivait dans la Cité des Fantômes, sur la route que sa mère et elle avaient empruntée des années plus tôt. Ulrika projetait d'y arriver dans quelques jours. Était-il possible que le prince de ses souvenirs - l'homme assis sur un trône magnifique - fut ce Mage ?

Plus optimiste qu'elle ne l'avait été depuis des semaines, Ulrika rabattit sa capuche sur sa tête et sortit dans la nuit froide. Des torches illuminaient le petit enclos comprenant la taverne, les écuries, la basse-cour et les tentes qui abritaient les voyageurs.

Le Mage, songea-t-elle, avec une excitation croissante. De sang royal, dernier de sa lignée...

Était-ce ce qu'on appelait le destin ? Était-ce pour cette raison qu'elle avait été détournée de son chemin ce jour-là ?

Partie en direction d'une petite ville appelée Tirgiz, elle avait dû renoncer à suivre l'itinéraire qu'elle avait prévu à cause d'un arbre tombé en travers de la route.

Plus d'une année s'était écoulée depuis qu'Ulrika avait quitté Babylone, embarquant sur un navire chargé de laine et de céréales. Arrivée au vaste golfe sur lequel débouchait l'Euphrate, Ulrika avait acheté son passage auprès d'une caravane qui transportait des dattes et des figues et comptait les échanger contre des minerais et pierres précieuses. Le convoi avait emprunté une ancienne route royale construite des centaines d'années auparavant par Cyrus, le premier roi des Perses. Le plat pays côtier s'était élevé peu à peu pour former des collines ondulantes, qui à leur tour étaient devenues les montagnes de Zagros. Peu avant la ville d'Al Haza, Ulrika avait quitté la caravane et attendu à une intersection : des moines en route pour un monastère très haut dans les montagnes neigeuses étaient bientôt arrivés. Ils l'avaient emmenée à condition qu'elle s'engage à ne pas leur parler et à ne pas s'asseoir avec eux lors des repas. Ulrika avait été heureuse de

se tenir à l'écart, cheminant à dos d'âne et dormant à la belle étoile. Villages et fermes s'étaient succédé, puis elle s'était jointe à une famille exubérante en route pour un mariage.

L'étape suivante de son voyage devait la conduire tout près de l'endroit où sa mère et elle avaient vécu dix-huit ans auparavant, et où elle était née. Malheureusement, la route était barrée, et le détour nécessaire l'avait amenée à ce hameau où précisément on lui avait parlé d'un prince qui était le dernier de sa lignée.

Ce n'était pas une simple coïncidence, songea-t-elle. Le Mage devait être le prince de ses lointains souvenirs.

C'était là un bon signe - la confirmation qu'elle était sur la bonne route.

Car il était impératif qu'elle trouve les bassins de cristal de Shalamandar.

La pratique du jeûne l'avait aidée à faire apparaître ses visions, mais elle ne parvenait toujours pas à les faire durer assez longtemps pour en interpréter le sens - la belle jeune femme qui hantait le navire à l'insu de son capitaine, la lumière brillante qui accompagnait les moines qui ne se doutaient de rien, la femme avec le bébé qui suivait la procession de mariage.

Qu'était-elle censée faire de telles visions ?

Elle leva les yeux vers la lune de fin d'été, pleine et resplendissante, qui flottait sur le ciel noir. Sebastianus contemplait-il les mêmes étoiles ? Avait-il atteint la Chine ?

D'après ses estimations, il lui faudrait environ trois années pour arriver à la capitale de l'Orient. Peut-être entamerait-il son voyage de retour pour Rome dans un an ?

Je serai à Babylone pour t'y attendre, songea-t-elle avec excitation.

Ulrika frissonna, scrutant l'obscurité en direction de la ferme de Koozog. Resserrant autour d'elle les pans de son manteau, elle n'entendit pas les pas rapides derrière elle, ne vit pas la main puissante surgir devant son visage pour se refermer sur son nez et sur sa bouche. Un bras solide lui entourait la taille, l'empêchant de bouger. Elle sentit qu'on la soulevait, donna des coups de pied et se débattit, tentant en vain de crier.

Elle ne pouvait pas respirer. Ses poumons réclamaient de l'air, mais

la main était trop étroitement refermée sur son nez et sa bouche.

Horri  e, Ulrika vit les ténèbres s'avancer vers elle et l'engloutir, et sombra dans l'oubli.

Chapitre 22

Pourquoi y avait-il tant de cahots ? Le conducteur n'aurait-il pu emprunter une route en meilleur état ? Et quand donc arriveraient-ils à Babylone ? Ce voyage devenait de plus en plus inconfortable. Ses poignets étaient douloureux. Pourquoi donc lui faisaient-ils aussi mal ?

Ulrika ouvrit les yeux. Cilla. Il faisait nuit et elle ne semblait pas être dans un chariot, mais elle regardait le sol. Et il défilait sous elle.

Elle comprit brusquement qu'elle avait les mains liées dans son dos et qu'elle était portée sur l'épaule de quelqu'un, comme un vulgaire sac de blé. Et qu'on l'avait bâillonnée.

Elle se débattit. Aussitôt, son ravisseur resserra sa prise. Elle essaya de lui donner des coups de pied. Il lui bloqua les jambes et referma l'autre bras sur ses cuisses, la tenant fermement. Ulrika continua à lutter, se tortillant de-ci de-là.

—Assez ! entendit-elle ordonner en farsi. Ne bougez pas ! siffla-t-il ensuite en grec.

Elle se démena de plus belle, jusqu'à ce que l'homme s'arrête et la laisse sans cérémonie tomber par terre.

Ulrika se releva et recula tant bien que mal, sans quitter des yeux l'inconnu élançé, au visage sévère, vêtu de fourrures, qui l'avait enlevée. Apparemment indifférent à ses efforts d'évasion, il lui tourna le dos tandis qu'il déposait ses bagages et sa boîte de médicaments.

Elle n'alla pas loin. Ses pieds s'empêtrèrent dans son long manteau. Sa tête et ses épaules heurtèrent quelque chose de dur, elle leva les yeux et vit au clair de lune un énorme sapin au-dessus d'elle. Elle regarda frénétiquement à gauche puis à droite, mais il n'y avait que la forêt dense autour d'elle.

Tout en tentant de desserrer ses liens, elle surveillait son ravisseur du coin de l'œil. Il creusait un trou à l'aide d'un long bâton.

Sa tombe !

Une peur et une détermination nouvelles la submergèrent, lui donnant un regain de forces. Elle parvint à repousser le bâillon, qui tomba sur son menton.

— Qui êtes-vous ? cria-t-elle. Pourquoi m'avez-vous enlevée ?

En un éclair, il fut à côté d'elle, et pressa la lame d'un couteau contre sa gorge.

— Je vous ai dit de ne pas bouger, rugit-il. Vous comprenez ?

Elle hocha la tête.

— Pas un mot de plus, ordonna-t-il. Sinon, c'est moi qui vous ferai taire.

Horriée, elle l'observa tandis qu'il reprenait sa tâche. Quand il eut creusé un trou assez large et assez profond pour contenir un corps, il s'assit et se mit à aiguiser des branches d'arbres en pointes mortelles.

Tremblant sous son manteau, Ulrika tentait désespérément de défaire ses liens. Elle gardait les yeux rivés à l'inconnu, le jugeant à la lueur du clair de lune qui filtrait à travers les frondaisons. A en juger par sa voix, il était jeune. Ses cheveux semblaient noirs. Il était grand et mince, étonnamment fort. Il portait une tunique en fourrure et un pantalon en cuir. Ses bras étaient nus, en dépit du froid, et Ulrika distinguait des muscles puissants, une peau pâle maculée de saleté.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle aussi calmement qu'elle en était capable.

— Peu vous importe mon nom, et peu m'importe de savoir le vôtre, répliqua-t-il sans la regarder. Pour la dernière fois, taisez-vous.

Elle se mordit la lèvre et continua à l'observer en silence.

Il était assis en tailleur sur le sol, face à elle, penché en avant, levant la tête de temps à autre pour écouter la forêt bruisante de sons nocturnes. Pas une seule fois il ne regarda Ulrika, ni ne parla. Enfin, il descendit dans le trou fraîchement creusé, où, pour autant qu'Ulrika puisse en juger dans la pénombre, il planta les piques aiguisées dans le sol. Cela fait, il remonta et couvrit la fosse d'herbes et de buissons.

C'était un piège, comprit-elle.

Comme il s'approchait d'elle et tendait la main vers le bâillon, Ulrika secoua la tête. Il la dévisagea un instant - elle distinguait tout juste des yeux noirs, des cils et sourcils tout aussi noirs - puis murmura :

— Tant que vous ne faites pas de bruit.

Il l'aida à se relever. Ne retira pas les liens qui retenaient ses poignets mais lui indiqua d'un geste de marcher à ses côtés. Ensuite il ramassa ses bagages et le coffret à médecine, et se remit en route.

L'aube pointa à travers les arbres. Ulrika épuisée était sur le point de s'effondrer quand l'inconnu s'arrêta enfin. Il lui fit signe de s'asseoir, disparut dans la forêt et revint avec une outre en peau de chèvre remplie d'eau pure et fraîche. Il la tint à ses lèvres pour qu'elle boive tout son saoul avant d'étancher sa propre soif.

—S'il vous plaît, murmura Ulrika. J'ai très mal aux bras...

Il marqua une pause, baissa les yeux sur elle. Le soleil progressait sur le sol de la forêt, illuminant les troncs d'arbre moussus et noueux et lui offrant une meilleure vue de son ravisseur.

Il était mince et dégingandé - âgé d'une vingtaine d'années, devina-t-elle. Ses cheveux noirs comme de l'encre retombaient en boucles sur ses épaules. Il avait des yeux sombres, un nez long et mince, un menton lisse, imberbe, et des lèvres voluptueuses, presque féminines. A vrai dire, son apparence était soignée pour un homme qui vivait en sauvage au milieu des montagnes.

Plus étrange encore était son teint, étrangement pâle pour un homme si brun. Elle se demanda de quelle race il était issu.

Il dégaina son poignard, se pencha derrière elle et trancha ses liens, puis se dirigea vers les bagages et revint avec un petit sac en tissu qu'il lui tendit. Il contenait des noix et des baies séchées, et Ulrika s'aperçut qu'elle mourait de faim.

— Je ne peux pas faire de feu, dit-il d'un ton d'excuse en s'éloignant, et Ulrika eut la curieuse impression qu'il ne s'adressait pas à elle.

Puis il fit une chose étonnante. Tandis que la forêt s'animait autour d'eux, avec le chant des oiseaux et le souffle d'une brise, il rassembla des brindilles, des feuilles et du petit bois comme pour préparer un feu. Il sortit même un silex et le tint au-dessus de la petite pile, mais ne fit pas jaillir d'étincelle. Il psalmodiait en même temps, récitant une prière dans un dialecte inconnu d'Ulrika. Quand il eut terminé, il porta la main à sa ceinture tressée et en retira un objet qui y était accroché pour le poser à côté du feu qu'il n'avait pas allumé. Celui-ci était en forme de cornet, et couleur du vieil ivoire, long d'une demi-

coudée. Une corne d'animal quelconque, songea-t-elle, munie d'un sceau en or à l'extrémité la plus large, comme si elle contenait quelque chose.

— Je vous en prie, dites-moi où vous m'emmenez.

Il l'ignora, occupé à lancer une longue corde par-dessus une branche. Il en noua une extrémité à l'arbre et laissa l'autre après y avoir pratiqué un nœud. Ulrika devina qu'il préparait un nouveau piège. Tout en travaillant, il levait la tête et écoutait, le corps rigide, vigilant.

— Vous iriez beaucoup plus vite sans moi, dit Ulrika, certaine qu'il essayait d'échapper à des poursuivants.

Il resta silencieux, recouvrit le nœud d'herbes et de feuilles et fit ployer légèrement la branche, l'attachant à l'aide d'une ficelle, de sorte que, lorsqu'on la toucherait, le nœud coulant jaillirait en l'air.

— Laissez-moi ici, suggéra Ulrika. Je ne vous suis d'aucune util...

Un craquement se fit entendre.

Il fit volte-face.

Un nouveau craquement.

Ulrika bondit sur ses pieds.

Ils tendirent l'oreille. Distinguèrent des bruits de pas. Quelqu'un approchait.

— Il faut partir, murmura-t-il, rengainant son poignard et attrapant leurs bagages. Vite !

Ulrika ramassa l'outre et le sac de noix. Alors qu'elle tendait la main vers le nécessaire à médecine que l'inconnu avait posé près du tas de brindilles, elle attrapa la corne d'ivoire et...

Une vision explosa dans son crâne, avec tant de lumière et de netteté qu'elle tituba.

Un immense feu de joie. Des étincelles montant vers le ciel nocturne. Des gens dansant, frénétiques, poussant des cris, jouant du tambour. Sa tête en était pleine. Elle avait le vertige. La peur, la colère, l'espoir, le désir. Des larmes ruisselèrent sur ses joues. Des rires jaillirent en elle. Elle était emportée vers le ciel, lâchée pour retomber sur la terre.

Ulrika sentit une pression sur sa main. La vision s'évanouit. Elle cilla. L'inconnu la foudroyait du regard.

— Ne touchez pas à ça, grogna-t-il, reprenant la corne d'un geste brusque.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas vous offenser.

Il remit en hâte l'objet à sa ceinture.

— C'est sacré. Ce n'est pas pour les incroyants. Partons maintenant.

Ulrika se hâta derrière lui.

Ils n'étaient pas très loin de là quand ils entendirent un hurlement soudain. Ils s'arrêtèrent, marquant une brève pause pour jeter un coup d'œil en arrière, et écouter des cris de colère, un bruit de hache sur le bois.

Le piège avait fonctionné.

— Attendez !

Ulrika trébucha, à bout de souffle.

— Je ne peux pas aller plus loin. Je dois me reposer.

L'inconnu se retourna et lui saisit le poignet, la tirant derrière lui alors qu'elle protestait en titubant. Le soleil était haut dans le ciel à présent, ils avaient marché toute la matinée. Des heures s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'ils avaient entendu leurs poursuivants.

— Je vous en prie, murmura-t-elle.

Il s'arrêta net et Ulrika le percuta, si bien qu'ils faillirent tomber tous les deux.

— Nous sommes arrivés, annonça-t-il, avant de s'élancer devant elle.

Ulrika jeta un coup d'œil autour d'elle et ne vit qu'une dense forêt de chênes et de pins, mouchetée de soleil. Elle regarda avec stupeur son ravisseur disparaître dans un fourré, et réapparaître un instant plus tard, lui faisant impatiemment signe de le rejoindre.

Elle s'approcha des broussailles qui semblaient trop épaisses pour que n'importe qui puisse y pénétrer, et distingua soudain une

ouverture.

Elle s'y glissa et se trouva à l'intérieur d'une petite hutte, habilement camouflée. A sa grande surprise, cet abri de fortune paraissait confortable. Il y avait des tapis sur le sol et des lampes en laiton accrochées au plafond, les petites flammes dorées créant une atmosphère douce.

Au centre de la pièce, étendue sur un lit fait de peaux de bêtes, une jeune fille dormait d'un sommeil fiévreux.

Oubliant sa fatigue et sa faim, Ulrika s'agenouilla en hâte à côté d'elle et toucha son front brûlant.

— Comment va-t-elle ? demanda le montagnard en venant la rejoindre. Je l'ai laissée il y a une journée et demie. Je n'avais pas le choix.

Ulrika souleva les paupières de l'adolescente et examina ses pupilles dilatées. Sentit son pouls rapide. Elle respirait à petits coups.

— Elle est très malade.

— Je ne voulais pas la quitter, dit-il, soulevant la couverture confectionnée en peau de chevreuil pour révéler une vilaine plaie. Elle s'est blessée en tombant. J'ai fait de mon mieux pour la soigner, mais la blessure s'est infectée. Il me fallait trouver de l'aide.

Il regarda Ulrika.

— Je vous ai vue au village. J'ai vu comment vous avez soigné un homme. Et je reconnais ces symboles, ajouta-t-il en désignant les caractères peints sur le côté de la boîte de remèdes. Ne la laissez pas mourir. Vous comprenez ? *Vous ne pouvez pas la laisser mourir.*

Ulrika fixa ses yeux noirs, emplis d'une émotion indicible. Son jeune ravisseur semblait désespéré, effrayé et en colère, mais il était sans doute moins dangereux qu'elle ne l'avait cru tout d'abord.

— Je vais lui donner le remède d'Hécate. Il est fabriqué à base d'écorce de saule, qui est habitée par un esprit très puissant.

— Vous êtes médecin ?

— Non. Ma mère est guérisseuse. Elle m'a appris ce que je sais.

— Vous ne vivez pas ici, en Perse. Ce n'est pas votre pays.

Elle garda les yeux baissés tandis qu'elle versait de la poudre dans un gobelet et la diluait dans de l'eau. La proximité de son ravisseur la mettait mal à l'aise. Elle sentait sa sueur mêlée à l'odeur sauvage des peaux de bêtes, des sapins, de la terre riche.

— Je suis à la recherche de quelqu'un.

Il resta silencieux, mais elle devina sa question.

— Une quête personnelle. Et je crois qu'un homme appelé le Mage pourra m'aider.

Comme il ne disait rien, elle continua à parler.

— Cette jeune fille est-elle votre sœur ? Votre nièce, peut-être ?

L'adolescente avait le même teint étonnamment pâle, les mêmes cheveux noirs comme du jais, mais ils ne pouvaient être père et fille. Elle devait avoir environ treize ans et le jeune homme semblait à peine plus âgé qu'Ulrika.

— Elle vient d'une autre tribu, répondit-il.

Qui partageait les mêmes origines gréco-persanes, Ulrika l'aurait parié.

Il se tourna brusquement vers l'ouverture de la cabane.

— Je vais monter la garde, murmura-t-il avant de retirer la corne d'ivoire accrochée à sa ceinture et de la poser sur la poitrine de la jeune fille. Le dieu de mon peuple est Ahura Mazda, le Sage Seigneur du Ciel, et ceci est de la cendre sacrée qui provient de son premier Temple du Feu. Elle est propre et blanche, et protège contre le mal.

Il se leva, ses cheveux couleur nuit effleurant l'enchevêtrement d'herbes qui constituait le plafond.

Elle s'appelle Veeda, dit-il.

Puis il s'en alla.

Quand il revint, Ulrika était parvenue à faire absorber à la jeune fille quelques gorgées de médicament. Le remède d'Hécate était célèbre pour faire baisser la fièvre, apaiser la douleur et triompher des esprits maléfiques de l'infection. Ensuite, elle avait nettoyé la plaie, appliqué des onguents et un pansement propre. Ulrika ne comprenait pas totalement le processus de guérison - les plus grands médecins grecs ne pouvaient l'expliquer précisément -, mais cette méthode était

ancienne et reconnue, et lorsqu'elle eut terminé, elle fut convaincue que Veeda allait se rétablir.

— Comment va-t-elle ? demanda le jeune homme en s'agenouillant.

— Vous m'avez amenée à elle à temps.

Il acquiesça.

— J'ai prié.

Ulrika avait laissé la corne en ivoire sur la poitrine de l'adolescente.

Elle était intriguée par la cendre à l'intérieur. Elle songea au tas de brindilles qu'il avait préparé, et à la manière dont il s'était excusé de ne pas faire de feu.

— Je ne peux pas faire de feu, répéta-t-il justement à cet instant, sans que ses paroles semblent destinées à Ulrika.

A qui parlait-il donc ?

— Cela attirerait nos poursuivants jusqu'à nous. Il faut que je continue à avancer. Je dois survivre pour que cette jeune fille survive.

Il gardait les yeux rivés à Veeda en parlant, et une fois de plus, Ulrika s'interrogea sur leur relation.

Veeda appartenait à une tribu différente, avait-il dit. Était-elle sa fiancée ?

— Je vais chercher de quoi manger, annonça-t-il brusquement. Reposez-vous à présent. Là, ajouta-t-il en désignant les tapis roulés contre la paroi de broussailles. Vous pouvez vous faire un lit. N'ayez pas peur. J'ai posé des pièges et je vais monter la garde.

Il sortit. Comme Ulrika s'apprêtait à sombrer dans le sommeil, elle songea que son ravisseur n'avait pas dormi non plus depuis fort longtemps.

Il avait pris de grands risques pour sauver cette jeune fille, car il aurait pu être capturé par ses poursuivants. Qui était Veeda pour lui ? Et pourquoi sa survie comptait-elle tellement à ses yeux ?

Chapitre 23

Ulrika rêva de Sebastianus.

Il se tenait debout, dans un vaste paysage balayé par les vents, entre un océan bouillonnant et des falaises escarpées. Il semblait construire un autel de coquillages et de feu. Il ne portait qu'un pagne, ses muscles luisant au soleil. Ulrika tenta de l'appeler, mais alors qu'elle s'approchait, Sebastianus se mit à escalader l'autel, qui s'était transformé en tour dorée à multiples étages, transpercés d'aveuglants rayons de soleil. Il essayait d'atteindre les étoiles, elle le savait, car il cherchait des réponses qui ne pouvaient être trouvées que dans les corps célestes du cosmos.

Cependant, le sommet de la tour était ravagé par un feu intense - un brasier qui allait le dévorer lorsqu'il l'atteindrait. Elle cria, affolée, voulant désespérément le sauver.

Tu ne peux pas, murmura une voix autour d'elle, portée par le vent, par les nuages. Une voix de femme. Gaia...

Elle ouvrit brusquement les yeux. Son cœur battait à se rompre, une pellicule de sueur recouvrait son corps. La hutte était plongée dans la pénombre, et la jeune fille dormait toujours sous ses couvertures en peau de chevreuil.

Ulrika tendit l'oreille, guettant les sons du dehors. Des pas allaient et venaient. Ceux de son ravisseur, qui montait la garde.

Elle songea au rêve qu'elle venait de faire. Durant ses journées solitaires de voyage en Perse, elle avait continué à parler à Sebastianus chaque soir, selon son rituel. Avant de s'endormir, elle tenait tendrement le coquillage entre ses mains et lui murmurait des mots d'amour et de dévouement, fermant les yeux pour lui communiquer mentalement son message à travers la distance qui les séparait, espérant qu'il l'entendrait. Elle lui en adressa un à cet instant, priant pour que son bien-aimé soit vivant et en bonne santé et qu'il ait atteint son but.

Au crépuscule, l'étranger apporta du poisson. Ils durent le manger cru, pourtant ce fut pour Ulrika un festin bienvenu. Elle n'avait pas

souvenir d'avoir jamais eu aussi faim. Avant le repas, elle examina sa patiente et constata avec soulagement que la fièvre de Veeda avait commencé à baisser et que sa respiration était devenue plus régulière.

— Les temples de feu sont notre lieu de culte, expliqua son ravisseur en triant la chair du poisson avec ses doigts.

Il avait des mains délicates. Une nouvelle fois, Ulrika modifia le jugement qu'elle avait porté sur lui. Ce n'était pas un simple paysan montagnard, mais quelqu'un de plus raffiné.

— Nous n'adorons pas le feu en soi, ajouta-t-il à voix basse, jetant un coup d'œil à la jeune fille endormie, mais plutôt la pureté rituelle qu'il représente. Notre religion a été fondée par le prophète Zoroastre après une lutte contre le culte des images introduit dans notre pays il y a très longtemps par les Babyloniens. Nous rejetons l'imagerie quelle qu'elle soit. Nous adorons l'immensité du ciel, nous escaladons des montagnes pour allumer nos feux, afin qu'Ahura Mazda les voie. Le prophète Zoroastre nous a assuré que le Créateur Ahura Mazda était toute bonté, et qu'aucun mal n'émanait de Lui. Le bien et le mal sont en conflit permanent, et nous autres humains avons un grand rôle à jouer pour que le mal ne triomphe jamais du bien. Nous y parvenons en menant une vie de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions. C'est ainsi que l'on maintient le chaos à distance.

Ses mots étaient un écho de ceux prononcés par Sebastianus : il avait dit à Ulrika que c'était seulement en lisant les messages des dieux, transmis par les étoiles, que le chaos pouvait être évité.

— Votre foi est intéressante, commenta Ulrika en soulevant le poignet de Veeda pour vérifier son pouls, qu'elle jugea normal.

— C'est la *seule* foi, affirma-t-il.

Un silence s'ensuivit. Il ne semblait guère curieux la concernant.

Il y avait chez lui une tension constante, qu'elle soupçonnait de ne pas être entièrement due au fait qu'ils étaient poursuivis.

Elle lui demanda où Veeda et lui se rendaient, mais au lieu de répondre, il ramassa les arêtes de poisson et sortit.

La nuit tombait sur la forêt, le froid de la montagne s'immisçait à l'intérieur de la hutte, et Ulrika envisagea vaguement de s'enfuir, puis renonça. Elle ne savait plus très bien dans quelle direction se trouvait la taverne, ni où étaient les pièges. D'ailleurs, elle ne se sentait plus menacée par le jeune homme, et Veeda avait encore besoin de son

aide.

La jeune fille remua et soupira sous ses couvertures, puis ouvrit les yeux.

— Qui êtes-vous ?

Elle avait des yeux et des cils très noirs. Ulrika glissa un bras sous ses épaules et l'aida à se redresser pour qu'elle boive un peu d'eau.

— Je m'appelle Ulrika. N'aie pas peur, Veeda, je suis là pour t'aider. Comment te sens-tu ?

— Bien, mais j'ai mal à la jambe.

— Nous allons nous en occuper.

La jeune fille parcourut la hutte du regard.

— Où est Iskander ?

— Il est dehors, en train de faire le guet. Il s'appelle Iskander ? C'est un oncle ? Un cousin ?

Veeda secoua la tête.

— Il appartient à une autre tribu.

— Où t'emmène-t-il ?

— Loin. Pour me protéger.

Ulrika arqua les sourcils.

— De quoi ?

— D'hommes cruels qui veulent nous tuer. S'il vous plaît...

Une petite main chercha celle d'Ulrika.

— Où est Iskander ?

Ulrika tâta le front de Veeda - elle était très jolie, et la fièvre ne faisait qu'accentuer sa beauté naturelle.

— Je reviens tout de suite, promet-elle.

Iskander était assis sur un rocher, une lance à la main.

— Elle est réveillée.

Il entra immédiatement dans la cabane et s'agenouilla au chevet de Veeda, l'enveloppant d'un regard anxieux.

— Tu te sens mieux ?

— Tu étais parti. J'ai eu peur.

Il caressa ses cheveux moites.

— Il fallait que j'aie cherché de l'aide. J'espérais que tu dormirais jusqu'à mon retour. Je ne voulais pas t'effrayer.

Ulrika observait la scène avec curiosité. En dépit de la tendresse évidente entre les deux, il y avait aussi une sorte de politesse formelle, comme s'ils ne se connaissaient pas depuis longtemps.

— Ulrika m'a sauvé la vie ? demanda-t-elle.

Iskander leva les yeux et adressa à Ulrika un sourire reconnaissant qui transforma ses traits.

— Oui. Ulrika t'a sauvé la vie.

Ce soir-là, Veeda put s'asseoir et manger un peu, et elle posa à Ulrika une foule de questions sur le monde au-delà de leur royaume montagnard. Ensuite, ils s'endormirent, mais quand Ulrika s'éveilla durant la nuit, elle s'aperçut qu'Iskander avait disparu, et l'entendit marcher au-dehors.

Le lendemain, Iskander insista pour qu'ils reprennent la route. Malgré les questions d'Ulrika, il se refusa à lui révéler l'endroit où ils se rendaient et l'identité de leurs poursuivants. Ulrika porta ses propres bagages et il prit Veeda sur son dos. Elle se cramponnait à lui, les bras noués autour de son cou. Ils formaient un étrange couple, Veeda semblant dépendre d'Iskander comme un parent, tandis que ce dernier la traitait avec la courtoisie d'un étranger.

Ce soir-là, au campement, Ulrika leva les yeux vers la lune et constata qu'ils étaient allés vers l'est, l'éloignant de la direction qu'elle avait eu l'intention de suivre.

— Où nous emmenez-vous ? demanda-t-elle de nouveau.

Il ne répondit pas.

— Vous n'aviez pas besoin de m'enlever, ajouta-t-elle. Vous auriez pu me demander de venir.

A sa grande surprise, il plongeait son regard sombre dans le sien.

Je suis désolé, dit-il avec sincérité. J'avais peur pour Veeda. Je ne voulais pas perdre un seul instant pour lui apporter de l'aide. Dans ces montagnes, les gens sont très attachés à leur tribu. Nous protégeons nos trésors et nos ressources, nous sommes méfiants. La rivalité est un mode de vie. J'ignorais d'où vous veniez. Vous auriez pu refuser. Et qu'aurais-je fait alors ?

— Combien de temps comptez-vous me garder avec vous ?

— Vous pourrez partir demain matin. Je vous donnerai une arme et des provisions, et je vous expliquerai comment aller à la Cité des Fantômes.

— Et Veeda et vous ?

— Nous continuerons vers l'est.

Une fois de plus, Iskander rassembla des feuilles et des brindilles et prépara un feu qu'il n'alluma pas. Il posa la corne d'ivoire à côté et se mit à prier, psalmodiant des paroles devant le petit bois amassé, puis se redressa.

— Je cherche des membres de ma tribu. Je ne sais pas où aller. Ils ont peut-être fui vers l'est. Vous avez dit que vous cherchiez un homme appelé le Mage, et qu'il avait des réponses. Croyez-vous qu'il puisse m'aider ?

Ulrika réfléchit. Elle avait beau ne pas faire entièrement confiance à cet homme, elle risquait fort de se perdre dans les montagnes et se rendait compte qu'il serait sage de garder Iskander auprès d'elle.

— Vous savez où se trouve la Cité des Fantômes ?

Ils prenaient un repas composé de poisson cru, comme la veille, de noix et de baies. Iskander mâcha consciencieusement avant de répondre.

— Oui, je peux nous y conduire.

Ulrika poussa un soupir de soulagement. Bientôt, elle demanderait au prince de l'emmener à Shalamandar, où elle reprendrait le chemin de sa destinée, dans l'espoir d'être libre un jour de rejoindre Sebastianus, libre de l'aimer et de rester avec lui jusqu'à la fin de sa vie.

Un son résonna dans la nuit. Ulrika tressaillit, mais Iskander posa une main rassurante sur son bras.

— Il n'y a pas de danger. Les pièges sont intacts. Ils ne nous atteindront pas.

Elle jeta un coup d'œil à Veeda, qui dormait paisiblement.

La fièvre avait disparu et sa blessure guérissait. Cependant, Iskander refusait de la laisser marcher. Il la portait. Elle n'était pas très lourde. A quatorze ans, son corps mince commençait tout juste à prendre des formes féminines. Ses longs cheveux noirs dansaient sur ses épaules, mais elle avait expliqué à Ulrika qu'une fois mariée, elle mettrait un foulard, selon la coutume de sa tribu, et les garderait cachés, réservés aux seuls regards de son mari. Veeda arborait un costume curieux : un pantalon et un vêtement qu'Ulrika n'avait jamais vu auparavant - serré du cou à la taille, muni de manches longues et attaché devant par une longue rangée de minuscules fragments d'os glissés dans des fentes. Veeda appelait ce vêtement une « veste » et les attaches des « boutons ». Il ressemblait à une tenue masculine, songea Ulrika, pourtant il lui allait très bien et semblait pratique pour la vie à la montagne.

Veeda manifestait une vive curiosité et lui posait toutes sortes de questions. Mais quand la jeune fille gémissait dans son sommeil, les larmes ruisselant de ses yeux clos, Ulrika se demandait quelle douleur secrète lui brisait le cœur.

— Et s'ils parviennent à éviter les pièges ? demanda Ulrika. Que feront-ils ?

— Ils nous tueront tous les trois. Pour cela, pour le danger auquel je vous expose, je vous demande pardon. Mais c'était nécessaire.

— Qui sont ces hommes qui vous poursuivent ?

Enfin, Iskander lui donna une réponse.

— Ils appartiennent à une tribu ennemie. Un conflit a éclaté entre nous il y a des générations. Personne ne sait qui a commencé ni comment, mais des violences ont été commises, qui en ont bien sûr déclenché d'autres. La vengeance est notre lot quotidien, c'est un cycle sans fin. Quand nous nous vengeons de cette tribu, ses membres doivent réagir à leur tour, ce qui nous donne une nouvelle raison de nous venger. Il en va ainsi depuis des siècles.

« Cependant, un acte impardonnable a été perpétré il y a cinq ans.

Des hommes de ma tribu, j'ai honte de l'avouer, sont allés trop loin : ils ont violé une de leurs femmes. Nos ennemis ont alors fait le vœu de nous anéantir jusqu'au dernier. Une nuit, alors que je montais la garde dans les bois, ils sont venus et ont rasé mon village, massacré mon peuple. Quand ils ont appris que j'étais toujours en vie, ils se sont lancés à ma poursuite. C'était il y a cinq ans, et je fuis depuis.

— Et Veeda ?

— J'ai cherché refuge dans un village inconnu, dont les habitants ont eu la bonté de m'accueillir. Je me suis réveillé en pleine attaque. Ils avaient découvert ma cachette. Ils brûlaient les huttes et assassinaient les villageois.

J'ai alors décidé de me rendre, mais j'ai compris qu'ils n'allaient pas se contenter de ma capture, qu'ils allaient anéantir le village en guise de châtement pour m'avoir donné refuge. Je me suis libéré et j'ai essayé de lutter. J'ai couru à la maison où j'avais couché, toute la famille était morte. J'ai entendu un bruit et découvert Veeda. Ses parents lui avaient fait un bouclier de leurs corps pour la protéger. Je me suis enfui avec elle. Nous nous sommes arrêtés au sommet d'une colline, nous avons vu les huttes qui brûlaient, et avons compris au silence qui régnait qu'il n'y avait aucun survivant.

Ses yeux noirs semblèrent s'assombrir encore tandis qu'il lâchait un soupir accablé.

— J'ai amené ces hommes à ce village innocent. Je suis responsable de toutes ces morts.

— Vous essayiez seulement de survivre, voilà tout, dit Ulrika doucement, revoyant les images atroces de la bataille qui avait eu lieu en Rhénanie. Et vous ne pouviez pas savoir ce qu'ils allaient faire.

— A présent, je cherche des survivants de ma tribu ; je pense que certains ont réussi à s'enfuir et qu'ils sont partis vers l'est. C'est pourquoi le Mage que vous cherchez m'intéresse. Peut-être pourra-t-il me dire si j'ai raison d'espérer. Car voyez-vous, il m'est insupportable de penser que moi, Iskander, fils du cheikh Farhad Aswari, suis le dernier de la noble et ancienne tribu des Asghar.

Ulrika le dévisagea, incrédule.

Cet homme était-il donc le prince qu'elle était destinée à aider ?

Chapitre 24

Après avoir marché des jours durant à travers les montagnes, ils s'approchaient de la Cité des Fantômes. Il ne leur restait plus qu'un col à franchir pour l'atteindre. Villageois et fermiers sur la route avaient confirmé que le Mage vivait bel et bien dans cette cité interdite, et que sa sagesse était renommée.

Ils allèrent donc de l'avant, grimpant dans des forêts denses où l'air se raréfiait et devenait plus froid, où des gens amicaux ou hostiles veillaient sur leurs petits territoires et considéraient avec curiosité leur improbable trio : la jeune femme aux cheveux couleur miel et aux yeux bleu ciel qui parlait le grec et un farsi passable ; l'homme aux yeux sombres revêtu des peaux de bêtes d'une tribu de montagne, qui semblait n'être ni le mari ni le frère de ses deux compagnes, un être taciturne, peu loquace ; et l'adolescente gracile et souriante, portant le pantalon et la veste serrée des habitants du Sud - une belle fille aux grands yeux que plusieurs hommes tentèrent d'acheter à son compagnon.

En route, ils s'étaient nourris de ce qu'ils avaient trouvé dans la forêt, marchandant parfois avec des fermiers ou profitant d'un repas obtenu grâce aux talents de guérisseuse d'Ulrika. Ils avaient campé à la belle étoile.

Ulrika avait entendu Veeda geindre dans ses rêves et Iskander faire les cent pas, incapable de trouver le sommeil. Ils s'étaient baignés dans des ruisseaux glacés, et chaque matin et chaque soir, Iskander avait construit un petit feu pour son dieu, Ahura Mazda, en psalmodiant des prières pendant que Veeda chantait des chansons louant « les anges parmi nous ».

Et maintenant, ils avaient atteint le col qui allait les conduire dans un monde que peu d'étrangers avaient visité. Un monde où vivait le Mage qui possédait toutes les réponses, tout au moins Ulrika l'espérait.

Elle était désormais certaine qu'Iskander était le prince qu'elle devait secourir. Ce qui la troublait, cependant, c'était que le peuple d'Iskander avait été anéanti. Comment était-elle censée l'aider alors qu'elle arrivait trop tard ?

Iskander n'avait pas beaucoup parlé au cours des journées écoulées, contrairement à Veeda, qui était gaie et bavarde. Elle marchait en boitant et se fatiguait vite ; elle était hantée par les cauchemars où elle

revivait la destruction de son village, mais c'était une jeune fille forte, qui débordait d'énergie et de curiosité, et à qui l'on devait fréquemment rappeler de parler plus bas et de ne pas s'éloigner. Leurs ennemis étaient toujours sur leurs traces; Ulrika savait qu'ils les tueraient sans hésiter s'ils les rattrapaient.

Arrivés au chemin inégal qui s'engageait entre les deux sommets, tous trois s'arrêtèrent et jetèrent un regard en arrière. Là, Ulrika aperçut, plus bas sur la pente, parmi les arbres et les rochers au soleil de midi, des hommes barbus et armés qui les observaient. Ils regardèrent Iskander fixement, tandis que le vent sifflait autour d'eux, et qu'un aigle poussait son cri depuis son aire. Puis, à la stupéfaction d'Ulrika, ils firent volte-face et commencèrent à redescendre la montagne.

Elle regarda Iskander.

— Pourquoi font-ils demi-tour ?

— C'est la limite de leur territoire. A partir d'ici, leurs dieux sont impuissants. Ils ne nous suivront pas.

— Alors nous sommes en sécurité ? demanda Veeda avec espoir.

Iskander demeura silencieux un instant, suivant des yeux les silhouettes qui disparaissaient sur la pente.

— Ils n'iront pas très loin. Ils vont camper là en espérant que je vais descendre. Je vais attendre. Suffisamment longtemps pour qu'ils relâchent leur attention, et là je m'introduirai dans leur campement et je les égorgerai pendant leur sommeil.

Puis j'irai jusqu'à leur village et je le brûlerai entièrement, sans épargner un homme, une femme ou un enfant. De cette manière, ma vengeance sera complète.

Ulrika le dévisagea. Elle savait qu'Iskander souffrait d'insomnie. Il réussissait parfois à s'assoupir pendant quelques minutes sous sa couverture, mais ne tardait pas à être réveillé par des rêves et des démons, et faisait les cent pas jusqu'au lever du jour. Elle comprenait désormais ce qui le tourmentait.

— Allons-y, dit-il en se retournant.

Ils suivirent le sentier en silence, marchant entre de hautes parois de roche nue, leurs chaussures en cuir écrasant les cailloux et gravillons. Le vent soufflait en rafales, rabattant leurs cheveux et leurs

manteaux.

Le soleil atteignit son zénith au moment où ils débouchaient sur la crête. Là, sous un ciel de fin d'été d'un bleu profond, ponctué de nuages blancs, ils eurent le souffle coupé à la vue de la plaine dorée qui s'étendait majestueusement devant eux. La vallée était nichée dans un berceau de montagnes couleur lavande, et les ruines d'une cité se dressaient en son cœur, ses murs massifs et ses colonnes imposantes calcinés et brisés unique témoignage de la destruction sauvage et brutale qui avait eu lieu trois cents ans plus tôt.

Iskander, Ulrika et Veeda descendirent rapidement le flanc est de la montagne et rejoignirent l'ancienne voie royale qui empruntait un vieux pont en bois enjambant la rivière Pulvar. En pénétrant sur une vaste terrasse d'où s'élevaient d'immenses volées de marches à ciel ouvert, ils fixèrent, humbles et consternés, les tas de pierres et de gravats, les piliers renversés qui avaient autrefois soutenu le palais de Darius le Grand. Aucun arbre ne poussait là, aucune fleur, pas même un brin d'herbe - il n'y avait qu'une étendue plate et dénudée, rasée jusqu'à la croûte. Il ne restait que des colonnes noircies et une couche de poussière poudreuse - de la cendre provenant des énormes poutres qui s'étaient écrasées lors du terrible incendie allumé par la torche d'Alexandre, seul vestige des tecks d'Inde et des majestueux cèdres du Liban qui avaient orné ces lieux. Ici et là, sur des pans de calcaire gris, de talentueux tailleurs de pierre avaient sculpté des personnages rigides depuis longtemps oubliés, uniques occupants désormais de ces lieux désolés. Comme pour ajouter une insulte finale, des voyageurs avaient gravé des graffitis dans les murs : *Suspirium puellarum Alypius thraex* (Alypius le thrace fait soupirer les filles).

Ulrika s'arrêta brusquement devant un imposant portique en pierre.

— Je connais cet endroit, dit-elle d'un ton émerveillé. Je suis déjà venue ici.

Elle parcourut du regard les centaines de colonnes qui se dressaient sur la plaine. Une rangée après l'autre, toutes parfaitement alignées.

— Je me souviens d'avoir pensé que c'était une forêt d'arbres en pierre.

Elle reprit sa marche.

— On m'a dit que le Mage vit au nord de cette région. Je crois que nous l'avons rencontré, ma mère et moi. Nous sommes passées par ces ruines en quittant la Perse. Je n'avais pas plus de trois ou quatre ans à

l'époque.

Elle contempla les murs couverts de bas-reliefs et d'inscriptions cunéiformes, les escaliers qui ne menaient nulle part, les tristes vestiges de ce qui avait autrefois été un somptueux palais.

Soudain, elle se figea, les yeux écarquillés.

— Mais il est là !

Laissant tomber ses bagages, elle s'élança, ses pas résonnant sur le sol dallé. Iskander et Veeda la suivirent jusqu'à un immense mur en calcaire.

Bouche bée, ils découvrirent le prince assis sur un trône majestueux.

Il était vêtu de splendides atours et coiffé d'un haut chapeau rond d'où s'échappaient d'épais cheveux bouclés tombant en cascade sur ses épaules. Sa barbe, touffue et extraordinairement frisée, descendait jusque sur sa taille. Il tenait d'une main une crosse et bizarrement, de l'autre, une fleur. Devant lui, de l'encens brûlait dans un encensoir.

C'était un bas-relief. Non pas un être vivant, mais un empereur mort depuis longtemps, sculpté dans la pierre.

— Ohé ! cria une voix apportée par le vent.

Un homme corpulent montait les marches en haletant. Il portait un long manteau fait de feutre de chèvre, fermé par une ceinture en corde. Ses cheveux gris étaient coiffés en tresses, et des perles et clochettes tintaient dans sa barbe broussailleuse.

— Salutations, étrangers ! Je vous souhaite la bienvenue dans mon domaine.

Il tendit les bras.

— Je suis Zeroun l'Arménien. En bas se trouve mon caravansérail.

Ils suivirent la direction de son doigt et aperçurent des bâtiments, des enclos, des animaux, des potagers.

— Venez manger et boire ! Vous rencontrerez d'autres voyageurs ! J'ai des chambres confortables, des nouvelles et des potins ! Ne vous attardez pas ici, car cet endroit est hanté, et beaucoup croient qu'il porte malheur !

— Comment se nomme-t-il ? demanda Ulrika.

— Les habitants de cette vallée l'appellent la Cité des Fantômes. Alexandre le Grand l'appelait Persépolis, et il y a bien longtemps, un autre peuple vivait ici, et le nommait Shalamandar.

Stupéfaite, Ulrika regarda autour d'elle. Shalamandar ? Mais il n'y avait pas de bassins, cristallins ou autres. Seulement des ruines et de la poussière.

— Pouvez-vous nous indiquer où habite le Mage, s'il vous plaît ? demanda Iskander.

— Le Mage ? s'esclaffa Zeroun en rejetant la tête en arrière. Ce vieux mythe circule donc encore ? Il n'y a pas de Mage. Il a été inventé il y a bien longtemps par un charlatan qui prenait de l'argent à des gens désespérés et qui a fini par se volatiliser.

Ulrika fixa l'Arménien, atterrée. Pas de bassins de cristal. Pas de Mage. Personne pour lui donner une clé. Et le prince qu'elle était censée sauver était un simple montagnard qui avait déjà perdu son peuple.

Chapitre 25

La consternation d'Ulrika ne dura pas. Elle avait, après tout, trouvé Shalamandar, l'endroit où Wulf et Sélène avaient été unis par l'amour. Le lieu de ses origines, et le point de départ de sa destinée.

Ils dressèrent leur campement sur la terrasse royale où, des siècles plus tôt, les empereurs avaient reçu d'importants émissaires étrangers, et qui n'était plus fréquentée désormais que par des serpents et des scorpions. Iskander partit en quête de bois mort et de broussailles afin de fabriquer un abri pour Ulrika et Veeda. Ensuite, il prépara un vrai feu cette fois, récita des prières à Ahura Mazda, bénit le nom de Zoroastre et demanda au prophète d'apporter lumière et bonté dans le cœur de son humble serviteur et de lui donner la force d'exterminer ses ennemis une fois pour toutes.

Veeda flâna dans les ruines jusqu'au moment où le soleil tomba sur l'horizon, créant de longues ombres en travers de la plaine dorée. Elle allait des murs effondrés aux colonnes brisées, effleurant du bout des doigts les images sculptées de ceux qui étaient morts depuis longtemps. Elle chantonait en marchant, dans un dialecte inconnu de ses compagnons. Des chants qui s'adressaient aux anges qui vivaient là.

— Qu'allez-vous faire à présent ? demanda Iskander.

Ulrika regarda ses yeux noirs qui reflétaient les flammes.

Elle savait qu'Iskander avait ardemment espéré que le Mage lui dise que des membres de sa tribu avaient survécu.

— Je vais méditer, répondit-elle. Ce lieu est particulier et je crois que des réponses vont m'apparaître. Je commencerai demain. Ce soir, je suis trop lasse pour jeûner et purifier mon esprit. Quand je me serai reposée, je m'assoierai entre ces colonnes et je prierai la déesse-mère. Peut-être me révélera-t-elle où sont allés les survivants de votre tribu.

— Pouvez-vous faire cela ? demanda-t-il, une pointe d'espoir dans la voix.

— J'ai des visions, expliqua-t-elle. Parfois, elles sont si nettes que j'ai du mal à les distinguer des rêves ou des souvenirs.

Iskander hocha la tête.

— Comme quand vous avez ramassé cette corne, observa-t-il en touchant le talisman à sa ceinture.

— Oui, j'ai vu un feu de joie au sommet d'une montagne, et des gens qui dansaient autour. Les visions ne viennent pas tout le temps, mais je m'entraîne à observer une discipline particulière qui, j'espère, permettra à mon pouvoir de s'épanouir.

Elle resserra les pans de son manteau autour d'elle.

— Quel genre de corne est-ce ? Je ne la reconnais pas.

La fierté et le respect s'entendirent dans la voix d'Iskander alors qu'il évoquait une créature appelée licorne.

— Ces animaux ont disparu il y a des siècles, poursuivit-il. Quand le prophète Zoroastre a convaincu mon peuple de renoncer à ses croyances païennes et que mes ancêtres ont fondé le premier Temple du Feu, ils ont rassemblé cette cendre pure dans de précieux récipients et l'ont distribuée aux membres du clan. Je crois que le mien est le seul qui existe encore. Cette corne est sacrée, et possède un grand pouvoir.

Il la dévisagea longuement. Veeda dansait au milieu des ruines sombres, et la lueur du feu se reflétait sur les murs centenaires, animant les images.

— La vision qui vous est apparue était celle du Premier Feu, dit-il d'une voix tendue. Et bien que je n'aie jamais douté que cette corne contienne la cendre pure de ce feu... vous m'avez fourni la preuve qu'elle est vraiment une relique de l'époque du prophète.

Il eut un sourire doux, empreint de mélancolie.

— Je vous remercie, Ulrika.

C'était la première fois qu'il prononçait son nom.

La silhouette de Veeda surgit derrière un mur. Les bras relevés autour de sa tête, elle tournoyait à la lumière des étoiles - sa jambe ne lui faisait plus mal ou bien elle l'avait oubliée.

— Que dit-elle ?

— Son peuple vénère des êtres appelés des anges.

Ulrika se souvint que Rachel avait parlé des anges, expliquant que, d'après la foi juive, ils étaient les messagers de Dieu.

— Ce sont les immortels, déclara Iskander. Veeda affirme qu'ils sont partout parmi nous, invisibles, qu'ils nous aident et nous protègent. Les anges ont des noms particuliers et vivent selon une hiérarchie complexe, mais c'est tout ce que je sais. D'après Veeda, il est tabou de prononcer leur nom.

Il marqua une pause, puis reprit d'un ton sombre :

— C'est à cause des anges que le peuple de Veeda est si attaché à la tradition d'hospitalité. Lorsque les siens accueillent un inconnu, ils pensent qu'ils accueillent peut-être un ange sans le savoir.

Ses yeux s'emplirent de douleur et Ulrika comprit : ils avaient cru qu'Iskander était un ange, au lieu de quoi il avait apporté la destruction.

— Parlez-moi de votre peuple, pria-t-elle, en regardant Veeda évoluer sur l'esplanade, mince et souple comme une gazelle.

— Nous sommes bergers. Nous élevons des moutons dans les vallées, et nous sommes prospères, commença-t-il, le visage éclairé par les souvenirs. Dans ma tribu, chaque homme doit construire une maison de ses propres mains. C'est ainsi qu'il fait ses preuves. Mon rêve était de construire la maison la plus grande et la plus belle du village, afin que ma femme soit fière d'être mariée à un prince, et de remplir les pièces de nombreux enfants.

— Vous pouvez toujours construire cette maison.

Les traits d'Iskander s'assombrirent.

— Une autre destinée m'attend.

— La vengeance nourrit la vengeance, murmura Ulrika. A Rome, on dit que, lorsqu'un homme projette de se venger, il devrait creuser deux tombes.

Iskander secoua la tête.

— Je dois faire mon devoir, car je serai tenu pour responsable.

Par qui ? se demanda Ulrika. S'il était le dernier de sa lignée et qu'il avait l'intention d'exterminer ses ennemis, qui resterait-il pour le juger ? Et comment était-elle censée le sauver, comme Miriam l'avait prédit ? A moins qu'il n'y ait un autre prince...

Elle reporta son attention sur Veeda, qui dansait toujours, sur la

pointe des pieds. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules, telle une cascade couleur d'encre. Dans son pantalon et sa veste ajustée, elle était l'incarnation de la fluidité, de la légèreté, de l'agilité. Sa voix s'élevait dans les aigus, ses yeux brillaient d'amour et de joie. Elle virevoltait sur l'esplanade, le long des murs, courant de-ci de-là, et Ulrika constata avec une pointe d'alarme que la jeune fille s'approchait dangereusement de gros blocs de pierre éboulés.

— Veeda...

Cette dernière avait les yeux fermés, un sourire béat sur ses lèvres.

— Veeda, répéta Ulrika en se levant. Éloigne-toi. Tu vas te faire mal.

Iskander, lui aussi, avait bondi sur ses pieds.

— Veeda !

Elle ne les entendit pas. Elle chantait de sa voix mélodieuse, indifférente à la réalité, tournoyant dans le clair de lune.

Iskander s'élança.

Elle heurta l'angle d'une pierre juste au moment où il l'atteignait. Un cri lui échappa et elle s'effondra, mais Iskander la rattrapa à temps. Il la soutint tandis qu'elle le fixait, l'air stupéfait.

De sa place au coin du feu, Ulrika les observa. A leurs regards soudés, à la manière dont Veeda s'accrochait à lui, à l'étreinte ferme du jeune homme, elle comprit ce que ni l'un ni l'autre n'avaient encore deviné : ils étaient amoureux.

Chapitre 26

Le lendemain matin, tandis qu'Iskander entamait son guet au sommet du col, observant le campement ennemi en contrebas, guettant l'occasion de se venger, Veeda alla visiter le caravansérail de Zeroun, situé à un mille des ruines, et Ulrika demeura seule parmi les colonnes brisées et les marches qui ne menaient nulle part.

Elle voulait méditer. Si cet endroit était réellement Shalamandar, elle allait sûrement obtenir des réponses, car c'était là que son existence avait débuté.

Elle choisit une place sur la terrasse et s'assit en tailleur, dans une pose détendue. Elle n'avait pas pris de petit déjeuner, ayant constaté que le jeûne l'aidait en effet à aiguïser sa concentration et à se maintenir éveillée. Elle ferma les yeux, ralentit le rythme de sa respiration, et commença à murmurer sa prière à la déesse-mère.

Tout en priant, elle sentait croître son excitation à la perspective de voir les bassins cristallins. Elle les imaginait magnifiques - des eaux chatoyantes, calmes et fraîches, qui reconfortaient l'esprit autant que la vue. Étaient-ils vastes? Combien y en avait-il ? D'où venait l'eau ? Ces bassins étaient-ils alimentés par des cascades, des ruisseaux, des puits artésiens ?

Elle ouvrit les yeux. Il ne se passait rien.

Elle prit une profonde inspiration, referma les yeux et recommença, projetant ses pensées dans l'inconnu, lançant son âme à la découverte du cosmos tandis qu'elle gardait la vision de sa flamme intérieure. Au bout d'un moment, elle prit conscience de la dureté de la pierre sous elle, et de son dos douloureux. Son esprit vagabondait ; elle avait faim.

Elle essaierait de nouveau le lendemain.

Chapitre 27

— Ulrika, puis-je te poser une question personnelle ?

Elles préparaient le petit déjeuner pendant qu'Iskander cherchait des œufs dans les sous-bois. Ils étaient à la Cité des Fantômes depuis un mois, avaient construit un campement confortable dans les ruines et vu les premières neiges recouvrir le sommet des montagnes. L'hiver arrivait. Bientôt, plus aucune caravane ne pourrait franchir les cols et le trio serait prisonnier de la vallée.

Ils avaient adopté une routine. Iskander se rendait quotidiennement au col afin de surveiller ses ennemis, qui campaient toujours sur l'autre versant. Veeda ravaudait des vêtements, faisait la cuisine avec Ulrika, ou se rendait au caravansérail où elle s'était fait des amies parmi les jeunes filles qui vivaient là.

Ulrika avait persévéré dans ses séances de méditation, sans succès. Si elle se trouvait vraiment à l'endroit où elle avait été conçue, elle aurait dû avoir des visions. Elle aurait dû apprendre la nature de la divination et comment s'engager dans la voie qui lui était destinée.

Elle contemplait les lointains pics enneigés, sachant qu'elle devrait bientôt prendre une décision : rester et s'acharner à chercher des réponses qui se refusaient à elle, ou s'acheter un passage auprès de la prochaine caravane à destination du sud. Après tout, seule la parole d'un inconnu avait affirmé que cet endroit était bel et bien Shalamandar. Les on-dit déformaient parfois la vérité jusqu'à la transformer totalement au fil des années. Devait-elle regagner Babylone et trouver une autre manière de déterminer le lieu où se trouvait le véritable Shalamandar ?

— Demande-moi tout ce que tu voudras, répondit-elle.

— As-tu déjà été amoureuse ?

Ulrika regarda la jeune fille rougissante, qui souriait timidement. Elle posa son couteau et les oignons de fin d'automne qu'elle avait achetés à Zeroun.

— Je le suis en ce moment même, Veeda. D'un homme merveilleux qui est actuellement en route vers une lointaine terre de légendes.

— Il t'aime aussi ?

—Oui.

Pourtant, ils étaient séparés depuis très longtemps maintenant. Avait-il atteint la Chine ? Trouvait-il les femmes là-bas exotiques et très belles ? Même irrésistibles ?

Sebastianus lui manquait tellement que c'en était une douleur quasi physique. Chaque jour, elle relisait sa lettre, disait tout haut les mots qu'il avait écrits.

Elle souffrait de ne pas sentir sa chaleur et sa force, ses bras protecteurs autour d'elle, brûlait de se blottir contre son corps solide, d'être en sécurité dans son étreinte.

Elle toucha le coquillage posé sur sa poitrine.

— Sebastianus m'a donné ceci. C'était un lien avec son pays natal, et maintenant, c'est un lien entre lui et moi.

— C'est aussi un lien entre son pays et toi ?

Ulrika rencontra le regard interrogateur de la jeune fille, plein de tristesse et d'espoir. Elle comprit soudain qu'elle avait plus de points communs avec l'adolescente qu'elle ne l'avait soupçonné. Ni l'une ni l'autre n'était avec les siens.

— Je suppose que oui, répondit Ulrika. Je n'y avais jamais songé.

Veeda baissa les yeux.

— Comment fait-on... commença-t-elle, hésitante. Comment une femme fait-elle pour qu'un homme la remarque ?

— Veeda, répondit Ulrika avec douceur, Iskander te remarque.

La jeune fille rougit de plus belle. Ulrika hésita. Devait-elle lui dire qu'elle le soupçonnait de l'aimer en retour ?

Cependant, il se montrait réservé. Qu'est-ce qui l'empêchait d'exprimer ce qu'il éprouvait envers elle ? L'ennemi qui le guettait, là-bas, sur l'autre versant...

— Quand il monte là-haut, reprit Veeda, pointant le doigt vers la montagne qui dominait les ruines, je sens comme un vide là.

Elle tapota doucement sa poitrine.

— Quand il revient, le vide se remplit. Mais Iskander ne m'aimera

jamais.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— A cause d'Asmahan.

— Qui est-ce ?

— La femme d'Iskander. Il pense qu'elle est encore en vie.

Ulrika la fixa, stupéfaite.

— J'ignorais qu'il était marié.

La lumière se fit brusquement dans son esprit : Iskander ne cherchait pas les survivants de sa tribu, mais sa femme. Et s'il était assis là-haut, à comploter la mort des hommes qui campaient à flanc de montagne, ce n'était pas à cause d'une rivalité ancestrale, mais d'un besoin de se venger de ceux qui l'avaient peut-être tuée.

Tant de morts absurdes, songea Ulrika, attristée. La tribu d'Iskander anéantie. Le clan de Veeda exterminé. Et maintenant Iskander voulait tuer ses ennemis jusqu'au dernier. Quand tout cela finirait-il ?

— Une caravane ! cria Iskander en grimpant les marches à toute allure. Une caravane arrive !

Ulrika se retourna vers la plaine, où un spectacle étonnant s'offrit à sa vue : des centaines de chameaux, d'ânes et de chevaux, chargés de paquets et de cavaliers, avançaient lentement dans leur direction. Elle retira la broche posée au-dessus du feu - la graisse du lièvre qu'elle faisait rôtir dégoulinait dans les flammes avec de délicieux craquements -, la mit de côté, se leva, et abrita ses yeux contre l'éclat du soleil.

La brise apporta jusqu'à l'esplanade le son familier et bienvenu des cloches des chameaux. Serait-ce la dernière caravane ? se demanda Ulrika avec anxiété. Devrait-elle partir avec vers le sud ?

Tous les trois quittèrent le campement, au comble de l'excitation, se demandant d'où venaient les marchands et où ils se rendaient, quelles marchandises ils transportaient et quels personnages exotiques allaient bientôt leur apparaître. La précédente caravane qui avait traversé la vallée transportait la bibliothèque personnelle du grand vizir, et Ulrika et ses amis avaient appris à cette occasion que ses chameaux étaient entraînés à cheminer à une place bien précise dans le convoi afin que les cent dix-sept mille volumes restent classés en

ordre alphabétique.

Comme ils s'approchaient du bruyant rassemblement, Ulrika entendit la voix claironnante de Zeroun l'Arménien.

— Je vous le dis, mon ami, je comprends que vous ayez le mal du pays ! C'est quelque chose que nous éprouvons tous ! Moi-même je songe parfois avec nostalgie à mon pays natal. Que je vous dise, la seule manière de s'ancrer dans un pays étranger est de s'accrocher à ce qu'on a de cher, de précieux. Là est la *clé*.

Elle s'arrêta et se tourna vers lui.

Sa voix résonnait dans l'enclos tel le tonnerre, s'élevant au-dessus des blatètements des chameaux et des voix excitées des voyageurs.

— Surtout un homme tel que vous, monsieur, qui part vers l'inconnu, à la recherche d'il ne sait quoi. Oh ! On a beau se concentrer sur sa tâche, si on ne s'accroche pas fermement à quelque chose qui a du sens pour soi, on ne met pas tout son cœur dans l'entreprise. Quelque chose vous entrave, n'est-ce pas ? En dépit de tous vos efforts ?

Ulrika observa Zeroun. A sa grande stupéfaction, il regardait droit vers elle, par-dessus l'épaule de son interlocuteur.

L'instant d'après, il se détourna et passa un bras autour des épaules de son invité.

— Voilà la clé de tout succès, mon ami ! Je prie pour que vous ayez le courage de suivre les conseils que je vous offre aujourd'hui ! Après tout, ils sont gratuits.

Et son rire tonitruant s'éloigna, alors que les deux hommes franchissaient le seuil de la taverne.

Ulrika demeura immobile, les suivant des yeux.

Fuis elle se hâta de retourner aux ruines, laissant Iskander et Veeda explorer la caravane et bavarder avec les voyageurs.

Zeroun a raison ! songea-t-elle en montant les marches quatre à quatre. Elle n'en avait pas eu conscience jusqu'alors, mais dans ses méditations, elle ne se donnait jamais entièrement, craignant que son âme vagabonde n'aille trop loin et ne s'égare.

Tenir un objet à la main lui permettrait-il de s'ancrer dans le

monde réel pendant que son esprit s'aventurait dans l'autre ? Était-ce la clé dont la voyante égyptienne avait parlé ?

Elle résolut de tenter l'expérience sur-le-champ. Puisqu'ils étaient en train de préparer le petit déjeuner quand la caravane était arrivée, Ulrika n'avait pas mangé depuis la veille au soir. Et elle savait exactement à quoi « s'ancrer » : au coquillage de Sebastianus, car il était son bien le plus précieux.

Cette fois, elle ne choisit pas au hasard le lieu de sa méditation. Elle voulait être aussi proche que possible de l'endroit où les bassins cristallins s'étaient trouvés autrefois. Cependant, elle ne voyait rien qui puisse suggérer leur emplacement. Il n'y avait pas de dépressions sur la terrasse, et elle comprit que chercher avec son esprit rationnel ne la mènerait à rien. Elle devait faire appel à la divination.

Elle flâna entre les colonnes, ralentit sa respiration et murmura une brève prière à la déesse-mère, les doigts crispés sur le coquillage. Elle sentait d'un côté sa rugosité, de l'autre sa surface polie. Elle se concentra sur la sensation du rebord coupant, ondulant, promenant les doigts tout du long. Le coquillage devint lourd et grandit dans sa main. Pesant sur elle. L'ancrant au sol jusqu'à ce qu'elle se sente assez en sécurité pour projeter son âme vers l'inconnu.

Comme sa peur se dissipait, Ulrika prit conscience d'autres émotions qui entravaient sa quête. La colère, la jalousie, le chagrin... Elle comprit que le cœur devait être dépouillé de ces ombres pour que l'esprit puisse cheminer dans la lumière.

Peu à peu, le calme et la sérénité l'envahirent. Bientôt ses jambes l'entraînèrent d'elles-mêmes vers une arche imposante. Deux puissantes colonnes soutenaient un linteau carré. De l'autre côté de l'arche, l'esplanade continuait, jonchée de gravats.

Elle referma les yeux, serrant le coquillage entre ses doigts.

— Je suis là. Je suis attachée à la terre. Je suis en sécurité. J'envoie mon âme dans le cosmos. Déesse-mère, entends ma prière...

Et une réponse, telle une brise, un soupir, s'éleva, proche et lointaine à la fois.

Entre...

Ulrika ouvrit les yeux, prit une profonde inspiration et, exhalant lentement, passa sous l'arche.

Un pré verdoyant lui apparut, un vaste ciel bleu. Le vent caressait son visage, elle entendait les bêlements de chèvres qui paissaient tout près.

Où était l'arche en pierre ? Ulrika regarda autour d'elle, reconnut les montagnes autour du plateau, et songea qu'elle avait dû retourner à une époque antérieure à la construction de la cité.

Elle cligna des yeux, éblouie par le soleil. Puis elle aperçut, à travers les arbres verdoyants, les formes floues de colonnes et de murs en ruines. Elle était toujours dans la Cité des Fantômes.

Elle se concentra. Le coquillage dans sa main, elle répéta sa prière. Imagina la flamme intérieure de son âme, se focalisa sur sa lueur vacillante. Petit à petit le paysage se précisa, les couleurs se firent plus vives, jusqu'à devenir éclatantes. Puis la scène changea de nouveau ; cette fois elle était dans un paradis forestier - entourée de peupliers tremblants et de fontaines chuchotantes. Là, alors qu'elle regardait autour d'elle, de magnifiques pièces d'eau chatoyante apparurent, présentant toutes les nuances d'argent et de bleu : les bassins cristallins de Shalamandar.

Une femme prit forme devant elle, élancée et superbe, ses longues robes blanches étincelantes au soleil.

— Je me souviens de vous, murmura Ulrika. Vous êtes Gaia, l'ancêtre de Sebastianus Gallus. Pourquoi venez-vous à moi ? A cause du coquillage ? Vivez-vous dans ce coquillage ?

— Je suis ta protectrice. Tu as appris tes leçons, mon enfant. Tu n'es plus arrogante, tu cherches réellement des réponses. Par conséquent, tu possèdes à présent un pouvoir spirituel, le don de divination, qui fait de toi un intermédiaire avec le divin. Dans chaque génération, une personne naît avec ce don, et découvre des gens, des endroits et même des objets sacrés, qu'elle indique aux autres afin qu'ils puissent réconfort et consolation auprès des dieux.

— Oui, je comprends à présent... murmura Ulrika.

La grotte du chaman en Rhénanie - elle avait senti qu'il s'agissait d'un lieu sacré où ils seraient en sécurité. La corne d'Iskander, pleine de cendres sacrées, lui avait donné un aperçu de rituels religieux du temps passé. Et qu'en était-il de la tombe de Jacob à côté de la mer du Sel ? Rachel avait-elle enterré son mari dans une terre sacrée ?

— Tel est mon but ? Trouver des lieux sacrés ?

— Ta destinée, ton but sur la terre, enfant, est de trouver les Vénérables et de parler d’eux au monde. C’est la raison pour laquelle tu as été ramenée au lieu de tes origines.

— Les Vénérables ! Qui sont-ils ?

— Tu le sauras lorsque tu les trouveras.

— Souviens-toi, enfant, le don de divination est un cadeau de la déesse; il marque le début d’une nouvelle vie. Tu dois reprendre ta véritable voie, et cette fois tu ne dois pas t’en écarter.

Les bassins disparurent, Gaia se tut et Ulrika se retrouva sur l’esplanade de la Cité des Fantômes. Elle mit quelques secondes à se ressaisir, s’émerveillant de l’expérience qu’elle venait d’avoir. Elle se sentait profondément revigorée, comme si elle avait dormi longtemps et bu un verre de boisson fortifiante. Tout son corps débordait d’énergie. Jamais elle n’avait eu l’esprit aussi clair.

Elle se retourna vers l’arche en pierre et vit que Zeroun l’attendait. Au sourire qu’il esquissait, elle comprit subitement.

— Le Mage, c’est vous !

— C’est moi, oui. Je n’étais qu’un marchand de tapis lorsque je suis arrivé ici, il y a des années. Je me rendais dans la vallée de l’Indus avec ma famille, mais des neiges précoces nous ont empêchés de continuer. Un jour de grand froid, alors que je me promenais parmi ces ruines, un esprit d’autrefois m’a visité et m’a dit que j’avais été amené ici pour y accomplir une tâche particulière. Depuis, je donne des conseils à tous ceux qui cherchent la vérité.

— Pourquoi nous avez-vous dit que le Mage était un mythe ?

— Parce que je ne retrouve pas les cuillers égarées, et que je ne dis pas la bonne aventure. Il fallait que je sois certain que vous meniez vraiment une quête spirituelle.

Elle sourit.

— Pourquoi ne m’avez-vous pas simplement dit ce que je devais faire ? Pourquoi fallait-il que vous me donniez vos conseils par le biais d’une conversation avec un inconnu ?

— Parce que la vérité est en nous tous et que chacun doit en découvrir seul la clé. Personne ne peut la lui donner. Je ne suis qu’un panneau sur le chemin. C’est à vous de trouver la route.

— J'imagine alors que vous ne pourrez me dire où chercher les Vénérables.

— Vous seule le savez, Ulrika, car ils font partie de votre destinée.

Chapitre 28

Au bout de quelques jours, le maître de la caravane se montra désireux de partir, car l'hiver s'annonçait déjà. Ulrika s'était acheté un passage vers le sud. Elle avait hâte de retourner à Babylone et de commencer à chercher les Vénérables.

Et d'être là-bas quand Sebastianus reviendrait.

Cependant, lorsqu'elle sortit de l'abri de fortune qu'ils avaient confectionné dans les ruines, enveloppée de son manteau de voyage, ses bagages sur les épaules, elle constata avec dépit que la caravane s'était déjà ébranlée. Elle serpentait vers le sud, sur la route qui franchissait les cols des montagnes avant de redescendre sur la côte. Elle devait se hâter pour la rattraper.

Elle se tourna vers Iskander et Veeda assis tristement au coin du feu, et s'arrêta net.

Ses amis étaient tragiquement captifs dans ce lieu : Iskander esclave de rivalités et de traditions ancestrales exigeant la vengeance, Veeda prisonnière de son amour. Ils sont comme moi, songea-t-elle. Ils ne savent pas où est leur place.

Elle regarda ces deux êtres qui étaient ses compagnons depuis tant de semaines.

Eux aussi devaient quitter cet endroit, se dit-elle. Mais comment les en convaincre ? Iskander était si obsédé par son désir de vengeance qu'il était aveugle à tout le reste. Et Veeda, sans famille, sans nulle part où aller, était condamnée à rester avec lui. Allaient-ils rester ici jusqu'à la mort ? Figés dans le temps comme les hommes sculptés dans les murs en pierre de cette cité morte ?

— Je dois partir à présent, dit-elle en prenant son coffret à médecine.

Elle jeta un dernier coup d'œil à leur humble foyer : les murs en bois, le sol recouvert de peaux et de fourrures, les paravents qui les protégeaient des éléments. Elle avait dormi, mangé, ri et pleuré dans cet étrange lieu. Jamais elle n'oublierait les moments qu'elle y avait passés.

— Je t'en prie, ne nous quitte pas, supplia Veeda.

Elle était de plus en plus belle. Dans peu de temps, elle ne serait plus une adolescente dégingandée, mais une ravissante jeune femme.

Ulrika jeta un coup d'œil à la caravane qui disparaissait.

— Venez avec moi, tous les deux. Nous allons quitter cette vallée ensemble et chercher une nouvelle route. Mais nous devons faire vite.

Veeda se mit à pleurer, et Iskander se raidit, visiblement offensé.

— C'est impossible, Ulrika, car j'ai le devoir de venger les miens. Et je me dois de garder Veeda en sécurité, car c'est à cause de mes actions que sa tribu a été exterminée.

Ulrika se mordilla la lèvre. Elle avait juste le temps de rejoindre le convoi...

... mais elle devait rendre à ses amis leur liberté.

Là était son devoir.

Priant pour qu'une autre caravane vienne à traverser cette vallée avant l'hiver, elle déposa ses bagages sur les dalles et murmura :

— Laissez-moi vous aider.

Elle s'assit en tailleur sur une peau de chèvre, ferma les yeux, serra le coquillage dans ses mains, et commença à murmurer une prière.

Ils attendirent en silence.

Ancrée à la terre par le coquillage, la flamme de son âme emplissant sa vision intérieure, Ulrika se détacha de toute peur, impatience, anxiété, et même de la déception d'avoir laissé passer la caravane. Son âme fut libérée et Gaia lui apparut.

— Tu as réussi la dernière épreuve, enfant. Il n'y aura pas d'autres caravanes après celle-ci, car l'hiver est déjà arrivé sur les cols. Ton sacrifice prouve que tu es digne du don qui t'a été accordé. Et tu vas être récompensée, car nous savons quelles questions emplissent ton cœur. Regarde !

Une lumière intense jaillit autour d'elle. Elle vit des nuages embrasés, des pluies d'étincelles, des rayons bleus et luminescents. Ils tourbillonnaient comme des papillons pris de vertige, l'enveloppant dans une frénésie d'espoir et de joie. Ils scintillaient comme des gouttes d'eau projetées par une fontaine un jour d'été. D'autres arrivèrent, tournoyant, s'élevant, des incandescences pâles, brillantes,

emplissant l'air de chants mélodieux. Elle vit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et des miracles éblouissants !

Elle lâcha un cri, se sentant envahie par une paix et une sérénité telles qu'elle en pleura de joie.

Soudain, elle retint son souffle.

Il y avait Quelque chose au-delà. Elle tenta de l'atteindre, de comprendre. En vain. Un amour extraordinaire la submergea, des vagues intenses de réconfort et de compassion.

L'instant d'après, tout s'évanouit.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, deux visages pâles et inquiets la regardaient. Il lui fallut un instant pour reprendre son souffle. Elle se rendit compte que ses joues ruisselaient de larmes.

— J'ai des nouvelles pour vous deux, déclara-t-elle lorsqu'elle se fut ressaisie. Veeda, un être appelé Parvaneh m'a parlé.

La jeune fille frémit et dessina un signe protecteur dans l'air.

— C'est un ange, un ange très important ! Mais il est tabou de dire le nom des anges !

— L'ange m'a dit que Teyla cueillait des fleurs dans les halls en marbre de Kasha. Sais-tu ce que cela signifie ?

Veeda écarquilla les yeux. Elle pressa les mains sur sa poitrine et regarda Ulrika avec stupeur.

— Teyla est ma mère ! Comment sais-tu tout cela ? Comment sais-tu le nom de Parvaneh ? Et Kasha ? Seul mon peuple connaît Kasha !

Ulrika se tourna vers Iskander, lisant dans ses yeux sombres la question qu'il n'osait lui poser.

Elle sourit doucement.

— Les êtres qui vivent en ce lieu sacré m'ont montré beau coup de choses. Je sais maintenant que nous ne mourons pas, que l'existence est éternelle et que la mort n'est qu'une transformation. ..

— Non ! cria-t-il en se levant d'un bond. Je refuse de l'entendre ! Asmahan est en vie. Je la cherche depuis cinq ans et je passerai le reste de ma vie à la chercher s'il le faut.

— Iskander, écoute-moi...

— Non ! hurla-t-il en se détournant, les mains plaquées sur ses oreilles.

Ulrika se leva à son tour et posa une main sur son bras.

— Je suis désolée qu'Asmahan soit morte. Mais je t'en prie, crois-moi lorsque je te dis qu'elle est au paradis.

Il se tut pendant un long moment, puis se tourna vers elle, tassé sur lui-même.

— Je te crois, car tu as vu l'autel sacré de Zoroastre. Je crois en ton don. Et je suppose que je sais depuis le début que ma femme est morte. Je devrais être heureux qu'elle soit au paradis, ajouta-t-il d'une voix tendue, mais je ne le suis pas. Asmahan et moi avons été privés d'une vie ensemble.

— Et ces hommes vils qui campent à flanc de montagne paieront. Il ne me suffit plus de les tuer, je les torturerai des jours durant, afin qu'ils souffrent grandement.

— Iskander, répondit Ulrika avec douceur, écoute-moi. Tu es le dernier de ta lignée. J'ai vu cela dans ma vision. Exactement comme Veeda est la dernière de son clan. Si tu exécutes cette vengeance, tu seras sûrement tué toi-même. Il faut que tu penses aux tiens, Iskander. Ton peuple peut continuer à vivre à travers toi. Mais si tu meurs, alors ils seront réellement morts.

Il se couvrit le visage de ses mains et pleura amèrement. Veeda alla à lui et le prit dans ses bras. Il sanglota sur son épaule tandis qu'elle le serrait étroitement contre elle en lui murmurant des paroles de réconfort.

— Tu as raison, Ulrika, murmura-t-il lorsqu'il se fut repris. Si je tue mes ennemis et que je brûle leur village, quelqu'un survivra et cet homme passera le reste de sa vie à me traquer, jusqu'à ce qu'il me tue et que ma tribu soit totalement anéantie. Oui, j'ai un devoir envers mes ancêtres, mais j'en ai un plus grand encore envers mes descendants, et envers Veeda, et son peuple, pour que nos lignées continuent à vivre à travers nous.

Ulrika posa une main sur sa joue.

— Iskander, rends Veeda fière d'être l'épouse d'un prince. Construis ta maison et remplis-la d'enfants ; tu seras le fondateur d'une nouvelle

tribu.

En disant cela, elle se souvint que c'était elle qui avait persuadé Iskander de l'accompagner à la Cité des Fantômes. S'il était parti vers l'est, elle le comprenait à présent, ses poursuivants l'auraient probablement rattrapé et tué.

Elle lui avait sauvé la vie.

La prophétie de Miriam s'était réalisée.

Chapitre 29

Quand les neiges arrivèrent, tous trois abandonnèrent leur camp dans les ruines et vécurent quelque temps avec Zeroun et sa famille pendant qu'Iskander construisait une petite maison, conformément aux traditions de sa tribu. Ils vécurent là pendant l'hiver, Iskander continuant à bâtir et aidant les villageois à réparer leurs maisons, tandis que Veeda les distrayait par ses chants et ses danses, et qu'Ulrika soignait ceux qui souffraient de fièvres. Cette dernière se rendait chaque jour à l'arche en pierre où elle appelait la vision des bassins de cristal de Shalamandar, méditant et priant, apprenant à perfectionner son pouvoir spirituel.

A la fonte des neiges, une caravane arriva du nord, et accepta de la prendre comme passagère payante.

Iskander et Veeda lui firent leurs adieux, et elle les étreignit avec affection.

Quand elle dit au revoir à Zeroun, elle lui demanda s'il était le dernier de sa lignée.

— Je ne suis pas le premier Mage de Shalamandar, et je ne serai pas le dernier, répondit-il. Tant qu'il y aura des gens en quête de la vérité, il y aura un Mage dans cette vallée.

Ulrika prit sa place dans le convoi, songeant à sa nouvelle destinée.

A Babylone, elle chercherait les Vénérables. Et elle guetterait chaque jour l'arrivée d'une caravane revenant de la lointaine Chine...

LIVRE VII

Chapitre 30

— On les appelle des os de dragon, déclara le troisième interprète à Timonidès. Ils prédisent l'avenir.

Fasciné, l'astrologue grec regarda le devin badigeonner de sang l'omoplate d'un bœuf, puis la plonger dans le feu. Alors que tous attendaient que l'os craque et révèle un message des ancêtres, Timonidès jeta un coup d'œil à son fils qui préparait le dîner à l'écart - un plat étrange comprenant de longs fils confectionnés à partir de farine de riz, qu'on appelait des nouilles, cuites dans un bouillon et mélangées à des légumes et morceaux de viande. Les joues rondes de Nestor étaient rosies par la lueur du fourneau, et il souriait en ajoutant des épices dans la marmite.

Timonidès rendit silencieusement grâce aux étoiles. Son fils était en sécurité. Le crime de Nestor à Antioche était loin derrière eux, et bien que la caravane ne fût plus loin de sa destination - la cour impériale de Chine -, le temps qu'ils retournent à Rome, Nestor et Besas auraient été oubliés. De toute évidence, les dieux l'avaient pardonné d'avoir falsifié les horoscopes. Peut-être étaient-ils magnanimes envers un homme qui voulait protéger son fils.

En cette froide nuit de printemps, il était émerveillé d'être à l'autre bout du monde. La caravane faisait halte au milieu des montagnes. Chameaux, ânes et chevaux, hommes, femmes et enfants, sans oublier les troupeaux de moutons et de chèvres pour nourrir tout ce petit monde. Ils avaient traversé maintes villes et provinces, des rivières en crue et des vallées herbues, des déserts arides et des plaines clémentes, éveillant toujours curiosité et intérêt. Depuis la Perse jusqu'à Samarkand, par-delà les monts du Pamir, les dunes d'or rouge du Takla-Makan dans le bassin aride du Tarim, le maître de Timonidès avait partagé des repas avec des chefs et potentats, d'humbles bergers et des rois imbus de leur personne, échangeant marchandises et informations. Il avait bu du lait de chameau caillé, s'était régala de brochettes d'agneau et d'oignons, avait savouré un dessert aux raisins. Et quand sa caravane s'en repartait, Sebastianus emmenait des voyageurs sous sa protection : une famille allant à un mariage dans la

région du Koukou Nor, des émissaires de Sogdiane porteurs d'accords commerciaux avec Tashkurgan, un groupe de missionnaires bouddhistes allant propager les enseignements de leur fondateur en Chine. La caravane faisait halte dans des déserts brûlés par le soleil et des montagnes balayées par les blizzards ; quêtait l'hospitalité dans des villages perdus, où s'élevaient quelques tentes et huttes en terre occupées par des nomades. A mesure qu'elle avançait vers l'est, les voyageurs découvraient avec ravissement les maisons de thé chinoises établies à leur intention.

Ce soir-là, ils se trouvaient dans les montagnes de Qinling, près de Xi'an, à une journée de leur célèbre destination, Luoyang.

Timonidès jeta un coup d'œil à son maître. Assis devant son propre feu, il étudiait la carte de la région qu'il avait récemment acquise. Il se demanda brièvement à quoi pensait Sebastianus - Ulrika, sans doute - puis reporta son attention sur les flammes et « l'os de dragon ».

Sebastianus fut momentanément arraché à ses réflexions par les éclats de rire bruyants de Primo et ses hommes qui, confortablement enveloppés de manteaux chauds, faisaient circuler une outre pleine de vin. Nous avons accompli un long chemin, mes camarades et moi, songea-t-il. Et bientôt, nous verrons les merveilles d'un monde où aucun Romain n'est jamais allé, un monde appelé le Pays des Fleurs.

Sur la route, on lui avait raconté d'étranges et invraisemblables histoires sur les Han : « les femmes accouchent par la bouche », ou « ils vivent jusqu'à l'âge de mille ans ». Demain, il les verrait de ses propres yeux. Si seulement Ulrika avait été à ses côtés pour partager son triomphe ! Comme elle lui manquait ! Il mémoriserait et noterait chaque détail pour elle, et lui raconterait tout lorsqu'ils seraient réunis.

L'omoplate craqua et le devin la retira du feu à l'aide de tenailles en bronze.

Sebastianus regarda Timonidès et ses compagnons se pencher en avant pour voir les dessins rouge sang gravés dans l'os. Ils retinrent leur souffle, se demandant ce que l'avenir réservait à Timonidès. Le devin fronça les sourcils, secoua la tête, puis se rassit et, par le biais de l'interprète, déclara :

—Prenez garde au mûrier.

Timonidès attendit la suite. Comme rien ne venait, il s'étonna :

—C'est tout ? Prenez garde au mûrier ? Par Zeus, qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Certain que l'interprète avait fait une erreur, il fit répéter à l'homme sa prédiction. Elle passa par trois interprètes avant d'être répétée exactement telle quelle.

A mesure qu'ils progressaient, pénétrant dans des contrées aux dialectes inconnus, Sebastianus avait pris conscience du problème de communication qui se posait à eux : ils ne trouveraient jamais personne qui fût capable de parler à la fois le chinois et le latin. Il avait donc recruté deux interprètes en chemin, deux hommes heureux de participer à l'aventure et de jouer le rôle d'intermédiaires : le premier parlait latin et persan, le second persan et kashmiri. Une semaine plus tôt, il avait engagé un troisième homme, qui parlait kashmiri et chinois.

Une longue chaîne de dialogues, certes, et comportant des risques d'erreur, mais indispensable tant qu'il n'aurait pas appris le chinois.

Le devin leva vers Timonidès son visage creusé de rides.

— Votre vie s'achève à cause du mûrier.

Sebastianus lut le scepticisme sur les traits du vieil astrologue et sourit. En dépit de sa foi absolue en les étoiles et leurs prédictions infaillibles, Timonidès, comme tous les hommes, avait un faible pour les augures et leurs promesses.

Il retourna à sa carte, et tendait la main vers son gobelet de vin coupé d'eau lorsqu'un étrange sifflement déchira l'air. L'instant d'après, il sentit un souffle de vent lui frôler la tête. Il leva les yeux et vit la deuxième et la troisième flèche arriver sur le campement. L'un des compagnons de Timonidès poussa un cri et le tira par le bras.

Tous se levèrent d'un bond en criant alors qu'une pluie de flèches s'abattait sur eux. Femmes et enfants s'engouffrèrent sous les tentes. Dégainant épées et poignards, les hommes s'abritèrent derrière des rochers et des buissons tout en cherchant à voir d'où venait l'attaque.

Des cris inhumains transpercèrent la nuit, en même temps que des formes sombres surgissaient de nulle part, dévalaient les flancs de la montagne, émergeaient des ravins. Des hommes imposants, effrayants, brandissant d'énormes haches et épées se ruèrent sur le campement à la vitesse de l'éclair, agitant leurs armes en vociférant, frappant tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Tenant son épée à deux mains, Sebastianus s'élança vers eux. Derrière lui, Primo et ses hommes, cessant de jouer les gais ivrognes - car, conformément à leur plan, pas une goutte de vin n'avait franchi leurs lèvres - passèrent à l'action. Les « marchands » se montrèrent sous leur jour véritable, des combattants en uniforme militaire romain, musclés et puissants, se jetant dans la bataille avec une férocité qui prit leurs assaillants par surprise.

Presque aussi vite qu'ils avaient surgi dans le campement, les brigands reculèrent, comme tant d'autres l'avaient fait avant eux durant ce voyage vers l'est - des montagnards sans foi ni loi flairant une victoire facile sur les membres gras et paresseux d'une riche caravane. Ils prirent la fuite, déroutés par ces étrangers plus nombreux et mieux préparés qui leur avaient tendu un piège. Une fois de plus, Primo et ses hommes, ayant repoussé les agresseurs, laissèrent éclater leur joie.

Au même moment, un son étrange s'éleva. Sebastianus se retourna, fronçant les sourcils. Comme le bruit se répétait, il reconnut le résonnement caractéristique d'un gong.

— Attendez ! cria-t-il.

Primo et ses hommes s'arrêtèrent, perplexes. Les brigands étaient à leur portée. Ils voulaient leur infliger une bonne leçon, comme ils l'avaient fait avec leurs précédents attaquants. Sur le point de protester, Primo écarquilla les yeux à la vue du spectacle étonnant qui approchait sur la route venant de l'est.

Décorée de lanternes qui oscillaient à chacun de ses mouvements., une élégante chaise à porteurs rouge et or, sur les épaules d'une vingtaine d'hommes, était à la tête d'une procession d'une autre vingtaine d'hommes, tous vêtus de soie rouge et or et coiffés de calottes en soie noire. Deux hommes portaient un énorme gong en cuivre jaune, et à l'arrière se trouvaient des animaux de bât, chargés de marchandises.

Sebastianus ne fut pas surpris outre mesure. Il s'était douté que, lorsque l'empereur entendrait parler de l'arrivée d'une caravane venant de l'ouest, il dépêcherait un envoyé à la rencontre des étrangers. L'extraordinaire procession s'immobilisa, et, en grande cérémonie, la chaise rouge et or fut abaissée sur le sol. Dans une rafale de vent qui fit vaciller les torches et claquer les drapeaux, les visiteurs de Rome virent un personnage remarquable poser le pied sur un coussin qu'on avait placé par terre devant lui.

Grand et maigre, le teint jaunâtre, il portait des chaussures en soie noire sur des chaussettes blanches, que l'on apercevait sous l'ourlet d'une robe somptueuse, en soie rouge, magnifiquement brodée de motifs d'oiseaux et de dragons, et fermée par une large ceinture rouge. Une barbichette blanche tombait sur sa poitrine, et une longue et mince moustache dégringolait jusqu'au-dessous de son menton. Son visage osseux présentait des pommettes saillantes, ses yeux étaient en forme d'amande sous de minces sourcils blancs. Il portait un large chapeau de soie noire rigide, sous lequel ses longs cheveux blancs avaient été soigneusement coiffés et remontés.

Il s'avança en silence, les mains jointes dans les manches volumineuses de son habit. Ses yeux noirs et brillants parcoururent les étrangers du regard, un par un, comme pour chercher à déterminer qui était le chef du groupe.

— Êtes-vous les voyageurs de Li-chien ? demanda-t-il enfin, sa question transmise du chinois au kashmiri au perse et enfin au latin.

Sebastianus savait que Li-chien était le nom chinois de l'Empire romain, qu'aucun Chinois n'avait jamais visité à ce jour.

— En effet, répondit-il.

L'homme s'inclina.

— Je suis Noble Héron, bas et indigne serviteur de sa Majesté Impériale l'Empereur de la Grande Dynastie Han, Fils du Ciel, Seigneur des Dix Mille Ans. Je vous invite humblement avec vos compagnons à visiter la demeure de Mon Seigneur, qui désire rencontrer des voyageurs venus de si loin.

Au cours de son voyage, Sebastianus avait appris que l'empereur Guangwu était mort deux ans plus tôt et que le prince héritier Zhuang avait accédé au trône et pris le nom de Ming.

— Êtes-vous venu nous escorter jusqu'à l'empereur Ming ?

Noble Héron acquiesça, avec un imperceptible frémissement des sourcils.

— J'ai l'humble honneur d'éclairer les illustres visiteurs de Mon Seigneur sur l'étiquette et le protocole de la cour, car comment les connaîtriez-vous puisque vous n'êtes jamais venus ici ? Il est tabou de prononcer le nom de l'empereur, ou celui de toute personne royale ou distinguée. Vous pouvez m'appeler Noble Héron car je ne suis qu'un modeste serviteur. L'on peut s'adresser à l'empereur de diverses

manières, que je vais vous enseigner.

Sebastianus remarqua que l'homme luttait contre l'envie de les dévisager. Il se demanda si ce que les Chinois avaient entendu dire sur les Romains était aussi étrange que ce que les Romains avaient entendu dire des Chinois.

Cependant, lorsque Noble Héron sortit la main de sa manche pour indiquer la direction de Luoyang, ce fut au tour de Sebastianus d'être perplexe. Les ongles du dignitaire chinois étaient si longs qu'ils s'enroulaient sur eux-mêmes et chacun était protégé à son extrémité par un bouchon en or.

— Estimé ami, dit Sebastianus par l'intermédiaire des interprètes, vous nous feriez un grand honneur en partageant notre campement, et pendant que vous accepterez notre hospitalité, je vous expliquerai de mon mieux nos coutumes, qui doivent vous paraître curieuses.

Noble Héron accepta gracieusement et se retira pendant que ses serviteurs dressaient une tente à son intention. Primo en profita pour s'approcher de Sebastianus.

— Je ne fais pas confiance à cet homme, murmura-t-il.

Sebastianus se tourna vers lui.

— Continue.

— Il y a quelque chose de suspect à propos de cette attaque. Nous n'avions pas été harcelés par les brigands depuis que nous sommes entrés dans les territoires sous influence militaire chinoise. Toutes les tribus que nous avons vues étaient des vassaux de l'empereur. Comment se fait-il que ces brigands nous aient attaqués si près de la capitale ?

Comment ont-ils pu ne pas remarquer cet homme et sa suite sur la route, alors qu'il est de toute évidence un envoyé de la cour impériale ?

— C'était une fausse attaque, répondit Sebastianus. Afin de jauger nos forces et nos faiblesses et de voir si nous venions en paix ou dans le but de conquérir. Nous devons être sur nos gardes. J'imagine qu'il y aura d'autres épreuves à franchir.

Le dignitaire impérial passa la nuit au campement, et dîna seul, servi par ses domestiques personnels. A l'aube, on leva le camp et Sebastianus prit la tête de l'immense convoi, Noble Héron à ses côtés,

chevauchant désormais une belle jument alezan.

Avant le départ, Timonidès lut l'horoscope de son maître tandis que Noble Héron allumait des bâtons d'encens et rendait hommage aux Gardiens des Quatre Vents : serpent et tortue au nord ; oiseau rouge au sud ; dragon vert à l'est ; tigre blanc à l'ouest. Sur le chemin, comme ils s'approchaient des plaines fertiles, Noble Héron parla à Sebastianus de l'homme que tous appelaient Seigneur de Tout Sous le Ciel.

L'empereur Ming, âgé de trente ans, gouvernait avec son épouse favorite, Ma, une très belle femme qui n'avait pas encore vingt ans. La mère de Ming était l'impératrice douairière Yin : âgée d'une cinquantaine d'années, elle était connue pour sa beauté et sa bonté.

L'empereur, lui, était célèbre pour sa générosité et l'affection qu'il vouait à sa famille ; il adhérait au code moral et éthique du Grand Sage, mais il respectait aussi plusieurs centaines de dieux de la foi taoïste, et avait la réputation de s'intéresser vivement aux religions des étrangers.

— Le Seigneur de Tout Sous le Ciel, conclut Noble Héron, serait heureux d'en apprendre davantage sur les dieux de Li-chien.

Luoyang, situé dans une plaine entre le mont Mang et le fleuve Luo, était une cité rectangulaire, entourée d'un haut mur en pierre et de douves traversées par des pont-levis. Sur le fleuve encombré, Sebastianus vit des embarcations dont il avait récemment appris le nom, des jonques et des sampans, serrés les uns contre les autres, qui servaient d'habitations. La campagne voisine était ponctuée de fermes : les paysans y cultivaient une terre jaune apportée par les vents des déserts du Nord-Est. Ils interrompaient leur labeur, et leurs femmes sortaient sur le pas de leur porte pour observer l'extraordinaire procession.

Une grande foule s'était rassemblée de part et d'autre des énormes portes en pierre, car la populace avait entendu dire qu'une remarquable caravane venait rendre hommage à l'empereur. L'excitation régnait. Chacun attendait une fête exceptionnelle qui marquerait l'événement.

Les citoyens de Luoyang portaient des tenues colorées, dans tous les tissus allant du chanvre à la soie, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il y avait des hommes élégants en robe éclatante, des paysans et marchands en pantalons et tuniques. Cependant, Sebastianus s'intéressait surtout aux gardes postés à chacune des seize tours de la

cité, leur armure étincelant au soleil, leur arbalète prête. Noble Héron lui indiqua à l'ouest de la ville un vaste endroit où d'autres caravanes étaient déjà installées, et où il ne fut guère surpris de voir un impressionnant contingent de soldats impériaux attendant de prendre leurs places pour garder les marchandises récemment arrivées de l'ouest.

— Vous allez nous faire l'honneur d'être nos invités dans la cité, déclara Noble Héron. Peut-être désirez-vous emporter quelques effets personnels ?

Aux portes de la cité, des chaises à porteurs attendaient les visiteurs, fermées de tissus colorés et flanquées d'esclaves vêtus d'habits assortis. Noble Héron, avec son entourage, prit la tête du petit groupe, suivi par Sebastianus, Timonidès, Primo et les trois interprètes. Timonidès avait insisté pour amener Nestor, lequel avait récemment pris l'habitude de vagabonder.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'enceinte, les nouveaux venus découvrirent une vaste avenue bordée de spectateurs derrière lesquels s'élevaient des pagodes à plusieurs étages, dont les toits de tuiles rouges brillaient au soleil.

De minuscules clochettes tintaient sur les chaises alors que les esclaves trottaient. Sebastianus vit les avant-toits incurvés vers le ciel, respira des arômes de cuisine, entendit les intonations de la langue chinoise, et prit brusquement conscience qu'il avait réalisé son rêve, qu'il était le premier homme de l'Occident à entrer dans la capitale de la Chine impériale. Il sentit son cœur se gonfler de bonheur et d'excitation. Il adressa une prière silencieuse à ses ancêtres qui eux aussi avaient ouvert des routes commerciales et qui seraient si fiers de lui à cet instant !

Il regrettait tant qu'Ulrika ne soit pas avec lui.

Ils furent conduits à une autre porte et pénétrèrent dans une cour où attendaient des serviteurs. Noble Héron expliqua que c'était la résidence spéciale réservée aux estimés visiteurs et importants dignitaires. Sebastianus et ses compagnons allaient avoir la possibilité de faire leur toilette et de se débarrasser de la poussière de la route avant de voir l'empereur.

Ils entrèrent dans un couloir à hautes colonnes écarlates; des serviteurs en pantalon large et tunique s'arrêtèrent de travailler pour les observer. Les appartements, bien que sobrement meublés de tables basses et coussins, étaient somptueusement décorés de magnifiques

tapis, d'élégantes tentures en soie, de paravents peints, de gros pots en bronze et en jade garnis de fleurs fraîchement coupées.

Au cours de leurs longs mois de voyage, Sebastianus et ses compagnons avaient adopté les costumes locaux et étaient arrivés à Luoyang vêtus de pantalons en cuir et de tuniques doublées en laine d'agneau. Ils s'en dévêtirent et plongèrent dans d'énormes baignoires en bambou remplies d'eau parfumée et fumante. Les Romains ébahis et ravis virent arriver de jeunes dames en longue robe bleue enroulée autour de leur corps qui les frottèrent et les massèrent avec de l'huile chaude. Sebastianus, Timonidès et Primo eurent les cheveux coupés et la barbe taillée pour la première fois depuis des mois et commencèrent à se sentir de nouveau comme des hommes civilisés.

Lorsque Noble Héron revint pour les escorter jusqu'à la présence impériale du Seigneur des Dix Mille Ans, il s'arrêta net et fixa ses invités méconnaissables, désormais respectivement vêtus d'une toge et tunique romaines, d'un costume grec, et d'un uniforme de légionnaire.

—Aya, murmura le dignitaire, son visage normalement impassible transformé en un paysage de désolation.

Il demeura un instant silencieux, ayant apparemment du mal à trouver ses mots.

—Je prie notre estimé visiteur de pardonner l'humble serviteur que je suis s'il a causé offense, car j'ignore vos coutumes de deuil. Si je vous déshonore ou si je déshonore votre famille, puis-je souffrir la mort aux mille coupures. Mais... qui est mort ?

Sebastianus crut d'abord que les interprètes s'étaient trompés, mais la question fut répétée à l'identique.

—Personne, répondit-il. Pourquoi ?

Noble Héron lui adressa un regard stupéfait.

—Mais vous portez du blanc et vous vous êtes coupé tous vos cheveux !

—C'est ainsi que nous nous habillons et coiffons traditionnellement à Rome.

— Ah ! Je vois.

Cependant, le désarroi continuait à se lire sur ses traits, et Sebastianus devina le mouvement nerveux de ses mains sous la soie

des manches de Noble Héron.

— Y a-t-il un problème ?

— Que je sois châtié pour mon ignorance, estimé invité, car je suis vraiment un homme indigne et dépourvu de connaissances, mais je ne comprends pas votre autre coutume...

— Notre autre coutume ?

Noble Héron fouilla la pièce du regard, comme s'il cherchait ses mots parmi les nattes tressées et branches de bambou.

— Peut-être mes nobles invités seraient-ils plus à l'aise dans des robes chinoises ?

— Nous sommes très bien ainsi, grommela Primo, affamé et impatient. Qu'est-ce qui est gênant dans nos vêtements ?

Sebastianus se remémora les citoyens qu'il avait vus dans les rues, les paysans dans les fermes, les serviteurs entre ces murs. Puis il examina la tenue de Noble Héron et comprit subitement : c'était une chaude journée de printemps, mais seuls le visage et les mains étaient exposés aux regards. Et dans le cas d'un haut dignitaire tel que Noble Héron, les mains elles-mêmes étaient invisibles.

En revanche, les tuniques à manches courtes des Romains laissaient voir leurs bras et ne leur arrivaient qu'au genou.

— Nous ne désirons offenser personne, Noble Héron, mais nous sommes ici en tant que citoyens de Rome et représentants de notre propre empereur. S'il doit y avoir une rencontre entre nos deux mondes et un échange culturel qui n'a encore jamais eu lieu entre nos deux peuples, alors il serait malhonnête de notre part d'apparaître devant l'empereur autrement que tels que nous sommes réellement.

Le dignitaire aux cheveux blancs digéra longuement ce raisonnement, et ne trouvant aucun argument pour s'y opposer, passa à la question complexe du protocole en vigueur à la cour.

Tandis que les estomacs de Timonidès et de Primo grondaient, et que Nestor se demandait s'ils allaient manger des nouilles, Sebastianus écouta poliment les nombreuses règles d'étiquette et assura que ses amis et lui les observeraient de leur mieux. Cependant, lorsque Noble Héron en arriva au sujet d'un rituel appelé *kowtow*, Sebastianus se rebiffa.

En guise de démonstration, Noble Héron donna un ordre sec à l'un des serviteurs qui, sous les yeux stupéfaits des visiteurs étrangers, se mit à genoux, posa les mains sur le sol, et toucha le sol du front. Puis il se redressa, avant de répéter son geste huit fois.

— C'est ainsi que vos amis et vous témoignerez votre respect au Seigneur du Ciel, conclut Noble Héron avec un sourire.

— Par Zeus ! murmura Timonidès.

Primo éleva alors la voix :

— Je ne gratterai pas le sol le derrière en l'air pour un Barbare, roi ou pas !

Le premier interprète pâlit et fut trop effrayé pour relayer l'insulte au second, lequel avait cependant deviné au ton du Romain qu'il avait prononcé des paroles offensantes, voire dangereuses.

— Nous comprenons que vous désiriez nous voir témoigner le respect qui est dû à votre empereur, intervint Sebastianus. Et nous avons l'intention de le faire. Mais en tant que citoyens de Rome et représentants de notre propre empereur, ce serait une trahison pour nous que de ramper devant votre roi, car cela signifierait que notre empereur est un sujet de votre souverain. Je suis certain que, si la situation était inversée, l'empereur Ming ne voudrait pas que ses agents se prosternent ainsi devant le monarque d'un autre pays.

— C'est vrai, admit Noble Héron, sa barbichette blanche tremblante. Néanmoins, tout manquement au protocole est immédiatement puni de mort, et si misérable et indigne que soit ma pauvre tête, je ne suis pas encore prêt à m'en séparer.

Sebastianus sourit.

— Ne vous inquiétez pas, estimé ami. Nous sommes des Romains et par conséquent des gens raisonnables. Nous sommes disposés à trouver un compromis.

Ils franchirent de multiples portes, contournèrent de nombreux paravents et traversèrent une succession de cours avant de gravir enfin les cent marches qui menaient à la salle du trône impérial. Suivis de leurs interprètes, Sebastianus et ses amis s'avancèrent sur un sol étincelant entre deux rangées de piliers en laque rouge, observés par des spectateurs silencieux en amples robes de soie, les mains cachées sous leurs manches. Les hommes portaient leurs longs cheveux rassemblés par un nœud et remontés sous une coiffe en soie noire, les

femmes arboraient des coiffures compliquées décorées de perles et de tasseaux. Tous regardaient avec curiosité les visiteurs étrangement vêtus qui marchaient docilement derrière Noble Héron.

Lorsqu'ils approchèrent de l'estrade où était installé le couple impérial, de jeunes femmes en robes bleu et écarlate dissimulèrent leur visage derrière des éventails et se mirent chuchoter, leurs yeux en amande fixés sur Sebastianus et ses courts cheveux couleur de bronze.

Un gong retentit, des prêtres en robe et coiffures alambiquées apparurent, portant des encensoirs qui dégageaient une fumée âcre, décrivant des cercles pendant que le gong continuait à battre et qu'un crieur invisible énonçait des sortilèges et des noms de dieux. Le rituel de purification et de sanctification se déroula et Sebastianus étudia ouvertement l'homme qu'il était venu voir, celui pour qui il avait accompli des milliers de milles.

L'empereur et son épouse étaient aussi immobiles que des statues, assis sur leurs trônes sculptés dans du bois de rose, leurs robes en soie d'un jaune si vif qu'ils ressemblaient à un double lever de soleil. Ming portait une étrange couronne faite d'une planche noire et rigide d'où pendait à l'avant et à l'arrière une frange de perles, ses longs cheveux noués dessous.

Ma, jeune et jolie, le visage lourdement maquillé, arborait une coiffure si élaborée, piquée d'épingles en jade et de bâtons en ébène soutenant tant d'ornements et de bijoux que son cou gracile semblait à peine capable de supporter pareil poids. Comme les courtisans, dignitaires et nobles présents, l'empereur et son épouse n'exposaient que leur visage aux regards. Leurs pieds étaient cachés par des pantoufles, et leurs mains par des manches en soie volumineuse. De hauts cols rouge vif leur montaient jusqu'au menton.

A côté de Ma se tenaient de gracieuses jeunes dames, élégamment coiffées et drapées de soie ample. Elles semblaient garder un paravent en bambou, derrière lequel - Sebastianus l'avait appris de la bouche de Noble Héron - était assise la mère de l'empereur, l'impératrice douairière Yin, invisible mais voyant tout.

Lorsque Noble Héron fit signe à Sebastianus et à ses amis de s'arrêter, l'interprète de Suzhou et son collègue du Cachemire se laissèrent aussitôt tomber à terre pour se prosterner devant le souverain. L'homme qui parlait persan et latin, un natif de Pise, resta debout.

—Faites comme moi, murmura Sebastianus à ses compagnons

avant de s'adresser à Ming. Noble et Distinguée Majesté, nous venons en paix au nom de Néron, empereur de

Rome. Selon les lois et coutumes de mon pays, tous les citoyens sont égaux. Aucun homme n'est supérieur aux autres, pas même notre empereur, bien que nous l'appelions Premier Citoyen. Nous ne nous prosternons pas devant lui, nous ne nous inclinons même pas. Cependant, mes amis et moi ne voulons pas vous manquer de respect, et nous sommes donc honorés de nous incliner devant Votre Majesté, comme nous ne le ferions devant nul autre.

Sur quoi Sebastianus se pencha légèrement en avant. Timonidès et Primo l'imitèrent, tandis que Nestor se contentait de glousser. Quand ils se redressèrent, un silence de mort s'abattit sur la salle.

Le Seigneur des Dix Mille Ans demeura immobile sur son trône, impassible, sans le moindre frémissement des nombreuses couches de soie, de satin et de broderies qui couvraient sa personne. Nul ne bougeait. On n'entendait pas un souffle.

L'empereur Ming cilla.

— Vous apportez des marchandises à Luoyang, dit-il enfin, d'une voix jeune, sèche et autoritaire. Êtes-vous un marchand ?

La question était abrupte, un tantinet impolie, mais Sebastianus s'y attendait. Noble Héron lui avait décrit la hiérarchie sociale chinoise, au sommet de laquelle se trouvait la famille impériale, suivie par les érudits et intellectuels qu'on appelait les « mandarins », puis des paysans, hautement respectés, puisque le travail de la terre était considéré comme la manière la plus honorable de gagner sa vie. Les marchands, tout en bas de l'échelle sociale, étaient fort méprisés, car il était jugé déshonorant de gagner de l'argent en profitant d'autrui. Par conséquent, il aurait été impensable qu'un tel homme ose se présenter devant le Seigneur des Dix Mille Ans.

— Je suis un ambassadeur, Votre Majesté, un représentant de mon souverain. Ma caravane apporte des cadeaux au peuple chinois. J'apporte également des salutations de mon empereur qui offre son amitié au distingué monarque de ce grand pays. De plus, je suis venu étudier la sagesse de vos philosophes et érudits. Je vous propose non seulement un échange de biens culturels, mais d'idées et de connaissances.

L'empereur sourit et parut se détendre un peu.

— C'est un échange honorable et bienvenu, Sebastianus Gallus. Dites-moi, où vos ancêtres sont-ils enterrés ?

— Loin d'ici, dans mon pays natal.

— Qui sont vos dieux ?

— Ma foi repose dans les étoiles. Votre Majesté. Je nourris l'espoir que le Seigneur des Dix Mille Ans m'accordera la permission de rendre visite à ses distingués astrologues.

— Notre Grand Sage, dont il est tabou de dire le nom, nous a enseigné que la connaissance est le plus noble des idéaux. Ce sera un honneur pour nous d'accéder à vos désirs, Sebastianus Gallus. En échange, vous nous ferez l'honneur de nous transmettre la connaissance de votre pays, que vous appelez Rome.

L'audience s'acheva, et les invités furent escortés dans une autre vaste salle ceinte de colonnes écarlates. Là, des tables basses étaient dressées, et Sebastianus et ses compagnons patientèrent pendant que le couple impérial, puis la douairière et enfin les courtisans prenaient place.

Des musiciens dissimulés derrière un paravent jouèrent de la cithare et de la flûte, des tambours et des cloches, des gongs, des carillons et des plaquettes en bois, créant des mélodies délicates et exotiques ; des danseuses évoluèrent en longues robes gracieuses dont les manches voletaient tels des oiseaux. L'empereur et ses invités se délectèrent d'un festin composé de chouette cuite au four, de pousses de bambou, de racines de lotus et de panthère.

Acrobates et jongleurs accompagnaient l'arrivée des plats, tous plus extraordinaires les uns que les autres, et le vin de riz coulait à flots.

Durant une démonstration d'art martial appelé kung-fu, Noble Héron fut appelé à la table de l'empereur Ming, où il se prosterna trois fois avant de recevoir un message qu'il rapporta rapidement à Sebastianus.

— Honorable invité, le Seigneur des Dix Mille Ans serait honoré de regarder des cartes de votre empire où figurent les villes et les camps militaires.

— Informez Sa Majesté, je vous prie, que je ne suis pas un militaire et que je ne suis pas en mesure de lui fournir de telles informations.

Noble Héron retourna à son souverain, se prosterna de nouveau,

délivra le message, en reçut un second et revint.

—Mon Seigneur affirme qu'en tant que marchand, honorable Gallus, vous connaissez les fleuves, les frontières, les cités. Il serait ravi d'apprendre leur emplacement exact au sein de votre empire. Mon Seigneur fournira les cartographes, artistes, calligraphes, et tout le papier et le parchemin que vous désirerez. Il placera sous vos ordres autant de gens que vous le souhaitez et vous accordera autant de mois et d'années qu'il vous en faudra. Votre confort est le plus grand souci de Mon Seigneur, ainsi que vos besoins spirituels.

Par conséquent, il va généreusement vous permettre de construire un sanctuaire dédié à vos ancêtres ici, à Luoyang, car un homme se doit d'honorer ses ancêtres.

Les trois hommes de Rome digérèrent cette nouvelle en même temps que le porc sucré glacé et le riz au curry, comprenant le sens implicite des paroles de l'empereur.

Ils étaient désormais ses prisonniers.

Chapitre 31

On les appelait « les Fleurs de Société » : leur unique but était d'apporter le plaisir du sexe aux invités de l'empereur.

Petite Hironnelle était l'une de ces jeunes femmes à la cour impériale de Luoyang, une ravissante fille de la noblesse formée aux arts érotiques, tels que les Vingt-Neuf Positions du Paradis à la Terre. Elle satisfaisait les hôtes impériaux par ses talents exquis depuis l'âge de treize ans.

Elle en avait vingt à présent, et avait réussi au cours des sept années écoulées à ne pas enfreindre la règle numéro un des Fleurs de Société - ne jamais tomber amoureuse. Ses sœurs de chambrée l'avaient mise en garde contre ce danger, et elle ne pensait pas que cela puisse lui arriver. Cependant, quand elle reposait entre les bras de Tigre Héroïque, elle se disait qu'elle aurait pu l'écouter parler toute la nuit durant.

Peu importait qu'elle ne comprenne pas un mot de ce qu'il disait. Elle aimait le son de sa voix, son timbre chaleureux, les syllabes exotiques qui jaillissaient de ses lèvres, l'étrangeté extrême de son langage. Il parlait toujours après leurs ébats, emplissant la soirée parfumée de mots venus d'horizons lointains, pendant qu'elle se nichait contre lui, rêvant que la nuit ne finisse jamais.

Ils étaient allongés sur un matelas en duvet d'oie, entre des draps de soie, et un esclave aveugle maintenait l'air frais en agitant un magnifique éventail en cuir. Hormis cet homme, les amants étaient seuls dans la chambre, mais ils entendaient les voix et la musique de la cour au-delà des murs du jardin. Tigre Héroïque parlait, imaginait-elle, de son lointain foyer en Occident. Et elle remerciait silencieusement les dieux de lui avoir envoyé cet homme aux cheveux bronze à qui elle avait donné son cœur.

Le rôle des Fleurs de Société était digne et respecté, et c'était un grand honneur que de vivre à la cour et de servir les hôtes de marque. Seules les filles des familles les plus nobles pouvaient tenir ce rôle. Les critères de sélection étaient rigoureux : le physique, le comportement, la santé et la capacité à satisfaire un homme étaient pris en compte. Petite Hironnelle possédait un visage rond et délicat, un teint lisse et immaculé, un corps mince et souple, de petits pieds et des mains fines. Quand elle avait été choisie parmi cent candidates, toute sa famille

s'était réjouie. Les règles de conduite étaient complexes, et chaque jeune fille était strictement formée à la pudeur, la discrétion, aux convenances. Le plaisir de l'hôte était son but premier ; ce qu'elle éprouvait n'avait aucune importance. Lorsqu'elle était sélectionnée, elle allait vivre dans un dortoir spécial supervisé par des eunuques, où elle menait une existence de confort et de luxe, sans aucun autre souci que d'orner ses cheveux ou de peaufiner la courbe de ses sourcils.

Lorsqu'on l'appelait pour rendre visite à un invité, elle restait le temps requis, ne parlait pas à moins d'y être invitée, puis s'en retournait à sa chambrée.

Petite Hirondelle n'était pas son vrai nom. Quand le chef des eunuques l'avait présentée à l'invité distingué venu d'un endroit appelé Rome, ce dernier n'avait pu prononcer son nom, qui était très long. Il signifiait « celle qui attend un petit frère », car ses parents avaient espéré un fils. Elle avait suggéré à l'eunuque d'indiquer à l'étranger son « nom de lait », celui que l'on donne aux bébés dans la première année de leur vie, un nom temporaire car beaucoup ne vivaient pas très longtemps. Le sien était Petite Hirondelle, et maintenant, l'homme de l'Occident l'appelait ainsi.

Quant à elle, ayant aussi du mal à prononcer son nom, elle l'avait surnommé Tigre Héroïque, en raison de ses qualités d'amant.

Cependant, ce n'était pas pour ses prouesses sexuelles qu'elle était tombée amoureuse de lui. Contrairement à certains invités de l'empereur, Tigre Héroïque la traitait avec bonté. Il lui souriait, lui caressait les cheveux, lui demanda comment elle allait. Pour les distingués princes et ambassadeurs qui bénéficiaient de l'hospitalité impériale lors de leurs séjours à Luoyang, Petite Hirondelle faisait partie des meubles - elle n'était qu'un objet destiné à soulager l'homme de la lassitude du voyage et que l'on écartait ensuite.

Elle avait donc atteint l'âge de vingt ans sans jamais avoir éprouvé un soupçon d'affection pour aucun des invités qu'elle satisfaisait.

Six mois plus tôt, elle avait été choisie pour être la compagne de lit de Tigre Héroïque et depuis, elle lui avait donné son cœur. Cependant, son amour pour l'étranger demeurait un secret. Elle n'en avait parlé à aucune de ses amies, n'avait rien avoué de ses sentiments à Tigre Héroïque lui-même.

Et comme elle savait qu'il ne serait jamais autorisé à quitter Luoyang, elle priait pour que, le jour où elle serait vieille et qu'elle aurait cessé d'être désirable, il la garde comme compagne.

Un gong distant sonna minuit ; il était temps pour elle de partir. Comme toujours, Tigre Héroïque l'embrassa tendrement sur le front. Pendant qu'elle se rhabillait, on frappa à la porte extérieure. Tigre Héroïque se leva pour aller voir qui était là, et Petite Hironnelle entendit un échange de paroles étouffées.

Le grand et laid Romain, Primo, entra dans la chambre, suivi d'un des interprètes et d'un homme qui portait l'habit et les couleurs d'un noble venant d'une province du Sud. Aussitôt, elle rassembla ses vêtements et se glissa derrière un paravent d'où elle pourrait écouter la conversation.

Elle avait reconnu le quatrième membre du groupe. Il s'appelait Dragon Audacieux, et nul n'ignorait ses ambitions politiques.

Riche et puissante, sa famille disposait de nombreux alliés. Tendant l'oreille, Petite Hironnelle ne tarda pas à comprendre qu'il était venu offrir aux Occidentaux un moyen d'évasion. Loin d'être dicté par la bonté, son geste visait sans doute à affaiblir le pouvoir de l'empereur. Car si les « invités » étrangers parvenaient à s'échapper au nez et à la barbe de Ming, il perdrait la face devant ses sujets.

Retenant son souffle, Petite Hironnelle écouta Dragon Audacieux se vanter de pouvoir faire sortir Tigre Héroïque de

Luoyang moyennant une récompense appropriée, qui devait refléter le risque considérable qu'il s'apprêtait à prendre.

Tigre Héroïque se dirigea vers un coffre fermé à clé, et Petite Hironnelle assista alors à une scène des plus curieuses. Le Romain revint muni d'un sachet en tissu. Il l'ouvrit et en montra le contenu à Dragon Audacieux, qui le flaira et en répandit un peu sur ses doigts. Ensuite, Tigre Héroïque prit la théière pleine d'eau brûlante, en versa dans une tasse et y dilua un peu de poudre.

— A Babylone, expliqua-t-il, j'ai rencontré un homme qui possédait une ferme en Éthiopie, près des sources du Nil. Ayant remarqué que ses chèvres étaient extraordinairement amoureuses et s'accouplaient presque constamment, il les a observées pendant quelques jours et a découvert qu'elles mangeaient les baies d'un arbuste qu'il avait toujours jugé sans intérêt. Il en a cueilli, mais elles étaient immangeables. Il les a donc fait rôtir, puis en a tiré une poudre qu'il a fait bouillir. Le breuvage était amer, mais il l'a bu, espérant que les baies auraient le même effet sur lui que sur les chèvres.

L'expérience s'est révélée concluante. En peu de temps, le fermier

s'est senti rajeuni, plus fort et plus vigoureux qu'il ne l'était depuis des années. Il s'est empressé de combler sa femme des jours durant. Ensuite, il est allé vendre sa découverte à Babylone. Et maintenant, mon honorable invité, vous allez par vous-même constater l'efficacité de ce remarquable élixir.

Tigre Héroïque tendit une tasse à Dragon Audacieux, ayant bu une gorgée au préalable afin de prouver que la boisson n'était pas empoisonnée.

Dragon Audacieux but et fit la grimace.

— Avalez tout, ordonna Tigre Héroïque.

Sous les regards curieux de Primo et de l'interprète, le jeune homme s'exécuta et claqua des lèvres.

— Je ne sens rien.

— Il faut patienter.

Les quatre hommes attendirent, Petite Hironnelle les épiait toujours derrière le paravent. Dragon Audacieux baissa les yeux, puis passa la main sur son entrejambe et fronça les sourcils.

— Je n'ai bu que de l'eau marron.

Patience, mon ami. Comment comptez-vous nous l'aire sortir de la cité ?

— Je peux tout arranger rapidement. Vous et votre compagnon me retrouverez à...

— Il ne s'agit pas que de Primo et de moi. Tous mes hommes doivent partir.

Dragon Audacieux arqua des sourcils stupéfaits.

— Tous vos hommes ? Mais il y en a plus d'une centaine!

— Je ne laisserai personne derrière moi.

Dragon Audacieux réfléchit, se frottant le nez d'un air pensif. Sa main tremblait. Il la regarda, murmurant un juron que l'interprète s'abstint de traduire.

— Je... je sens quelque chose ! dit-il enfin. Je me sens... revigoré !

Sebastianus sourit.

— Le breuvage est puissant.

— En effet ! Comment s'appelle-t-il ?

— L'Ethiopien m'a dit qu'il n'avait pas de nom, car les baies poussent sur une plante réputée inutile. Mais il l'a appelé *gahiya*, ce qui, dans sa langue, signifie « ne pas avoir d'appétit », car ce breuvage atténue la faim.

— Peut-être atténue-t-il la faim de l'estomac, mais il en stimule une autre. J'ai l'impression que je pourrais prendre dix femmes ce soir et ne pas dormir ! Très bien. En échange de ce sachet entier de *gahiya*, je vous ferai sortir de Luoyang, vous et vos hommes. Voici comment...

Petite Hirondelle écouta, frissonnante, les détails du plan d'évasion de Tigre Héroïque.

Il allait la quitter. Le seul homme qu'elle ait jamais aimé.

Personne n'aurait pu deviner l'âge de l'impératrice douairière. Chaque matin, son équipe d'esthéticiennes personnelles lui frottaient le visage et l'épilaient entièrement, y compris les sourcils.

Ensuite, elles lui repeignaient le visage sur fond de poudre de riz blanche. Afin de préserver ce masque, l'impératrice contrôlait ses expressions et parlait avec un mouvement minimal des lèvres et de la mâchoire, ce qui avait pour effet de lui donner l'apparence d'une poupée en céramique.

— J'ai accepté de vous accorder cette audience, Petite Hirondelle, dit Yin d'une voix aussi lisse et parfaite que les robes en soie qu'elle portait, parce que votre père est mon ami. Mais soyez brève, car le temps est précieux.

Petite Hirondelle se prosterna neuf fois devant la mère de l'empereur, et, quand elle eut reçu la permission de parler, raconta l'entrevue nocturne entre le distingué négociant de Rome et le noble appelé Dragon Audacieux - résumant le projet d'évasion des étrangers.

— Dragon Audacieux va amener une troupe d'artistes ambulants pour la fête de la Lune d'argent...

Petite Hirondelle tremblait de frayeur devant cette femme puissante - mais elle n'avait pas le choix, elle voulait garder Tigre Héroïque à Luoyang !

— ... et pendant que Sa Sublime Radiance l'empereur sera ainsi distraite, les artistes seront un à un remplacés par les hommes de l'Occident. Cela se produira à la fin de chaque numéro, lorsque les artistes quitteront la scène.

— Ils échangeront leurs vêtements avec les étrangers, qui sortiront de la cité déguisés. Ensuite, les quatre invités personnels du Fils du Ciel seront secourus durant la nuit, et emmenés rejoindre leurs camarades. Ils projettent d'être loin avant que la tromperie soit découverte.

Le criquet domestique de l'impératrice douairière stridula dans sa cage de bambou. Ses dames de compagnie restaient aussi silencieuses et aussi immobiles que des statues. Yin ne bougea pas. Les tasseaux en or et les oiseaux en papier qui ornaient sa coiffure ne frémirent qu'à cause de la brise qui traversait le pavillon.

Le cœur de Petite Hirondelle battait à se rompre. Elle se demanda un peu tard si elle n'avait pas commis une terrible bétise.

— En me relatant ce secret, dit enfin l'impératrice, vous avez attiré le déshonneur sur votre famille.

Petite Hirondelle tomba à genoux et se prosterna.

— Mais j'avais pensé que Votre Sublime Majesté sentit contente d'apprendre cette tromperie et ferait surveiller les étrangers !

Les garderait là. Garderait pour toujours son Tigre Héroïque.

— Sotte enfant, qui s' imagine que mon fils puisse être dupé aussi facilement. Sotte enfant, qui a oublié l'une des règles de son destin, à savoir qu'il est interdit de parler de sujets qu'un distingué hôte évoque dans sa chambre. Vous retournerez à votre famille. Et vous direz à votre père que son nom ne sera plus jamais cité à la cour de l'empereur.

— Mais... il me tuera !

— Tel est le droit d'un père.

Sur un signe de l'impératrice, les gardes s'avancèrent pour emmener Petite Hirondelle. Elle ne plaida pas la clémence. Elle conserva sa dignité jusqu'au bout, même lorsqu'elle comprit la cruelle ironie du geste qu'elle venait de commettre : en révélant le projet secret d'évasion de Tigre Héroïque pour l'empêcher de partir, elle avait renoncé à sa propre vie.

Chapitre 32

— C'est très dangereux, maître, observa Timonidès.

Ils cherchaient Dragon Audacieux sur la place du marché bondée. Tout en parlant, l'astrologue surveillait Nestor qui, à l'âge de trente-cinq ans, oubliait encore que les denrées exposées sur les étals ne pouvaient simplement être prises.

— L'empereur a des yeux et des oreilles partout. Ming sait que nous voulons partir et que nous cherchons un moyen d'évasion.

—Et si nous n'en trouvons pas, mon ami, répondit Sebastianus en guettant l'apparition de Primo et de Dragon Audacieux à la Porte de l'Harmonie Céleste, nous sommes condamnés à rester ici jusqu'à la fin de nos jours.

Au bout de neuf mois passés à bénéficier de l'hospitalité de l'empereur, si généreuse qu'elle fût, Sebastianus avait hâte de prendre le chemin du retour. Cependant, Ming semblait résolu à garder les Occidentaux prisonniers.

Timonidès lui aussi était pressé de rentrer. Il avait beau apprécier ce pays et sa culture toujours charmante, toujours stimulante, et ne pas trop s'émouvoir de sa situation d'« invité permanent », il s'inquiétait pour son fils.

Tout en suivant du regard la progression de Nestor, il remarqua soudain trois femmes qui titubaient à travers les étals en suppliant qu'on leur accorde nourriture et compassion. Leurs cris pitoyables lui retournèrent l'estomac. Elles étaient maintenues ensemble dans un joug, leurs trois têtes sortant d'une planche en bois sur laquelle figurait la liste de leurs délits. Il ne savait pas lire le chinois, mais supposait qu'elles avaient désobéi à leur mari ou médit de leurs voisins.

Les délits commis par les femmes étaient souvent moindres que ceux des hommes, mais le châtement n'en était pas moins brutal.

Il reporta son attention sur Nestor, qui regardait deux jongleurs. Son fils se conduisait bizarrement ces temps-ci, manifestant une anxiété et une fébrilité inhabituelles chez lui. C'était presque comme s'il sentait qu'ils étaient maintenus dans cette cité contre leur gré. Timonidès savait que son fils n'avait aucune notion du temps ou des

distances. Pour Nestor, la cité d'Antioche se trouvait juste au-delà du mont Mang, et ils ne l'avaient quittée que la veille. Ainsi, les années et les milles qui auraient normalement pesé à un homme sain d'esprit et désireux de rentrer dans son pays n'auraient pas dû troubler Nestor.

D'où venait donc cette étrange et nouvelle inquiétude ?

Et où donc était Dragon Audacieux, l'homme en qui ils avaient placé leur confiance ?

Sebastianus et ses compagnons n'avaient pas été autorisés à sortir de Luoyang depuis le jour de leur arrivée. C'était pour l'empereur une manière d'affirmer son pouvoir. Il avait capturé l'ambassadeur du César romain comme des soldats sur un champ de bataille se saisissent du drapeau ennemi. Ming l'avait sans doute fait savoir, envoyant le message en même temps que ses précieux brocarts en soie, porcelaines et meubles laqués sur les routes de l'ouest, se vantant d'être l'hôte bienveillant des Romains, dans l'espoir que cela arrive un jour aux oreilles de l'autre empereur, celui qu'on appelait César.

Certes, se dit Timonidès avec philosophie, il y avait de grandes chances que ces nouvelles n'atteignent jamais Néron. Et si elles lui parvenaient, il ne pourrait rien entreprendre pour leur venir en aide. Cependant, la vie en captivité n'était pas déplaisante. De fait, Timonidès devait admettre que leurs conditions de détention étaient étonnamment confortables, voire luxueuses. Il partageait avec son fils, Primo et Sebastianus, une villa spacieuse, pleine de serviteurs. Leurs appartements donnaient sur un jardin appelé la Cour du Cœur Pur, agrémenté de jolies fontaines et d'un étang peu profond où flottaient des nénuphars et pataugeaient des aigrettes apprivoisées. Des oiseaux chanteurs, dans de grandes volières, emplissaient l'air de leurs trioletts. Ils jouissaient également de mets délicieux et abondants, et de privilèges tels que les visites nocturnes de discrètes jeunes dames, appelées Fleurs de Société.

S'ils voyaient rarement d'autres femmes dans le palais impérial - les deux sexes vivaient séparément -, ils entendaient parfois, durant des soirées clémentes qu'embaumait le jasmin, des voix féminines de l'autre côté de la Porte des Bambous Chuchotants, des rires, des bavardages et le tintement des tuiles de mah-jong - la mère, les sœurs, nièces, tantes et concubines de l'empereur, ainsi que des centaines de servantes et d'eunuques, qui passaient le temps en loisirs oisifs.

Un paradis sur terre, songea Timonidès. Mais ce n'était pas Rome, évidemment. Sebastianus, Primo et lui avaient exploré chaque recoin de cette ville, qui mesurait deux milles de long sur un de large, et il ne

leur restait rien à découvrir - ni les taudis crasseux du sud où s'entassaient les familles pauvres qui avaient à peine de quoi survivre, ni les villas des classes fortunées au nord, en bordure du palais impérial, où la vie était pleine de charme et de confort.

Timonidès savait que leur caravane et toutes leurs marchandises avaient été confisquées par l'empereur, mais Sebastianus avait lui-même déclaré que c'étaient des cadeaux destinés à Ming. Quant à leurs esclaves et serviteurs, ils étaient détenus à Luoyang dans des quartiers correspondant à leur position sociale, de même que les combattants de Primo. Les seuls à être enchantés de cette captivité étaient les moines bouddhistes, qui passaient de nombreuses heures auprès de l'empereur, à lui enseigner la vie et la philosophie de leur fondateur, l'Eclairé.

— Maître, plaida Timonidès pour la centième fois, pourquoi ne pas donner à l'empereur ce qu'il demande ? Si vous ne voulez pas lui révéler l'emplacement des garnisons ni les principaux repères géographiques, inventez donc ! Il n'en saura rien !

Chaque fois que Sebastianus était convoqué à une audience avec l'empereur, Ming lui demandait poliment de dessiner une carte de l'empire, indiquant les camps militaires, les mouvements de troupes, les stratégies guerrières. Chaque ibis, Sebastianus affirmait son ignorance à ce sujet - ce qui n'était que partiellement vrai. Et Timonidès savait qu'on les garderait à Luoyang jusqu'à leur mort si Sebastianus n'accédait pas aux désirs du souverain.

— Parce que, Timonidès, mon vieil ami, comme je te l'ai déjà expliqué, Ming me met à l'épreuve. Il juge mon intégrité et ma force de caractère. Si je lui dessinais une carte, qu'elle soit vraie ou fausse, cela révélerait une faiblesse de ma part, car dans le premier cas je trahirais mon souverain, et dans le second je ferais preuve de tromperie. Et une fois que j'aurais perdu le respect de l'empereur, nous cesserions d'être ses invités, je ne serais plus l'ambassadeur de Rome et nous rentrerions déshonorés, ayant entièrement échoué dans notre mission.

— Mais là, nous n'allons pas rentrer du tout !

— Si nous parvenons à nous échapper, nous aurons sauvé la face aux yeux de César et de l'empereur Ming aussi. Cependant, nous avons besoin d'aide. Où sont donc Primo et Dragon Audacieux ?

Sachant qu'ils étaient espionnés, Sebastianus et Timonidès firent mine de flâner sur la place du marché, examinant négligemment des

objets inconnus à Rome et qu'il fallait voir utiliser pour en comprendre la fonction : de petites baguettes que l'on tenait dans sa main pour manger ; un instrument fait de bambou et de toile cirée, que l'on mettait par-dessus la tête pour se protéger de la pluie et de la chaleur du soleil ; des éventails en plumes et en soie, pour rafraîchir le visage ; une planche sur laquelle était fixée une cuiller en métal qui, lorsqu'on la tournait, revenait toujours pointer vers le nord. Et plein d'autres merveilles, comme ces lanternes confectionnées avec du papier, brillant dans la brise nocturne, ou ces cadres en bambou tendus de soie, qui volaient dans le vent au bout d'une longue ficelle. Ils virent même des alchimistes manipulant une poudre noire qui explosait.

La plupart de ces objets semblaient des jouets à Sebastianus, mais il y avait quelques inventions vraiment ingénieuses. Notamment un petit véhicule muni d'une roue devant et de deux poignées derrière permettant à un homme de le pousser et de le guider - un moyen astucieux de transporter des matériaux trop lourds pour un seul individu. Aucun outil de ce type n'existait à Rome.

Sebastianus aurait aimé qu'Ulrika soit là pour voir tout cela. Il pensait à elle, imaginait ses réactions. Ulrika adorait lire. Qu'aurait-elle pensé de la littérature chinoise imprimée sur des rouleaux en soie ou peinte dans des livres fabriqués avec du bois de pêcher ? Que dirait-elle du *Livre des mutations* de Confucius, de *L'Art de la guerre* de Sun Tse ? Du *Yijing* de Fuxi ? Des histoires, biographies, volumes de poésie, mythes et fables ?

Il aurait tant aimé discuter avec elle des croyances et philosophies chinoises. Qu'aurait-elle pensé du Grand Sage dont il était tabou de prononcer le nom, un philosophe qui avait vécu cinq siècles auparavant ? Son nom, Sebastianus l'avait découvert, était Kongfuzi, qui signifiait « Maître Kong », et que Sebastianus et Timonidès prononçaient Confucius, afin d'éviter de briser le tabou. Le Grand Sage avait élaboré un code de vie qui insistait sur l'importance de la moralité, de l'éthique, de la justice et de la compassion, et donnait des principes de bonne conduite, de sagesse pratique, et de relations sociales.

Il existait aussi une croyance populaire locale, le taoïsme, fondé deux cents ans plus tôt par un certain Lao-Tseu. Le tao était l'intelligence cosmique, inaccessible à la compréhension humaine, qui gouvernait le cours naturel des choses.

La pratique comprenait la magie noire, l'alchimie, les élixirs de vie

et des centaines de dieux. Les taoïstes vénéraient les esprits des ancêtres et des êtres qu'ils appelaient les Immortels, et étaient connus pour leur quête de l'immortalité, et notamment des herbes et minéraux magiques censés favoriser une vie éternelle sur terre.

Tant de merveilles dans ce pays exotique ! Sebastianus aurait emmené Ulrika au zoo personnel de l'empereur afin qu'elle puisse admirer les pandas aux yeux noirs, les tigres blancs, les oranges-outans qui ressemblaient à des vieillards. Il aurait voulu qu'elle régale ses yeux des offrandes fabuleuses exposées sur le marché : d'imposantes statues en jade rose, sculptées à l'image de Kuan Yin, déesse de la compassion ; des montagnes de soie et de satin colorés qui vous aveuglaient ; d'énormes amphores remplies de vin de riz délicieux ; d'innombrables pots pleins à craquer d'épices ; une sucrerie à base d'amande appelée massapain, moulée en forme d'animaux ou de fleurs ; des bouquets d'une plante médicinale rare, la rhubarbe, fort appréciée, fort coûteuse, que l'on ne trouvait que sur les rives du Fleuve Bleu.

Il avait hâte de lui parler des coutumes et traditions : de la croyance dans les dragons et du respect qui leur était voué ; de l'usage qui voulait qu'hommes et femmes portent les cheveux longs, car couper les cheveux reçus de ses parents aurait été un manque de respect envers eux ; de la pratique qui consistait à habiller les petits garçons en filles dans l'espoir de tromper les esprits voleurs espiègles, en leur faisant croire qu'il s'agissait de petites filles et qu'elles ne valaient pas la peine qu'on les vole ; des pivoines séchées qu'il était rituel de placer sous le lit pour chasser les mauvais esprits.

Il expliquerait à Ulrika que préserver l'honneur de sa famille, sauver la face et rendre hommage à ses ancêtres avait plus de valeur que sa propre vie et qu'un homme aurait préféré mourir plutôt que de manquer à ces vertus. Que les Chinois avaient une passion pour l'harmonie, la longévité et la chance, qu'ils recouraient à l'encens, aux amulettes, aux charmes, aux nombres qui portaient chance, qu'ils traquaient presque fanatiquement les mauvais esprits dans les foyers en usant de paravents, de fontaines et de balais.

Ulrika occupait les pensées de Sebastianus jour et nuit. Son amour pour elle n'avait fait que grandir au fil des milles et des mois. Il songea aux Fleurs de Société qui venaient les voir, ses compagnons et lui, après une journée passée avec l'empereur ou des astrologues, philosophes ou érudits. De belles jeunes femmes, minces et délicates comme des lis, dociles et soumises, qui sentaient bon et parlaient bas. Elles donnaient du plaisir, comme le promettait leur nom, mais il n'y

avait qu'une seule femme dont il désirait vraiment l'étreinte.

Il avait réalisé son but en atteignant la capitale de la Chine.

Il savait que les honneurs l'attendaient à Rome, que son nom se répandrait aux quatre coins de l'empire en raison de son exploit. Mais en fin de compte, ce qu'il avait appris des philosophes et astrologues chinois, de l'empereur et de ses mandarins, des gens et des marchands, et même des Fleurs de Société, c'était que l'amour était plus important que les honneurs, la gloire et la connaissance. Après presque un an passé à absorber cette culture exotique et la sagesse chinoise, Sebastianus réalisait que tout cela était vide de sens s'il n'avait personne avec qui le partager.

Que se passait-il dans la vie d'Ulrika ? Que faisait-elle en ce moment ? Où se trouvait-elle ? Était-elle heureuse ? Avait-elle rejoint sa mère à Jérusalem ? Découvert une explication pour ses visions ? Connaissait-elle désormais le sens de la divination et l'endroit où se trouvait Shalamandar ? Sebastianus ne voulait pas manquer les tournants de la vie d'Ulrika. Tout comme il désirait qu'elle puisse participer à son aventure, il voulait participer à la sienne.

— Primo avait dit qu'ils seraient là à midi, murmura-t-il en s'approchant de la Porte de l'Harmonie Céleste, qui menait aux quartiers peuplés de la cité.

Il leva les yeux pour regarder le soleil. Il était au zénith.

Timonidès sentait l'anxiété croissante de son maître et aurait aimé pouvoir la soulager.

Il lisait l'horoscope de Sebastianus chaque jour, mais ne voyait nulle part la date de leur départ ni ses circonstances. Songeant que, puisqu'ils étaient en Chine, il devrait peut-être employer les méthodes de l'astrologie chinoise, il avait étudié les cieux avec les astrologues du palais, mais leur science était si différente de celle utilisée en Grèce et à Rome qu'il n'avait pu la maîtriser.

Dans l'astrologie chinoise, il y avait douze signes du zodiaque, chacun représentant un animal différent qui régnait tour à tour, et qui était censé manifester les caractéristiques de la personne née cette année-là. Il y avait aussi des signes pour chaque mois (appelés animaux intérieurs) et chaque heure de la journée (animaux secrets). Ainsi, une personne pouvait sembler être un Bœuf parce qu'elle était née l'année du Bœuf, mais être un Ours à l'intérieur et un Dragon en secret. Le tout pouvait déboucher sur plus de huit mille combinaisons,

correspondant à autant de personnalités et d'horoscopes distincts.

Timonidès en avait le vertige. Il était retourné à ses douze signes du zodiaque, ses cartes et son rapporteur. Cependant, les prédictions se faisaient désirer et il commençait à craindre que le pouvoir des dieux de la Grèce et de Rome ne s'étendît pas aussi loin.

Il recommença à surveiller Nestor. Le jeune homme, un géant parmi les citoyens de Luoyang, se dirigeait vers les vendeurs de nourriture qui cuisinaient en plein air.

Il n'avait pas eu de mal à s'habituer à la cuisine orientale, adoptant rapidement les graines de soja et d'autres étrangetés culinaires, telles que les concombres, le gingembre et l'anis. Il avait même appris une nouvelle manière de cuisiner : la Chine ne disposant pas de grandes forêts, il était difficile de trouver du combustible, de sorte que les Chinois découpaient leurs aliments en petits morceaux afin qu'ils cuisent vite, remués sur un petit feu.

Nestor maîtrisait désormais des plats aussi exotiques que le riz frit aux petits oignons blancs, le crabe cuit à l'eau, l'anguille frite et croustillante, la tortue bouillie et accompagnée de jambon, les graines de lotus au miel. Son chef-d'œuvre était les pattes de poulet à la sauce aux haricots noirs. Rien que d'y penser, Timonidès en avait l'eau à la bouche.

Pourtant, il fronça les sourcils en regardant son fils goûter une pincée de poivre à l'étal d'un marchand d'épices. Le talent de Nestor avait connu quelques ratés ces derniers temps. Trop de sel, pas assez d'huile. Des mets délicats, comme des yeux de vache ou des testicules de mouton, trop cuits et ruinés. Le jeune homme, avec le raisonnement à la fois simple et complexe qui était le sien, sentait-il qu'ils essayaient de quitter Luoyang ?

Primo apparut enfin dans la foule, l'air furieux et inquiet. Il était seul. Il rejoignit ses deux amis et jeta un coup d'œil méfiant par-dessus son épaule avant de s'adresser à Sebastianus à voix basse.

— Dragon Audacieux est mort. Son corps décapité a été repêché dans le fleuve.

— Ming a découvert notre plan.

Sebastianus songea aussitôt à Petite Hironnelle, qui n'était pas revenue partager son lit après la visite de Dragon

Audacieux. Les questions qu'il avait posées à son sujet n'avaient

obtenu que des réactions perplexes, comme si la jeune femme n'avait jamais existé. Il n'était pas amoureux d'elle. Son corps était certes parfois avec elle, mais son cœur était avec Ulrika. Néanmoins, son absence l'avait étonné.

Il se demandait à présent si sa disparition et l'assassinat de Dragon Audacieux avaient un rapport. On l'avait averti de ne pas se montrer trop gentil avec les filles de plaisir. Elles pouvaient être cupides et jalouses, d'après les eunuques. Elles tissaient maintes intrigues entre elles, durant leurs longues journées d'ennui, chacune essayant de s'élever plus haut que ses compagnes. Petite Hirondelle avait-elle entendu sa conversation secrète avec Primo et Dragon Audacieux, et Pavait-elle rapportée à un membre du personnel de l'empereur ? Sans doute serait-elle richement récompensée pour avoir averti Ming de leur projet d'évasion.

Qu'au moins elle profite bien de sa trahison, quelle que soit sa récompense. Car à présent, il allait être impossible de sortir de Luoyang.

— Maître, gémit Timonidès, dites à l'empereur ce qu'il veut savoir.

— Ne faites pas ça, surtout, siffla Primo. Ce serait de la trahison !

— Et si nous ne pouvons jamais partir ? rétorqua l'astrologue. César comprendra.

— Ou nous enverrait dans l'arène.

— Regardez ! s'écria Sebastianus.

Noble Héron s'avancait vers eux, dans sa chaise rouge et or familière.

Le dignitaire mit pied à terre.

— Distingué hôte, dit-il à Sebastianus en accompagnant ses paroles d'une élégante révérence, j'ai l'humble honneur de vous informer que le Seigneur des Dix Mille Ans a l'intention de se rendre à la campagne pour présenter la nouvelle impératrice à ses vassaux.

Quelques semaines auparavant, Ming avait été persuadé par sa mère l'impératrice douairière d'élever son épouse Ma au noble rang d'impératrice. Luoyang avait été en liesse. Ma était populaire auprès des courtisans comme des simples citoyens de Luoyang. Sebastianus lui-même admirait cette jeune femme humble et solennelle. Les autres épouses et princesses impériales étaient stupéfiées par son sens de

l'économie. En effet, elle portait souvent des soies moins coûteuses qu'elles, et dépourvues de motifs élaborés. Et l'empereur Ming la consultait sur les affaires de l'État.

— Le Seigneur des Dix Mille Ans désire montrer son amour et son respect envers son impératrice devant les peuples qu'il a subjugués et leur donner le privilège et l'honneur de lui rendre hommage. Dans le cadre des célébrations marquant le couronnement de l'impératrice, reprit Noble Héron en désignant de la tête les nombreuses lanternes en papier qui ornaient encore la place après des semaines de festivités, toute la cour va partir en voyage à la campagne et le Seigneur des Cieux désire inviter ses hôtes de Li-chien à se joindre à lui.

Sebastianus et Primo échangèrent un regard, songeant que ce voyage de fêtes visait sans doute davantage à affirmer la puissance de la famille Han et à réunir des renseignements sur d'éventuelles rébellions. Tout le monde savait que les Xiongnu du Nord constituaient une menace permanente à la fois pour les Han et pour leurs alliés, les Xiongnu du Sud.

Bien que l'empereur Ming ait mis en place une série de tactiques économiques et militaires pour maintenir la paix, l'équilibre était précaire. Une démonstration de force s'imposait.

Ils suivirent des yeux Noble Héron qui s'éloignait.

— Mes amis, dit Sebastianus à ses compagnons avec excitation, je crois que c'est là l'occasion que nous attendions.

Chapitre 33

Les féroces cavaliers s'alignèrent les uns en face des autres dans la plaine, cent de chaque côté, sur leurs montures trapues - ces célèbres chevaux des steppes à la robe épaisse, connus pour leur endurance -, vifs et impatients d'en découdre. Les hommes portaient de hauts chapeaux en feutre, des pantalons en cuir et des tuniques en laine de mouton. C'étaient des Tokhares et ils se considéraient comme le peuple le plus endurci au monde, car leurs ancêtres venaient d'un royaume au bord du désert de Gobi où la vie était fort rude. On disait qu'au combat les cris de ces guerriers figeaient le sang de leurs ennemis, lesquels tombaient raides morts avant même d'avoir dégainé leur poignard.

Et pourtant, le père de l'empereur Ming, le grand Guangwu, était parvenu à vaincre les Tokhares et à faire d'eux des alliés de l'Empire chinois.

Une foule énorme se tenait d'un côté de la plaine, des hommes et des femmes du peuple tokhare, mais aussi des Chinois, venant de l'immense entourage de Ming. L'empereur lui-même n'était pas visible, mais à l'abri d'un pavillon bien gardé : son épouse était enceinte, et les nombreux conseillers de celle-ci l'avaient dissuadée d'assister au combat de peur que ce spectacle ne donne une nature violente à l'enfant.

Cependant, ce n'était pas vraiment une bataille qui se préparait, mais un jeu appelé « polo ». Disputé par deux équipes, il consistait à frapper une balle en cuir avec de longues baguettes tout en galopant à toute allure à travers la plaine.

Sebastianus se tenait avec ses compagnons dans la foule exubérante, attendant que la partie commence. Il savait à présent pourquoi ils avaient été invités à participer à cette tournée d'inspection : pour que l'empereur Ming puisse démontrer encore davantage son pouvoir en exhibant devant ses sujets ses « invités », ces hommes du légendaire Li-chien qui servaient un dirigeant puissant - mais moins puissant que le Seigneur des Dix Mille Ans.

Dans chaque province, village et territoire qu'ils avaient visité, Sebastianus avait observé l'empereur et ses conseillers assis sous un splendide auvent rouge et or, entourés de servants et de gardes, discutant à voix basse.

Le soir, au coin du feu, Sebastianus faisait la connaissance d'inconnus qu'il écoutait avec attention. Il demanda à Primo de s'entretenir avec les soldats locaux. Si la rébellion couvait contre l'empereur Ming, si de fiers clans guerriers s'impatientsaient sous le joug du Souverain Céleste, Sebastianus voulait en être informé. Qu'une guerre éclate, et ils entreverraient enfin la possibilité de s'évader.

Lorsque Sebastianus avait envisagé de demander tout simplement à l'empereur la permission de rentrer, Noble Héron l'avait averti qu'une telle requête serait une grande insulte pour le Seigneur des Cieux : cela reviendrait à dire au monde que son hospitalité laissait à désirer, car pour quelle autre raison ses hôtes souhaiteraient-ils s'en aller ? Afin de sauver la face, le Seigneur des Dix Mille Ans devrait réagir en traitant mieux encore les invités étrangers, dont le séjour à Luoyang était déjà fort luxueux. Mais ils resteraient prisonniers.

La tournée touchait à sa fin. Le lendemain, ils regagneraient Luoyang. Sebastianus et l'empereur Ming savaient l'un et l'autre que les Romains avaient cessé d'être utiles à ce dernier. Ils étaient tous les deux las de la nouveauté de cette première rencontre entre l'est et l'ouest. Sebastianus soupçonnait que Ming serait content de les voir partir et informer César de son pouvoir et de sa grandeur. Malgré tout, leur permettre de lever le camp reviendrait à perdre la face. Leur donner une porte de sortie, si habilement mise en scène fut-elle, serait perçu comme une faiblesse.

Par conséquent, ils se trouvaient dans une impasse, et Sebastianus n'entrevoyait aucune solution.

Debout à côté de lui, Timonidès regardait le match dans un silence boudeur. Quelle manière idiote de passer le temps, songeait-il, stupéfié par la frénésie des spectateurs qui trépignaient en criant des jurons et des encouragements. Les courses de chars étaient tellement plus civilisées ! Il avait hâte de retourner dans son univers. Il se réjouissait à l'avance de la gloire qui les attendait à Rome. Il y aurait certainement un défilé triomphal en leur honneur, et un festin qui durerait des jours entiers. Le riz et les nouilles, c'était très bien, mais il regrettait de ne pouvoir mordre dans une miches de pain bien chaude imbibée d'huile d'olive.

Soudain, Nestor éclata de rire et applaudit. Le cœur du vieux Grec se gonfla de joie. Il était heureux de voir son fils s'amuser ainsi. Il savait que Nestor ne comprenait pas ce qu'il regardait, ni qu'il y avait des points à gagner et des prix à remporter. Il aimait simplement

regarder les chevaux courir de droite et de gauche et entendre les cris des cavaliers. Après tout, peu importait que Nestor connaisse les règles du jeu. En revanche, l'esprit simple de son fils recelait désormais d'innombrables recettes exotiques qui le rendraient très populaire à Rome.

Ils ouvriraient une auberge près du Forum où les gens viendraient de très loin pour goûter un aperçu de la légendaire Chine. Les sénateurs s'assoiraient à la table de Timonidès le Grec. Voire l'empereur en personne...

Après la partie de polo, les visiteurs occidentaux furent conviés à un repas sous la tente du chef tokhare. Ming et son impératrice, ainsi que leur entourage de plus de cinq cents personnes, dînèrent séparément dans des pavillons rouge et or qui constituaient un véritable petit village.

Sebastianus et ses amis ne faisaient pas partie de ce cercle d'élite, inapprochable.

Le banquet offert par le chef Jammu fut somptueux, composé de mets délicats et coûteux et de vin généreusement servi. Assis en tailleur sur d'élégants tapis, Sebastianus et ses compagnons mangeaient dans des assiettes en cuivre jaune, au milieu des nombreux invités de Jammu, tous issus de familles nobles, vigoureux et richement vêtus. Les hommes portaient de hauts chapeaux en feutre coloré, des gilets en peau de mouton et des pantalons en lainage, tandis que les femmes arboraient de longues tuniques en soie sur des pantalons. Les jeunes filles dissimulaient leur visage sous des voiles, et les femmes dont les maris étaient les plus prospères ornaient leur front de pièces d'or. En venant jusqu'ici, Sebastianus avait vu beaucoup de villages pauvres, habités par des paysans qui parvenaient à peine à survivre, mais ces Tokhares étaient visiblement fortunés.

D'où venait donc leur richesse ?

Les musiciens, danseurs, jongleurs et acrobates habituels apparurent pour distraire les hommes venus de l'ouest, tandis que Sebastianus s'efforçait de décrire Rome au chef Jammu - avec l'aide d'un quatrième interprète, qui parlait chinois et tokhare, si bien que Sebastianus se demandait dans quelle mesure ses informations étaient correctement communiquées, relayées comme elles l'étaient par quatre intermédiaires.

Le vin continuait à couler à flots et la musique se fit plus forte jusqu'au moment où le chef Jammu - un homme au torse puissant, à la

peau basanée et la bouche édentée - se vanta de quelque chose que Sebastianus ne comprit pas. Les interprètes, apparemment, devenaient de moins en moins efficaces à mesure que le vin agissait sur leur esprit. Si bien que, lorsqu'il souleva sa corpulente carcasse et fit signe à ses invités de le suivre, Sebastianus, Primo et Timonidès durent se lever avec lui, sans savoir où on les emmenait.

Dehors, des gardes impériaux chinois faisaient le guet, -rappelant constamment à Sebastianus et ses compagnons leur condition de prisonniers. Eux aussi emboîtèrent le pas au chef dans la nuit fraîche de printemps.

Jammu les conduisit à une énorme tente, encore plus grande que celle où ils avaient dîné, gardée par des soldats tokhares, qui se mirent au garde-à-vous à son approche.

Intrigué, Sebastianus soupçonna qu'on allait leur montrer les trésors de la tribu. Imaginant des monceaux d'or et de pierres précieuses, il suivit le chef qui courbait sa haute silhouette pour s'introduire à l'intérieur. Ses compagnons firent de même, Timonidès veillant à ce que son fils ne se cogne pas la tête contre l'armature en bois.

Quand leurs yeux se furent accoutumés à la faible lueur, les visiteurs occidentaux froncèrent les sourcils.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Timonidès, regardant les tables qui semblaient couvertes de boules de coton blanc.

On les invita à s'approcher, et ils constatèrent que les « boules de coton » étaient soigneusement alignées et calées entre de longues douilles en bois, posées par milliers dans des cadres comme autant de flocons de neige. Par le biais des interprètes, le chef Jammu leur apprit qu'il s'agissait de cocons de vers à soie. Le natif de Pise, celui qui parlait persan et latin, expliqua que les larves étaient élevées comme du bétail ou des moutons, nourries et protégées jusqu'à ce qu'elles déposent leurs œufs sur du papier spécialement préparé. Après l'éclosion, on nourrissait les chenilles nouveau-nées de feuilles fraîches, et au bout d'un mois chacune commençait à tisser un cocon, qu'elle reliait à l'une des douilles du cadre. En trois jours, les chenilles étaient totalement enveloppées de leur cocon. Ensuite, elles mouraient sous la chaleur, et les cocons étaient plongés dans l'eau bouillante pour adoucir les fibres de la soie qui étaient ensuite déroulées pour produire des fils continus.

Les invités suivirent Jammu tandis qu'il décrivait le processus avec

fierté, omettant certaines étapes car il était interdit à quiconque n'était pas fermier à soie de connaître le secret de sa culture. Un secret si jalousement gardé que tenter de sortir ne fut-ce qu'un seul ver à soie de Chine était un délit puni de mort.

Il fallait cinq mille vers à soie pour confectionner une robe, se glorifia Jammu. C'était la raison pour laquelle la soie était si chère à Rome, d'autant plus qu'elle devait transiter par de multiples intermédiaires après avoir quitté la Chine, chacun en augmentant le prix afin de faire un profit. Si le secret venait jamais à atteindre Rome, accompagné d'un nombre de larves suffisant pour créer une petite ferme, ce serait la fin de ce commerce si lucratif pour les Chinois.

Au terme de la visite, ils se trouvèrent face à un spectacle éblouissant : des rangées de cadres contenant la soie récoltée qui attendait d'être tissée, teinte et transformée en vêtements, tentures, cerfs-volants, parchemins. Les longs filaments soyeux, en gerbes si serrées qu'elles ressemblaient à des tresses de femmes, brillaient comme de l'or blanc dans la lumière vacillante des torches. Sebastianus et ses amis restèrent sans voix à la vue de ces fils arachnéens, plus précieux encore que l'or et plus rares que des pierres précieuses.

Après avoir remercié le chef, qui titubait légèrement, les Romains se retirèrent sous leur tente afin de se reposer avant le voyage de retour à Luoyang. Ils avaient du mal à détacher leurs pensées de la soie luxueuse qu'ils venaient de contempler.

— Maître, murmura Timonidès alors qu'ils se déshabillaient, si nous pouvions obtenir quelques-uns de ces vers, de ces cocons, et les ramener à Rome, nous pourrions être immensément riches.

Sebastianus fit passer sa tunique par-dessus sa tête et la jeta négligemment sur le sol.

— La contrebande de vers à soie est punie de mort, mon ami. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

— Tout de même, répondit Timonidès avec regret. Nous serions les hommes les plus célèbres de Rome. Nestor et moi pourrions nous acheter une villa, avoir une retraite confortable...

— Ma maison sera toujours la tienne. Dors, vieil ami. Il ne nous reste qu'une journée pour trouver une faille dans la sécurité de l'empereur, et puis nous redeviendrons prisonniers de la cité.

Sebastianus éteignit les lampes, plongeant la tente dans l'obscurité. Bientôt, l'astrologue et lui dormirent à poings fermés, tandis que Nestor, allongé sur sa paillasse, fixait le plafond.

Il adorait son père et sentait depuis un certain temps que celui-ci était malheureux. Il avait cherché sur le marché des cadeaux qui pourraient lui faire plaisir, sans rien trouver qui l'éblouisse. Un cadeau pour son papa devait être exceptionnel.

Il songea aux fils de soie dans la grande tente. Ils rendraient son papa heureux. Il pourrait acheter une villa. Vivre confortablement.

Nestor se faufila au-dehors et traversa rapidement et sans bruit le camp endormi. Les cheveux brillants se trouvaient sous la plus vaste des tentes, qui se découpait contre le ciel constellé d'étoiles. Des gardes se tenaient à l'entrée, et il fut tenté de passer à côté d'eux, mais il remarqua leurs lances et se demanda s'ils lui feraient du mal. Aussi fit-il le tour de la tente, longeant le périmètre de l'énorme structure faite de peaux et de feutre, jusqu'à l'autre bout, où personne ne montait la garde.

Le chapiteau était solidement arrimé au sol, mais Nestor était grand et fort ; après force ahanements et grognements, il parvint à soulever la toile et à ramper dessous. A la lueur des torches, il vit les magnifiques filaments blancs, rassemblés comme des cheveux de femme, suspendus à des crochets.

Nestor se servit, enroulant les fils de soie autour de ses gros doigts, puis marqua une pause pour regarder les cocons blancs étalés sur les tables ; il en voulait un aussi. Un autre cadeau pour son papa.

Il tendit la main vers un cocon, si concentré sur son geste pour ne pas le briser ou abîmer la minuscule chenille qui dormait dedans qu'il n'entendit pas les gardes entrer, n'eut pas conscience de leur présence avant de se retourner.

C'était la dernière manche du match de polo qui durait depuis une semaine, et l'air était rempli de tension et d'excitation.

Timonidès scruta la foule. Où était Nestor ? Il ne voudrait pas manquer cette partie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Sebastianus en pointant le doigt vers le champ où les deux équipes étaient en train de s'aligner.

Timonidès cilla en direction de l'herbe clairsemée.

— C'est la balle...

Il s'étrangla soudain.

— Grand Zeus !

Sebastianus et Timonidès se ruèrent dans le champ, où la tête de Nestor dépassait du sol. A la vue de la terre tassée autour de lui, ils comprirent avec horreur que le simple d'esprit avait été enterré jusqu'au cou.

Avant qu'ils puissent l'atteindre, des cavaliers s'élancèrent, leur barrant le chemin.

— Vous devez empêcher ça, cria Timonidès. Mon fils n'a rien fait de mal !

Sebastianus tourna les talons et courut vers l'auvent sous lequel le chef Jammu et ses aides étaient assis. Comme il demandait des explications, le chef déclara :

— Cet homme a été capturé dans la Maison de la *Soie*, *en* train de voler. Il avait de la soie et un cocon dans les mains. Il va être puni de mort.

— Mais il ne comprenait pas ! Nestor a l'esprit d'un enfant !

Un cri retentit, suivi par le grondement assourdissant des sabots. Sebastianus et Timonidès se retournèrent et virent les chevaux galoper vers Nestor. Alors même que s'abattaient sur lui les premiers gourdins, Nestor éclata de rire.

Figé d'horreur, Timonidès vit gicler du sang, des os et des fragments de cervelle, et se souvint soudain que la soie était produite par le ver du mûrier.

La prophétie de l'omoplate s'était réalisée.

Sebastianus trouva son ami étendu sur une pailleasse, fixant le plafond sans le voir. Les yeux de Timonidès étaient rouges et gonflés, mais il avait cessé de pleurer.

Le soleil s'était couché, les étoiles étaient apparues, et il n'avait plus de larmes à verser.

— J'ai sollicité une audience auprès de l'empereur, annonça Sebastianus, et il me l'a accordée. Nous ne pouvons plus rester ici. Je suis responsable de ce qui est arrivé à Nestor. J'aurais dû insister il y a

longtemps pour que Ming nous permette de rentrer. J'espère seulement que tu pourras me pardonner, mon vieil ami.

Timonidès ne répondit pas. Un moment après, s'étant acquitté du fastidieux protocole habituel, Sebastianus s'inclinait respectueusement devant Ming.

— Votre Majesté, j'ai vu de mes propres yeux la sagesse et la compassion avec laquelle le Seigneur des Dix Mille Ans gouverne ses vassaux, et j'ai constaté qu'ils étaient heureux sous son règne. Mon empereur pourrait certainement s'inspirer du souverain du Pays Fleuri. Je demande humblement la permission de regagner Li-chien; ce sera un grand honneur pour moi que de chanter les louanges de Sa Majesté tout au long de ma route et d'instiller chez les peuples que je rencontrerai un respect craintif envers le Seigneur des Cieux.

La générosité de Votre Majesté dépasse le nombre d'étoiles dans le ciel. Je me glorifie d'avoir été l'humble invité et le bénéficiaire de la bonté du Seigneur des Cieux, et le ferai savoir à mon empereur.

Ming garda le silence. Son visage était dénué d'expression sous la curieuse frange de perles. Ma était assise à ses côtés, silencieuse.

— En échange de cette généreuse faveur. Votre Majesté, poursuivit Sebastianus, je vous dirai tout de la puissance et du pouvoir de Rome. Ses armées sont comme les mers, ses soldats comme les dragons qui crachent le feu, ses machines de guerre comme le tonnerre et les éclairs. Je le ferai non pour trahir mon pays, ni le louer faussement - car c'est la pure vérité - mais pour offrir au Seigneur des Cieux la possibilité de se joindre à un grand allié qui est presque aussi puissant que lui-même. La Perse est l'ennemie de Rome et je sais que le peuple Han aimerait conquérir la Perse. Ensemble, Rome et la Chine pourraient encercler cette nation inférieure et lui montrer quelles grandes races nous sommes.

Sebastianus s'efforça de garder son sang-froid tandis que le silence s'éternisait. Il ne pouvait déchiffrer l'expression de Ming et avait peur d'être allé trop loin. Enfin, le jeune empereur se tourna vers l'impératrice Ma et ils échangèrent quelques mots dans un murmure.

Le Seigneur des Dix Mille Ans se retourna vers lui.

— Notre honorable invité est arrivé à une décision que nous avons déjà prise il y a des semaines, dit-il par le biais d'un interprète. Nous désirons en apprendre davantage sur les enseignements d'un nommé Bouddha, lui ériger un sanctuaire et communiquer ces enseignements

aux citoyens chinois. Notre idée était de renvoyer les missionnaires que vous avez amenés à Luoyang dans leur pays afin qu'ils rassemblent des livres et des statues de l'Eclairé et nous les rapportent. Nous avions eu l'intention de vous demander, honoré invité, si vous nous feriez la grande faveur d'escorter ces missionnaires en Inde et, de là, de transmettre nos respectueuses salutations à l'empereur de Li-chien.

Il est de fort bon augure que nous soyons parvenus à la même pensée ensemble. Cela signifie que votre voyage est prédestiné et qu'il se déroulera sans encombre. Nous fournirons à votre caravane tout ce dont les missionnaires auront besoin, ainsi que des cadeaux pour votre César et des laissez-passer diplomatiques qui garantiront votre sécurité sur les territoires entre ici et la Perse. Nous désirons que vous quittiez Luoyang dès que possible.

Sebastianus s'inclina et sortit. Il se demanda si Ming avait sincèrement eu l'intention de les laisser partir ou si le prétexte des missionnaires bouddhistes n'était qu'une manière de sauver la face.

Peu importait. Ils allaient rentrer.

LIVRE VIII

Chapitre 34

Debout à la proue du *Vent-Favorable*, Ulrika scrutait anxieusement les quais animés.

Priant pour que Sebastianus soit encore là.

Son navire, manœuvré par soixante galériens, transportait un chargement de lingots de cuivre. Les flancs du bateau étaient gaiement peints de figures de la mythologie, et les voiles brillaient, bleues et rouge vif au soleil.

Elle suppliait intérieurement les rameurs d'aller plus vite. Plus vite.

L'Euphrate traversait le centre de Babylone, passant sous les remparts massifs qui protégeaient la cité. Les embarcations franchissaient une série de portes en fer habilement conçues pour empêcher d'éventuels envahisseurs de pénétrer dans la ville. Par ce matin de printemps ensoleillé, le quai bondé fourmillait d'activité. Les matelots maniaient rames et cordages, les passagers et leurs familles se criaient des adieux ou des paroles de bienvenue, des marchands vantaient leurs denrées.

Quant aux fonctionnaires de la cité, ils se tenaient à leur poste, consignait arrivées et départs dans leurs registres, estimant la valeur des cargaisons et prélevant des taxes.

Ulrika revenait de Salama, une ville située en amont du fleuve, où un sanctuaire abritait des tablettes en argile réputées être les livres sacrés les plus anciens du monde et receler des secrets que les prêtres de Mardouk eux-mêmes ignoraient. Dans sa quête des Vénérables, Ulrika avait embarqué pour Salama afin de rencontrer les gardiens du sanctuaire. Là-bas, elle avait entendu parler de Romains qui avaient réussi à se rendre en Chine et qui étaient de retour à Babylone, à la tête d'une caravane débordant de curiosités et de trésors exotiques. Le gouverneur de Babylone avait organisé un festin à leur intention, et ils avaient de leur côté autorisé les citoyens à se promener parmi leurs étranges trouvailles et à voir de leurs propres yeux les créatures et richesses fabuleuses venues de cette terre de légende. D'après la rumeur, la caravane était étroitement gardée, car ces biens étaient la

propriété de Néron, et elle n'allait pas tarder à repartir pour Rome.

Ulrika avait quitté Salama sur-le-champ, s'achetant un passage à bord du *Vent-Favorable*, et scrutait à présent les quais grouillants de monde à la recherche de cheveux couleur bronze et de larges épaules. Son cœur battait la chamade. Sebastianus, es-tu là ?

Sebastianus se frayait un chemin parmi la foule, songeant que Babylone avait beaucoup changé au cours des sept années qui s'étaient écoulées depuis sa dernière visite. La tolérance d'antan avait été remplacée par les préjugés. D'après ce qu'on lui avait dit, les prêtres de Mardouk étaient de plus en plus hostiles aux autres religions, et exigeaient que les citoyens de Babylone prient uniquement les dieux qui régnaient ici depuis des siècles.

Babylone traversait des moments difficiles. Le travail manquait, les hommes mendiaient au coin des rues. Des maisons étaient vides, les gens n'avaient pas les moyens de payer les loyers. Les malades n'avaient pas d'argent pour payer les médecins. La délinquance sévissait dans la cité. Les citoyens effrayés blâmaient les dieux et le gouvernement pour leurs malheurs. Même à Rome, disait-on, les sénateurs étaient devenus corrompus et les officiels se laissaient soudoyer. Les caisses impériales étaient vides. Et Néron, en qui tous avaient placé tant d'espoirs, avait déçu ses citoyens. On racontait qu'il avait lancé un énorme programme de grands travaux, édifiant des bâtiments gigantesques partout dans Rome, dans l'espoir de tromper le peuple et de lui faire croire que la prospérité régnait.

A Babylone, lorsque le peuple était mécontent des dieux, il prenait le contrôle de sa destinée. Ce qui signifiait en fait que les dons qui allaient d'ordinaire aux prêtres se retrouvaient dans la paume des diseurs de bonne aventure et des faiseurs de miracles. Par conséquent, les prêtres de Mardouk avaient commencé à arrêter et à interroger quiconque était soupçonné de détourner les citoyens et leur argent des temples.

Nombre de suspects étaient exécutés en vertu des lois sur le sacrilège et le blasphème. Même là, au bord de l'eau, Sebastianus décelait dans le vent changeant la puanteur de la chair en décomposition. Bien qu'il ne puisse pas voir les cadavres accrochés aux remparts de Babylone, il savait qu'ils étaient là.

— Oyez ! Oyez !

Un crieur grimpait sur un bloc de pierre afin de s'élever au-dessus de la foule. Il se mit à parler d'une voix sonore et claironnante.

— Faites savoir à tous les nouveaux venus, visiteurs, marchands, voyageurs et touristes de passage à Babylone qu'il est interdit aux individus suivants de circuler librement dans la cité sans s'être d'abord inscrits auprès de la garde royale au temple de Mardouk : magiciens, nécromanciens, voyants, sorciers, faiseurs de miracles, guérisseurs, devins et prophètes. Quiconque enfreint cet édit sera passible d'arrestation, de procès et de châtiment.

Sebastianus se détourna, cherchant des yeux un navire en partance vers l'amont. Il devait atteindre Salama au plus vite. Ulrika s'y trouvait.

Dès que sa caravane avait atteint le terminus de Babylone, il avait envoyé des lettres à des gens de connaissance à Jérusalem et Antioche, quêteant des informations au sujet d'Ulrika.

Comme elle avait dit qu'elle le rejoindrait à Babylone si possible, il avait aussi dépêché des hommes à sa recherche dans la cité. Pour sa part, il avait dû supporter l'hospitalité des fonctionnaires du gouvernement, prendre part à un défilé jusqu'à la porte d'Ishtar, et tolérer patiemment les honneurs qui pleuvaient sur le premier Occidental à avoir vu la Chine. Ce matin-là, enfin, l'un de ses enquêteurs avait une bonne nouvelle. « J'ai appris qu'elle vivait dans le quartier juif, maître, chez une couturière veuve. Mais elle est partie en amont il y a trois mois et n'a pas dit quand elle reviendrait. »

Il continua à avancer tant bien que mal à travers la foule, se demandant si Ulrika avait reçu sa lettre.

— Maître, maître !

Il pivota et vit Primo qui fendait la foule.

— Maître, répéta l'ancien légionnaire. Vous devez reporter votre voyage. On vous réclame à la résidence de Quintus Publius.

— Encore ?

L'ambassadeur de Rome à Babylone avait déjà donné une fête de la victoire en l'honneur de Sebastianus et de ses hommes, dans sa villa à l'ouest de la cité.

— Je n'ai pas le temps. Dis-lui que je le verrai à mon retour de Salama.

— Maître, répondit Primo d'un ton grave. Peut-être ne devriez-vous pas ignorer cette requête.

— Je ne suis pas aux ordres d'un ambassadeur de Rome, ou de n'importe quel autre dignitaire. Je ne suis redevable qu'à Néron, et, par chance, il est très loin d'ici. Explique à Quintus que j'ai une affaire urgente à régler.

— Mais...

Sebastianus reprit son chemin, laissant son vieil ami mécontent et inquiet. Primo envisagea d'insister auprès de son maître, mais le vit se diriger vers un navire qui levait l'ancre, la proue pointant vers l'amont. Il était vain d'essayer de lui faire entendre raison. De lui faire comprendre que l'action qu'il s'appropriait à commettre était dangereuse, et pouvait même être considérée comme une trahison...

Primo repartit en hâte, redoutant son entrevue avec le puissant Quintus Publius.

Ulrika descendit la passerelle le cœur battant d'espoir et d'excitation. Installée à Babylone depuis cinq ans à présent, elle cherchait sans relâche les Vénérables, se renseignant dans les temples, rencontrant sages et prophétesses, et perfectionnant sa pratique de la méditation - Sebastianus toujours au premier plan dans son cœur et dans ses pensées. Et maintenant, il était là, à Babylone.

Était-ce un signe ? Ses retrouvailles avec l'homme qu'elle aimait signifiaient-elles que sa quête des Vénérables allait enfin aboutir ?

Elle s'engouffra parmi l'humanité grouillante qui se bousculait sur le quai, au milieu des exclamations et des cris, des bêlements et braiements d'animaux, entourée de l'odeur du fleuve et des fleurs. En passant devant les ziggourats qui flanquaient chacune des deux rives, d'énormes bâtiments qui s'élevaient vers le ciel en étages de taille décroissante, leurs terrasses débordant de plantes, d'arbres et de vignes - les célèbres jardins suspendus de Babylone -, elle remarqua la présence de gardiens du temple. Avec leurs plastrons et casques dorés et étincelants, leurs lances à pointe argentée, ils semblaient proclamer leur richesse et le pouvoir de Mardouk.

Il y avait dans l'air une atmosphère tendue qu'elle n'avait pas sentie à son retour de Perse, cinq ans plus tôt. A présent, elle lisait la peur sur les visages, le soupçon dans les regards. Néanmoins, elle était excitée d'être là. L'énergie de la cité était communicative. Babylone ! Avec ses tours et ses clochers gracieux, ses remparts crénelés et massifs, ses énormes portes en pierre où s'inséraient ici et là des carreaux bleus, rouges ou jaunes, représentant de stupéfiantes créatures de légende. La journée commençait à se réchauffer. Ses

narines étaient assaillies par la puanteur familière de la cité : les arômes de cuisine se mêlaient à l'odeur âcre des feux de fumier, des déjections animales et de l'urine humaine. Ulrika passa devant un groupe d'hommes absorbés par un jeu de hasard comportant des cailloux et des brindilles. Elle contourna des fillettes qui virevoltaient dans des jupes colorées. Les rues étaient encombrées de ménagères, de clients qui marchandaient, de charmeurs de serpents, d'avaleurs de feu, de balayeurs de fumier, de mendiants, d'aristocrates parfumés allongés dans des litières portées par des esclaves. Le vacarme était incessant, où se mêlaient cris, rires, musique et pleurs. Toute la gamme des émotions humaines était contenue dans quelques milles carrés de ruelles étroites, de venelles poussiéreuses, de places baignées de soleil, de taudis croulants et de somptueuses villas.

Ulrika saisissait des bribes de conversations dans de multiples langues, depuis l'araméen jusqu'au grec. Elle entendit les sons familiers du persan, du phénicien, de l'hébreu, de l'égyptien, du latin, et songea à la légende selon laquelle Babylone était le berceau de toutes les langues de l'humanité.

En atteignant l'immense porte de la cité, elle leva les yeux vers les corps pendus aux murs crénelés du palais de justice. Des malfaiteurs avaient été attachés par les pieds et laissés là jusqu'à ce que mort s'ensuive.

C'était la forme la plus tristement célèbre d'exécution à Babylone. L'on n'y voyait jamais de crucifixion et Ulrika se demanda si c'était dû à la rareté des arbres dans cette partie du monde : le bois était une denrée trop précieuse pour être gaspillée. Les suppliciés avaient tous été marqués au fer rouge du symbole des blasphémateurs, coupables de sacrilège à l'encontre des dieux de la cité.

Murmurant une prière pour le salut de leur âme, elle se joignit au trafic dense qui sortait de la cité. A quelques minutes de là se trouvait le vaste terminus des caravanes arrivant de l'est.

Comme Sebastianus se hâtait vers le Délice-d'Ishtar, un petit bateau chargé d'amphores de vin arrimées sur le pont, il aperçut une femme qui disparaissait dans la foule près de la porte de la cité. Il s'arrêta et plissa les yeux. Sa taille, sa forme, sa démarche...

Était-ce elle ? Ou était-il si impatient de la retrouver que son imagination lui jouait des tours ?

La jeune femme marqua une pause pour regarder les condamnés pendus à la muraille, et alors qu'elle se tournait, il distingua ses traits.

C'était elle !

— Ulrika ! appela-t-il en vain, tandis qu'elle était happée par le trafic.

Il s'élança en avant, criant son nom, évitant les caisses et les chiens errants, s'efforçant de la garder en vue. Elle se dirigeait vers le terminus des caravanes, des bagages sur l'épaule et un coffret à médecine en bandoulière... Avait-elle l'intention de s'en aller ?

Il franchit la porte en courant, sans cesser de l'appeler. Il la rattrapait presque.

— Ulrika !

Elle s'arrêta et pivota, une expression stupéfaite sur le visage. Il lâcha un cri de joie.

Ulrika écarquillait les yeux, ne sachant s'il était réel ou si c'était une vision. Il portait une élégante tunique marron foncé, brodée d'or à l'ourlet et en bas des manches, resserrée à la taille par un cordon à nœuds. Ses sandales montaient jusqu'à ses genoux et une cape couleur crème flottait autour de ses épaules. Il semblait plus grand que dans ses souvenirs, plus solidement bâti, comme si les milliers de milles lui avaient apporté un regain d'énergie et de virilité. Il avait près de quarante ans, et pourtant il semblait si jeune !

Avant qu'elle ait eu le temps de parler, il lui tendit les bras, l'attira à lui et l'étreignit avec force.

— Je t'ai trouvée, enfin !

Le souffle coupé, Ulrika se pressa contre lui, écoutant le battement rassurant de son cœur.

—C'est toi, murmura-t-elle. C'est vraiment toi.

Sebastianus recula légèrement pour la contempler, les yeux humides. Son visage était si proche qu'elle distinguait une petite cicatrice sur son menton - une énième cicatrice, et elle se demanda quelle arme étrangère, ou quelle épine, quel chat l'avait causée. Il avait de nouvelles rides aussi, au coin de ses yeux, comme s'il avait beaucoup ri ou passé trop longtemps au soleil. Mais sa voix était telle qu'elle se la remémorait, grave et harmonieuse.

—Je savais que tu serais là. J'en étais sûr.

Elle tenta de recouvrer son souffle, savourant la sensation des mains de Sebastianus sur ses bras, la chaleur qui traversait sa palla et enflammait sa peau.

—Je suis venue à Babylone il y a sept ans. Le maître des caravanes a dit que je t'avais manqué d'un mois.

—As-tu reçu ma lettre ?

Elle mit la main dans un de ses sacs et en sortit un petit rouleau de parchemin, jauni et usé à force d'avoir été lu et relu mille fois.

—Je la connais par cœur, souffla-t-elle, mais j'avais quand même besoin de voir les mots sur le papyrus, écrits de ta main.

— Ulrika, j'ai tant de choses à te raconter.

— Moi aussi. Sebastianus, tu as atteint la Chine !

— Et toi ? Les visions, la divination. Es-tu allée en Perse? As-tu trouvé les bassins de cristal de Shalamandar ?

— Oui, oui, oui, chuchota-t-elle.

Pendant que les citoyens de Babylone passaient autour d'eux, que les charrettes bringuebalaient, que les chevaux avançaient avec précaution sur les pavés de la chaussée, Ulrika rassasia son regard de cet homme. Après tous les couchers et levers de soleil, les minuits et les midis qu'elle avait passés à songer à Sebastianus, à rêver de lui, à lui parler, à sentir croître l'amour qu'elle éprouvait pour lui - il était là. Grand, fort, ses cheveux brillant au soleil. Ses yeux verts posés sur elle, l'enveloppant d'un regard perçant.

— Viens, dit-il en prenant ses paquets.

Ils s'éloignèrent de la porte, fuyant la cité et la foule. Ulrika marchait au côté de Sebastianus qui la guidait, la protégeait, et il lui sembla que jamais les rayons du soleil n'avaient été aussi lumineux, les brises du fleuve aussi fraîches, les récoltes aussi vertes dans les champs.

Elle avait l'impression que son cœur allait exploser de bonheur et d'amour.

Ils atteignirent le vaste espace réservé aux caravanes en partance pour de lointains horizons, passèrent devant de longues files de chameaux agenouillés. L'air sentait le crottin, les mouches

bourdonnaient, les gens se hâtaient ici et là parmi des centaines de tentes.

Un homme apparut, s'essuyant les mains sur un torchon, l'air songeur, comme plongé dans de profondes réflexions. Ulrika reconnut Primo, l'ancien soldat qui était devenu l'intendant en chef de Sebastianus. Il paraissait un peu plus âgé, un peu plus usé, mais elle se félicitait qu'il soit sorti indemne de ce long périple, après avoir eu la lourde responsabilité de veiller à la sécurité de la caravane.

Il leva les yeux, et sourit à la vue de son maître. Puis son regard s'arrêta sur Ulrika et son sourire s'effaça, remplacé par un froncement de sourcils.

— Quelque chose le contrarie, murmura Ulrika.

— Primo a hâte de regagner Rome. Il insiste pour que nous quittions Babylone, répondit Sebastianus. J'étais d'accord avec lui, sauf que je savais que tu étais ici et il fallait que je te retrouve d'abord.

Ulrika ne fut guère convaincue. Elle n'aurait su mettre le doigt sur ce qui la troublait, mais elle sentait que la colère de Primo était dirigée contre elle. Se souvenant qu'à Antioche elle avait eu la certitude qu'un traître rôdait parmi les hommes de Sebastianus, elle se demanda si la mine sombre de l'intendant ne dissimulait pas plus un noir dessein que l'impatience de regagner Rome.

Un homme aux cheveux blancs, aux joues creuses, s'avança vers elle. Il était frêle et ses robes flottaient autour de son corps maigre.

— Cela me fait plaisir de vous revoir, mon enfant.

Ulrika le fixa, stupéfaite. Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître Timonidès. Qu'était-il donc arrivé au vieil astrologue ? Elle lui sourit, s'efforçant de ne rien laisser paraître de sa consternation.

— Moi aussi, je suis heureuse de vous revoir, Timonidès.

Sebastianus la conduisit vers une énorme tente confectionnée en épais tissu rouge et surmontée de drapeaux couleur or. Il lui prit la main et l'emmena à l'intérieur.

Ulrika pénétra dans un autre monde.

Le textile dense des parois étouffait les sons du dehors, créant un

refuge intime et silencieux.

De rutilantes lampes en cuivre accrochées aux piquets de la tente diffusaient une lumière tamisée. Le sol était recouvert de tapis moelleux et de coussins multicolores. Chaque recoin regorgeait de trésors fabuleux : des statues de jade translucides, des coffres débordants de pièces d'or, des éventails confectionnés avec des plumes de paon chatoyantes.

Avant qu'Ulrika ait pu ouvrir la bouche, Sebastianus la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément sur les lèvres. Elle noua les bras autour de son cou afin de l'attirer à elle, lui rendant son baiser avec ardeur.

Il recula et encadra son visage de ses mains.

— J'ai tant de choses à te dire et tant de questions à te poser. Mais pour l'instant, une seule chose m'importe, c'est ce moment, être avec toi. J'ai tant rêvé de toi...

Il se pencha et l'embrassa de nouveau, tendrement cette fois, lentement. Les larmes aux yeux, Ulrika s'abandonna à son amour et aux délicieuses sensations qui l'envahissaient.

Lorsqu'il se redressa pour la seconde fois, il reprit la parole.

— A Antioche, je n'étais pas un homme libre, Ulrika. Je n'avais pas le droit de t'aimer.

— En tant que passagère de ma caravane, tu étais sous ma protection et jamais je n'aurais abusé de ta confiance. Et puis, il fallait que j'aille en Chine. Toi aussi, tu devais suivre un autre chemin. Dis-moi, as-tu trouvé ce que tu cherchais ?

— Oui, répondit-elle, regardant ses lèvres, brûlant de les embrasser, de presser sa bouche contre la sienne et de ne plus jamais se séparer de lui. Et toi ? La Chine était-elle magique, Sebastianus ?

— Oui, mais maintenant, je recherche une autre sorte de magie. Veux-tu m'épouser, Ulrika ? Viendras-tu à Rome avec moi pour être ma femme ?

— Oui, mille fois oui.

Il se détacha solennellement d'elle, et avec cérémonie, retira une bague en fer qu'il portait à l'auriculaire de la main droite. Il la glissa au troisième doigt de la main gauche d'Ulrika, récitant les vœux

traditionnels du mariage romain :

— Je te donne pouvoir sur mon foyer, pouvoir sur le feu et l'eau de ma maison.

— Où tu seras maître, je serai maîtresse, répondit Ulrika.

Sebastianus prit tendrement son visage entre ses mains.

— Maintenant, tu es ma femme et je suis ton mari. Demain, nous irons faire enregistrer notre mariage.

Sa voix devint rauque.

— Par les étoiles, Ulrika, tu m'éblouis. Tu es magique. Es-tu bien réelle, je me le demande ?

— Je le suis, Sebastianus, murmura-t-elle, levant la tête vers lui.

Il libéra ses cheveux, qui tombèrent en cascade sur ses épaules et ses seins. Puis il l'embrassa.

Le baiser devint ardent, passionné. Des mots sans suite jaillirent de leurs lèvres.

Ulrika et Sebastianus explorèrent chacun le corps de l'autre, découvrant de douces collines, des vallées mystérieuses. Ulrika s'offrit à lui. Il la posséda entièrement. La tente écarlate aux drapeaux d'or qui claquaient dans le vent abrita les amants, en sécurité dans son étroite.

Sebastianus se réveilla et prit appui sur un coude pour contempler Ulrika endormie. Il effleura sa joue du bout du doigt, traça tendrement le contour de son menton. Ses paupières frémirent et elle ouvrit les yeux. Elle lui sourit.

Il l'embrassa tendrement, longuement.

— Parle-moi de la Perse.

Ulrika relata son expérience à Shalamandar, la méditation qui lui avait révélé les bassins cristallins, la visitation de Gaia...

— Je crois à présent que je n'ai jamais été destinée à avertir le peuple de mon père de l'attaque de Vatinius. Mon voyage en Rhénanie m'a permis de me libérer des liens invisibles que j'éprouvais envers un pays qui ne faisait pas partie de mon destin.

Elle tendit la main vers lui et caressa la barbe naissante de son menton.

— Gaia m’a dit que ma mission était de trouver les Vénérables. Je les cherche depuis cinq ans et je ne sais toujours pas qui ils sont.

Sebastianus posa une main sur sa joue.

— Je dois partir pour Rome dès que possible. Peux-tu les chercher là-bas ?

— Je chercherai dans le monde entier s’il le faut.

Il sourit.

— Dans ce cas, je t’aiderai, car je suis moi aussi destiné à voyager de par le monde.

Sebastianus la serra dans ses bras, l’attirant contre sa chaleur tandis qu’elle savourait la sensation de sa peau contre la sienne, s’émerveillant de sa force. Elle écouta le battement régulier de son cœur, en même temps que le récit étonnant de la traversée de déserts et de montagnes par des hommes braves, qui s’étaient battus pour survivre, et étaient allés à la rencontre d’une autre race.

— Mon rêve d’ouvrir une route commerciale vers la Chine s’est réalisé, murmura-t-il en explorant du bout des doigts la courbe de son dos. A Rome, je réfléchirai aux futures étapes du commerce caravanier de la famille Gallus, je signerai des contrats avec des importateurs et exportateurs, je développerai les échanges. Je ferai connaître le nom de Gallus jusqu’aux confins de la terre.

Il marqua une pause pour déposer un baiser sur ses cheveux et en inspirer le parfum.

— Et tu seras à mes côtés. Ensemble, nous trouverons les Vénérables dont a parlé Gaia.

— Ne vas-tu pas retourner dans ta Galice adorée, auprès de tes sœurs et de leurs familles ?

— Peut-être, mais mon expédition en Chine n’a fait qu’aiguiser mon appétit. Mon cœur est partagé, Ulrika, sauf quand je suis avec toi, car jamais je ne me suis senti aussi entier qu’en ce moment.

Elle tremblait de désir et d’excitation entre ses bras. Il se souvint d’une céramique qu’il avait découverte en Chine, qui n’était fabriquée

que là-bas. L'argile était cuite à des températures extrêmement élevées, afin qu'elle forme du verre et d'autres minéraux brillants. Sebastianus n'avait pu prononcer le nom chinois, si bien qu'il l'avait appelée *porcellana*, car elle ressemblait à la surface transparente du cauri. Elle ressemblait à Ulrika, songea-t-il soudain - forte, lumineuse, magnifique.

Elle leva les yeux vers lui.

— As-tu rencontré des astrologues en Chine ?

Il lui caressa les cheveux, le cou, promena la main sur son bras nu, avant de l'attirer plus étroitement à lui. Ulrika, forte et assurée, qui paraissait pourtant si vulnérable.

—Oui, et j'ai appris certaines choses. Il y a une foule de dieux et d'esprits en Chine, chaque étang, chaque arbre, et même chaque cuisine possède le sien. Il est impossible de les nommer tous. Mais ce qui ne change pas, c'est le cosmos. Les étoiles qui brillent sur le Tibre sont celles qui illuminent l'Euphrate et qui scintillent à la surface du Luo. Cette pensée m'a été d'un grand réconfort pendant que j'étais si loin. Et parce qu'elles sont les mêmes partout, qu'elles sont la seule constante dans l'univers, je crois plus que jamais que ce sont elles qui guident nos vies. Elles nous conseillent et nous avertissent.

— Elles nous apportent bonne fortune et nous protègent du mal. Les étoiles détiennent les messages des dieux. Jamais ma foi n'a été aussi profonde qu'aujourd'hui.

Il marqua une brève pause.

— Les astrologues chinois sont intelligents et intuitifs. J'ai passé de nombreuses heures à m'entretenir avec eux, et j'ai rapporté des cartes, des instruments d'observation et de calcul, des équations anciennes et secrètes. Je vais emporter le tout à l'observatoire d'Alexandrie, où se trouvent les plus grands astronomes du monde, afin qu'ils les étudient et découvrent le sens de la vie.

La nuit était tombée, mais Sebastianus n'alluma pas d'autres lampes. Les amants avaient de quoi dîner sous la tente - des dattes et des noix, des grenades et du vin de riz - mais ils n'avaient pas faim. Sebastianus tenait Ulrika dans ses bras entre les draps soyeux. Si le monde ordinaire au-dehors continuait à exister, si Babylone était toujours là, ni l'un ni l'autre ne le savait ni s'en souciait. Sebastianus mit la main sur son sein, sentit le cœur d'Ulrika battre sous sa peau satinée.

— Ulrika, tu es mon horizon le matin, mon oasis au coucher du soleil. Tu es le clair de lune qui illumine mon chemin, l'aube tendre qui met fin à mon sommeil troublé.

Ils s'étreignirent de nouveau, et cette fois leur union ne fut pas seulement celle de deux corps, mais de deux âmes.

Ulrika se cramponna à Sebastianus, baignant dans sa force et dans le bonheur de cet instant parfait. Elle inspira son odeur masculine, enfouit le visage dans son épaule et dans son cou, se livrant à son pouvoir et voulant y rester pour toujours. Elle n'aurait pu le serrer plus étroitement. Elle était à peine capable de respirer, sauf pour murmurer son nom avec un soupir jailli du plus profond d'elle-même.

En l'entendant murmurer son nom, Sebastianus resserra son étreinte, redoutant presque de la briser ; elle enroula les jambes autour de lui alors qu'il la pénétrait plus profondément. Il aurait voulu plonger son corps entier en elle, être à jamais protégé par l'amour de cette femme étonnante.

Leurs mots étaient impuissants à exprimer l'intensité de leur dévotion l'un à l'autre. Enfin, ils s'endormirent, bras et jambes entremêlés, bienheureux dans la chaleur et la sensation de leur nudité.

— Où est Sebastianus Gallus ? aboya Quintus Publius lorsque Primo entra dans l'atrium.

Il était tard. Publius venait de renvoyer ses derniers invités.

Primo n'avait guère envie d'affronter cet homme à la mine furieuse, dont la toge à bordure pourpre soulignait le pouvoir. Publius était l'ambassadeur romain de la province perse de Babylone, et un ami personnel de Néron.

Primo avait repoussé le moment de lui faire son rapport dans l'espoir que Sebastianus retrouverait son bon sens et lui rendrait visite.

Cependant, Sebastianus était revenu à la caravane avec la fille, ils étaient entrés dans sa tente, et maintenant, des heures plus tard, n'en étaient toujours pas sortis.

C'était la deuxième fois en une semaine que Primo était convoqué à la résidence de l'ambassadeur et il en connaissait la raison. Publius avait reçu par courrier impérial un message émanant de Néron lui-même, lequel exigeait un rapport sur le progrès de la caravane tant attendue en provenance de Chine.

— Mon maître a été retenu en ville par une affaire urgente, commença-t-il poliment, et il devrait...

— Peu m’importe ! rugit Quintus Publius, rouge de fureur. Je lui ai donné l’ordre de quitter Babylone il y a trois semaines ! Pourquoi est-il encore ici ?

Primo réfléchit à toute allure, et trouva un mensonge plausible.

— Des femmes sont tombées malades, dit-il, faisant allusion aux concubines chinoises envoyées en cadeau par l’empereur Ming à son homologue à Rome.

Elles étaient aussi jolies qu’un jardin rempli de fleurs, leurs visages blancs couverts de poudre de riz.

Primo se demandait ce que Néron penserait d’elles.

Il était de notoriété publique que Néron avait besoin de rentrées d’argent pour maintenir son empire à flot. Les récits de voyageurs faisaient état de troubles dans de nombreuses provinces. En Judée, par exemple, où de jeunes Israélites mécontents, étaient, disait-on, en train de fomenter une révolution pour recouvrer leur autonomie. L’empereur avait réagi en envoyant des légions supplémentaires dans la région. Les Juifs qualifiaient cela d’oppression, les Romains parlaient de rétablissement de l’ordre. Primo avait aussi entendu dire que les dépenses extravagantes de Néron ne se limitaient pas à l’armée, mais s’étendaient à la construction de nouveaux édifices à Rome, résidences, palais, avenues et fontaines, tous superflus et fort coûteux. A en croire la rumeur, Néron dilapidait le trésor impérial et cherchait désespérément des sources de revenus supplémentaires.

Que créerait-il donc, se demandait Primo, avec les splendides trésors rapportés de Chine par Sebastianus ?

Dès que Néron aurait reçu le rapport de Quintus Publius sur les richesses incroyables transportées par la caravane, il exigerait de les voir sur-le-champ et les confisquerait, car tel était son droit en tant que protecteur de la mission chinoise.

Primo regrettait amèrement que l’expédition n’ait pas été un échec pitoyable. Ainsi, son maître aurait pu s’attarder à Babylone jusqu’à la fin des temps, et Néron y aurait été parfaitement indifférent. A présent, lui, Primo, était placé devant un dilemme : obéir à son empereur et trahir son maître, ou servir son maître et désobéir à l’empereur. La première option aboutirait à l’exécution de son maître ;

la seconde, à la sienne. Un goût amer lui vint à la bouche. Ces histoires d'espionnage lui déplaisaient. Même s'il n'avait rien de négatif à dire sur Sebastianus, il avait le sentiment d'agir en traître.

— Mon maître a formé nombre de nouvelles alliances au nom de Rome avec les nations étrangères, rappela-t-il à l'ambassadeur, espérant l'apaiser. La plupart de ces tribus sont si primitives qu'il suffit de partager leur pain, ou plus à l'est, leur riz, pour sceller une amitié.

Il n'ajouta pas que les pauvres idiots pressaient: leur pouce graisseux sur n'importe quel document présenté par Sebastianus, souriant avec satisfaction à la pensée qu'ils étaient les égaux du plus grand souverain de la terre. Ils ne savaient pas encore que des émissaires pompeux ne tarderaient pas à leur rendre visite, pour les informer de leur devoir de payer à Rome un tribut de dix pour cent sur toutes les marchandises qui passaient par leurs douanes.

Il frotta la cicatrice qui s'étalait sur son nez, une des nombreuses qui décoraient son corps de soldat.

Comme ces concubines chinoises, Primo savait qu'il était une curiosité, car il était rare qu'un ancien des campagnes étrangères vive aussi longtemps que lui. A près de soixante ans, il avait peut-être perdu le plus clair de ses cheveux, mais il était robuste et possédait encore toutes ses dents.

— Où as-tu dit que ton maître était ? grogna Publius.

— Dans la cité, pour affaires.

Sans avoir été mentionné, le mot de trahison flottait tout de même dans l'air. Chacun était au courant du mariage de Néron, deux ans auparavant, à une mégère manipulatrice appelée Poppée Sabine, une femme cupide et ambitieuse dotée d'un appétit insatiable pour les divertissements. Peu après - et il ne pouvait s'agir d'une coïncidence -, Néron avait remis à l'ordre du jour les vieilles lois sur la trahison, de manière à organiser au cirque Maxime des exécutions distrayantes. Des hommes étaient arrêtés pour des délits imaginaires ou insignifiants, et jetés en pâture aux lions.

Le retard pris par son maître à Babylone pouvait-il être considéré comme une trahison ? Après tout, Sebastianus apportait des marchandises qui étaient la propriété personnelle de l'empereur Néron. Le devoir exigeait qu'il les livre à Rome le plus vite possible. Et pourtant il avait tardé à Babylone. A cause d'une femme !

— Avez-vous un autre message pour lui ? demanda-t-il.

— Non. Si je t'ai fait venir ici, c'est pour une autre raison, répondit Quintus en plongeant la main dans les plis de sa toge.

Il marqua une pause.

— Es-tu un loyal citoyen, Primo Fidus ?

Primo le dévisagea, stupéfait d'entendre son vrai nom. Comment Quintus l'avait-il appris ? Un frisson le parcourut.

— Je suis un loyal citoyen et un loyal soldat. Je tiens à mon honneur plus qu'à ma vie.

Quintus sortit un parchemin portant le sceau en argile de l'empereur lui-même.

— Voici tes ordres. Ils sont secrets. Ne l'oublie pas.

Primo regarda le document avec méfiance.

— Mes ordres ?

— Ceci te donne le pouvoir, Primo Fidus, de prendre la responsabilité de la caravane, d'arrêter Sebastianus Gallus, de le placer en détention et de l'amener à Rome pour y être jugé.

— L'arrêter ! Pour quel crime ? demanda Primo, devinant et redoutant déjà la réponse.

— Trahison, rétorqua Quintus Publius d'un ton sec. Tous les biens transportés par la caravane de Gallus appartiennent à Rome. En privant l'empereur de ces marchandises, ton maître a commis un vol, ce qui revient à une trahison.

Il frappa le torse de Primo avec le document.

— Si tu ne le persuades pas de quitter Babylone très rapidement, tu n'as plus qu'à prier pour que son exécution soit rapide.

Primo regarda le parchemin avec horreur, comme s'il s'était agi d'un scorpion.

Arrêter Sebastianus ! Par Mithra, comment pourrait-il faire cela ?

Des sueurs froides coulèrent le long de son dos. Depuis son arrivée à Babylone, il avait entendu d'étranges et sinistres rumeurs concernant

l'empereur Néron, son caractère emporté, la folie dont on le disait atteint. Sa cruauté. *On racontait qu'il tuait les messagers porteurs de mauvaises nouvelles.*

Primo frissonnait rien que d'y penser. Même un soldat endurci comme lui se sentait faible en songeant aux affreuses manières dont certains étaient mis à mort dans le cirque Maxime. Et qu'advierait-il de Sebastianus ?

Il se gratta la poitrine et sentit, sous sa tunique blanche, la pointe de flèche porte-bonheur qu'il avait mise autour d'un cordon pour la porter sous ses vêtements. La pointe ennemie qui avait manqué son cœur d'un fil. Et Primo fut saisi d'une inspiration.

— Peut-être le noble Publius ferait-il à mon maître l'honneur d'accepter l'un des trésors chinois en cadeau ?

Le Romain plissa le nez.

— Tu ne chercherais pas à me soudoyer, Primo Fidus, n'est-ce pas ? Je pourrais te faire écorcher vif. Trouve ton maître ! Dis-lui que les ordres impériaux sont d'amener sa caravane à Rome au plus vite. Je dois partir à Magna aujourd'hui pour rencontrer la reine. Je rentrerai dans un mois. Que Gallus et sa caravane soient partis d'ici là !

Chapitre 35

— Je n'ai que quelques affaires à prendre, déclara Ulrika en précédant Sebastianus dans une étroite ruelle qui serpentait dans la cité. J'ai appris à voyager léger.

Ils débouchèrent sur une place, où se tenait un marché à l'ombre du palais de justice - une ziggourat impressionnante qui s'élevait en terrasses superbement plantées. Là, des étals vendaient de l'ail, des poireaux, des oignons et des haricots. Des marchands vantaient le prix de leur pain et de leur fromage, louaient les mérites de leurs vins.

Des trompettes résonnèrent au bout de la rue.

— Place ! cria une voix tonitruante. Place au nom du grand dieu Mardouk !

Des prêtres apparurent, suivis de gardes du temple qui encadraient cinq hommes enchaînés. Aussitôt, les badauds s'écartèrent, les ânes et chevaux furent poussés sur le côté. Des gens sortirent sur le pas de leur porte afin de regarder la curieuse procession.

Comme un attroupement se formait, Sebastianus entraîna Ulrika sous un porche en retrait.

L'un des prêtres attirait particulièrement les regards. Il avait le crâne rasé, lisse comme un galet. Il ne portait aucun ornement sur sa longue robe blanche, se distinguant en cela des Babyloniens, qui rivalisaient généralement d'élégance avec des vêtements à franges, de hauts chapeaux coniques, des cannes, des chaussures à bout recourbé. Et quand le grand prêtre marchait dans la rue, les gens s'arrêtaient et s'inclinaient avant de détourner les yeux, effrayés par sa magnificence et son pouvoir. Ulrika avait entendu dire que son autorité dépassait celle du gouverneur provincial de Perse et celle du prince fantoche qui occupait le trône de Babylone.

Arrivé à hauteur de la place, le grand prêtre abattit sa crosse sur les pavés et se mit à déclamer d'une voix sonore:

— Babylone est infestée de faux prophètes, de faiseurs de miracles, de guérisseurs et de charlatans qui détournent les citoyens de la vraie foi. Nous avons arrêté ces escrocs et les avons amenés sur la place des Sept-Vierges où ils ont été jugés pour leurs crimes. Ils seront pendus par les chevilles et abandonnés à la mort afin de servir d'exemples. De

plus, leurs corps ne seront pas rendus à leur famille pour être enterrés décemment, mais souffriront le châtiment supplémentaire d'être brûlés sur un bûcher commun, leurs viles cendres jetées dans le fleuve.

Apprenez donc leurs crimes ! poursuivit-il en désignant chaque homme tour à tour.

Alexamos le Grec, coupable d'avoir vendu des colombes et des agneaux malades pour des sacrifices à Ishtar ! Judah l'Israélite, coupable d'avoir insulté les dieux de Babylone en les proclamant faux, et d'avoir porté des accusations infondées contre les prêtres de Mardouk ! Kosh l'Égyptien, coupable d'avoir vendu du lait de chèvre et affirmé qu'il provenait des seins d'Ishtar ! Myron, de Crète, coupable d'avoir assassiné une prostituée sacrée d'Ishtar ! Simon, de Césarée, coupable d'avoir prétendu qu'il parlait avec les morts.

Il abattit de nouveau sa crosse sur les pavés, et les gardes poussèrent les malheureux en avant, si bien qu'Ulrika put voir les affreux sévices qu'ils avaient subis. Leur condamnation à mort ne suffisait pas. On les avait torturés et marqués au fer rouge.

Une bouffée de compassion l'envahit. L'instant d'après, son cœur cessa de battre. Le rabbi Judah !

Elle remarqua alors, derrière les gardes, un groupe d'hommes et de femmes qui se lamentaient et se soutenaient les uns les autres. Miriam et sa famille.

A son retour de Perse, Ulrika avait rendu visite à Miriam pour la remercier de l'avoir mise sur le bon chemin - car elle avait en effet trouvé un prince qui l'avait conduite à Shalamandar, comme Miriam l'avait prédit.

Depuis, elle n'était pas retournée chez le rabbi Judah, et ne l'avait plus entendu prêcher, mais elle avait eu vent de sa réputation croissante de guérisseur et de faiseur de miracles.

— Sebastianus, nous devons faire quelque chose ! Je connais cet homme. Il m'a aidée autrefois.

Déjà, les condamnés étaient alignés contre le mur en haut duquel des gardes abaissaient des cordes. Sebastianus jaugea ces derniers - leurs boucliers, lances et poignards. Puis il s'avança.

—Attendez...

Aussitôt, l'un des gardes lui barra le chemin, la pointe mortelle de

la lance effleurant son torse.

Sous le regard horrifié d'Ulrika, les soldats dépouillèrent les prisonniers de leurs vêtements. La plupart d'entre eux semblaient hébétés, indifférents à ce qui leur arrivait.

En revanche, le rabbi Judah se tint digne et fier, tandis que les gardes le déshabillaient, taillaient brutalement sa barbe et ses longs cheveux. Les badauds qui n'avaient jamais vu d'hommes circoncis le considéraient bouche bée, le montrant du doigt, certains riant et lui lançant des insultes.

Les femmes de sa famille hurlèrent et se couvrirent les yeux. L'une d'entre elles s'évanouit. Judah demeura impassible, les yeux fixés sur un point au-dessus de la foule.

Un soldat se prépara à trancher les lanières en cuir qui lui ceignaient le bras et le front, mais le grand prêtre l'arrêta d'un geste.

— Qu'il garde ses précieux symboles religieux, afin que tout le monde voie l'insulte à Mardouk. Et que son dieu le reconnaisse et vienne à son secours ! ironisa-t-il.

Les gardes attachèrent des cordes autour des chevilles des condamnés, tirant sans ménagement dessus pour les faire tomber. Deux se cognèrent la tête et perdirent connaissance; deux autres se mirent à hurler, à supplier qu'on leur laisse la vie sauve, promettant d'adorer Mardouk jusqu'à la fin de leurs jours.

Sebastianus entoura de son bras les épaules d'Ulrika, voulant lui épargner l'affreux spectacle, mais elle résista, éprouvant le besoin de voir.

Judah tomba à genoux, puis fut tiré telle une poupée de chiffon jusqu'au mur, et lentement hissé en l'air, la tête en bas, les bras pendants. Ulrika vit remuer ses lèvres ; il priait.

Sa famille se rua en avant, poussant des cris et demandant pitié. Les gardes les repoussèrent sans ménagement, et le grand prêtre reprit la parole pour avertir l'assistance que pareil sort attendait quiconque désobéissait aux lois de Mardouk et de Babylone.

Puis il s'éloigna, tournant le dos aux cinq malheureux, sourd à leurs cris et aux suppliques des leurs. Quelques gardes restaient là afin de s'assurer que personne n'essaierait de trancher les cordes. Ils ne bougeraient pas tant que les prisonniers ne seraient pas morts. Ensuite, ils emmèneraient les cadavres à la décharge en bordure de la

ville, pour qu'ils y soient brûlés avec les cadavres des chiens et des chats, et les immondices de la cité.

Ulrika s'approcha de Miriam, mais celle-ci ne lui laissa pas le temps de parler.

— Ulrika, je t'en prie, ne regarde pas la nudité de mon mari. Je t'en prie, ne sois pas témoin de sa honte. Rentre chez toi et prie pour lui.

— Mais il doit bien y avoir quelque chose à faire ! Nous ne pouvons pas le laisser ici !

Elle pressa les doigts à sa bouche, envahie par la nausée.

Une main ferme se posa sur son bras.

— Viens, lui dit Sebastianus. Tu ne devrais pas regarder cela.

— Mais nous devons intervenir !

Miriam persuada Ulrika de partir, lui demandant de nouveau de prier pour Judah. Sebastianus la ramena à la caravane, où il la tint dans ses bras, l'embrassant et la caressant tendrement, essuyant ses larmes, jusqu'à ce qu'elle s'endorme enfin.

Quand elle s'éveilla, c'était la fin de l'après-midi, et Sebastianus n'était pas sous la tente. Elle avait mal à la tête, et mourait de soif. Elle but un peu d'eau, se lava les mains et puis s'assit en tailleur parmi les coussins en soie et les statues chinoises de Sebastianus, tenant le coquillage entre ses doigts.

Avec ferveur, Ulrika pria la déesse d'avoir pitié de ces malheureux qui avaient été exécutés.

Sebastianus revint à la nuit tombée.

— J'ai essayé d'intercéder auprès de mes amis riches et puissants pour ton ami, dit-il d'un ton las. Je suis même allé voir le gouverneur, mais tous affirment qu'ils n'ont pas de pouvoir comparable à celui des prêtres de Mardouk. Ensuite, je suis allé au temple et j'ai offert de remplir leurs coffres s'ils acceptaient de relâcher les condamnés. Le grand prêtre a été inflexible. Je suis désolé, Ulrika.

Elle se blottit dans l'étreinte rassurante de ses bras et ferma les yeux, se cramponnant à Sebastianus comme s'il était une île au milieu d'une mer en furie.

Ulrika était dans un lieu étrange.

Elle ne se trouvait pas sous la tente de Sebastianus, mais dans le désert. Il faisait nuit, la lune presque pleine projetait sur le paysage des reflets argentés.

— Sebastianus ? appela-t-elle.

Elle se tenait face à des ruines baignées par le clair de lune, au beau milieu des dunes. On distinguait au loin les lumières de Babylone. Elle reconnut bientôt l'endroit où elle se trouvait comme étant le fort de Daniel, à une dizaine de milles de la cité. D'après la légende, un prophète nommé Daniel était enterré en ce lieu. Le « fort » se dressait devant le ciel étoilé, sinistre et déserté. Il semblait appartenir à un autre monde, comme si Ulrika avait franchi une porte invisible et pénétré dans le royaume du surnaturel. Elle offrit son visage à la brise, et comprit que cette terre était sacrée depuis très longtemps, bien avant que le prophète Daniel ait lu des mots mystérieux gravés sur un mur.

Des esprits l'habitaient.

C'était un curieux édifice. Il tombait en ruines, mais on devinait encore la forme et l'intention d'origine : un carré énorme surmonté d'un autre carré plus petit, apparemment dépourvu d'entrée et d'ouverture. Il semblait très ancien et ne possédait aucun des détails architecturaux qu'Ulrika avait admirés à Persépolis. Ces murs en calcaire pouvaient avoir été balayés par les vents pendant mille ans ou davantage. Le prophète Daniel était-il vraiment enterré là ? D'autres personnes reposaient-elles à ses côtés, amenées par leurs aimés à travers les âges dans l'espoir que ce lieu sacré leur garantirait l'entrée au paradis ?

Un homme apparut au coin du bâtiment, et Ulrika sursauta.

— Vous m'avez fait peur !

Elle reconnut le rabbi Judah, vêtu des robes et châles à franges de sa religion.

—Vous êtes vivant ! s'écria-t-elle, faisant un pas vers lui.

—Ne t'approche pas de moi, Ulrika. Tu ne peux pas t'approcher. Je suis venu porteur d'une prière. Ne les laisse pas me brûler.

—Que voulez-vous dire ?

—Mon corps doit être préservé. Sauve-moi du feu. Dis à ma famille de m'amener ici et de m'y enterrer. Dis aux miens de se souvenir de

moi.

Ulrika s'éveilla, le visage ruisselant de larmes. Sebastianus, qui dormait à ses côtés, l'entendit pleurer.

—Qu'y a-t-il, mon amour ? murmura-t-il.

—Le rabbi Judah est mort.

Sebastianus ne lui demanda pas comment elle le savait. Il la regarda longuement dans l'obscurité, puis se redressa.

— C'est une bénédiction, dit-il.

A regret, Ulrika se détacha de lui et se leva.

— Je dois y aller, dit-elle en tendant la main vers ses vêtements. Nous ne pouvons laisser les prêtres brûler son corps.

— Ulrika, c'est trop dangereux.

— Il le faut, répéta-t-elle en enfilant sa robe.

— Très bien, mais tu restes ici, répondit Sebastianus, s'habillant à son tour. C'est dangereux. Quelqu'un au bureau du gouverneur a une dette envers moi. Et même s'il l'a oubliée, une pièce d'or lui rafraîchira la mémoire.

— Tu as essayé, protesta-t-elle. Tu as dit que tes relations elles-mêmes étaient impuissantes. Mais peut-être que je...

— Il y a une grande différence entre sauver un condamné à mort et sauver son corps. Je vais tenter le coup.

Je ne peux pas te demander de risquer ta vie pour un homme que tu ne connaissais pas, murmura-t-elle d'une voix tendue.

— Je ne le fais pas pour le rabbi, mon amour, mais pour toi.

Il se pencha et l'embrassa, ses lèvres s'attardant sur les siennes tandis qu'Ulrika se pressait contre lui.

— Sebastianus, si tu réussis, peux-tu emmener le corps du rabbi Judah au fort de Daniel, au sud d'ici ?

Il fronça les sourcils.

— Je connais ces ruines, oui.

— Je vais avertir les membres de sa famille. Ils te retrouveront là-bas. Sois prudent, mon amour.

Debout devant la tente, Ulrika le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la nuit.

Puis, voyant que l'aube pointait, elle retourna à l'intérieur prendre son manteau, et quitta à son tour le campement endormi.

La maison du rabbi avait été construite contre le mur ouest de la cité et était mitoyenne de part et d'autre. Un escalier extérieur menait aux chambres, mais la vie quotidienne se déroulait dans la grande pièce centrale au rez-de-chaussée, meublée de chaises et d'une table, de lampes sur des piédestaux, et de tapisseries accrochées aux murs sans fenêtres. C'était là que la veuve du rabbi, assise sur une chaise à haut dossier, recevait les visiteurs venus lui présenter leurs condoléances. Vêtue entièrement de noir, elle avait des cernes sombres sous les yeux. Ses fils se tenaient debout à côté d'elle.

— C'est gentil à toi d'être venue, dit-elle à Ulrika.

Celle-ci jeta un coup d'œil aux gens qui l'entouraient, et à ceux qui étaient dans le jardin. Ils étaient issus de milieux divers. Tous n'étaient pas juifs, ni babyloniens. Apparemment, beaucoup avaient été touchés par les sermons du rabbi Judah sur la paix et la foi, et impressionnés par sa capacité à guérir les malades et les infirmes en posant simplement les mains sur eux.

Ulrika baissa la voix.

— Je viens, mère honorée, pour vous dire que le corps de votre mari ne sera pas brûlé avec ceux des autres condamnés.

Miriam écouta avec stupeur ses explications. Quand Ulrika eut terminé, elle se mit à pleurer. Aussitôt, ses fils s'approchèrent. Ulrika reconnut l'aîné, Samuel, un jeune homme mince et élancé, au teint mat, au visage encadré par des cheveux bouclés, noirs comme de l'ébène. Il portait un châle de prière à franges, et le même phylactère que son père dévot. Ses traits étaient ravagés par la douleur et la colère. Le cœur d'Ulrika se serra de compassion. Il avait été témoin d'une scène qu'aucun fils ne devrait jamais voir.

— Je vais bien, affirma Miriam d'une voix tremblante, en posant la main sur son bras. Cette chère enfant nous a apporté de bonnes nouvelles.

Elle se tourna vers Ulrika.

— Dieu gardera une place pour ton mari et pour toi au paradis. Le feu aurait privé mon mari de la résurrection.

— La résurrection ?

— Nous revivrons quand le Maître reviendra et que les fidèles seront réunis à leur corps physique, comme le Maître l'a été.

— Pardonnez ma surprise, honorée mère, mais c'est une extraordinaire coïncidence, car c'est la seconde fois que j'entends parler de cette résurrection parmi les Juifs. L'autre fois était en Judée, où j'ai été hébergée quelque temps par une femme appelée Rachel. Elle veille la tombe de son mari pour qu'elle ne soit pas désacralisée par ses ennemis. Il s'appelait Jacob.

Miriam lui lança un regard stupéfait.

— Je connaissais un couple appelé Rachel et Jacob en Judée ! Jacob a été exécuté à Jérusalem par Hérode Agrippa. Nous n'avons jamais su ce qu'il était advenu de sa femme.

Ulrika lui relata l'épreuve qu'elle avait connue près de la mer du Sel, comment elle avait été découverte par Rachel et Almah et ramenée à leur campement.

— Miracle des miracles ! s'écria Miriam. Jacob et son frère Jean étaient les fils de Zébédée. Ils faisaient partie des Douze, et nous, leurs épouses, les avons suivis alors qu'ils voyageaient avec le Maître durant le Ministère des Bonnes Nouvelles. Yeshua a accompli des miracles et après sa mort, il y a trente et un ans, il a transmis ce pouvoir à ses disciples. C'est ainsi que mon Judah a pu aider les gens. Mais Yeshua fera d'autres miracles quand il reviendra sur cette terre, comme il l'a promis, et mon bien-aimé mari et moi serons réunis dans la résurrection.

Elle fronça les sourcils.

— Mais d'abord, comme Rachel, mes fils et moi devons protéger le corps de mon mari.

— Honorée mère, se hâta de dire Ulrika, si Judah dans mon rêve m'a dit qu'il désirait être enterré au fort de Daniel, c'est parce que c'est une terre sacrée. Vous devez envoyer quelqu'un y retrouver Sebastianus, mais soyez prudente. C'est très dangereux.

Comme Miriam se levait, Ulrika ajouta :

— Il y a une dernière chose. Dans mon rêve, rabbi Judah m'a dit : « Dis aux miens de se souvenir de moi. »

Chapitre 36

Ulrika déposa ses bagages devant la tente et regarda en direction du mur est de la cit : sous la porte d'Enlil, le trafic était dense, incessant. Sebastianus était parti ce matin-là informer les douaniers de leur départ et régler les taxes dues. A présent, c'était la fin de l'après-midi. Il devait rentrer d'un moment à l'autre. Et demain, ils partaient pour Rome!

Autour d'elle, le campement s'affairait sous le soleil printanier. Des esclaves préparaient les animaux au long voyage qui allait commencer, les tentes emplies de trésors étaient démontées et pliées une à une, leur précieux contenu enfermé dans des coffres scellés. Ulrika n'avait pas pu avaler son déjeuner de pain tiède accompagné de fromage piquant et d'olives pimentées. Elle était trop excitée. De plus, elle était amoureuse, et se languissait des caresses de son mari.

Jamais elle ne cesserait d'être émerveillée par l'homme qu'elle avait épousé, par sa gentillesse envers les inconnus en dépit des risques qu'il encourait. Sebastianus avait réussi à obtenir que le corps du rabbi Judah lui soit remis en secret. Il l'avait emmené au fort de Daniel, où Miriam et sa famille l'avaient enterré, dans le désert, à l'abri des regards.

Voyant Timonidès traverser le campement d'un pas incertain, Ulrika se mit à songer au vieil astrologue. Elle avait tenté de lui parler, de le reconforter. Sa vivacité d'autrefois l'avait déserté, son corps et ses yeux semblaient éteints. Il était hanté par les circonstances tragiques de la mort de son fils. Sa tête avait été piétinée par les sabots des chevaux, et il n'y avait plus eu d'yeux sur lesquels poser les pièces destinées à Charon, le passeur, aucun moyen de payer la traversée du fleuve Styx. Où était allée l'âme de Nestor? avait demandé Timonidès. Le pauvre garçon était-il destiné à errer sans fin dans le monde souterrain ?

Ulrika aurait aimé recourir à son pouvoir pour faire apparaître l'esprit de Nestor, comme celui de Judah. Elle avait médité en vain pour y parvenir. Pourquoi certains esprits la visitaient-ils et non les autres ?

Un cri étranglé déchira les airs.

Ulrika se tourna vivement vers la tente de Timonidès, dont la toile frémissait comme après un impact. Elle s'approcha et appela. Seuls des

gargouillements lui répondirent. Elle s'engouffra à l'intérieur et se figea.

Pendu au poteau principal, une corde autour du cou, Timonidès battait des pieds.

Ulrika se rua vers lui. Voyant les caisses en bois qu'il avait repoussées du pied, elle les empila en hâte, grimpa dessus et jeta les bras autour de ses jambes, s'efforçant de le soulever.

— Timonidès, je vous en prie, retirez la corde. Je ne pourrai pas vous tenir très longtemps.

Sous elle, les caisses oscillaient dangereusement.

— Laissez-moi mourir...

— Au secours ! cria Ulrika. Au secours !

Deux esclaves entrèrent en courant, deux hommes solides, au dos large, qui parvinrent à détacher le vieil homme frêle.

— Trouvez votre maître, leur ordonna Ulrika quand ils l'eurent allongé sur le sol. Allez chercher Sebastianus !

Elle s'agenouilla à côté de Timonidès et passa un bras sous ses épaules, choquée par sa maigreur. Il était livide, les yeux clos, ses lèvres violettes frémissaient.

— Pourquoi, Timonidès ? murmura-t-elle.

— Nestor est en enfer... gémit-il d'une voix enrouée. Je ne peux pas le laisser là-bas tout seul... je veux le rejoindre...

— Ne dites pas de bêtises, répondit Ulrika doucement. Votre fils était innocent et les dieux le savent.

Cependant, Timonidès roulait la tête de droite et de gauche.

— Laissez-moi aller à lui. Nestor a besoin de moi...

Ulrika le berça tendrement, ses larmes tombant sur les joues grises du vieillard. Que s'était-il donc passé pour qu'il s' imagine que Nestor était allé en enfer ? Déesse-Mère, je t'en prie, viens en aide à cet homme.

Elle écouta la rumeur du campement, guettant l'arrivée de Sebastianus tout en fixant le cou décharné de Timonidès, où son poul

battait comme un papillon de nuit, faible et irrégulier. Elle redoutait qu'il meure de ne plus vouloir vivre.

—Laissez-moi... murmura-t-il de nouveau.

Il posait sur elle un regard accablé.

—J'ai parlé à des philosophes en Chine. J'ai vu des prêtres et des érudits. J'ai visité des temples et prié devant les dieux les plus puissants de la terre, mais personne ne peut me dire où est Nestor.

—Il est avec les dieux, heureux.

—Non... il est en enfer; il a besoin de moi.

Les pans de la toile s'écartèrent brusquement et Sebastianus entra en hâte, amenant avec lui des esclaves et la lumière du jour. Il s'agenouilla à côté de l'astrologue.

— Qu'est-il arrivé ?

— Il a tenté de se tuer.

— Il a besoin d'un médecin.

— Sa douleur ne vient pas du corps, mais de l'âme.

Sebastianus songea à des hommes qu'il connaissait en ville, des médecins de grande réputation. Cependant, c'était aujourd'hui le début des fêtes de printemps, qui, à Babylone, coïncidaient avec le nouvel an. Où trouverait-il ces hommes ?

—Je vais en ville. Je ramènerai un docteur.

Ulrika resta au chevet de Timonidès, veillant à ce qu'il soit confortablement installé, plaçant des cataplasmes sur son cou meurtri, lui faisant avaler un peu d'eau fraîche. Il refusa de manger.

Sebastianus revint au crépuscule, sans avoir trouvé un seul médecin qui accepte de venir au milieu des défilés et célébrations.

—Je vais le veiller, proposa Ulrika. Son cou et sa gorge vont guérir, mais je crains qu'il n'essaie de nouveau d'attenter à sa vie.

Sebastianus resta aussi. Ils dînèrent sous la tente de Timonidès, le persuadèrent de boire un peu de vin et de parler des craintes qui le tourmentaient. Cependant, il ne voulut pas dire grand-chose. Au bout d'un moment, il s'assit et fixa avec morosité les tapis qui recouvraient

le sol. Ils l'entendirent marmonner et le virent secouer la tête. Des démons hantaient l'âme du vieux Grec.

Le lendemain matin, Timonidès déclara à Sebastianus qu'il ne lirait pas son horoscope.

— Je n'en ferai plus jamais, dit-il. Jusqu'à la fin de mes jours, je ne regarderai plus les étoiles.

Sebastianus fut alarmé. Il y avait eu des périodes par le passé où il avait dû louer les services d'un astrologue - lorsque Timonidès était souffrant - mais jamais il n'avait pensé que ce dernier refuserait un jour d'interpréter les étoiles.

— Je vais engager un astrologue à Babylone pour l'immédiat, confia-il à Ulrika lorsqu'ils furent hors de portée de voix. Mais je crains de ne pouvoir en trouver un qui soit prêt à venir jusqu'à Rome ! Surtout un astrologue de bonne réputation. Et je ne peux pas me fier à quelqu'un de médiocre. Comment le faire changer d'avis ?

— Je lui parlerai.

Après le départ de Sebastianus, Ulrika retourna vers Timonidès.

— Venez vous asseoir au soleil avec moi, vieil ami. Le jour vous fera du bien.

— Rien ne peut me faire du bien, répondit-il, la rejoignant néanmoins pour s'installer sur un tabouret devant sa tente.

Ses yeux, qui se concentraient autrefois sur les étoiles, fixaient désormais le sol avec abattement. Ulrika lui servit un verre de vin qu'elle plaça devant lui, mais il n'y toucha pas.

Timonidès paraissait perdu dans ses pensées, indifférent à la vie et à l'agitation autour de lui. Le soleil monta dans le ciel, une brise se leva, venant de l'Euphrate.

— Vous savez... je ne suis même pas sûr d'être Grec. J'ai été abandonné tout bébé et une veuve grecque m'a recueilli. Elle m'a donné son nom et m'a enseigné sa langue et sa culture. Elle m'a mis en apprentissage chez un astrologue quand j'avais six ans, et quand elle est morte, j'ai été vendu comme esclave. Le père de Sebastianus m'a acheté, et je sers sa famille depuis. Nestor était le seul être au monde à qui j'étais lié par le sang. Il était plus que mon fils. Il était mon univers. Et maintenant, je suis perdu...

Il tendit la main vers le vin et Ulrika se rendit compte qu'il tremblait. Il était en proie à trop d'émotions pour réfléchir, songea-t-elle, tandis qu'une idée s'ébauchait dans son esprit.

— Timonidès, lorsque je me suis entraînée les premières fois à la méditation, j'ai découvert que cela me procurait une sensation de paix et de sérénité. Peut-être que si je vous montrais comment faire...

Il plissa les yeux.

— Comment méditer ?

— C'est très simple, au fond. Il faut seulement un peu d'effort, un peu de concentration. Ce n'est pas très différent de la manière dont je vous ai vu vous préparer avant de lire un horoscope. Il s'agit de s'éclaircir les idées. De trouver un moyen de se centrer sur quelque chose. Voudriez-vous essayer ?

— Dans quel but ?

— Pour apporter la paix à votre âme, Timonidès.

— Mon âme ne mérite pas d'être en paix.

— Dans ce cas, disons que ce serait une faveur que vous me feriez. Je n'ai jamais essayé d'apprendre cette technique à quiconque. Je veux savoir si c'est possible.

Il haussa les épaules.

— Avez-vous un objet qui vous est précieux ? Assez petit pour que vous puissiez le tenir dans votre main ?

Timonidès n'eut pas besoin de se creuser les méninges. Il entra sous la tente, et, un instant plus tard, en ressortit, muni d'une longue cuiller en bois qui avait été la favorite de Nestor.

Lorsqu'il reprit sa place sur le tabouret, Ulrika décela une lueur d'espoir dans ses yeux, comme si le seul fait de tenir la cuiller de Nestor le réconfortait.

— Maintenant, formez une image dans votre esprit, dit-elle, une image familière et réconfortante.

Un mince sourire lui retroussa les lèvres.

— Un ragoût en train de mijoter. C'est comme ça que je me souviens le mieux de mon fils.

—Gardez cette image à l'esprit et concentrez-vous sur la cuiller. A présent, murmurez des mots qui ont un sens pour vous. Répétez-les, plusieurs fois de suite.

Timonidès se pencha sur l'ustensile et l'étudia avec attention. Puis il hocha la tête, comme s'il avait passé un accord avec lui-même.

— Les étoiles sont la destinée, murmura-t-il.

Ulrika lui montra comment respirer, se balancer, se concentrer. Elle parla doucement, lui donnant des instructions simples, le guidant de sa voix feutrée.

Cependant, alors même qu'elle parlait, elle vit frémir les paupières de Timonidès et son front se creuser, et comprit qu'il n'y parvenait pas.

— Je n'y arrive pas, cria-t-il enfin, exaspéré. Chère enfant, ça ne va pas marcher !

Pourtant, elle voyait avec quelle affection il caressait la cuiller, sentait l'espoir présent en lui. Timonidès ne voulait pas se tuer, ne voulait pas rejoindre son fils dans un enfer imaginaire. Mais comment le sauver ?

Ulrika réfléchit un instant, observant au loin une caravane qui arrivait de l'ouest, une file de bêtes et d'hommes épuisés qui entrait dans le terminus. Elle songea brusquement que sa méditation personnelle visait à découvrir des lieux en dehors d'elle. Mais Timonidès souffrait dans son âme, à l'intérieur de lui-même.

— Allez au plus profond de vous-même, Timonidès, reprit-elle. Trouvez le paysage de votre âme. Explorez-la. N'ayez pas peur. Dites-moi ce que vous voyez.

Il ferma les yeux, les doigts crispés sur la cuiller, la serrant contre sa poitrine. Respirant lentement. Se balançant d'avant en arrière. Murmurant :

— Les étoiles sont la destinée... les étoiles sont la destinée...

Puis il se mit à trembler et cessa de psalmodier. Ulrika eut l'impression que le cœur du vieil homme s'arrêtait.

— Du noir, chuchota-t-il d'une voix tendue. Je vois un grand trou béant. Des vents froids. L'isolement. Mon âme est perdue, seule !

— Timonidès, conseilla Ulrika avec douceur, parlez à votre âme en silence. Ne me révélez rien. Parlez à votre esprit. Posez des questions. Demandez-lui ce qu'il désire, comment il peut être sauvé.

Le vieil astrologue parut se replier plus profondément en lui-même, se détendant peu à peu. Tandis qu'elle l'observait, Sebastianus réapparut, les sourcils froncés. Il était seul. Il n'avait pas trouvé d'astrologue qui veuille l'accompagner.

Ulrika mit un doigt sur ses lèvres afin qu'il les rejoigne sans briser le silence.

Au bout d'un moment, Timonidès rouvrit les yeux.

— Je ne peux pas. Ulrika, c'est facile pour vous. Vous êtes jeune et agile. Mais mon âme est vieille et craque comme mes jointures.

Elle se pencha vers lui.

— Je vous ai vu maintes fois vous préparer à la lecture d'un horoscope. Vous fermez les yeux et récitez une prière. Pourquoi ?

— Pour ouvrir mon âme aux étoiles, me laisser pénétrer par leur sagesse.

— Faites-le maintenant.

Sceptique, il se cala de nouveau sur le tabouret, raffermir sa prise sur la cuiller, ferma les yeux et prit quelques profondes inspirations.

— Les étoiles sont la destinée, murmura-t-il en se disant qu'il se préparait à une lecture.

Mais plutôt que d'explorer son âme, comme l'avait suggéré Ulrika, Timonidès savait qu'il devait diriger ses pensées vers le ciel, car là était sa place. Il continua à respirer lentement, imaginant l'arôme du ragoût qui mijotait, sentant la précieuse cuiller entre ses mains, et peu à peu il s'abandonna, lâchant les tensions de sa vie physique pour que son esprit s'envole vers les cieux qu'il avait tant aimés.

Bientôt, il navigua parmi les quarante-huit constellations, des amies familières qu'il voyait enfin de près : le vantard Orion, terrassé par un petit scorpion et figé pour toujours le bras levé, brandissant un gourdin condamné à ne jamais s'abattre ; Andromède, la vierge enchaînée ; et Cassiopée, placée sur son céleste trône par le rancunier Neptune, la tête tournée vers l'étoile du nord, contrainte à passer la moitié de chaque nuit la tête en bas.

Timonidès enfourcha Pégase et se laissa porter par les quatre vents. Ils s'approchèrent du Soleil, et Timonidès sentit ses rayons bénis sur son visage indigne. Il vit filer une comète glacée. Goûta la rosée sucrée de la Lune.

Il se mit à pleurer. Tant de beauté. Tant de divinité. Et il avait tout souillé. Pour satisfaire son misérable estomac, il avait souillé tout ce qu'il aimait, tout ce qui lui était cher. Des croyances adorées, des corps célestes avaient été oubliés à cause de sa peur d'un calcul salivaire.

— Pardon ! cria-t-il alors que météores, planètes et astéroïdes défilaient sous ses yeux. Pardonnez-moi ! Persée, Hercule, je ne voulais pas vous manquer de respect ! Mais je ne suis qu'un homme, un tissu de faiblesses et de peurs. Je ne suis rien comparé à votre grandeur. Donnez-moi une seconde chance, je vous en supplie !

Et puis il vit la nébuleuse étincelante, un nuage de couleur et de compassion - la conscience collective du néant - se matérialiser sous ses yeux. Elle déferla vers lui tel un nuage, effaçant étoiles, planètes, Soleil et Lune pour engloutir Timonidès dans sa douceur. Il sentit ses angoisses se dissiper une à une, quitter son corps comme si sa propre chair se détachait de ses os. Il pleura de bonheur.

Il s'attarda là, chevauchant les vents du cosmos, ses deux compagnons terrestres veillant sur lui. Il ne se balançait plus. Il avait cessé de psalmodier. Il semblait tout juste respirer. Le temps passa. Des chameaux et des hommes passèrent aussi. La vie du terminus continuait comme elle l'avait fait depuis des siècles.

Le soleil amorçait son déclin vers l'ouest quand Timonidès ouvrit enfin les yeux et cilla, regardant ses amis d'un air hébété.

— Ça va ? demanda Ulrika, scrutant son visage, redoutant d'y voir des signes de trouble.

Cependant, il avait bonne mine à présent, ses yeux étaient grands ouverts et vifs. Elle songea à vérifier son pouls, mais s'en empêcha, craignant de rompre le charme en le touchant.

— J'ai soif... dit-il d'une voix faible.

Sebastianus lui apporta de l'eau fraîche, qu'il but comme un homme qui vient d'arriver du désert.

Il s'essuya les lèvres, fronçant les sourcils. Ulrika devina qu'il se réadaptait au monde physique. Elle n'allait pas l'interroger sur son

voyage. Elle devait lui laisser le temps de se reprendre.

— C'était extraordinaire, murmura-t-il enfin, secouant la tête d'un air incrédule. Je n'aurais pas cru cela possible. Ulrika, j'ai appris des choses par cette méditation. Les dieux m'ont révélé des secrets. Ils m'ont parlé...

Il tendit son gobelet et Sebastianus le remplit. Timonidès but une longue gorgée d'eau avant de se retourner vers elle.

— Les secrets que les dieux m'ont révélés doivent demeurer secrets, car ma profession sacrée d'astrologue l'exige. Mais ils m'ont aussi donné autre chose. Ils ont illuminé mon âme. Et ce que j'ai vu, je dois vous l'avouer, mes amis.

Il regarda Sebastianus.

— La mort de Nestor était un châtement envers moi, maître, et non envers lui. Mon fils est mort dans d'affreuses souffrances à cause de mes transgressions. Il était innocent. Même quand il a décapité Besas à Antioche, il était innocent.

Sebastianus échangea un regard stupéfait avec Ulrika.

Timonidès expliqua brièvement ce qui s'était passé à Antioche.

— Et puis Nestor lui-même a eu la tête piétinée. Je pensais que c'était une vengeance divine, une tête pour une tête. Mais Nestor ne savait pas ce qu'il faisait. Tout est clair pour moi à présent. Les dieux ne punissaient pas Nestor, ils me punissaient, moi.

Sebastianus fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas, vieil ami. Que veux-tu dire ? Pourquoi les dieux te punissaient-ils ?

— Pardonnez-moi, maître, pour les choses terribles que je vais vous avouer ! Je ne peux plus porter ce fardeau. Je dois soulager ma conscience pour purifier mon âme. Quand Nestor m'a apporté la tête de Besas le saint homme, je ne vous ai rien dit. Et j'ai falsifié votre horoscope pour que vous quittiez Antioche sur-le-champ, avant que les autorités viennent arrêter mon fils. Pire, en emmenant Nestor dans la caravane, je faisais de vous le complice d'un crime.

Sebastianus dévisagea le vieil homme, un pli stupéfait sur le front.

— Je comprends, mon ami.

— Ce n'est pas tout ! J'ai menti à propos de vos horoscopes. De tous vos horoscopes ! Le jour où Ulrika est venue au terminus à Rome, j'ai menti parce que je voulais qu'elle reste avec nous, dans mon propre intérêt. J'avais peur que le calcul de ma glande salivaire ne revienne. Et je n'ai jamais cessé ! J'avais promis aux dieux d'arrêter, et puis Nestor a tué Besas, et j'ai dû continuer. Oh ! Maître, à Antioche, les étoiles disaient que vous deviez aller vers le sud avec Ulrika, mais je vous ai dit que vous deviez partir tout de suite vers l'est et Babylone.

Le visage de Sebastianus devint de marbre. Il demeura silencieux, retenant son souffle.

— J'ai perverti l'astrologie par égoïsme, poursuivit Timonidès, et c'est pour cela que le destin a poussé mon fils à commettre un crime. C'est ma faute ! Je suis seul responsable de la mort de Besas le saint homme, exactement comme je suis coupable de sacrilège et d'avoir insulté les dieux en servant mes propres intérêts ! Pardonnez-moi, maître.

Timonidès se laissa glisser à bas du tabouret, et se jeta aux pieds de Sebastianus.

— Je vous en prie, dites-moi que vous me pardonnez !

Sebastianus baissa les yeux sur lui. Le vent s'était levé, apportant la rumeur de la cité et du fleuve.

Des voix d'hommes s'interpellant, le vacarme des enclumes des forgerons, le braiement des mulets - les sons flottaient dans l'air, tandis que Sebastianus Gallus fixait son vieil astrologue, songeant aux aveux que ce dernier venait de lui faire.

— Je te pardonne, dit-il enfin, d'une voix monocorde.

— Merci, maître ! sanglota Timonidès, submergé par le soulagement.

Il se releva, écrasa les larmes qui roulaient sur ses joues et se rassit sur son tabouret.

— Votre pardon est mon réconfort. Et je sais maintenant ce que j'aurais dû savoir depuis le début. Lorsque l'âme de Nestor a été portée devant les dieux pour être jugée, ils n'ont pas vu un homme qui avait commis un meurtre, mais une âme douce, pure et simple. Innocente. Et pour cette raison, il n'est pas en enfer, mais au paradis, au sein de la protection divine.

Il se tourna vers Ulrika.

— Chère enfant, je savais tout cela, et pourtant je me privais de ce savoir. Quelle merveilleuse chose que cette méditation, car les solutions à ma souffrance étaient en moi depuis le début ! Vous m'avez donné un don précieux que je n'utiliserai pas à la légère.

Il bondit sur ses pieds.

— Je vais vous faire une lecture honnête, maître ! s'écria-t-il en s'engouffrant sous la tente.

Ulrika se tourna vers Sebastianus, le cœur transpercé par la souffrance. Elle chercha des mots pour le réconforter. Mais elle ne put que poser la main sur son bras, lui dire silencieusement qu'elle était là, et qu'elle l'aimait.

Car le visage de Sebastianus était celui d'un homme anéanti.

Chapitre 37

Ils s'embrassèrent à l'ombre de la porte d'Ishtar.

Ce n'était pas un baiser d'adieu ; ils ne seraient séparés que brièvement. Sebastianus allait rencontrer l'astrologue suprême de Babylone, et Ulrika devait se rendre d'urgence au fort de Daniel.

Le lendemain, ils partiraient pour Rome.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis que Timonidès avait fait sa stupéfiante confession - et que Sebastianus avait entrepris sa quête. Éprouvant le besoin de retrouver sa foi dans le cosmos, de réparer les terribles dégâts causés par les aveux de son vieil ami, il s'était mis en devoir de rencontrer chaque devin, prophète et astrologue de la cité. Ulrika avait été à ses côtés, s'efforçant de l'aider, proposant de le guider dans la méditation comme elle l'avait fait pour Timonidès. Cependant, Sebastianus ne s'intéressait pas aux réponses contenues en lui-même. Il cherchait des réponses dans les cieux.

— Je préférerais que tu attendes, Ulrika, dit-il alors qu'ils se tenaient au pied de l'énorme porte de la cité. Les prêtres de Mardouk ne savent encore rien de la tombe de Judah. Ils croient que son corps a été brûlé avec les autres, mais s'ils en entendent parler, ils enverront des gardes. Attends que j'aie vu l'augure de Chaldée.

— Tout ira bien, affirma-t-elle. Primo m'emmène. Et Timonidès sera là. Tu ne sais pas combien de temps tu resteras avec l'augure de Chaldée, et je tiens à parler à Miriam. D'après ce que j'ai entendu dire, nous devons la persuader de quitter le fort au plus vite, et je crois qu'elle m'écouterà.

Demain à cette heure-ci, mon amour, nous serons loin d'ici, et en route pour rentrer chez nous.

Ils avaient hâte de quitter Babylone. Il était impératif que Sebastianus mène sa caravane à la Grande Verte avant que les tempêtes hivernales interdisent toute traversée. L'empereur Néron était impatient de savoir comment s'était déroulée sa mission, et de voir les trésors rapportés de Chine.

Cependant, des événements inattendus s'étaient produits au fort de Daniel. Le bruit s'était répandu que le rabbi Judah y était enterré, et qu'il continuait à faire des miracles d'outre-tombe. Ulrika ne savait

pas comment c'était arrivé, mais à mesure que la rumeur s'enflait et que de plus en plus de gens désespérés visitaient les ruines, le risque grandissait que les prêtres de Mardouk apprennent que Sebastianus avait clandestinement sauvé le corps de Judah - bafouant leurs ordres.

Ulrika regarda les cernes sombres sous les yeux de son mari, le cœur serré ; elle aurait voulu pouvoir les faire disparaître d'un baiser, endosser sa douleur et sa désillusion et lui apporter la paix. La foi de Sebastianus avait été détruite. Son regard était tourmenté, et la nuit, entre ses bras, il gémissait dans son sommeil. Parfois elle se réveillait et le trouvait au-dehors, à regarder le ciel nocturne.

— S'il n'y a pas de messages dans les étoiles, à quoi servent-elles ? Les hommes ne sont-ils que des brindilles ballottées par une rivière en furie, sans gouvernail, sans aucun moyen de diriger leur trajectoire ? Et le morceau d'étoile qui est tombé la nuit où Lucius est mort ? N'était-ce qu'une coïncidence ? Tout n'est-il que mensonge ?

Les étoiles avaient toujours été ses compagnes, son réconfort, sa sécurité. Et maintenant, elles l'avaient abandonné.

Les carreaux vernissés de bleu des tours massives de la porte d'Ishtar brillaient au soleil de midi, et cent dragons dorés se tenaient immobiles et splendides, mais Ulrika ne voyait qu'une paire d'yeux verts ravagés par le chagrin.

— Sebastianus, mon amour, murmura-t-elle, mon séjour en Perse m'a appris que rien n'arrive sans raison. Je sais, comme tu me l'as dit un jour, que rien n'est le fait du hasard, qu'il y a bel et bien un ordre dans l'univers. Quand je repense au jour où j'ai décidé de quitter Rome et de partir vers le nord pour avertir le peuple de mon père d'un piège, ce sont des forces invisibles qui m'ont poussée à prendre la route, et tout ce qui nous est arrivé depuis, mon amour, est arrivé pour une raison. Même les mensonges de Timonidès. Demande-le à l'augure de Chaldée.

— Je t'aime, Ulrika, dit-il tendrement, posant la main sur sa joue. Je te retrouverai avant le coucher du soleil.

— Je t'aime, Sebastianus.

Ils s'embrassèrent de nouveau, puis il recula et fit signe à Primo qui se tenait en retrait.

— Ne t'éloigne pas d'elle. Primo, et ouvre l'œil.

Ulrika n'était guère à l'aise à cheval, sauf entre les bras de

Sebastianus, et comme le fort de Daniel ne se trouvait qu'à dix milles de là, et que la journée était claire et clémente, ils s'y rendirent à pied. Ulrika, Timonidès, Primo et six de ses hommes empruntèrent la voie fréquentée qui sortait de la ville jusqu'à une petite route qui s'enfonçait dans le désert, s'éloignant des villages et des fermes pour traverser une étendue aride et désolée.

A côté d'Ulrika, Primo marchait en silence, le visage sombre.

Quintus Publius, l'ambassadeur de Rome, devait bientôt rentrer de sa visite à la reine de Magna. Par Mithra ! songea Primo, envahi par la frustration.

S'il trouvait Sebastianus encore à Babylone, il aurait l'autorité et les forces militaires suffisantes pour l'arrêter, confisquer la caravane, et les ramener tous enchaînés à Rome.

Ils étaient censés partir le lendemain. Sebastianus avait donné l'ordre aux esclaves de tout préparer pour lever le camp à l'aube. Mais bien que son maître eût promis de ne pas changer d'avis quoi que dise l'augure de Chaldée de la tour de Babel, Primo demeurerait prudent. Ce n'était pas la première fois qu'on lui donnait le signal du départ, et pourtant, ils étaient toujours à Babylone !

— Que se passe-t-il ? demanda brusquement Ulrika, s'arrêtant au milieu de la piste. Regardez tous ces gens !

Le chemin normalement désert était incroyablement fréquenté.

Ulrika regarda les ânes, chevaux, charrettes et chaises à porteurs. Il y avait même un char, superbement orné d'électrum étincelant.

— Les rumeurs sont fondées, murmura-t-elle. La tombe de rabbi Judah n'est plus un secret.

Miriam et sa famille avaient établi leur campement à l'oasis située derrière les ruines - un petit bouquet de palmiers, arbustes et roseaux alimentés par un bassin artésien. Dès qu'Ulrika eut contourné le fort et vu la foule désorganisée, elle se tourna vers Primo.

— Avec vos hommes, pouvez-vous persuader ces gens de s'en aller ?

Il fronça les sourcils. Il y avait surtout des personnes âgées, des invalides, des pauvresses avec des bébés. Des familles avaient amené sur des litières leurs proches ravagés par la maladie, déposant qui un père, qui une sœur, à l'endroit où gisait le célèbre guérisseur.

— Ces gens sont désespérés, observa-t-il. S'ils croient pouvoir trouver un miracle ici, toutes les armées de l'empire n'arriveront pas à les en chasser.

Ulrika aperçut Miriam, aux prises avec des gens qui l'assaillaient de questions.

— Pouvez-vous me dire où est mon fils ?

— Reverrai-je mon mari un jour ?

— Je vous en prie, guérissez mon cancer.

Primo passa le premier, se frayant un chemin parmi la foule et ouvrant la voie pour Ulrika.

— Comment tout cela est-il arrivé ? demanda-t-elle en atteignant Miriam, qui semblait au bord des larmes.

Celle-ci s'avança vers elle, lui tendant les bras.

— Je suis si heureuse de te revoir. C'est ma faute ! Tu m'as dit que, dans ta vision, Judah avait dit qu'il voulait que nous nous souvenions de lui. Je l'ai répété à quelques voisins et à la congrégation de la synagogue. Ils sont venus lui présenter leurs respects, et ils ont commencé à raconter que des miracles s'étaient produits.

Ulrika écarquilla les yeux.

— Est-ce vrai ?

— Oh, Ulrika, qui sait ? Certains ont prié ici et sont repartis en se disant guéris. Certains sont rentrés chez eux et ont retrouvé un objet qu'ils avaient cru perdu. D'autres ont regagné la cité et un être aimé disparu depuis longtemps les y attendait. Peut-être s'agit-il de coïncidences, ou de miracles que mon Judah avait le pouvoir d'accomplir dans la vie. Je l'ignore. Mais nous avons été débordés et nous ne savons plus comment faire.

Ulrika regarda autour d'elle, atterrée. La situation était bien pire que ce qu'elle avait imaginé. Les prêtres de Mardouk allaient forcément entendre parler de ce qui se passait - des gens apportaient des pièces et des offrandes qui, en temps normal, seraient allées droit dans les coffres des temples - et découvriraient quel rôle avait joué Sebastianus.

— Primo, commença-t-elle, il faut...

— Aidez-nous, je vous en prie. Aidez mon enfant.

Une jeune femme portant une petite fille s'était faufilée jusqu'au devant de la foule, que Primo et ses hommes, armés d'épées et de boucliers, maintenaient en retrait.

— Je vous en prie, aidez-nous ! gémit la jeune mère. Nous avons vendu notre maison. J'ai vendu mes bijoux. Quand nous n'avons plus eu assez d'argent pour les médecins, mon mari s'est vendu comme esclave et je ne l'ai pas revu depuis. Ma fille et moi sommes à la rue, sans un sou. Je ne veux pas me vendre comme esclave, car alors que fera ma fille ? Nous n'avons pas de famille. Nulle part où aller.

Il y avait quelque chose dans la voix de cette femme, dans ses yeux, la posture de son corps maigre, les haillons tragiques qui pendaient sur sa silhouette décharnée, et surtout la manière dont l'enfant gisait inerte dans ses bras, qui attira Ulrika vers elle. Alors que d'autres s'avançaient, leurs rangs se resserrant autour de Primo et de ses hommes, la jeune femme la suppliait de ses yeux enfoncés dans leurs orbites par la faim et la peur.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Ulrika, remarquant que l'enfant était réveillée et qu'elle la regardait de ses grands yeux.

Un silence se fit autour d'elles, les plus proches tendant l'oreille, se demandant si un miracle était sur le point d'avoir lieu.

— Une fièvre a sévi dans notre quartier, expliqua la mère. Ma fille a brûlé des jours durant, et quand la fièvre a passé, elle ne pouvait plus marcher. C'était il y a un an. Les médecins ont dit qu'elle ne marcherait plus jamais. Je vous en prie, demandez au rabbi Judah de nous aider. Je suis pauvre, madame. Je suis à bout d'espoir. Sans ma fille je ne suis rien. Je vous en prie, ramenez-la à la vie. Montrez-moi comment parler au rabbi. Que dois-je dire ? Comment dois-je l'appeler ? On dit qu'il a guéri des gens quand il était en vie. Et certains affirment qu'il continue à le faire.

Miriam s'avança d'un pas.

— Je vous en prie, retournez en ville, tous ! Je vous en prie, laissez mon mari en paix.

— Je ferai n'importe quoi, répondit la femme. Quoi que rabbi Judah me demande, je le ferai.

Miriam tenta de nouveau de l'inciter à partir, mais la jeune mère s'agenouilla à côté de son enfant infirme, inclina la tête et se mit à

prier doucement.

La tour de Babel était la plus haute de Babylone, concurrencée seulement par la ziggourat de Mardouk.

D'après la légende, elle avait été érigée par un roi arrogant déterminé à atteindre les deux et à rencontrer les dieux face à face. Il avait décidé de construire le plus haut escalier au monde, mais afin d'accomplir un tel exploit, il avait eu besoin d'employer des milliers d'ouvriers, et avait été contraint de les recruter dans des terres étrangères. En conséquence, les ouvriers parlant tous des langues différentes et faisant des erreurs dans la construction, le projet n'avait pu être mené à bien. Par la suite, un roi en avait fait une tour de guet, car le sommet, ombragé et protégé des éléments, offrait une vue dégagée des quatre points cardinaux et de tout le ciel nocturne.

Sebastianus entreprit l'ascension des trois cent trente marches de l'escalier en spirale, en proie à un tumulte d'émotions. Les astrologues qu'il avait consultés n'avaient pas réussi à lui rendre sa foi. Pire, ils lui avaient donné des horoscopes différents, ce qui l'avait choqué. S'étant des années durant fié à Timonidès, Sebastianus ne s'était pas rendu compte que les prédictions pouvaient varier énormément d'un astrologue à l'autre. Tous utilisaient les mêmes signes et constellations, les mêmes chiffres et équations, les mêmes cartes et instruments, et pourtant l'un d'eux lui avait affirmé que ses enfants chantaient ses louanges et lui donneraient beaucoup de petits-enfants, et un autre avait assuré que son épouse actuelle vivrait plus longtemps que les deux précédentes. La science de l'astrologie n'était-elle qu'escroquerie ?

Foulant les marches usées comme tant d'autres avant lui, Sebastianus espérait que le célèbre augure qui occupait cette tour lui rendrait la foi.

En débouchant au sommet, qu'on atteignait par une petite porte en bois, Sebastianus retint un cri et tendit la main vers le mur. Quelle vue ! Quel panorama ! Le désert, le fleuve et les collines, et surtout, la métropole vibrante qui s'étendait à ses pieds. Il en avait le souffle coupé.

Il était tout en haut, et ne pouvait aller plus loin. Le mur lui arrivait à hauteur de la poitrine, et le toit en tuiles était soutenu par huit piliers. Il n'y avait rien d'autre.

Où était donc l'augure de Chaldée ?

Le vent sifflait autour de lui, menaçant d'emporter sa cape, et Sebastianus sentit l'indignation le gagner. Avait-il été dupé ? Combien d'hommes aussi crédules que lui étaient montés jusqu'ici pour rien, puis avaient raconté à leurs amis le succès de leur rencontre avec le devin ? Car aucun n'admettrait avoir été escroqué !

Moi, je dirai la vérité ! songea Sebastianus, furieux. Je crierai dans les rues de Babylone que l'augure de Chaldée n'existe pas ! Qu'il n'y a rien d'autre au sommet de cette tour que du vent et des rêves brisés !

A cet instant, un oiseau se posa sur la tour, le faisant tressaillir.

Il voleta en battant frénétiquement des ailes - un petit épervier, constata Sebastianus, couleur rouille et encre, aux yeux étrangement voilés. Il heurta un pilier et rebondit, et Sebastianus comprit que l'oiseau était aveugle. Il le regarda décrire des cercles dans la tour avant de piquer vers le sol et de disparaître.

Sebastianus fixa l'endroit, perplexe. Où était passé l'oiseau ? On aurait dit qu'il avait volé droit dans le sol.

Il se pencha sur les carreaux en marbre et, tournant la tête d'un côté, découvrit une ouverture invisible d'un autre angle. Une odeur tentante s'en dégageait, évoquant de l'encens délicatement parfumé. Il entendit un petit bourdonnement, comme si quelqu'un chantonait pour lui-même. L'augure de Chaldée ! Sebastianus contourna l'ouverture et vit une marche en bois. Il mit avec précaution le pied dessus, et, sentant qu'elle était assez solide pour le soutenir, continua à descendre.

Au bout de douze marches, il se trouva face à une tapisserie. Il l'écarta et entra dans une petite pièce confortable, faiblement éclairée par des lampes à huile. Elle était meublée d'une table et de deux tabourets, il y avait des tentures accrochées aux murs, et des étagères encombrées d'astrolabes, de cartes, de coupes, auxquels s'ajoutait une chouette empaillée. Il s'avança, prenant soin de ne pas se cogner la tête contre le plafond bas, devinant qu'il devait se trouver derrière l'escalier en spirale.

L'endroit était désert, et il semblait n'y avoir aucune autre porte ou ouverture.

— Ohé ? appela-t-il.

Il entendit un soupir, se retourna et vit quelqu'un assis à la table. Il cilla, certain qu'il n'y avait personne là un instant plus tôt. Un effet de

l'encens, songea-t-il, car l'odeur était forte, entêtante à présent. Peut-être contenait-il une substance qui provoquait des visions.

Il fit néanmoins un pas en avant, et constata qu'il ne s'agissait pas d'une vision, mais bien d'un être de chair et d'os, qui attendait patiemment. Sebastianus fronça les sourcils. Ce devait être l'augure de Chaldée, mais quelle extraordinaire créature !

Humblement vêtu, compte tenu de sa réputation, l'augure de Chaldée ne portait qu'une longue robe blanche usagée. Ses mains osseuses reposaient sur la table, il baissait la tête, révélant des cheveux noirs comme du jais, séparés en leur milieu par une raie, qui tombaient sur ses épaules et dans son dos. Quand il se redressa brusquement, Sebastianus reçut, un choc.

L'augure de Chaldée était une femme. Sebastianus fut frappé par l'étrangeté de son visage, long et étroit, tout en os et peau jaunie. Des yeux noirs et moroses le regardaient sous des sourcils fortement arqués. Elle ne semblait presque pas humaine, et sans âge.

— Tu as une question, dit-elle dans un latin parfait, en le fixant.

Sebastianus prit place en face d'elle, et eut l'impression que l'encens envahissait son crâne. L'odeur était insistante, vaguement déplaisante. La pièce semblait plus sombre, comme si les murs s'étaient rapprochés.

— Tu as une question au sujet des étoiles, reprit l'étonnante créature, d'une voix qui paraissait plus vieille que les ziggourats de Babylone.

— Contiennent-elles des messages ?

— Chaque chose contient un message. Ils sont tout autour de nous. Il suffit de regarder.

— Les étoiles nous transmettent-elles vraiment des messages émanant des dieux ?

— Pourquoi cela t'inquiète-t-il ? demanda la voyante, en lui adressant un regard douloureux.

Sebastianus commençait à s'impatienter. L'astrologue allait-elle lui demander le jour ou l'heure de sa naissance, ses signes solaires ou lunaires, le nom des constellations qui brillaient dans le ciel lorsqu'il avait émis son premier souffle ?

Il regarda la table. Elle était nue. Pas de cartes, pas de dessins, d'équations ni d'astrolabes.

— Écoutez, commença-t-il, avant de s'interrompre.

L'augure de Chaldée regardait droit devant, avec des yeux d'un noir liquide. Il y avait quelque chose d'étrange dans son regard...

Sebastianus leva la main et l'agita devant le visage de l'astrologue. Elle ne cilla pas.

L'augure de Chaldée était aveugle.

La jeune mère tenait dans ses bras son enfant paralysée tout en récitant sa prière.

— Rabbi Judah, je te supplie de nous aider, murmurait-elle, les yeux clos, tandis qu'Ulrika, Miriam, Primo et ses hommes, et la foule l'observaient en silence.

Sa prière était empreinte d'un désespoir si poignant, sa voix était si touchante, que beaucoup en avaient les larmes aux yeux.

— Judah, je n'ai pas le choix, je n'ai personne d'autre vers qui me tourner. Il y a des jours que nous n'avons pas mangés. Nous n'avons pas de toit, pas de famille. Demain, je devrai me vendre comme prostituée pour que ma fille et moi puissions survivre.

— Peut-être devrais-je préférer la mort, mais mon enfant n'a que quatre ans. Je veux qu'elle vive. Esprit de ce lieu, qui que tu sois, si tu es Judah, prends mes jambes à la place des siennes. Prends la vie dans mes muscles et mes os et donne-la à ma fille. Je t'en supplie, délivre-la du sort qui pèse sur elle et place-le sur moi, et je te vénérerai et célébrerai ton nom jusqu'à la fin de mes jours.

Levant la tête, la jeune mère s'adressa au ciel.

— Nous sommes une cause perdue, dit-elle en se mettant à pleurer. Peut-être sommes-nous indignes de l'attention divine. Mais je ne demande rien pour moi-même ! Je t'en prie, sauve ma fille !

—Maman ? murmura une petite voix. Maman ?

Sentant sa fille bouger dans ses bras, la femme ouvrit les yeux.

—Qu'y a-t-il, mon bébé ?

—Qui est cet homme ?

—Quel homme ?

L'enfant pointa le doigt. Toutes les têtes se tournèrent dans la direction qu'elle indiquait. Mais aucune ne vit d'homme parmi les humbles tentes et les palmiers.

— Il n'y a personne là-bas, mon petit.

— Il a du miel ! Il a des dattes !

La petite fille se débattit entre les bras de sa mère, la repoussa et tomba par terre.

La femme lâcha un cri et tendit la main vers son enfant.

Mais celle-ci s'était levée, et s'éloignait sur des petites jambes qui ne l'avaient pas soutenue depuis un an.

Tous tombèrent à genoux, bouche bée. L'enfant s'était mise à courir. Et elle courait, comprit Ulrika, en direction du tombeau de Judah.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas directement ? demanda Sebastianus, en proie à une frustration croissante. Vous parlez par énigmes ! Vos paroles n'ont aucun sens !

Il se leva.

— J'ai perdu assez de temps.

— Attends, Sebastianus Gallus...

Il se retourna. Sous les yeux aveugles, une prophétie jaillit des lèvres parcheminées...

Abasourdi, Sebastianus laissa exploser sa colère.

— Maintenant, je sais que vous me racontez des sornettes ! cria-t-il. Ce que vous avez dit ne sera jamais vrai. Je vous le promets !

Il dévala les trois cent trente marches, ses soupçons confirmés. Il n'y avait pas de messages dans les étoiles. Pas de dieux. Les miracles n'existaient pas.

— Enfant ! cria la mère, se hâtant derrière sa fille.

Tous les observaient dans un silence stupéfait, même Primo et ses hommes. Avaient-ils réellement vu cette enfant qu'ils croyaient

paralysée courir vers le campement de Miriam ?

La fillette se mit à décrire des cercles, les bras tendus.

— Du miel et des dattes ! Du miel et des dattes !

La mère tomba à genoux devant elle, les yeux pleins de larmes à la vue des jambes grêles qui dansaient sur le sable.

— C'est un miracle ! sanglota-t-elle. Merci, Judah béni, car je sais que c'est toi qui as accompli ce miracle ! Je ferai le bien en ton nom ! Je t'honorerai jusqu'à la fin de mes jours. Je bénirai ton nom à jamais, vénérable Judah !

Ulrika la fixait, sous le choc. Tandis que la fillette tournoyait, que la mère pleurait, que la foule laissait éclater sa joie, que le soleil baissait vers l'ouest, elle sentit un basculement profond, irréversible.

Elle avait trouvé un Vénérable.

Lorsque Sebastianus apparut dans les rayons dorés du couchant, galopant sur son cheval dans le désert, Ulrika courut à sa rencontre. Il sauta à bas de sa monture et l'attira vers lui, l'embrassant avec passion. Puis il recula, et regarda le campement en proie à la jubilation. Les gens allumaient des torches, dansaient, chantaient, faisaient circuler des outres pleines de vin. Beaucoup étaient à genoux, et récitaient des prières.

— Que s'est-il passé ? Qui sont ces gens ?

— Quelque chose de merveilleux, mon amour. Mais parle-moi de l'augure de Chaldée. T'a-t-il rendu la foi ?

— Tout cela n'est qu'imposture ! L'astrologie n'est qu'un mensonge destiné à dépouiller un homme de son argent. Jamais plus je ne serai aussi crédule.

— Pourquoi dis-tu cela ? s'écria-t-elle, consternée.

Il lui relata son expérience, la concluant par ses mots :

— Voici la prophétie de l'augure : « Tu as un bien que tu chéris par-dessus tous les autres. Avant qu'un an ait passé, Sebastianus Gallus, tu renonceras de ton plein gré à cet objet chéri. » Oh, Ulrika, tous les hommes ont un bien qu'ils aiment par-dessus tous les autres ! Et alors que la plupart, sous certaines pressions et dans des circonstances qui le justifient, s'en séparent un jour, ce que l'augure de Chaldée ignore,

c'est que j'ai juré autrefois, sur l'autel de mes ancêtres, que je ne laisserai jamais ce bracelet quitter mon bras, en souvenir de mon frère.

Sebastianus resserra les doigts autour de son poignet.

— Rien au monde ne me fera briser le vœu que j'ai fait de ne jamais m'en séparer.

Il la prit par les bras, plongeant son regard dans le sien comme s'ils étaient seuls au milieu du désert.

— Dans leur peur et leur sottise, les hommes essaient de prédire leur destinée, et par là même de la contrôler. Mais l'avenir est imprévisible, Ulrika, et la destinée aussi insaisissable qu'un nuage. Il n'y a pas de message dans les étoiles. Je vais détruire les cartes, instruments, outils d'observation et de calcul que j'ai rapportés de Chine. Je n'irai pas à Alexandrie, car les astronomes ne peuvent pas découvrir les secrets du sens de la vie.

Il baissa sur elle des yeux pleins d'amour.

— Ne sois pas triste pour moi, ma bien-aimée. Les mensonges de Timonidès et les aveux qu'il a faits m'ont ouvert les yeux. Je suis désormais un homme libre, qui ne croit en rien, et qui choisit son propre destin. C'est pourquoi je pardonne Timonidès. Il est humain, voilà tout, et qui peut affirmer que je n'aurais pas fait comme lui à sa place ? Peut-être m'a-t-il rendu service. Car à présent, j'ai le contrôle de ma vie. Je n'ai plus à m'inquiéter de savoir ce que disent les étoiles. Je vais me réveiller chaque matin en étant mon propre maître.

Il resserra son étreinte sur ses épaules, le regard soudé au sien.

— J'ai grimpé les trois cent trente marches en homme plein d'espoir et je les ai redescendues plein d'une sagesse nouvelle. A partir de maintenant, Ulrika, ma bien-aimée, tu seras ma religion, ma déesse, et je te vénérerai chaque jour de ma vie.

Il l'embrassa, puis la lâcha enfin, comme s'il revenait au monde physique, et parcourut les environs des yeux.

— Qui sont ces gens ? Que s'est-il passé ici ?

Elle lui raconta la guérison étonnante de la petite fille.

Il arqua les sourcils.

— Crois-tu que rabbi Judah l'ait guérie ?

— Peu importe ce que je crois. Quand la nouvelle atteindra la cité, il va y avoir une ruée vers cet endroit. Sebastianus, je me sens responsable. J'ai dit à Miriam d'amener son mari ici. Et je lui ai dit qu'il voulait qu'on se souvienne de lui. J'ai tout fait de travers. Je n'avais pas prévu que les choses évolueraient ainsi. Ces gens sont en danger par ma faute. Sebastianus, j'ai trouvé un Vénérable. Mon don spirituel consiste à trouver des lieux et des gens saints et à faire venir les gens jusqu'à eux. Mais je dois le faire de manière responsable, sans faire du mal aux autres.

— Ne t'inquiète pas. Nous trouverons une solution.

Non loin de là, Primo frôla les sourcils. Il avait entendu la conversation et se demandait comment il allait parvenir à protéger son maître. Lorsque la nouvelle serait connue en ville, des milliers de gens allaient déferler ici, et rien ne pourrait les en empêcher.

Et Quintus Publius allait rentrer à Babylone d'un moment à l'autre.

Chapitre 38

A l'estimé Quintus Publius. Au nom du Sénat et du Peuple de Rome, je vous salue. Voici un rapport des dernières activités de mon maître, Sebastianus Gallus, concernant sa caravane et les biens qu'il transporte pour César.

Primo dictait sa lettre sous la Spartiate tente militaire qui avait été érigée à la hâte près du fort de Daniel. Il marqua une pause afin de donner à son secrétaire le temps d'écrire. Il dictait en latin, la langue de l'ambassadeur de Rome.

Nous sommes toujours à Babylone, Honoré Quintus, mais à cela il y a une très bonne raison. Je vous prie de bien vouloir lire ce rapport avant d'envisager l'arrestation de mon maître pour trahison.

Après s'être creusé les méninges des journées entières pour savoir quoi dire à Quintus Publius au sujet du séjour prolongé de Sebastianus, il avait enfin trouvé une réponse.

Primo avait autrefois été un soldat sans grande imagination, qui voyait le monde en noir et blanc, peu apte à inventer des mensonges. Cependant, depuis leur retour de Chine, il s'était aperçu qu'il était plus doué en la matière - la diplomatie, aurait dit Sebastianus - qu'il ne l'avait soupçonné.

Et à présent, il devait trouver une façon habile de masquer le fait qu'ils étaient toujours à Babylone parce que son maître était amoureux.

Selon sa nouvelle façon de réfléchir, quittant le noir et blanc pour s'aventurer dans le gris, le marron et même le rouge et le vert, Primo décida que, dans ce cas précis, le mieux serait de servir à l'ambassadeur une fiction si exagérée que Publius n'aurait d'autre choix que de la croire!

Tout en cherchant ses mots. Primo observait la main fine du secrétaire qui courait sur le papyrus, traçant des caractères parfaits. L'homme écrivait presque aussi vite que Primo parlait. Un des meilleurs de Babylone, disait-on. Qu'allait-il penser de la suite ? Comment allait-il réagir? Sans doute avait-il entendu des centaines de déclarations et confessions, dont certaines autrement plus bizarres que celle que Primo s'appêtait à faire.

Cependant, Primo savait que les secrétaires professionnels, qui avaient un permis délivré par le gouvernement et étaient régis par une éthique stricte, étaient payés autant pour leur silence que pour leur talent de scribe. Tout ce qui était dit entre le client et le secrétaire, tout ce qui figurait dans la correspondance et les messages demeurait confidentiel. Le titre de leur profession, venant du latin *secretus*, secret, en témoignait.

Trahir cette confiance était passible de mort car, comme les avocats, les secrétaires prêtaient serment avant de recevoir la médaille qui les autorisait à exercer.

Primo reprit sa dictée.

Sebastianus a été ensorcelé, déclara-t-il, et la main élégante continua à écrire sans la moindre hésitation. Par Mithra, songea Primo. Je pourrais aussi bien donner une liste de légumes ! Il continua : *La sorcière prétend entre autres choses, communiquer avec les morts. Elle tient mon maître sous son contrôle en affirmant communiquer avec les êtres surnaturels et par conséquent prédire le futur. Vous pouvez imaginer, estimé Quintus, quel pouvoir elle exerce sur mon maître si superstitieux. C'est cette femme, Ulrika - issue de la tribu qui a causé ces dernières années tant de problèmes à l'Empire romain, et surtout au général Vatinius - qui a jeté un sort à Sebastianus Gallus, et le force par intérêt personnel à rester à Babylone et à retenir ici le trésor de César.*

Primo pria pour que cette histoire d'envoûtement détourne Quintus de l'accusation de trahison. Sinon, l'ambassadeur ferait arrêter Sebastianus, saisirait la caravane, et l'expédierait à Rome sous la direction de Primo. Et pour un homme de-là réputation de Sebastianus, être ainsi dépouillé de ses droits et privilèges et voir son nom traîné dans la boue serait la pire des disgrâces - sans parler du sort terrible qui l'attendrait dans l'arène.

Pouvait-il révéler à Sebastianus la situation intenable dans laquelle il se trouvait ? L'empereur lui avait fait jurer de garder le secret, et Primo était un homme de parole. Pourtant, sa loyauté était partagée. Il avait été témoin de la bravoure de son maître en Chine, avait observé son intégrité, savait que c'était un homme d'honneur. N'avait-il pas réussi à obtenir leur libération de « l'hospitalité » de l'empereur de Chine ?

Il fronça les sourcils. Il était habitué à se battre contre des hommes, et non contre sa conscience.

Convoquez-moi à votre convenance, estimé Quintus, conclut

Primo, afin que je vous donne un rapport plus détaillé de vive voix, et je suis sûr que vous serez d'accord avec moi sur le fait que mon maître est une victime plutôt qu'un traître. Je suis sûr que vous encouragerez César à être indulgent envers lui. Votre serviteur, Primo.

Il réfléchit un instant, puis décidant qu'une pointe d'humilité ne nuirait pas, ajouta : *Fidus.*

Et le secrétaire eut un sourire narquois.

Ulrika regarda en direction de la tente de Primo, éclairée par une lanterne dans la nuit. Elle savait qu'il recevait un visiteur de la cité, un homme d'importance à en juger par la robe à lourdes franges, le haut chapeau pointu et le coffret en bois qu'il portait, et qui ressemblait à celui d'un avocat. Elle se demanda quelles affaires l'intendant de Sebastianus pouvait conduire avec un civil.

Puis elle scruta le désert sombre et la lueur rouge à l'horizon : Babylone. Une cité qui ne dormait jamais.

Un mauvais pressentiment l'habitait. Elle éprouvait de légers picotements sur la nuque, comme juste avant un orage ou une de ces tempêtes de sable des contrées lointaines où, disait-on, des djinns agitaient les vents pour tourmenter l'humanité.

Où était Sebastianus ? Pourquoi tardait-il tant ? Il était parti ce matin-là voir le grand prêtre d'urgence, mais il aurait dû être rentré depuis longtemps.

Ils avaient passé les derniers jours à essayer de persuader les gens de quitter cet endroit. Au lieu de cela, d'autres les avaient rejoints. Les disciples étaient désormais si nombreux que Sebastianus avait donné ordre à Primo de monter un petit campement et d'en faire garder le périmètre.

Il ne s'était rien passé d'autre depuis que la petite fille avait été guérie de sa paralysie, mais cette unique démonstration des pouvoirs magiques du lieu avait suffi à générer et à soutenir la foi. A présent, il n'y avait plus de bousculades, plus de protestations.

Miriam et sa famille, Timonidès et les hommes de Primo veillaient à ce que les visiteurs de ce qu'on appelait « le sanctuaire de Judah » se recueillent en ordre devant sa tombe.

Mais il était temps que tout le monde s'en aille.

Ulrika regarda de nouveau le désert et eut la chair de poule.

Quelqu'un arrivait là-bas, au loin...

Le cavalier filait comme le vent à travers le désert, guidé par le clair de lune, sa cape flottant derrière lui, sa monture soulevant des nuages de sable. Sebastianus avait fait appel à ses relations les plus puissantes, les plus influentes, et versé des dons généreux pour apaiser les prêtres de Mardouk. Mais tout était fini. Il devait avertir Ulrika et les autres.

Le temps pressait. Les gardiens du temple étaient en route.

Guettant anxieusement le retour de Sebastianus, Ulrika parcourut des yeux le groupe de fidèles. Elle regrettait amèrement de les avoir mis en danger en leur révélant l'existence de ce lieu sacré !

Judah avait-il réellement guéri la petite fille ? Ulrika savait que, dans le vaste monde, il y avait de nombreuses croyances différentes, et que les miracles étaient possibles.

Le vent fouettait son visage, lui rappelant les rives de la mer du Sel. Elle songea à l'endroit où Rachel et Almah l'avaient trouvée - sur une tombe. Ulrika avait cru que Rachel avait enterré son mari en terre sacrée, mais à présent, en écoutant les gens prier le Vénérable Judah, elle se demandait si ce n'était pas le contraire. Si ce n'était pas Jacob qui avait rendu la terre sacrée.

Jacob aussi était-il un Vénérable ?

Sous la tente de Primo, le secrétaire rangea son matériel.

— Je veillerai à ce que votre lettre soit remise dès l'aube à la demeure de l'ambassadeur Publius.

Après avoir relu sa dictée à Primo, fait quelques corrections, et recopié le tout au propre, il avait roulé le document et versé de la cire pour que Primo y appose le sceau de sa bague.

— Beau travail, commenta ce dernier.

Il tendait la main vers sa bourse pour régler l'homme lorsqu'il entendit un cheval approcher au galop. Il jeta un coup d'œil au dehors et vit Sebastianus entrer en trombe dans le campement.

— Attendez, dit-il au Babylonien. Ce n'est peut-être pas fini.

Sebastianus sauta à bas de sa monture et courut vers Ulrika.

— Je n'ai pas pu m'entretenir avec le grand prêtre, avoua-t-il hors

d'haleine. Il a refusé de me recevoir. Je suis allé voir le gouverneur, mais c'est au-delà de son pouvoir. Ulrika, mon ami Hasheem lui-même, le puissant banquier, n'a rien pu faire. J'ai donné l'ordre à mes esclaves de préparer la caravane. Ils seront prêts à l'aube.

Il regarda la foule effrayée - des mères avec leurs enfants, des hommes infirmes, des aveugles et des malades - et baissa la voix.

— Le grand prêtre est en route. On m'a dit qu'il amenait des gardes. Ulrika, je crois pouvoir discuter avec cet homme, mais il faut à tout prix éviter la panique. Si nous pouvons obtenir de ces gens qu'ils restent paisibles et en ordre, et qu'ils n'offensent pas les prêtres ni Mardouk, je pense qu'on leur permettra de regagner la cité sans leur faire de mal.

— Sebastianus, murmura Ulrika en posant une main sur son bras. Je dois aller en Judée.

Il la dévisagea, stupéfait.

— En Judée ! Pourquoi ?

— Je crois que le mari de Rachel est un des Vénérables ; je dois le protéger comme je l'ai fait avec le rabbi Judah. Et puis, Rachel m'a sauvé la vie et elle a été une de mes professeurs. J'ai une grande dette envers elle.

Sebastianus réfléchit.

— Rome a envoyé des légions supplémentaires en Judée. Les rebelles juifs causent des troubles croissants.

— On ne peut laisser Jacob entre les mains des Romains, qui étaient ses ennemis. Je dois aller en Judée, et les emmener en lieu sûr, Rachel et lui.

— Où serait-ce donc ?

— Je l'ignore, mais cette fois je n'agirai pas de manière irresponsable. Je vais réfléchir longuement.

Primo apparut.

— Tout va bien, maître ?

Sebastianus se tourna vers lui.

— Le grand prêtre arrive avec une escorte armée. Je ne veux pas de

provocation. Nous allons tenter un règlement pacifique. Tout ce qu'ils veulent, c'est que ces gens se dispersent et retournent en ville, et c'est exactement ce qui va se produire.

— Demain, je veux que tu veilles à ce que toutes mes marchandises et mes gens regagnent Rome sans encombre. Je te confie la caravane.

Primo fronça les sourcils.

— Où serez-vous, maître ?

— Je vais en Judée avec Ulrika.

— Maître ! Vous quittez la caravane ?

Le vieux soldat en était presque sans voix. Son maître était bel et bien ensorcelé !

— Je t'ai donné des ordres.

— Laissez-moi vous accompagner en Judée, répondit Primo, réfléchissant à toute allure.

Que venait-il d'entendre ? La fille avait parlé de sauver deux Juifs appelés Rachel et Jacob. Un acte de trahison, sans aucun doute ! Primo fut soudain saisi par le désir intense de protéger son maître de la vengeance de César. Même si cela signifiait qu'il allait lui-même se rendre coupable de trahison.

— Vous aurez besoin de protection, maître. La révolution se prépare dans la province de Judée, et l'armée romaine y a renforcé sa présence.

— Il est dans votre intérêt d'avoir un vétéran des légions dans votre groupe. J'ai encore des amis dans l'armée.

— Il me faut un homme de confiance pour accompagner la caravane.

Timonidès s'avança.

— Je conduirai la caravane à Rome, maître. C'est le moins que je puisse faire pour compenser la douleur et le chagrin que je vous ai causés.

Sebastianus réfléchit un instant.

— Très bien. Nous devons nous dépêcher, le grand prêtre ne va pas

tarder à arriver. Primo, avertis tes hommes. Il n'y aura pas de combat, mais nous devons être prêts tout de même. Timonidès, dès que cette affaire sera réglée, tu prendras mon cheval et tu iras rejoindre la caravane. Surveille les derniers préparatifs. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Ulrika s'approcha de Miriam.

— Des hommes vont venir du temple de Mardouk, mais n'ayez pas peur. Sebastianus va parler au grand prêtre et puis nous renverrons tous ces gens chez eux.

Elle marqua une pause, contemplant le visage rond de Miriam, non plus désespéré mais en paix.

— Il serait présomptueux de ma part, honorée mère, de vous dire comment pratiquer votre foi. Mais quand je vous ai envoyée ici, je n'avais pas prévu les conséquences de mes actions. Dans l'intimité de votre foyer, parlez du Vénérable Judah à vos amis et votre famille, et souvenez-vous toujours de lui, car c'est ce qu'il m'a demandé.

Après avoir donné des ordres à son second, Primo retourna en hâte à sa tente où le secrétaire l'attendait avec impatience.

— Je vous conseille de partir immédiatement, dit Primo. Les gardiens du temple sont en route et ils pourraient vous confondre avec un de ceux qui sont ici.

— Vous avez vu les gardes armés qui m'accompagnent partout où je vais, répondit le Babylonien. C'est une précaution qui s'impose dans ma profession, car je transporte des documents importants, parfois même de l'argent. Ils me précéderont et déclineront mon identité aux prêtres. Je suis connu d'eux tous, car je jouis d'une grande réputation dans la cité. Avez-vous quoi que ce soit à ajouter à votre missive avant que je prenne congé ?

Primo ajouta en effet un paragraphe.

Un fait nouveau, estimé Quintus. Mon maître est si sévèrement captivé par la sorcière que nous partons sur-le-champ pour la Judée afin de sauver un trésor appartenant aux ennemis de Rome.

Ce n'est pas de la trahison, seigneur, car mon maître est hypnotisé par la sorcière et ne sait pas ce qu'il fait.

Le réseau de communications romain était rapide et efficace. Les messagers galopèrent d'un avant-poste au suivant comme dans une

grande course de relais, portant nouvelles, messages et lettres aux citoyens importants. Primo savait que son rapport atteindrait Néron bien avant que Sebastianus ne le fasse. L'empereur et ses gardes l'attendraient, et avec de la chance et l'aide de Mithra, arrêteraient la fille au lieu de son maître.

Quant à lui, il lui restait une dernière mission cruciale à accomplir. Afin d'empêcher son maître de commettre un acte de trahison, Primo ferait en sorte de trouver avant lui les rebelles Rachel et Jacob, et les tuerait.

— Maître ! cria une voix dans la nuit.

Timonidès accourait vers eux, sa robe blanche dans le clair de lune faisant penser à un fantôme. Il pointa le bras derrière lui.

— Maître ! Les prêtres et les gardes arrivent. Oh, maître, ils sont des centaines !

Sebastianus grimpa sur un gros éboulis et un spectacle stupéfiant s'offrit à sa vue : une file de torches allumées serpentait sur la route, tel un flot de lave incandescente.

Des centaines de gardes, en effet, songea-t-il, alarmé. Tous à cheval. Tous munis de lances et de javelots.

Ils venaient pour tuer.

Il rejoignit Ulrika et Timonidès.

— J'ai sous-estimé le grand prêtre. Je crois qu'il vient non pas pour négocier, mais pour faire un exemple de ces gens devant le peuple de Babylone. Nous devons veiller à ce que tout le monde reste calme. Les garder ici, à l'abri des ruines. Primo et moi allons nous battre. Peut-être le grand prêtre se contentera-t-il de quelques morts.

Ulrika alla se tenir au côté de Sebastianus. Ensemble, ils regardèrent la procession de feu qui se dirigeait vers les ruines. Elle entendait derrière elle les prières murmurées de centaines de gens terrifiés. Primo se tenait prêt avec ses soldats, l'arme au poing. Le vent sifflait à travers le désert.

Tant de vies en jeu ! Il devait y avoir un moyen de les sauver.

Ulrika offrit son visage au vent, ferma les yeux et inspira lentement. Elle tendit la main pour effleurer la pierre froide du mur du château, songeuse. S'il y avait bel et bien une tombe sous ces

ruines, serait-elle assez vaste pour contenir tous ces gens ? Sinon tous, au moins les enfants, les malades ?

Et s'il y avait une tombe, peut-être serait-il tabou pour les gardiens du temple d'y pénétrer, comme ç'avait été le cas pour la grotte du chaman en Rhénanie.

Elle prit une nouvelle inspiration, ferma les yeux et visualisa la flamme de son âme. Esprit de ces lieux, pria-t-elle silencieusement, je te supplie de nous aider.

Elle attendit une vision. Comme aucune ne venait, elle se concentra davantage, se focalisant sur la flamme vacillante, et de sa main libre, serra le coquillage sur sa poitrine. Une fois de plus, elle récita sa prière.

Rien ne se produisit et elle sentit la panique la gagner. Elle avait la bouche sèche, les paumes moites. Jusque-là, elle avait eu recours à la méditation avec succès pour aider des individus. A présent il y avait des centaines d'âmes en danger. Aurait-elle le pouvoir de se servir du don qu'elle possédait ? Ou n'était-il efficace que pour une seule personne à la fois ?

Comprenant que son cœur battait à toute allure - et que les gardes se rapprochaient -, elle redoubla d'efforts. Si le prophète Daniel était enterré là, cette terre était sacrée. Là était sa vocation. Ce pour quoi elle était née. Elle ne devait pas céder à l'affolement. Elle ne devait pas laisser la peur dominer son pouvoir.

Elle ferma un à un ses sens - devenant sourde aux prières désespérées de la foule, aveugle aux torches étincelantes qui montaient du désert, insensible au souffle du vent et au froid sur sa peau, jusqu'au moment où elle n'eut plus conscience que de la pierre sous ses doigts.

Enfin, à travers la roche et la poussière millénaire, à travers les années immémoriales, son esprit s'anima, saisit une image...

Ulrika fronça les sourcils. Quelque chose était là, juste devant elle, et pourtant, elle ne distinguait que le noir. Pourquoi sa vision intérieure était-elle ainsi obscurcie ?

Non, pas obscurcie. C'était le noir lui-même qui était la vision.

Soudain, elle perçut une odeur de renfermé, sentit des gravats et cailloux sous ses pieds, vit de longs couloirs au bout desquels brillaient de faibles lampes, entendit des armures s'entrechoquer, des

pas défiler. Et la lumière se fit dans son esprit...

— Sebastianus ! s'écria-t-elle brusquement. Avant d'être une tombe, cet endroit a été un avant-poste militaire!

Il se tourna vers elle, interloqué.

— Quoi?

— Cette citadelle a été construite il y a des centaines d'années pour résister à des envahisseurs venus du sud, expliqua-t-elle. Un roi a envoyé des soldats ici pour effectuer des attaques surprises. Sebastianus, il y a des tunnels au-dessous de nous, qui mènent à une oasis à un mille d'ici, au nord ! Si seulement je pouvais trouver...

Elle mit sa main libre sur les pierres rugueuses, avançant lentement le long des murs en ruine. Au bout d'un moment, ses doigts glissèrent dans une crevasse.

— Là!

Sebastianus appela Primo et plusieurs hommes bien bâtis et équipés de javelots. A la lueur des torches, pendant que d'autres faisaient le guet, ils enfoncèrent les piques dans les interstices, faisant levier de toutes leurs forces sur un des blocs de pierre jusqu'à ce qu'il bascule.

Une bouffée d'air renfermé leur balaya le visage. Sebastianus braqua une torche sur le trou. Une volée de marches poussiéreuses et jonchées de petits cailloux plongeait dans les ténèbres.

— Nous pouvons réussir, dit-il, mais il faut faire vite. S'ils nous surprennent, ils nous poursuivront. Primo, passe devant et éclaire le chemin.

— Mais, maître, vous nous envoyez dans une tombe !

— Ulrika dit que le tunnel est dégagé.

Primo fronça les sourcils. Il préférerait de loin se battre comme un homme plutôt que de mourir comme un rat coincé au fond d'un égout. Cependant, il obéirait.

— Il faut porter les enfants, les vieillards et les infirmes, ajouta Sebastianus. Toute personne qui risque de nous retarder. Primo, prends plusieurs torches et mets-les à intervalles réguliers pour ceux qui te suivront.

Primo et quelques soldats ouvrirent la marche, déplaçant des

obstacles et posant des torches. Les autres descendirent à la hâte, mais en ordre, un par un, les forts aidant les faibles, chargeant les malades sur des litières ou des civières, secourant les infirmes et guidant les aveugles. Sebastianus fit passer des torches supplémentaires. Personne ne parlait. La terreur se lisait sur les visages.

— N'ayez pas peur, encourageait Ulrika, dépêchez-vous. Ne regardez pas en arrière. Suivez de près la personne qui vous précède.

A l'intérieur, le plafond était assez haut pour leur permettre de se tenir debout - assez haut, songea Ulrika, pour laisser passer les soldats casqués du roi des siècles passés.

Timonidès surveillait la route. Les prêtres et gardes à cheval étaient dangereusement proches.

— Plus de torches, souffla-t-il à Sebastianus, sinon ils vont nous voir.

Un enfant gémit. Sa mère plaqua la main sur sa bouche et s'engouffra dans l'escalier.

— Ils sont presque sur nous, avertit le vieil astrologue en rejoignant Sebastianus et Ulrika à l'entrée du tunnel. Il n'y a pas une seconde à perdre.

Deux hommes portant un enfant malade glissèrent sur les marches, laissant échapper la litière. Sebastianus se hâta de secourir l'enfant.

— Vite ! Courez !

Enfin, il ne resta plus personne, mais les torches des gardes étaient visibles à travers les palmiers. On entendait le hennissement de leurs chevaux, les tintements de métal des armures et des épées.

— Descends, vieil ami, chuchota Sebastianus à Timonidès. Dépêche-toi ! Ils sont là !

Timonidès obéit.

— Vas-y, maintenant, Ulrika. Occupe-toi de ceux qui traînent. Aide-les.

Elle s'engagea dans le tunnel et se retourna, mais au lieu de la suivre, Sebastianus était resté dehors et repoussait le bloc de pierre pour masquer l'entrée.

— Sebastianus !

— Il n'y a pas d'autre moyen de refermer le passage. Je te retrouverai à la caravane. Je t'aime, Ulrika.

— Sebastianus !

Chapitre 39

— J'aimerais tant que tu viennes avec nous, Rachel, murmura la femme du berger.

La dernière famille quittait l'oasis pour se rendre en lieu sûr, à Jéricho. Au cours des semaines écoulées, l'armée romaine avait renforcé sa présence dans les environs, et la guerre semblait désormais imminente.

— Merci, Mina. Mais je vais rester.

Mina attrapa un agneau égaré et le tint contre sa poitrine généreuse.

— Tu vas nous manquer. Nous avons tant de plaisir à écouter tes histoires. Tout le monde les aimait. Que de bons moments tu as donnés aux voyageurs qui se reposaient ici. Tu les captivais tellement qu'ils restaient plus longtemps.

Rachel, qui avait suivi le conseil donné par Ulrika des années plus tôt, avait elle aussi pris plaisir à raconter ses histoires, des récits inspirants de foi et d'héroïsme. Son auditoire attentif était constitué de bergers, de cultivateurs de dattes, de fabricants de roues et de voyageurs qui faisaient halte à l'oasis.

— Tu ne devrais pas rester seule, ajouta Mina, tandis que son mari, soucieux d'arriver à Jéricho avant la tombée de la nuit, lui faisait signe de venir. Maintenant qu'Almah est partie, qu'elle repose en paix.

— Tout ira bien, assura Rachel. La guerre passera et les gens reviendront. Va en paix.

Primo leva les yeux. Au-dessus des austères falaises judéennes, des vautours décrivaient des cercles dans le ciel.

Elle se cachait là-haut. La femme appelée Rachel.

Il ne dit rien à ses compagnons qui contemplaient l'oasis désertée, où des familles avaient vécu encore quelques jours auparavant. Il devait la trouver d'abord. Il la tuerait, sans rien dire à personne. Puis ils poursuivraient leur route vers Rome, Sebastianus innocent de tout crime.

— Rachel et moi venions ici une fois par semaine pour chercher de

l'eau et nous baigner, déclara Ulrika en regardant le bassin d'eau douce.

Sa surface limpide reflétait les palmiers et oliviers qui l'entouraient, et le bleu du ciel au-dessus d'eux.

— Nous rendions visite à ceux qui vivaient là et apprenions les nouvelles apportées par les voyageurs.

Elle s'avança vers l'herbe morte marquant l'emplacement des tentes.

— On dirait qu'ils ne sont pas partis depuis longtemps.

— Ils sont partis en hâte, observa Sebastianus.

Cela ne l'étonnait pas. Depuis des semaines déjà, les troupes romaines traversaient la vallée en direction de la garnison voisine de Masada.

— Crois-tu que Rachel soit allée avec eux ?

Primo gardait les yeux rivés sur les vautours, prenant des repères dans le paysage.

— Mes hommes et moi allons fouiller les environs, dit-il. Peut-être se cache-t-elle, tout simplement.

Après avoir donné des ordres, il dirigea son cheval vers les falaises escarpées creusées de milliers d'oueds, ravines et défilés. Tout en parcourant le paysage du regard, il songeait aux étranges méandres du destin. En ce moment même, son maître aurait dû se trouver à bord d'un navire en route pour Rome, et non pas en train de participer à des recherches traîtresses au cœur d'une région politiquement instable.

Ils avaient quitté Babylone précipitamment.

Tandis que la caravane, laissée aux bons soins de Timonidès, continuait vers l'ouest le long de la principale voie commerciale, Sebastianus et Ulrika étaient allés vers le sud, accompagnés de Primo, de six soldats et de quelques esclaves. Les hommes étaient à cheval, et Ulrika était installée à dos d'un chameau équipé d'une selle rembourrée pour son confort. Ils avaient voyagé rapidement et sans s'arrêter, hormis pour manger et se reposer, pressés d'atteindre la Judée avant que la révolte éclate.

Primo fixa les vautours, observant leurs cous malingres, puis l'endroit spécifique qu'ils semblaient épier. Il engagea sa jument dans un défilé rocheux. Le silence pesait lourdement sur ces ravines étroites, rompu seulement par le claquement sec des sabots de sa monture. Comme il inspectait une série de petites cavernes en calcaire, il entendit un bruit - une avalanche de cailloux le long d'une pente, comme si quelqu'un avait glissé. Il mit pied à terre et continua dans l'oued, devenu si étroit qu'il devait avancer de profil. D'abruptes parois rocheuses bloquaient le soleil, et il ne distinguait qu'un triangle de ciel bleu au-dessus de lui. Ses sandales cloutées écrasaient les petits graviers qui jonchaient le sol. Il s'arrêta et tendit l'oreille, son instinct de soldat lui disant que quelqu'un se cachait tout près - un animal ou un être humain - et l'observait, prêt à bondir.

Il s'avança avec précaution, scrutant chaque fente, chaque crevasse sur son passage.

Soudain, il perçut un cri étouffé, une nouvelle cascade de cailloux. Au fond d'une crevasse, une forme sombre était pelotonnée sur elle-même.

Primo sourit. Il avait trouvé Rachel.

— Vas-tu pouvoir retrouver la tombe ? demanda Sebastianus. Neuf ans ont passé, c'est long.

Ulrika retira le voile bleu qui couvrait ses cheveux et le drapa autour de ses épaules, puis décrivit un cercle lent, s'efforçant de se remémorer des repères remarquables lors de son bref séjour. Les collines brunes semblaient sans vie et sans pitié. Déjà, les fleurs du printemps s'étaient flétries et desséchées. Au loin, elle distinguait le pâle ruban d'eau de la mer du Sel, où se jetait le Jourdain.

— Je vais la retrouver, affirma-t-elle.

Sebastianus parcourut à son tour du regard le paysage désolé, la vallée plate et les falaises piquées de grottes, puis reporta son attention sur sa femme. Belle, forte, résolue. Comme il l'aimait ! Comme il l'admirait !

Il songea à la manière dont elle avait utilisé son don pour sauver les malheureux réfugiés au fort de Daniel. Quand tous avaient disparu dans les tunnels qu'elle avait découverts, il avait remis le gros rocher en place et puis était allé faire face au grand prêtre.

Il lui avait expliqué que les citoyens s'étaient dispersés et ne

désiraient aucunement offenser Mardouk. Le religieux l'avait considéré d'un œil perçant et n'avait posé qu'une seule question : « Comptez-vous rester longtemps à Babylone ? » Il avait répondu qu'il partait pour Rome le lendemain matin. Sur quoi le grand prêtre avait balayé la scène du regard, jaugeant les tentes désertées, les restes de repas éparpillés, les lampes à huile qui brûlaient encore - autant de preuves du départ récent et précipité d'un important groupe de personnes.

« Mardouk voit tout, déclara-t-il. Il espère que son peuple retournera au temple et à la bienfaisance de son pouvoir suprême. Bon voyage, Sebastianus Gallus. »

A la stupéfaction de Sebastianus, les prêtres et gardiens du temple avaient fait demi-tour et étaient solennellement rentrés à Babylone. Il avait compris alors : ils ne voulaient pas faire des disciples de Judah des martyrs, de peur que le public ne leur accorde sa compassion.

Sebastianus se demandait si le souvenir de Judah allait perdurer. Bien qu'Ulrika ait insisté auprès de tous pour qu'ils se souviennent de lui, les gens avaient besoin d'idoles, de temples et de prêtres. Il revit le vieil autel de son pays natal, dans une région que les Romains appelaient le Finistère : le bout du monde. Les pèlerins avaient cessé d'y venir, découragés par les brigands. Gaia avait été oubliée.

En irait-il de même au fort de Daniel ? Les prêtres, comme ces bandits d'autrefois, parviendraient-ils à effrayer les croyants, si bien qu'ils abandonneraient la tombe du rabbi Judah ?

Primo brandit son épée, prêt à porter un coup rapide et mortel. Cependant, la femme se leva et repoussa le voile qui dissimulait ses cheveux gris.

—Je vous en prie, allez en paix. Je ne suis pas une ennemie de Rome.

Le désert de Judée s'évanouit sous les yeux de Primo, brusquement ramené des années en arrière. Dans ce petit village de Galilée où il avait été encerclé par des hommes en colère, résolu à le mettre en pièces. Ce ne fut pas son visage qu'il reconnut, mais sa voix, son accent, ses mots mêmes.

Il retint un cri. Ce n'était pas elle - cette jeune mère qui l'avait sauvé. Mais elle lui ressemblait tant...

Primo se figea, cloué sur place par deux yeux suppliants, noirs et

humides. Une mèche de cheveux retombait sur la joue de la femme. Un souvenir d'autrefois traversa son esprit, pareil à cette mèche de cheveux : sa mère, tirant un peigne dans ses tresses épaisses, pendant que son fils Fidus l'observait. Elle pleurait. Ses épaules étaient couvertes de bleus. Le peigne était en bois, et il y manquait des dents.

Fidus aurait voulu pouvoir lui acheter un peigne en ivoire. Il aurait voulu pouvoir tuer les hommes qui se servaient d'elle.

Il se mit à trembler - là, dans le désert de Judée - alors que la vérité se faisait jour en lui. Sa mère n'avait fait que tenter de survivre, comme cette femme, Rachel. Sa mère, sans éducation, sans famille, donnant à son enfant le nom d'un chien, sans savoir, dans sa naïveté, que cela lui vaudrait mille cruautés.

Elle l'avait aimé à sa manière, et il l'avait adorée en retour.

Au bord des larmes, Primo sentit disparaître le poids des années. Douleurs et gênes quittèrent ses articulations. Il redevenait jeune et viril. Il quittait le taudis infesté de rats qu'il avait partagé avec sa mère et s'avancait vers le printemps de sa vie, où une jeune femme avait défendu un inconnu. Et maintenant, le souvenir de ce geste généreux - combiné à une tendresse nouvelle envers sa mère - creusait une brèche dans le mur de pierre qui entourait son cœur. A cause de sa laideur, Primo avait toujours cru qu'il ne pouvait être aimé. Mais la vue de cette femme à la voix douce, et la manière dont elle lui rappelait l'amour de sa mère, si longtemps auparavant, lui firent brusquement comprendre qu'il s'était trompé.

En un éclair, toute son existence fut remise en question. Sa carrière militaire.

Peut-être était-il plus facile de suivre aveuglément des ordres plutôt que de s'y opposer ? Plus facile de trahir son maître que l'empereur. Plus facile de haïr les femmes que de désirer leur amour.

Il abaissa son épée.

— Nous sommes ici pour vous secourir, si vous êtes Rachel, veuve de Jacob.

— Me secourir !

— Une femme appelée Ulrika, son mari, quelques soldats et moi.

Rachel fronça les sourcils.

— Ulrika ? Oui, je me souviens. Il y a des années, elle a passé quelque temps auprès de moi.

Primo acquiesça, tandis qu'elle écarquillait les yeux.

— Elle est ici ?

— Nous sommes venus vous emmener en lieu sûr.

— En lieu sûr...

— Vous n'avez rien à craindre de moi, affirma Primo en rengainant son arme, la gorge nouée par l'émotion.

Il tendit une main vers elle.

— Je jure, par le sang sacré de Mithra, que je ne laisserai personne vous faire du mal.

Ils retrouvèrent Ulrika et Sebastianus dans une gorge voisine, et les deux femmes s'étreignirent avec émotion. Ils ramenèrent Rachel au campement où les esclaves de Sebastianus avaient fait un feu, et lui donnèrent de l'eau, du pain et des dattes, qu'elle mangea avec délicatesse bien qu'il fût évident qu'elle mourait de faim.

Enfin, après une foule de questions de part et d'autre, quand les ombres commencèrent à ramper à travers la vallée, Ulrika parla à Rachel de ses méditations, des réponses qu'elle avait trouvées à Shalamandar, de sa quête des Vénérables. Elle lui parla de Miriam et de Judah, et du miracle qui avait eu lieu au fort de Daniel.

— Je crois que ton mari Jacob est l'un des Vénérables, et que ses restes doivent être protégés.

Comment?

— Je suggère que vous veniez à Rome avec nous, intervint Sebastianus.

— Je ne peux pas aller à Rome. Nous devons être ici quand le Maître reviendra. Et ce sera bientôt, car Yeshua a promis de revenir de notre vivant. C'est pourquoi je ne suis pas partie avec les autres.

— Beaucoup de ceux qui partagent ta foi sont à Rome, affirma Ulrika. Miriam m'a parlé d'un homme appelé Simon Pierre, qu'elle a connu en Galilée. Il est le chef de la congrégation à Rome. Nous t'emmènerons jusqu'à lui.

Rachel ouvrit grands les yeux.

— Simon est à Rome ? Je vais réfléchir et prier pour être guidée.

Primo était incapable de dormir.

Roulant sur le dos, il regarda les étoiles et vit que l'aube approchait. Il rejeta sa couverture et se leva. Les autres dormaient encore, Ulrika et Sebastianus dans leur tente, Rachel seule dans la sienne, les esclaves et soldats à la belle étoile.

Il contempla le désert froid et nu. Il avait changé. Il n'était plus l'homme qu'il était quelques heures plus tôt.

Rachel. Qui ressemblait tant à cette jeune mère d'autrefois...

L'oasis comportait plusieurs bassins. Au crépuscule, Rachel et Ulrika s'étaient baignées dans l'un d'eux, protégées des regards par des paravents. Primo avait monté la garde, tournant le dos aux femmes. Il avait entendu le doux murmure de l'eau, des éclaboussements délicats, et avait imaginé la peau féminine, les courbes de leurs corps où cascadaient l'eau. A cet instant, Primo avait compris pourquoi Sebastianus s'était conduit comme il l'avait fait durant tous ces mois. C'était un homme amoureux, tout simplement.

Primo s'éloigna, marchant sur le sable froid en direction du lieu où Rachel avait dit que son mari était enterré. Rien ne marquait l'emplacement de la tombe. Ulrika avait persuadé Rachel que les restes de son mari n'étaient plus en sécurité à cet endroit, mais qu'ils seraient protégés par la congrégation à Rome.

Une brise fraîche soulevait les cheveux de son crâne dégarni. Primo songea au rapport qu'il avait fait à Quintus Publius, et que le courrier impérial allait remettre à Néron bien avant leur retour à Rome. Néron voudrait interroger la sorcière qui avait jeté un mauvais sort à Sebastianus. Il s'intéresserait tout particulièrement au trésor que Primo avait mentionné. Sans doute imaginerait-il qu'il s'agissait de l'or légendaire censé avoir été retiré du Temple de Jérusalem avant sa destruction par les Babylonien.

L'empereur était devenu obsédé par l'argent.

Lorsque leur petit groupe avait fait halte dans des oasis et caravansérails, on leur avait raconté des anecdotes faisant état de son instabilité d'humeur croissante, de sa conduite irrationnelle. Il accusait faussement des hommes fortunés de trahison et les faisait exécuter afin de faire main basse sur leurs richesses.

Quand il lira mon rapport, songea Primo, il croira que je lui apporte un trésor fabuleux. Au lieu de quoi il s'agit des ossements d'un délinquant exécuté. Il les fera détruire, et je ne peux le permettre. Rachel a passé sa vie à les protéger.

Primo prit une profonde inspiration, et sentit son cœur vibrer. Il se gonfla dans sa poitrine comme un oiseau qui déploie ses ailes, jusqu'à ce qu'il atteigne une taille normale, et batte avec passion, plein de vie et d'émotion. Primo ne voyait plus le monde en noir et blanc, mais avec tous les tons et nuances des couleurs de l'arc-en-ciel. Car Primo, qui avait toujours vécu selon le code de l'honneur et du devoir, savait désormais qu'il existait un autre devoir, plus grand, que celui envers l'empereur - un devoir envers l'amour.

Ulrika s'éveilla en sursaut, une vision dans la tête : un papyrus roulé et scellé à la cire. Et Primo apposant son sceau. *Il était le traître qu'elle avait senti autour de Sebastianus.*

Elle enfila sa cape, et sortit à sa recherche dans l'aube naissante. Assis devant le feu, il fixait les braises noircies.

— J'ai eu une vision de vous à Antioche, dit-elle. Je vous ai vu trahir Sebastianus. Et pourtant vous ne l'avez pas fait.

Il leva sur elle les yeux d'un homme qui n'a pas dormi. D'une voix étonnamment douce pour un homme si rude, il lui raconta un récit stupéfiant où il était question de serments et d'empereurs, d'espions et de rapports secrets - et quand il eut terminé, elle réfléchit longuement, contemplant son nez tordu et les cicatrices qui zébraient son visage.

— Vous êtes un homme d'honneur, Primo, et d'une grande force de caractère. Vous portez un lourd fardeau depuis le jour où vous avez quitté Rome et avez gardé ce secret pour vous. Je crois à présent que ce que j'ai vu à Antioche n'était pas un traître, mais un homme qui redoutait de trahir ce à quoi il était fidèle. Je vous ai mal jugé.

— Moi aussi, je vous ai mal jugée, avoua-t-il à voix basse. Dès le moment où je vous ai rencontrée, j'ai pensé que vous alliez apporter des ennuis à mon maître. Je sais à présent que vous avez au contraire été bénéfique pour lui, que vous l'avez aidé à devenir plus fort. Nous aurions dû être amis tout ce temps. Je suis tellement désolé.

— Moi aussi, répondit-elle en souriant. Et maintenant, nous devons dire la vérité à Sebastianus concernant Néron.

Ulrika fit lever les esclaves et leur ordonna de faire du feu. Puis elle

réveilla Sebastianus qui enfila aussitôt sa cape et sortit dans l'air mordant. Réveillée à son tour, Rachel vint rejoindre ses compagnons devant le feu.

— Noble Gallus, commença Primo, surprenant Sebastianus par ses paroles formelles, j'ai toujours été loyal envers vous. Mais en tant que soldat, je croyais que mon premier devoir était envers l'empereur. J'ai été tiraillé entre ces deux loyautés, et dans mes efforts désespérés pour servir l'un comme l'autre de mes maîtres - c'est-à-dire pour satisfaire Néron tout en empêchant que vous-même soyez accusé de trahison - j'ai blâmé Ulrika dans mon rapport. J'ai raconté à l'empereur que vous aviez été ensorcelé.

— Ensorcelé ! répéta Sebastianus, stupéfait.

— J'ai accusé Ulrika d'être une sorcière.

Elle le regarda, abasourdie. Puis son sang se glaça.

A Rome, il était légal pour un mari de forcer sa femme à subir un avortement s'il soupçonnait que l'enfant n'était pas de lui, ou même s'il ne le désirait pas.

En revanche, il était interdit à une femme d'avorter pour quelque raison que ce fût. Par conséquent, les femmes qui le désiraient demandaient de l'aide à celles qui connaissaient les secrets de la fin de la conception. Les sages-femmes, guérisseuses et herbalistes étaient toutes soupçonnées d'être des avorteuses. Lorsqu'on découvrait la preuve de leur culpabilité, on les accusait d'être des sorcières et leur châtiment était la lapidation.

— Je regrette tant... murmura Primo en la regardant.

— Vous aviez vos raisons, s'entendit-elle répondre, engourdie par la peur.

Sa vie allait-elle donc s'achever ainsi ? Avant même qu'elle ait trente ans, ligotée à un poteau dans le cirque Maxime, des gladiateurs lui jetant des pierres jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

— Maître, nous devons embarquer pour Alexandrie, dit Primo très vite, et trouver un refuge hors de portée de l'empereur. Je vous protégerai tous, je vous en donne ma parole de soldat.

Sebastianus secoua la tête.

— Je dois aller à Rome laver mon nom et celui de ma famille. Mais

tu emmèneras les femmes à Alexandrie.

Ulrika mit la main sur la sienne.

— Je ne te laisserai pas affronter Néron seul, mon amour. D'ailleurs, je dois moi aussi laver mon nom. Pas seulement pour moi, mais pour ma mère. Où qu'elle soit en ce monde, c'est une guérisseuse honorable dont la réputation est sans tache. Si sa fille est condamnée pour sorcellerie, et exécutée, cela pourrait avoir des conséquences terribles pour elle.

Rachel prit la parole à son tour.

— Je me cache depuis trop longtemps. Le moment est venu pour moi de retourner aux miens. Je me joindrai à la congrégation de Simon Pierre.

— En ce cas, intervint Sebastianus en s'adressant à Primo, sauve-toi, vieil ami, car tu es désormais associé à la trahison et tu as enfreint ton serment à l'empereur.

Mais il savait bien que Primo regagnerait Rome avec eux. Le jour se levait à l'est, au-dessus des falaises. Autour du feu, les quatre compagnons se turent, songeant au sort qui les attendait à Rome.

LIVRE IX

Chapitre 40

— La voilà, annonça Sebastianus à voix basse alors qu'il venait de repérer sa caravane dans le vaste terminus.

Il dénombrait une vingtaine de légionnaires - une cohorte d'élite en cuirasse brillante, aux casques ornés d'une crête rouge - qui non seulement surveillaient ses tentes, ses chameaux et les marchandises qu'il avait rapportées de Chine, mais guettaient aussi, il en était sûr, l'arrivée de leur propriétaire, ayant sans aucun doute reçu l'ordre de l'enchaîner et de le traîner jusqu'à l'empereur.

Il recula sous l'auvent d'un forgeron, qui résonnait des coups d'enclume sur le métal dans l'air matinal.

— Il semble que l'empereur ait saisi la caravane aussi, dit-il à Ulrika.

Dès leur arrivée à Rome, ils s'étaient rendus à la villa de Sebastianus. Elle était encerclée par des gardes, et un panneau accroché à la grille principale déclarait que la maison appartenait désormais au Sénat et au Peuple de Rome.

— Je suppose que mes amis sont surveillés, au cas où j'irais leur demander de l'aide.

Une bouffée d'émotion envahissait Ulrika. Dix ans s'étaient écoulés depuis son dernier séjour à Rome, et la vue de la ville réveillait en elle une foule de souvenirs. Elle songea à ses vieilles amies - Julia, Lucia, Servia -, qui étaient sans doute mariées et mères de famille à présent.

De l'autre côté de ces hautes murailles, dans le dédale de rues et de ruelles qui recouvrait les collines de la cité, Ulrika avait vécu dans une villa avec sa mère. Là, elle avait appris l'histoire et la culture de la Rhénanie, avait éprouvé le désir de rencontrer le peuple de son père. Mais dans cette même villa elle avait adressé à sa mère des paroles cinglantes, avant de s'excuser dans une lettre que celle-ci n'avait jamais lue.

Sa mère était-elle de retour à Rome ? Était-elle là en ce moment ?

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle, cherchant dans la foule le visage familier de Timonidès.

Le terminus des caravanes du sud de Rome était énorme et bruyant. Des chameaux blatéraient, des ânes brayaient, des chiens couraient ici et là sur le sol tapissé de paille et de fumier boueux. L'odeur âcre de la fumée flottait dans l'air, mêlée à la puanteur des animaux encore luisants de sueur.

Partout dans le campement, on s'agitait et on s'affairait sous les regards des soldats romains, qui veillaient à ce que personne ne touche aux trésors de l'empereur.

— Timonidès ! s'écria soudain Ulrika.

Il arrivait de la porte sud, se tordant les mains, l'air inquiet. Ulrika jeta un coup d'œil en direction des soldats, vérifiant qu'ils n'avaient rien entendu. Le vieil astrologue s'arrêta et se retourna, puis trotтина vers eux, la joie visible sur ses traits.

Ils s'étreignirent dans l'ombre de la tente du forgeron. Les larmes roulaient sur les joues de Timonidès.

— Je pensais ne jamais vous revoir, maître, sanglota-t-il contre la poitrine de Sebastianus. C'est si bon de vous retrouver tous les deux.

— Comment vas-tu, vieil ami ? demanda Sebastianus, essuyant ses propres larmes.

— Je vais bien, maître, mais je me cachais en attendant votre arrivée. Néron est fou de rage !

— La caravane est arrivée sans encombre, n'est-ce pas ?

— Oui, mais trop tard à son goût. Il est venu ici en personne pour tout examiner. Rien ne lui a plu.

— Mais il y a des trésors là-dedans !

— Pas de ceux qu'il désire. On dit qu'il a une nouvelle passion - les pierres précieuses ! Il porte en permanence une émeraude et regarde le monde à travers elle. Il a besoin d'argent. Vous avez entendu parler du terrible incendie qui a détruit une grande partie de la cité. La rumeur prétend que c'est Néron lui-même qui l'a allumé pour faire place nette et construire de nouveaux édifices. Maître ! Vous ne pouvez pas rentrer chez vous. Les soldats ont reçu l'ordre de vous arrêter. Je viens chaque jour ici dans l'espoir de vous trouver avant

eux.

— Merci, mon ami.

— Vous savez qu'on vous accuse de trahison et de sorcellerie ? dit Timonidès, arquant les sourcils.

Sebastianus posa une main sur l'épaule du vieil astrologue.

— C'est une longue histoire.

Timonidès se tourna vers Ulrika.

— Je ne suis pas resté les bras ballants pendant que je vous attendais. Je me suis renseigné, et j'ai appris qu'une guérisseuse connue nommée Sélène vit à présent à Ephèse, où elle pratique son art.

— Vous avez retrouvé ma mère ?

A dire vrai, Ulrika n'était qu'à demi surprise. Sélène avait joui d'une grande réputation à Rome. Il était logique que des nouvelles de ses pérégrinations soient parvenues dans cette ville où elle avait été tant aimée.

— Vous pourrez lui écrire. Je sais où lui envoyer une lettre.

— Oh ! Timonidès ! Quelle merveilleuse nouvelle !

— Et votre voyage en Judée ? Que s'est-il passé ?

Sebastianus lui raconta qu'ils avaient retrouvé Rachel à l'oasis près de la mer du Sel, et que Primo et lui avaient respectueusement recueilli les restes de Jacob dans un petit coffret en cèdre appartenant à Rachel. Ensuite, ils s'étaient dirigés vers la côte pour embarquer à bord d'un navire marchand qui traversait la Grande Verte, et étaient arrivés à Blindes une semaine plus tôt, le premier jour d'octobre. Là, ils avaient acheté des chevaux, charrettes et provisions et s'étaient mis en route sur la via Appia, qui reliait les principales villes d'Italie. A cinquante milles au sud de Rome, ils s'étaient séparés de Primo et de Rachel, persuadés que ces derniers seraient plus en sécurité sans eux. De plus, Primo avait un vieil ami, un centurion sous lequel il avait servi, qui leur offrirait un refuge sûr dans son vignoble.

— Où allez-vous emporter les reliques ?

— Nous avons pensé les remettre à Simon Pierre, un ami de Rachel.

Timonidès secoua la tête.

— Rachel n'est pas en sécurité ici. J'ai entendu parler de ce Simon. Il est à la tête d'un groupe de Juifs qui attendent l'arrivée du Messie, et Néron a décidé de leur faire endosser le blâme pour l'incendie qui a ravagé une bonne partie de la ville. Ils ont tous été arrêtés et attendent d'être exécutés dans l'arène.

— L'incendie a été vraiment grave ?

— Terrible ! C'est arrivé il y a trois mois, la nuit du 18 juillet. Il s'est déclaré dans des échoppes au sud-est du cirque Maxime et s'est propagé à toute allure. La ville a brûlé cinq jours durant ! Des centaines de maisons et de boutiques ont été réduites en cendres. Néron a recommencé la reconstruction immédiatement. Il se construit une somptueuse résidence appelée la Maison Dorée. Ce projet est en passe de vider les caisses de l'État, comme vous vous en doutez d'après son nom. Savez-vous qu'il s'est proclamé dieu ? Il insiste pour qu'on pratique son culte comme celui de Jupiter et d'Apollon. Venez avec moi, maître. Je vais vous emmener en lieu sûr, vous et Ulrika.

Sebastianus se tourna vers Ulrika.

— Va avec Timonidès. Avertis Primo et Rachel. L'Italie n'est plus sûre pour eux.

— Que vas-tu faire ?

— J'ai rendez-vous avec l'empereur. Ulrika, va avec...

Elle secoua la tête.

— Je viens avec toi.

— Maître, intervint Timonidès, je vous accompagne aussi. Vous avez été induit en erreur par mes horoscopes falsifiés. Si quelqu'un est accusé de trahison, ce devrait être moi.

— Très bien, mais nous devons trouver le moyen d'accéder au palais.

— Il y a une grande effervescence, maître. La cité fête les dix ans du règne de Néron. Des émissaires venus de tout l'empire arrivent chargés de cadeaux pour lui. On ne peut pas s'approcher du palais impérial. Mieux vaut vous laisser emmener par un de ceux-là, répondit Timonidès en désignant les gardes.

— Je n'irai pas enchaîné devant l'empereur, répliqua Sebastianus. Et ma femme encore moins.

— Nous sommes des citoyens libres de Rome et nous avons le droit d'être entendus avant d'être déclarés coupables.

Il se frotta le menton, pensif.

— Le problème, c'est d'entrer dans le palais sans être arrêté. Car si nous sommes arrêtés, nous pourrions languir des jours, voire des semaines en prison avant d'être amenés devant Néron. Il nous faut seulement franchir le seuil. Mais comment ?

— Sebastianus, intervint Ulrika, Primo a dit dans son rapport que tu étais allé en Judée chercher un trésor. Tu n'as qu'à te présenter à l'entrée et à donner ton nom. Si Néron est désespérément à court d'argent, il te fera venir à lui sur-le-champ.

— Mais vous n'avez rien à lui donner, protesta Timonidès. On ne vous laissera pas entrer les mains vides.

Sebastianus sourit.

— Mais j'ai un cadeau pour lui, répondit-il. Un cadeau rare et précieux que moi seul puis lui offrir.

Timonidès plissa le nez d'un air sceptique.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est toi-même qui m'en as donné l'idée, vieil ami, par les paroles que tu viens de prononcer. Mais nous devons nous hâter.

Ils allèrent d'abord dans une auberge où ils prirent un bain et se changèrent, enfilant des vêtements que Timonidès leur avait achetés au marché - Sebastianus tenait à ce qu'Ulrika et lui se présentent devant l'empereur dans leurs plus beaux atours. Ulrika portait une robe de toutes les nuances du soleil levant, avec un voile couleur jonquille qui tombait jusqu'à ses pieds, artistiquement drapé sur son bras droit. Sebastianus avait mis une tunique brodée d'or qui lui arrivait au genou, et une toge noire assortie autour de ses larges épaules. Avec des sandales neuves lacées autour de leurs mollets, et des ceintures coûteuses, confectionnées dans le meilleur chevreau, ils formaient un couple élégant et aristocratique, qui devrait persuader n'importe quel valet ou chambellan du palais de les laisser passer. Timonidès, qui avait recouvré la santé perdue en

Chine, arborait quant à lui une robe blanche qui soulignait la blancheur éclatante de ses cheveux longs, et avait fière allure, comme il sied au serviteur d'un couple de patriciens.

Avant de quitter l'auberge, Sebastianus encadra de ses mains le visage d'Ulrika et l'embrassa sur les lèvres.

— Quoi qu'il arrive aujourd'hui, mon amour, souviens-toi que je t'aimerai toujours. Où que la destinée nous mène, je te porterai à jamais dans mon cœur. A présent, écoute-moi. Laisse-moi parler. Ne dis rien à l'empereur. N'essaie pas de te défendre. Je trouverai un moyen de t'innocenter de l'accusation de sorcellerie. Surtout, ne révèle pas ton don à Néron, car il voudrait te garder pour lui-même. On dit qu'il est désormais obsédé par les dieux et l'idée de connaître l'avenir. Ulrika, s'il apprenait l'existence de ce don, tu serais maintenue prisonnière au palais, et Néron te tourmenterait de sa folie. Promets-moi de ne rien dire.

— Sebastianus, quel est ce cadeau que tu veux offrir à l'empereur? Il a tout pris. Nous n'avons plus rien hormis les vêtements que nous portons.

— Ne crains rien, mon amour. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est quelque chose auquel il ne pourra pas résister.

Le Forum et le mont Palatin étaient tout près de là, mais le chemin était encombré de badauds alignés le long de la large avenue pour assister au défilé continu d'émissaires qui tous espéraient obtenir une audience avec l'empereur. Il fallut à Sebastianus et à ses deux compagnons un bon moment pour franchir les différents barrages de valets et chambellans, mais ils parvinrent enfin au palais proprement dit.

L'antichambre de la salle d'audience impériale grouillait de gens et d'animaux, à tel point qu'il était presque impossible de s'y frayer un passage. Les visiteurs désireux d'impressionner Néron avaient apporté des cadeaux extravagants et fabuleux, qui offraient un spectacle extraordinaire : des nains en costumes comiques tenus par des laisses en or ; des danseurs accompagnés de torches et de tambours ; des chiens savants déguisés en lions ou en tigres ; d'énormes coffres débordants de fourrures et de plumes d'oiseaux rares ; des statues à l'image de l'empereur. Des chambellans impérieux, en longue tunique bleue brodée d'argent, faisaient le tri des invites. La rumeur des voix se mêlait aux aboiements, aux hurlements, aux couinements des animaux exotiques qui attendaient d'être présentés au souverain. Les chambellans avaient deux listes de noms à leur disposition - celle des

invités et celle des indésirables. Sebastianus Gallus et Ulrika ne figuraient ni sur la première ni sur la seconde.

Le valet corpulent qui se tenait devant les énormes portes les toisa des pieds à la tête. Il avait à la main une grande canne en ébène à bout en or, qu'il tapait de temps à autre sur le sol pour exiger le silence.

— Vous dites que vous avez un cadeau pour l'empereur? Il me semble que vous ne portez rien.

— Il est réservé au regard de l'empereur.

L'homme attendit, suçota une de ses dents, changea sa canne de main.

— Je ne vous soudoierai pas, reprit Sebastianus. Je ferai simplement savoir à César qu'à cause de la négligence et de la cupidité d'un certain valet, reconnaissable à la tache de naissance qu'il a au cou, un de ses plus vieux et plus chers amis s'est vu empêcher de lui offrir un cadeau dépassant tous les autres.

Le chambellan soutint son regard sans s'émouvoir, comme s'il était habitué à l'arrogance et aux menaces.

— Et vous allez nous escorter personnellement, ajouta Sebastianus.

L'homme arquait les sourcils, stupéfait. Puis il toisa de nouveau le trio.

— Je crois que je vais plutôt appeler un garde. Je ne vois aucun cadeau pour l'empereur. Surtout pas un qui ait plus de valeur que ceux-ci, enchaîna-t-il, désignant une trentaine d'esclaves africains qui portaient sur leurs épaules d'énormes défenses d'éléphant.

— Apparemment, rétorqua Sebastianus calmement, vous jouissez d'une intimité particulière avec l'empereur qui vous permet de savoir ce qu'il préférerait par-dessus tout.

Il continua à fixer le chambellan. Au bout d'un moment, ce dernier baissa les yeux et s'éclaircit la gorge.

— Suivez-moi, marmonna-t-il enfin.

Ils franchirent une petite porte qui menait dans la salle d'audience, se joignant à une cacophonie d'humanité multicolore. Les invités de Néron appartenaient pour l'essentiel à la classe patricienne, à en juger

par leurs toges et tuniques élégantes, et les coiffures des dames, qui semblaient rivaliser de hauteur et de boucles. Ils se tenaient debout et bavardaient, se tournant de temps à autre quand un étranger était introduit pour lorgner les cadeaux posés aux pieds de l'empereur. De jeunes esclaves en tunique bleu pâle et argent circulaient parmi les hôtes, portant des plateaux de coupes de vin, ou des mets délicats tels que des moineaux rôtis ou des figues trempées dans du miel.

Ulrika fut reportée en arrière, se souvenant de la dernière fois où elle s'était trouvée dans cette salle, dix ans auparavant. Elle se remémora la vision qu'elle avait eue à la campagne, à l'âge de douze ans - celle d'une femme effrayée qui courait la bouche ouverte en un cri muet, et dont les bras et mains étaient maculés de sang. Ulrika n'avait jamais compris pourquoi cette apparition lui était venue dans cette salle, et ne le comprenait toujours pas. Cependant, si cela se produisait de nouveau, elle serait à même de contrôler sa vision et d'en découvrir le sens.

La foule était dense, et Sebastianus fit passer Ulrika et Timonidès devant lui. Ulrika tenta d'apercevoir l'empereur à l'autre bout de l'immense pièce, mais n'y parvint pas.

Un personnage attira néanmoins son attention.

Les vestales étaient des prêtresses de Vesta, déesse du foyer et protectrice de Rome. Elles étaient exemptes des obligations normales qu'étaient le mariage et la maternité, et faisaient vœu de chasteté afin de se consacrer à la protection des flammes sacrées de Vesta, veillant à ce que celles-ci ne s'éteignent jamais. La grande vestale, qui avait attiré le regard d'Ulrika, était assise sur un trône surélevé, entourée de servantes, et portait une magnifique robe dans des tons bleu outremer et vert pastel. Étant la prêtresse la plus puissante de Rome, elle assistait toujours aux événements importants, aux courses de chars, et on la voyait parfois traverser la cité dans sa chaise à porteurs, occupée à régler des affaires urgentes.

Sous son impressionnante couronne et le long voile vert pâle qui tombait en plis souples sur ses épaules, son visage était impassible, indifférent à la querelle qui venait d'éclater entre deux chambellans pour une question de protocole.

Ulrika observa les deux hommes, et comprit que le plus important des deux - un homme grand et maigre, qui portait une étrange robe à manches et une jupe plissée - tenait à ce que les trois nouveaux venus attendent leur tour.

— Maître, murmura Timonidès, si nous y sommes obligés, cela pourrait prendre des jours entiers.

A présent, ils étaient assez près de l'empereur pour voir le trône en or massif qu'il occupait, l'estrade recouverte d'un tissu pourpre qui le plaçait au-dessus de la foule, les hommes qui l'entouraient, vêtus de tuniques blanches et de toges bordées de pourpre. L'impératrice Poppée Sabine n'était pas là, remarqua Ulrika, qui se demanda pourquoi.

Néron était de mauvaise humeur.

— Je n'ai pas besoin de nains ni de danseurs ! aboya-t-il. Personne ne peut-il donc comprendre mon malheur ? Rome doit redevenir magnifique. Vais-je payer cela avec des perles et des oiseaux ?

Durant le trajet qu'ils avaient accompli à pied pour venir de l'auberge, Ulrika avait vu les ruines calcinées laissées par le grand incendie. Des groupes d'esclaves déblayaient les gravats à la hâte tandis qu'autour des squelettes des bâtiments détruits s'élevaient rapidement de nouveaux édifices, des échafaudages plus ou moins précaires soutenant le poids de tailleurs de pierre, de peintres et de charpentiers. Le palais impérial lui-même était en cours de rénovation, également à un rythme frénétique, comme si l'empereur Néron était engagé dans une course pour échapper à une calamité qui le poursuivait. La salle d'audience avait été transformée - Ulrika avait du mal à croire qu'un endroit aussi imposant ait pu le devenir encore davantage. Elle leva les yeux vers le dôme du plafond, qui représentait désormais un panorama éblouissant de ciel nocturne, avec Néron sur son trône, au centre des signes du zodiaque. La mosaïque de l'empereur était de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que les constellations se composaient de carreaux dorés et argentés.

Ulrika se demanda combien de temps il avait fallu pour produire ce chef-d'œuvre, car elle ne pouvait imaginer que Néron ait fait preuve de patience.

L'atmosphère n'était pas la même que dix ans auparavant. Ulrika sentait la tension dans l'air. Il n'y avait pas trace de l'optimisme qu'avait suscité l'arrivée d'un jeune empereur. Autour de Néron, les regards reflétaient la méfiance et l'anxiété. Il était encore séduisant, avec son nez imposant, ses épais cheveux bouclés, et l'élégant collier de barbe qui passait sous son menton. Il portait une tunique et une toge en soie pourpre, et une couronne de laurier tressé. A vingt-six ans, c'était l'homme le plus puissant de la terre.

Comme les deux chambellans continuaient à se chamailler, Sebastianus s'avança d'un pas décidé, les dépassa et se planta devant Néron.

— Noble César, Sebastianus Gallus vous salue !

— Attendez ! protestèrent les chambellans vexés, tandis que des gardes prétoriens faisaient mine d'intervenir.

— Gallus !

Néron leva la main, étudiant l'impudent visiteur à travers son fameux monocle en émeraude.

— Sebastianus Gallus est un traître. Pourquoi cet homme n'est-il pas enchaîné ?

Le gros chambellan à la tache de naissance s'évanouit dans la foule. Le silence tomba autour d'eux. La grande vestale tourna lentement la tête, comme si son énorme couronne portait le poids de Rome elle-même, et, les yeux mi-clos, observa la scène.

— Je suis venu de mon plein gré, grand César, et je me tiens devant vous non seulement en ami, mais en tant qu'ambassadeur personnellement choisi par vous pour aller dans la lointaine Chine. Ma mission a été un succès, César, et je rentre avec un cadeau.

Néron fit signe aux prétoriens de rester où ils étaient.

— Quel est ce cadeau, Sebastianus Gallus ?

— Le voici : les salutations personnelles à mon Honoré Empereur de sa Magnificence Céleste, l'empereur de Chine.

Néron le dévisagea.

— C'est tout ? C'est tout ce que tu m'apportes ? Des *salutations* ?

— L'empereur Ming des Han invite César à envoyer les dieux de Rome en Chine. Des sanctuaires seront construits pour les abriter. Cela inclurait votre divine personne, César, et vous seriez adoré par de nombreux Chinois.

— Ce sont des attardés, grogna Néron. La Chine ne m'intéresse pas.

— Je croyais que César serait content que son culte soit pratiqué par une autre race.

— Tu te trompais, Gallus. Je répète : que m’as-tu rapporté d’autre ?

— Vous avez examiné toutes les marchandises dans ma caravane, César. Vous avez vu tout ce que j’ai ramené de Chine.

— Pas de pierres précieuses ? insista Néron, en portant le monocle à son œil.

— Du jade...

— Il ne vaut rien !

Néron se pencha en avant, le bras sur l’accoudoir de son trône en or.

— Sebastianus Gallus, on m’a dit que tu t’étais attardé à Babylone sans raison valable. Tu m’as fait attendre, moi, ton empereur, qui avait *besoin* d’aide. Comment expliques-tu cela ? Pourquoi ne devrais-je pas voir là un acte de trahison ?

— Mon maître est innocent, grand César !

Les regards convergèrent vers le compagnon à barbe blanche de Gallus.

— Qui es-tu ? aboya l’empereur.

— Je suis Timonidès, l’astrologue de mon maître. J’ai falsifié l’horoscope de mon maître pour des raisons égoïstes. Je l’ai entraîné dans la mauvaise direction et l’ai forcé à se détourner de sa route vers Rome. Sebastianus Gallus n’est pas coupable de trahison, seulement d’avoir fait confiance à un vieux serviteur.

— Et la Judée, vieil homme ? As-tu dit à ton maître d’y aller aussi ?

Timonidès hésita, pris au dépourvu par la question.

— J’y suis allé de moi-même, grand César, répondit Sebastianus, pour des raisons personnelles.

— Personne n’ignore que je ne suis pas honoré en Judée et que Rome y est méprisée. Pourquoi, me demandais-je, quelqu’un qui est loyal à son empereur se rendrait-il dans un endroit qui est déloyal envers ce même empereur ? A moins, bien sûr, que ça n’ait été pour sauver un trésor destiné à cet empereur, auquel cas ce ne serait pas un acte de trahison.

— Il n’y avait pas de trésor, César. Je suis allé en Judée aider une

amie.

— Je crois que tu mens. Tout le monde sait que le temple de Jérusalem regorgeait d'or et de pierres précieuses et que les Juifs ont tout mis en lieu sûr quand les Babyloniens les ont envahis. Tu l'as trouvé et caché quelque part.

— Il n'y avait pas de trésor, César.

Le chambellan en chef monta sur l'estrade et murmura quelque chose à l'un des conseillers de Néron, qui répéta ses paroles à l'oreille de celui-ci. Néron acquiesça, et un instant plus tard une porte de côté s'ouvrit. Ulrika, atterrée, vit Primo et Rachel s'avancer, les poignets ligotés.

Derrière eux, un soldat portait le petit coffre en cèdre qui avait autrefois contenu les vêtements de Rachel.

— Mes agents t'ont vu à Brindes et suivi jusqu'à Rome. T'imaginais-tu vraiment pouvoir revenir ici sans que ton empereur le sache, ou pouvoir cacher tes alliés dans la trahison ?

— Ce sont seulement des amis, César. Il n'y a pas de traîtres ici.

Néron pointa le doigt vers le coffre.

— Et qu'y a-t-il là-dedans ?

— Les ossements d'un homme qui désirait être enterré avec les siens.

Sous les yeux impatients de la foule, Néron ordonna qu'on ouvre le coffre. Le légendaire trésor juif était, disait-on, si grand que même les chaînes des esclaves étaient forgées dans de l'or.

Le prétorien souleva le couvercle. Néron se leva, les yeux rivés au coffre.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'un ton cassant. Que vois-tu ?

— C'est comme l'a dit Gallus, César. Il n'y a que des os.

L'empereur eut un geste de dégoût et se rassit.

— Tu vas payer pour cette tromperie, Sebastianus Gallus, et pour t'être imaginé que tu pouvais ridiculiser ton empereur.

— Puis-je parler, César ? intervint Primo en faisant un pas en

avant. Je m'appelle Primo Fidus, et j'ai servi pendant de nombreuses années dans les légions de Rome avant de prendre ma retraite et d'être engagé par Sebastianus Gallus. C'est le rapport que j'ai écrit et envoyé à l'ambassadeur Quintus Publius à Babylone qui vous a conduit à croire que mon maître était allé en Judée à la recherche d'un trésor. Je me trompais. J'avais été mal renseigné.

— J'ai lu ce rapport. Te trompais-tu également concernant la sorcière ?

Les yeux de Primo vacillèrent en direction d'Ulrika.

— Oui, César.

— Cela fait beaucoup d'erreurs pour un homme qui a survécu à une multitude de campagnes étrangères. C'est un miracle que tu sois toujours en vie.

De petits rires fusèrent dans la salle.

— Où est cette femme que tu as prise à tort pour une sorcière ? Se trouve-t-elle à Rome ?

Primo ne répondit pas. Sur un geste de Néron, un garde prétorien s'avança et lui asséna un coup rapide sur le crâne avec le bout de sa lance. Primo tomba à genoux, en même temps que le sang se mettait à couler.

— Où est la sorcière ? répéta Néron.

Le garde se tenait prêt à frapper de nouveau.

— C'est moi, César, intervint Ulrika en s'avançant à la hauteur de Sebastianus et de Timonidès. Mais je ne suis pas une sorcière. C'était une rumeur malveillante qui a circulé à Babylone. Cet homme n'y est pour rien.

L'empereur plissa les yeux.

— Tu es blonde, comme les Barbares, observa-t-il. Ne sais-tu pas que nous sommes en guerre contre les rebelles barbares ?

— Le peuple de mon père vit en Rhénanie, admit-elle, le cœur battant à toute allure.

S'il l'interrogeait sur sa mère, que devait-elle dire ? La vérité ? A savoir que Sélène avait été une amie proche de l'empereur Claude, son prédécesseur mort assassiné ?

Elle se prépara mentalement à cette question, mais celle-ci ne vint pas.

— Je sais que tu es une Cherusci. C'était mentionné dans le rapport de cet imbécile. A moins qu'il ne se soit trompé, là aussi !

D'autres rires discrets.

— Ne nie pas que tu as prétendu des choses incroyables à Babylone, reprit-il en pointant le doigt sur elle. Tu as affirmé pouvoir parler avec les morts. Je le sais car cet idiot n'était pas le seul homme à m'adresser des rapports. J'en ai reçu de plus détaillés de mon ambassadeur, qui m'a parlé de miracles et de guérisons. Montre-moi comment tu parles avec les morts. Je veux une démonstration.

— Ce n'est pas aussi simple, César, répondit Ulrika, se souvenant de la mise en garde de Sebastianus. Mais je ne suis pas une sorcière. Je ne jette pas de sorts...

Il l'interrompit d'un geste impatient.

— Peu m'importe. Peux-tu parler avec les morts, oui ou non ? Réponds-moi.

Un jeune esclave apparut à côté de Néron, apportant un plateau de champignons frits à l'ail. Il attendit patiemment que la nourriture soit remarquée.

Néron y jeta un coup d'œil, puis tendit négligemment la main vers la fourchette en argent, à deux pointes, et, vif comme l'éclair, la planta dans le ventre de l'esclave.

La foule étouffa un cri d'horreur, puis un silence glacé envahit la salle. Néron se pencha en avant sur son trône et regarda agoniser l'adolescent.

Il se redressa.

— Il est mort, dit-il à Ulrika. Parle-lui. Demande-lui quelque chose.

Elle garda le silence, trop choquée pour répondre.

— Peut-être est-ce toi qui parles depuis la tombe ? suggéra-t-il en contemplant la fourchette ensanglantée. Si je te tuais sur-le-champ, me parlerais-tu ? Je suis, après tout, un dieu.

Ulrika chercha désespérément une réponse qui puisse le satisfaire, mais Sebastianus la devança.

— Le grand César ne m’a pas donné le temps d’achever mon rapport, car j’apporte un autre cadeau en dehors des salutations adressées par la Chine. Vous avez parlé de pierres précieuses. J’ai une pierre qui a encore plus de valeur que l’émeraude à travers laquelle vous regardez.

Néron l’enveloppa d’un regard soupçonneux.

— Pourquoi n’en as-tu rien dit tout à l’heure ?

— Vous parliez de pierres précieuses, César. Ce que j’ai à vous offrir n’est pas un joyau.

— Et pourtant, il a plus de valeur ? Comment est-ce possible ?

— Sebastianus, non... murmura Ulrika.

Sebastianus fit un pas en avant, le bras tendu.

— Vous voyez ce bracelet en or ? Il est orné d’une pierre toute simple, d’apparence assez ordinaire. Mais c’est en réalité un fragment d’étoile.

Néron se redressa, une vive curiosité sur les traits.

— Comment cela ?

— Il y a des années, j’ai vu une pluie d’étoiles dans ma région natale en Galice, et quand je suis allé dans le champ où elles étaient tombées, j’ai trouvé ce fragment, encore brûlant après son vol.

Néron regarda tour à tour ses conseillers, qui confirmèrent que la chose était possible.

— Si cette pierre est vraiment ce que tu prétends, j’accepte ton cadeau.

— Je désire conclure un marché avec vous, César. Je voudrais échanger ce bracelet contre quelque chose.

— De quoi s’agirait-il ?

— De la liberté de cette femme.

Rires, murmures et exclamations de surprise s’élevèrent parmi l’assistance.

— Cette étoile qui est tombée du ciel est à vous, César, si vous

laissez partir ma femme.

— Qu'est-ce qui m'empêcherait de la prendre ?

— Le fait que cette pierre était un cadeau des dieux, César. Si je ne la donne pas librement, l'homme qui la vole leur causera une grande offense. Et de nombreuses années de malheurs s'ensuivront.

Néron réfléchit.

— Nous la ferons authentifier. Si ce bracelet porte un fragment d'étoile et que tu me le donnes librement, cette femme t'appartient et vous pourrez partir tous les deux.

— César, ces gens ne vous ont rien fait, ajouta Sebastianus en désignant Rachel et Primo. Comme vous pouvez le voir, ce sont des gens du peuple, qui vous portent le plus grand respect. En les relâchant, et en rendant à la veuve les restes de son mari, vous confirmerez ce que tout Rome sait déjà : que vous êtes le protecteur et le bienfaiteur des masses.

Néron eut un geste d'indifférence.

— Vous pourrez tous partir. Que m'importe ? Mais d'abord, que mon astronome en chef inspecte cette pierre.

Ce dernier, flanqué de ses trois assistants et de trois astrologues respectés, fut amené devant Néron. Ils prirent le bracelet et se retirèrent dans une salle adjacente, réapparaissant de temps à autre pour poser des questions. Où précisément cette étoile était-elle tombée ? A quelle date, à quelle heure exacte ? De quelle direction venait la pluie d'étoiles, et combien de temps avait-elle duré ?

Sebastianus attendait le verdict, confiant. Il savait que Néron allait accepter son présent, et que, comme l'avait prédit l'augure de Chaldée à Babylone, il se séparerait de son bien le plus précieux.

Les astronomes revinrent enfin, et confirmèrent l'authenticité de la pierre, les archives montrant qu'une telle pluie d'étoiles avait bel et bien eu lieu à cet endroit et à ce moment-là.

— Je désire cette pierre car elle doit détenir un grand pouvoir qui la rend, comme tu dis, plus précieuse que toutes celles que j'ai en ma possession.

— Dans ce cas, je vous la donne librement, répondit Sebastianus.

Néron mit le bracelet à son poignet, marquant une pause pour l'admirer avant de reprendre la parole.

— Sebastianus Gallus, je te déclare coupable de trahison et j'ordonne que tu sois exécuté dans l'arène.

Mais... nous avions conclu un accord !

— Tu as déclaré toi-même que cette pierre venait des dieux, Gallus, et comme je suis maintenant un dieu, je la reprends en leur nom. Et je songerai à une distraction amusante pour les masses, parmi lesquelles tu dis que je suis tant aimé. Oui, les gens du peuple m'adorent. J'ai réduit les impôts, le prix de la nourriture, je leur donne du pain et des jeux dans l'arène. Et le peuple n'aime rien tant que de voir les puissants humiliés. Un homme aussi célèbre et aussi riche que toi attirera des foules exceptionnelles au cirque Maxime. La moitié de la population de Rome se tassera sur les tribunes pour assister à ton exécution.

Sebastianus ouvrit la bouche pour protester, mais Ulrika intervint.

— Puissant César, vous avez demandé une démonstration de mes pouvoirs. Je vous en donnerai une, mais à condition que vous laissiez cet homme en liberté.

— Mais que se passe-t-il ici ? plaisanta Néron. C'est jour de marché ? On marchande avec moi comme si je vendais du vin !

Ses aides éclatèrent de rire.

— Je peux communiquer avec les morts, reprit Ulrika sans s'émouvoir, comme on vous l'a raconté, César. Si vous êtes satisfait de ma démonstration et que vous croyez mes dons réels, alors je resterai ici et je serai votre intermédiaire avec le royaume des morts. Mais cela a un prix. Il vous faudra laisser Sebastianus Gallus partir.

— Tu veux me donner un mort contre un vivant ? rétorqua-t-il d'un ton sec.

— Le mort est invisible, renchérit un de ses conseillers, un sénateur corpulent vêtu d'une toge à bordure pourpre, comment savez-vous que c'est là un échange équitable ?

Ses collègues s'esclaffèrent.

— Peut-être que cette fille ne voit que ce qu'elle imagine!

— Bien dit, Marcus.

Ulrika se tourna vers le dénommé Marcus et le fixa un long moment, ralentissant le rythme de sa respiration, la main crispée sur le coquillage, imaginant la flamme intérieure de son âme.

— Comment expliquez-vous, alors, dit-elle au bout d'un moment de concentration intense, le petit garçon que je vois à côté de vous ? Il a dix ou onze ans, peut-être. Il me parle. Il dit s'appeler Faustio.

L'homme cilla, et son sourire se figea.

— Dois-je continuer ?

Néron eut un geste de dédain.

— Tu inventes ! Il n'y a aucun moyen de prouver ce que tu racontes.

Cependant, le dénommé Marcus ne se moquait plus.

— Sais-tu lire les objets ? enchaîna Néron. Il y a parmi mes devins un homme capable de prédire l'avenir en touchant un objet personnel.

— Je l'ai déjà fait, oui.

— Tu vas me faire une prédiction, et j'ai l'objet idéal, lança l'empereur, content de lui-même et de cette nouvelle distraction.

Il tendit son monocle en émeraude à un aide qui le remit à Ulrika.

—Vois-tu le futur ? demanda Néron avec impatience.

Ulrika tint la pierre verte et scintillante au creux de ses mains. Le joyau avait été serti dans un délicat motif en or, relié à un long manche en ivoire. Tous les regards convergèrent vers elle. Le silence se fit.

Esprit de l'émeraude, pria-t-elle silencieusement, envoie-moi un message, je t'en supplie. Donne-moi un signe, des mots que je puisse transmettre à cet homme qui a entre ses mains la vie de mon bien-aimé.

La salle d'audience impériale s'effaça, remplacée par une autre image. Des tissus soyeux... des rideaux diaphanes... drapés autour d'une porte. Une chambre somptueuse. Une femme est là, devant sa table de toilette, retirant son maquillage. Agrippine, veuve de Claude et mère de Néron. Elle est soudain surprise. Interrompue dans sa

tâche. Quelqu'un entre. Un homme. Il tient un poignard. Elle bondit sur ses pieds. Non pas effrayée, mais rebelle. Elle sait qu'il est venu l'assassiner. Elle se tourne vers lui et lui dit avec mépris : « Si tu dois faire cela, frappe-moi dans la matrice, détruis la partie de mon corps qui a donné naissance à un fils aussi abominable. »

La vision s'évanouit et Ulrika vacilla brièvement, Sebastianus la soutint. Elle pressa une main contre son front, prit une inspiration et tenta de se ressaisir.

Néron se pencha vers elle.

— Eh bien ? Qu'as-tu vu ?

Elle tremblait. Elle venait d'assister à l'assassinat de l'impératrice Agrippine, que son fils avait observé, dissimulé derrière des rideaux. Elle se souvint de la rumeur selon laquelle Néron avait engagé un assassin pour tuer sa mère avant d'éliminer lui-même ce dernier pour l'empêcher de parler.

Personne ne savait ce qu'Agrippine avait dit dans ses derniers instants. Hormis Néron. Et elle à présent...

Ulrika jeta un coup d'œil en direction de Sebastianus et de ses compagnons. Elle sentait des centaines d'yeux posés sur elle, y compris ceux de l'empereur, plissés par le soupçon. Elle ne savait que dire. Néron voulait qu'elle lui révèle quelque chose que lui seul pouvait savoir et qui prouverait par conséquent qu'elle possédait réellement un don. Cependant, la révélation de l'émeraude la mettait en danger : en laissant entendre qu'elle savait qu'il avait fait assassiner Agrippine, elle risquait sa vie.

— Parle ! aboya Néron. Que t'a dit l'émeraude ?

Si elle s'exécutait, Néron ne pourrait nier qu'elle avait bel et bien communiqué avec l'autre monde. Libérerait-il Sebastianus ?

— Grand César. J'ai vu une femme...

Soudain, les énormes portes d'entrée de la salle d'audience s'ouvrirent à la volée, livrant passage à un groupe de légionnaires, leurs sandales cloutées résonnant sur le sol en marbre. Toutes les têtes se tournèrent vers eux tandis que Néron bondissait sur ses pieds, furieux.

— Qui ose faire irruption ici sans être annoncé et sans ma permission ?

Ulrika écarquilla les yeux à la vue de l'homme impressionnant encadré par les soldats. De grandes plumes rouges s'élevaient sur son casque étincelant. Il portait un plastron en cuir blanc sur lequel figurait un blason doré représentant un lion, et dessous une tunique blanche bordée d'or. Ses brassards et protège-tibias étaient aussi en or, et il s'avancait sûr de lui, sa main droite tenant le manche de son épée.

— Sebastianus, souffla Ulrika, c'est le général Vatinius !

La stupeur se lut sur les traits de Néron.

— Vatinius ? Que signifie ceci ? Tu entres sans y être invité, sans être annoncé. Explique-toi !

— J'apporte un cadeau spécial pour César, déclara-t-il d'une voix sonore qui résonna dans la salle.

Sur quoi, il se retourna, tendit le bras et un nouveau groupe de soldats entra, un prisonnier enchaîné en leur centre.

— Grand César, proclama le général, en l'honneur des dix ans de votre règne, je vous offre le Barbare rebelle qui mène des campagnes contre Rome depuis trente ans. Wulf, qui prétend être le fils d'Arminius !

Ulrika s'agrippa à Sebastianus alors que l'homme était amené à travers la foule. Elle le fixait, fascinée - il était grand et bien bâti, ses longs cheveux blonds tressés emmêlés et striés de gris, sa longue barbe. Il portait une tunique marron de laine rude, un pantalon en cuir et des bottes en fourrure qui lui arrivaient au genou. Il devait approcher d'une soixantaine d'années, se tenait la tête haute et fière. Il regardait devant lui, les yeux rivés sur Néron.

Ulrika avait du mal à respirer. Là se tenait l'homme dont elle avait rêvé enfant, qu'elle avait imaginé, follement désiré rencontrer. Il avait empli ses pensées et pris dans son imagination des proportions héroïques. Elle l'avait cherché. On lui avait dit qu'il était mort.

Néron souriait, visiblement ravi, et elle eut soudain la nausée. Elle savait ce que signifiait ce cruel sourire.

Tout Rome ne parlait que des échecs militaires de Néron. La guerre avec les Parthes s'était terminée l'année précédente par l'acceptation d'une trêve, et, bien que la révolte menée par la reine Boadicée en Bretagne ait pu être matée, le suicide de cette dernière avait privé l'empereur d'une victoire triomphale. Par conséquent, chacun dans la

salle d'audience comprenait l'importance du cadeau surprise de Vatinius.

Néron se leva.

— Comment se fait-il que je n'en aie pas été informé ?

Vatinius sourit.

— La capture est récente, César, et les rares hommes au courant ont dû jurer de garder le secret. Je désirais vous faire une surprise.

— Bravo, noble Vatinius ! s'écria Néron en faisant le tour du prisonnier, le toisant de la tête aux pieds avec satisfaction. Tu es un héros de l'empire.

Un concert d'acclamations s'ensuivit, glaçant le sang d'Ulrika.

— Quant à toi, Barbare, reprit Néron gaiement, nous te réserverons un traitement spécial dans l'arène. Peut-être ferai-je en sorte que tu te battes contre Gallus. Un Barbare contre un patricien romain. On verra bien qui l'emporte !

Ulrika débordait de compassion pour son père. Elle aurait voulu courir à lui, l'étreindre et le protéger.

Trente-trois ans auparavant, il avait été fait prisonnier durant une bataille en Germanie et avait été vendu comme esclave. Trois ans plus tard, laissant Sélène en Perse, à sa demande expresse, il était retourné en Rhénanie pour se battre contre le général Vatinius. Enfin, dix ans seulement auparavant, Vatinius avait dîné chez tante Paulina et s'était vanté de sa stratégie militaire contre lui, faisant le vœu d'écraser la rébellion une fois pour toutes.

Et maintenant...

Sa vie ne devait pas s'achever ainsi.

Elle retrouva enfin sa voix.

— Grand César, l'émeraude m'a parlé. Il y a une femme qui désire être entendue. Une femme très puissante qui a un message pour vous. Mais je dois maintenant demander un prix plus élevé en échange.

Vatinius se tourna vers elle, l'enveloppant d'un regard curieux.

Le Barbare se tourna lui aussi. Il la fixa longuement, une expression perplexe dans ses yeux bleus. Puis ses lèvres articulèrent

silencieusement un mot que seule Ulrika déchiffra : « Sélène... ? »

Néron fronça les sourcils, à la fois contrarié et intrigué par cette interruption.

— Je ne marchande avec personne. Et si je suis convaincu que tu possèdes les pouvoirs que tu affirmes posséder, je te garderai ici, au palais.

Ulrika secoua la tête.

—Non, César. Vous ne pouvez pas me voler comme vous avez volé la pierre d'étoile de Sebastianus. On ne peut pas me forcer à utiliser mon don contre ma volonté. J'ai un message pour vous du monde des esprits. Si vous désirez l'entendre, je demande la liberté de Sebastianus Gallus. Après, César, si vous êtes convaincu que je possède le pouvoir de parler aux morts, j'accepterai de rester dans ce palais, d'être une messagère entre ce monde et le suivant et de vous servir jusqu'à la fin de mes jours. Cependant, comme je l'ai dit, mon prix est désormais plus élevé. Non seulement je vous demande la liberté de Sebastianus Gallus, grand César, mais également celle du Barbare. En échange, je parlerai aux morts en votre nom, je recevrai leurs messages et vous les communiquerai. Je vous montrerai l'avenir. Je vous dirai en qui avoir confiance et de qui vous méfier.

Le général Vatinius fit mine de protester, mais Néron lui imposa le silence.

— Montre-moi ce que tu peux faire. Si je suis content, je t'accorderai ce que tu demandes et je laisserai partir ces hommes. Qui est cette femme puissante qui m'envoie un message ?

Pardonne-moi, Sebastianus, songea-t-elle. Peut-être est-ce pour cela que la déesse m'a envoyée dans ce palais à cet instant - pour vous sauver, mon père et toi.

— Grand César...

Tous les regards étaient rivés sur elle, brûlant d'impatience d'apprendre le message des esprits. Comme elle se préparait à affronter la réaction de l'empereur aux dernières paroles de sa mère, elle saisit un mouvement du coin de l'œil. Quelqu'un s'était-il avancé ? Elle se tourna.

Le loup était là, assis à côté de son père. Ses yeux dorés la fixaient.

Elle le fixa en retour.

— Continue ! ordonna Néron sèchement.

Le loup était là pour une raison...

Elle regarda son père. Il s'appelait Wulf. Et vingt-neuf ans plus tôt, lors de sa naissance, elle avait reçu le nom d'Ulrika, qui signifie « la force du loup ». Il y avait une raison à cela, et elle la découvrait à présent.

Toutes les choses étaient liées. Tous les êtres.

A cet instant, Ulrika se souvint d'un autre loup, et sut que les dieux lui étaient venus en aide.

Le calme se fit en elle. C'était le moment auquel elle était destinée. Depuis l'heure de sa naissance dans la lointaine Perse, tout le chemin qu'elle avait parcouru, tous ceux qu'elle avait rencontrés, bienveillants et malveillants, tout son apprentissage, ses prises de conscience, et l'amour de l'homme le plus merveilleux de la terre - tout l'avait menée à cet instant crucial.

Et soudain, ce n'était plus Agrippine qu'elle voyait.

— Eh bien ? s'impatienta Néron.

—Grand César, commença-t-elle, nous sommes dans un lieu sacré. Votre palais a été construit sur l'endroit le plus sacro-saint de Rome. Romulus et Remus ont été élevés sur cette colline par une louve.

— N'importe quel enfant sait cela ! rétorqua Néron.

Il faisait allusion à la légende sur la fondation de Rome par les deux jumeaux Romulus et Remus, qu'on disait être les fils du dieu Mars et d'une vestale. Leur mère ayant fait le vœu de chasteté, ils avaient été placés dans un berceau en bois qu'on avait lancé sur le Tibre.

La marée avait fait échouer l'embarcation et les enfants avaient été découverts par une louve. Au lieu de les tuer, elle avait pris soin d'eux et les avait allaités. Devenus adultes, ils avaient fondé la cité.

— La femme qui est ici et qui veut s'exprimer... je n'avais jamais entendu son nom auparavant. Elle parle un latin archaïque.

— Comment s'appelle ce spectre ? demanda Néron d'un ton à la fois sceptique et soupçonneux.

— Elle s'appelle Rhéa Silvia. Elle apporte un message.

— Arrêtez !

Tous se tournèrent vers la grande vestale, qui fit signe à Ulrika d'approcher.

— Tu oses affirmer que tu es en contact avec la première grande vestale de Rome ? demanda-t-elle.

— Elle est entrée en contact avec moi, honorée dame. Et elle a un message.

— Quel est-il ? ordonna la prêtresse. Dis-le-moi à l'oreille afin que personne ne l'entende.

Elle se pencha en avant, repoussant son voile pour exposer son oreille, écouta avec attention, et pâlit.

Elle se redressa, posa les mains sur ses genoux et dit tout bas :

— Ce que tu viens de me dire n'est connu que des vestales. Cela figure dans notre chronique sacrée, le Livre des prophéties, qui nous est transmis de génération en génération. Nous, les vestales, sommes choisies pour être les gardiennes des secrets de Rome. Comprends-tu ?

— Oui.

— Et tu sais que ce que tu viens d'apprendre, si tu le révélais, apporterait la calamité à Rome. La cité serait plongée dans le chaos. Le comprends-tu ?

Ulrika hocha solennellement la tête.

— Dans ce cas, tu dois me jurer, sur ce qui t'est le plus sacré, que tu ne diras jamais un mot de cela à une autre âme.

— Mais, honorée dame, je dois prouver mes pouvoirs à l'empereur pour qu'il libère mon mari.

— Je me charge d'obtenir sa libération, celle de tes amis et du Barbare.

Ulrika savait que la grande vestale possédait le pouvoir d'y parvenir. Elle regarda Sebastianus et jura, sur l'amour qu'elle lui portait, de ne rien dire.

— Vous avez ma parole. Le secret de Rome ne risque rien.

La grande vestale s'adressa à Néron.

— César, vous devez libérer ces gens et les laisser partir en paix.

Puis elle se tourna vers Ulrika, ajoutant à voix basse :

— Une fois que vous aurez quitté ce palais, vous ne serez plus en sécurité. Ma protection ne vaut qu'ici. Vous devrez quitter Rome et ne jamais y revenir.

— Oui... commença Ulrika.

Néron s'était levé.

— Non, je ne les libérerai pas. Ils sont coupables de trahison. Et ce Barbare, dit-il en montrant Wulf du doigt, est un ennemi connu de l'empire.

... Vous ne pouvez défier les désirs de Vesta, répondit la prêtresse, offensée. Si vous le faites, César, vous amènerez des calamités sur votre peuple. Si vous insultez Vesta, elle cessera de vous protéger.

— Je suis plus puissant qu'elle.

La foule étouffa un cri. Ceux qui étaient les plus proches des portes se mirent à reculer, cherchant à sortir au plus vite.

— Emmenez les prisonniers ! ordonna-t-il au chef des prétoriens. Je les ai jugés et trouvés coupables. Ils seront exécutés dans le cirque Maxime !

Les gens marmonnaient et s'agitaient, échangeant des regards inquiets. On ne pouvait se méprendre sur l'expression horrifiée de la grande vestale. Le malheur allait s'abattre sur Rome.

Soudain, un grondement distant s'éleva, comme si un coup de tonnerre avait retenti au-dessus des sept collines de la cité. Le sol de la salle frémit, les murs tremblèrent, tandis qu'un rugissement sourd se faisait entendre. Les statues vacillèrent puis s'effondrèrent, s'écrasant sur le marbre. La foule se mit à hurler. Néron bondit hors de son trône et se jeta derrière une énorme statue de Minerve, se calant entre la lourde sculpture et le mur, les bras repliés au-dessus de sa tête. Dans une niche au-dessus de lui, un buste en onyx oscilla, menaçant de tomber, et le général Vatinius vola au secours de son empereur, le mettant hors d'atteinte au moment où le buste se fracassait sur le sol.

Rachel tomba à genoux, les bras étroitement serrés autour du coffre en cèdre. Primo s'agenouilla à côté d'elle et lui fit un bouclier de son corps, la protégeant des débris venant du plafond.

Les gens couraient ici et là, cherchant frénétiquement une sortie, esquivant les statues qui s'écroulaient, poussant et piétinant les malheureux qui étaient tombés. Dans la pagaille générale, Wulf échappa à ses gardes et se rua vers le balcon où vacillaient les arbres en pots et où l'eau débordait de la fontaine. Les poignets encore enchaînés, il grimpa sur la balustrade, prêt à sauter, puis s'arrêta et jeta un regard en arrière. Ses yeux se posèrent sur Ulrika. Il hésita, puis revint dans la salle. Il perdit l'équilibre sur le sol qui tremblait et dut s'agripper à un pilier pour ne pas tomber.

Les carreaux en or et argent de la mosaïque commencèrent alors à pleuvoir du dôme.

Sebastianus leva les yeux et vit voltiger les fragments scintillants qui ressemblaient à une pluie argentée. Il serra Ulrika contre lui, drapant sa toge autour d'elle pour la protéger. Elle se cramponna à lui et enfouit le visage dans sa poitrine, redoutant que l'immense palais ne s'écroule sur eux. Sebastianus fixait le plafond, incapable de détacher son regard du spectacle. Un à un, les fragments de mosaïque se détachaient, exposant le plâtre gris et nu dessous. Les signes du zodiaque se désintégraient, et la représentation de Néron sur son trône, au centre, se brisait et tombait par petites plaques de carreaux brillants.

— Ulrika ! Regarde !

Elle releva la tête.

— Mais... c'est une pluie d'étoiles !

— Exactement comme la nuit où Lucius est mort, murmura Sebastianus.

— Sortez ! hurla Néron. Vous êtes libres ! Tous autant que vous êtes ! Et emmenez ce maudit Barbare !

— César ! protesta Vatinius. Vous ne pouvez pas faire cela !

— Que Vesta nous protège ! hurla Néron en retour, agrippant le général et s'accrochant à lui comme un homme en train de se noyer.

— Par ici ! cria la grande vestale.

Elle se tenait adossée au mur, repoussant de la main une lourde tenture qui dissimulait une porte.

Le tremblement de terre s'apaisa et finit par cesser, mais les

carreaux et la poussière continuaient à pleuvoir sur les rares personnes qui se trouvaient encore dans l'immense salle. Sebastianus se précipita pour aller détacher Wulf pendant que Primo ramassait le coffre en cèdre.

— Cette porte vous mènera au saint des saints du temple de Vesta, déclara la grande vestale. Faites vite.

Ils étaient couverts de petits carreaux étincelants, leurs cheveux et leurs vêtements scintillant à chaque mouvement. Dans le couloir qu'ils traversaient en courant, Ulrika remarqua que les statues et bustes étaient intacts dans leurs niches en marbre. Le tremblement de terre n'avait pas sévi ici. Et quand ils arrivèrent à l'autre bout, qui donnait sur un sanctuaire paisible, ils virent devant eux, par une colonnade ouverte, que la cité n'avait pas été affectée non plus. Rome était parfaitement calme.

— Par ici ! s'écria Sebastianus.

Ils passèrent en hâte dans le temple, sous le regard étonné des prêtresses, puis en descendirent les marches pour se mêler à la foule du Forum. A l'extrémité de la place, des gardes prétoriens dévalaient les escaliers du palais impérial.

— Vatinius les a envoyés à notre poursuite !

— Suivez-moi, ordonna Primo.

Le vétéran s'élança, le coffre entre les mains, aussitôt imité par ses compagnons, Sebastianus veillant à ce que Rachel ne soit pas distancée tandis que Wulf faisait de même pour Ulrika et le vieux Timonidès.

Situé au centre de Rome, entre les monts Palatin et Capitolin, le Forum formait un rectangle entouré de temples et de bâtiments administratifs.

C'était le cœur de l'empire, où se déroulaient les processions triomphales et l'élection du gouvernement. Statues et monuments y célébraient les grands hommes de la cité, ses dieux et ses déesses. C'était aussi une place de marché, où des étals s'entassaient entre les édifices en marbre, où l'on vendait de tout, depuis les livres jusqu'aux tapis.

Primo conduisit ses compagnons le long de la Voie sacrée, dépassa la Curie, le siège du Sénat de Rome, puis contourna le temple de Castor et Pollux pour gagner une petite grotte à flanc de colline. Des

vignes grimpaient le long des parois, et de l'eau coulait dans une fontaine. Au-dessus d'un très vieil autel en marbre creusé dans la roche, une plaque en terre cuite représentait un jeune homme chevauchant un taureau, accompagné de l'inscription : *Soli Invicto Mithrae*. A l'abri dans ce sanctuaire secret, ils pourraient suivre la progression des prétoriens.

— Sélène...

En entendant la voix grave de Wulf, Ulrika se retourna et rencontra son regard bleu et plein de questions.

— Vous lui ressemblez...

Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas parlé sa langue, mais les mots vinrent facilement à ses lèvres.

— Sélène est ma mère, et vous êtes mon père.

Il était si beau, si fort et ressemblait tant à un héros qu'on aurait pu croire que Thor et Odin étaient ses compagnons. Elle n'avait aucun mal à comprendre que sa mère soit tombée amoureuse de lui.

Une franche surprise se lut sur ses traits.

— Je suis ton père ?

Ses yeux parcoururent le visage d'Ulrika, ses cheveux. Il sourit.

— Tu es la fille de Sélène, oui, mais à présent, je vois aussi ma mère dans tes yeux, dans ton menton. Je ne savais pas...

Il l'attira contre lui et l'étreignit longuement, avec émotion. Ulrika entendait le battement régulier de son cœur de guerrier.

— Ta mère va bien? demanda-t-il lorsqu'il se détacha d'elle. Nous n'avons eu que de brefs moments ensemble, mais ils sont chers à mon cœur.

— Mère vit à Ephèse. Je crois qu'elle va bien. Comment Vatinius t'a-t-il capturé ?

Il sourit.

— Je suis moins vif qu'autrefois.

— Voici Sebastianus, mon mari, dit-elle en se tournant vers lui.

Elle lui présenta ensuite Timonidès, Primo et Rachel, expliquant les raisons pour lesquelles ils s'étaient retrouvés devant l'empereur Néron. Quel groupe disparate ils formaient ! songea-t-elle : un riche négociant espagnol ; un vétéran de l'armée romaine ; un astrologue grec ; une veuve juive ; un héros de la rébellion en Germanie ; et elle, qui avait été une jeune fille égarée mais qui avait retrouvé sa voie.

— Où comptez-vous aller à présent ? demanda Wulf dans un latin hésitant.

— En Galice, répondit Sebastianus.

— Nous n'irons nulle part si nous ne parvenons pas à trouver une meilleure cachette, marmonna Primo. Les prétoriens se rapprochent.

Le visage de Wulf s'assombrit.

— C'est moi qu'ils veulent. Vatinius n'aura de cesse qu'il ne m'ait recapturé. Si je pars, ils me poursuivront et vous serez libres de continuer.

— Non !

— Ulrika, je dois retourner en Rhénanie, et toi, tu dois aller avec ton mari.

— Wulf, mon ami, dit Sebastianus, accompagnez-nous jusqu'au port d'Ostia. De là, vous vous déguiserez et je veillerai à vous trouver une caravane sûre, menée par quelqu'un de confiance. Tous me connaissent, et beaucoup ont une dette envers moi.

Wulf accepta, puis rejoignit Primo, qui gardait l'œil sur la foule du Forum et les prétoriens qui les cherchaient.

Ulrika se tourna vers Rachel pour s'assurer que celle-ci n'avait besoin de rien. Timonidès avait nettoyé le banc couvert de feuilles mortes pour lui permettre de s'asseoir. Le coffre et son précieux contenu étaient en sécurité, tout contre l'autel de Mithra. Elle s'approcha de Sebastianus, qui observait lui aussi avec attention les allées et venues sur le Forum.

— Pourquoi allons-nous en Galice ?

Dans l'intimité de la petite grotte, Sebastianus la prit par les épaules et plongea longuement son regard dans le sien avant de répondre.

— Ulrika, certains diront peut-être que cette pluie d'étoiles était une coïncidence, due à l'effet combiné du tremblement de terre et d'un travail bâclé.

— Moi, j'y vois un miracle, car elle était exactement telle que la pluie d'étoiles que j'ai vue dans mon pays la nuit où Lucius est mort. Non seulement elle nous a sauvé la vie, Ulrika, mais elle nous a montré le chemin. C'est un signe : il est temps que je retourne chez moi, après des années d'errance. Et c'est là que nous emporterons les reliques de Jacob. A l'autel de Gaia, qui est un lieu sacré.

Ulrika se tourna vers Rachel.

— Tu ne seras pas en sécurité à Rome.

Rachel acquiesça.

— Nous emmènerons Jacob dans ce lieu sacré.

— Maître, intervint Primo, il faut partir. Les prétoriens fouillent du côté du bâtiment du Trésor. Nous devons nous enfuir au plus vite.

— Mais où pouvons-nous aller ? s'inquiéta Timonidès en se levant. Néron a confisqué votre villa et la caravane. Il ne vous a rien laissé.

— N'aie crainte. J'ai des amis qui nous aideront.

— Moi aussi, renchérit Primo.

— Et il y a les disciples de ma religion, ajouta Rachel. Ils nous porteront secours.

Ulrika ouvrit sa paume et, à sa grande stupéfaction, découvrit qu'elle tenait encore l'émeraude. Timonidès émit un sifflement.

— Voilà qui doit valoir un bon prix !

— Je n'en suis pas sûr, rétorqua Primo d'un ton sombre. Néron va regretter de nous avoir laissés partir. Il enverra des légions pour récupérer la pierre.

Ulrika, le regard rivé au joyau vert, secoua la tête.

— Néron ne nous cherchera pas. A partir d'aujourd'hui, sa popularité va décliner rapidement. Quand la rumeur se répandra qu'il a privé le général Vatinius d'un défilé triomphal avec son prisonnier enchaîné, l'armée se retournera contre lui. Dans quatre ans, il sera si impopulaire que le Sénat le déclarera ennemi public et ordonnera son

exécution. Néron mourra de sa propre main, un poignard dans la gorge.

— Il est temps de partir, déclara Sebastianus, invitant d'un geste le petit groupe à le suivre. Je connais un homme qui vit au nord de la cité. Il nous accueillera quelque temps.

Chapitre 41

— Nous sommes arrivés ! s'écria Sebastianus, pressant son cheval d'accélérer l'allure.

Ulrika chevauchait avec lui, entre ses bras. Ils avaient embarqué à Ostia et traversé la Grande Verte jusqu'à la colonie romaine de Barcino, sur la côte nord-est de l'Hispanie. De là, le convoi avait fait route vers l'ouest, suivant de nouvelles routes construites par les Romains et d'anciennes pistes créées bien longtemps avant par des ancêtres oubliés. Ils étaient passés devant des hameaux minuscules, des fermes éparses, des villas romaines isolées, et quelques avant-postes militaires. Le terrain était tantôt plat, tantôt montagneux, verdoyant ou rocheux, et d'énormes nuages couraient dans le ciel d'un bleu profond. Les vents capricieux soufflaient dans leur dos et dans leur visage, les nuits étaient étincelantes de givre, et les journées, chaudes et ensoleillées. Au loin, vers le nord, ils apercevaient l'énorme chaîne de montagnes nommée d'après la princesse mythologique Pyrène, au-delà de laquelle se trouvait le pays des Gaules.

Après des semaines de voyage, les voyageurs harassés avaient enfin atteint la dernière crête, et contemplaient à présent un paysage d'un vert si profond, si éclatant qu'Ulrika se demanda s'il était bien réel. Nichées entre deux collines boisées et pentues se trouvaient des maisons blanchies à la chaux, entourées de prés et de vergers.

Les villas étaient à bonne distance les unes des autres, reliées par des sentiers, et au-delà on distinguait une place de marché animée, une forge, des ateliers d'artisans qui travaillaient le métal ou la pierre, et un fortin en bois abritant des soldats romains. Une colonie en passe de devenir une ville. D'autres collines luxuriantes ondulaient à l'horizon, piquées de maisons, de prés, de potagers.

Les larmes aux yeux, Sebastianus était incapable de parler. Ulrika garda le silence tandis qu'il la serrait étroitement contre lui.

— Voici la demeure de ma famille, dit-il enfin, désignant une vaste villa composée de plusieurs bâtiments, jardins et enclos pour animaux. De ce côté, ajouta-t-il en montrant l'ouest, à une journée de marche, c'est la fin du monde, que les Romains appellent Finisterre. On peut se tenir sur le promontoire rocheux et regarder l'océan qui s'étend à l'infini. Il n'y a plus de terre après.

Ulrika lui décocha un sourire radieux.

— De Luoyang à Finisterre, tu es allé d'un bout du monde à l'autre.

Soudain, l'air de l'après-midi fut déchiré par un son aigu et perçant.

— Regardez, maître ! s'écria Timonidès.

Il cheminait à dos d'âne, tandis que Rachel était installée dans une charrette tirée par des bœufs.

— Quelqu'un vient !

— C'est ma petite sœur, dit alors Sebastianus.

Il mit pied à terre, puis aida Ulrika à faire de même.

— Je vois qu'elle a préparé des tartes. J'espère que tu aimes les cerises, Ulrika, enchaîna-t-il avec un sourire. Mon beau-frère est très fier de ses vergers.

A la vue de la jeune femme rondelette qui se hâtait vers eux en tenant ses jupes, Ulrika reconnut avec stupeur sa vision d'autrefois. Loin de fuir, elle courait à leur rencontre, et sa bouche ouverte n'exprimait pas la peur mais la joie. Le « sang » qu'elle avait sur ses mains était le jus des fruits rouges.

Frère et sœur s'étreignirent avec émotion, riant et pleurant tout à la fois.

— Nous avons reçu ton message il y a plusieurs jours, ci nous préparons ton retour depuis ! déclara Lucia hors d'haleine.

Lorsqu'ils avaient débarqué à Barcino, Sebastianus avait dépêché un cavalier rapide, accompagné d'un homme armé, afin de porter ses salutations aux siens et d'annoncer sa venue. Ulrika connaissait les noms et l'histoire des membres de toute la famille, qui était nombreuse, car les trois sœurs vivaient dans cette vaste villa avec leur mari, leurs enfants et divers parents.

Lucia ressemblait à son frère, et ses longs cheveux arboraient de beaux reflets cuivrés. Elle se tourna vers Ulrika, les yeux brillants. Elle parlait latin avec un léger accent, et Ulrika se promit d'apprendre le dialecte de la région. Les deux jeunes femmes s'étreignirent à leur tour pendant que d'autres accouraient, des hommes en tunique courte, des femmes en robe longue, des enfants et des chiens, tous impatients de revoir Sebastianus.

Les voyageurs poursuivirent leur chemin dans un vacarme de

paroles de bienvenue et de présentations, tout le monde parlant à la fois. Une longue fête s'ensuivit, qui dura jusque tard dans la nuit - il y eut de la musique et des danses, du vin qui coulait à flots, et des plats copieux de palourdes cuites à la vapeur, de pieuvre bouillie, de calamars frits, et de tartes aux cerises.

Alors qu'Ulrika reposait entre les bras de Sebastianus, dans la chambre qu'il avait autrefois partagée avec son frère Lucius, elle songea à la lettre qu'elle avait écrite à sa mère à Ostia, et confiée aux bons soins d'un capitaine de navire en partance pour Ephèse qui avait promis de la lui remettre en mains propres. Elle y relatait toutes les nouvelles importantes de sa vie et l'invitait à venir lui rendre une longue visite dans le nord-ouest de l'Hispanie.

Le lendemain matin, il y eut la visite obligatoire de la villa, avec les enfants tout excités qui gambadaient autour d'eux, puis le repas de midi, après quoi Sebastianus annonça qu'il était temps de se rendre au vieil autel.

Ils gravirent seuls la colline qui s'élevait vers une crête boisée, empruntèrent un sentier millénaire serpentant à travers les peupliers, les chênes et les sapins - un paradis sylvestre qui rappela à Ulrika celui qu'elle avait vu près des bassins cristallins de Shalamandar. Nul n'aurait pu savoir que l'assemblage de pierres et de coquillages au bout du sentier était l'autel de Gaia, car il était négligé, à l'abandon. Cependant, Ulrika sentit aussitôt qu'ils se trouvaient dans un lieu sacré.

— Oui, nous enterrerons ici le Vénérable Jacob, murmura-t-elle. Nous reconstruirons l'autel et nous y ajouterons un sanctuaire pour que les gens puissent venir quêter l'aide et le réconfort de Gaia et rendre hommage au saint homme.

Elle posa la main sur l'autel et, fermant les yeux, reçut une vision.

— Dans très longtemps, un splendide lieu de culte sera érigé ici même, et des millions de pèlerins viendront des quatre coins du monde pour rendre hommage au Vénérable Jacob, qu'ils appelleront saint Jacques. Et on se souviendra de cet endroit à cause des étoiles qui sont tombées dans les champs avoisinants, les *campus stellae*.

— Je veillerai à ce que les routes qui mènent ici redeviennent sûres, ajouta Sebastianus. Je ferai mettre des panneaux et aménager des lieux de repos. Des gardes patrouilleront les routes. Je sais à présent que telle est ma vocation : être le protecteur des pèlerins.

Sebastianus songea à la Chine et au séjour qu'il y avait fait, qui semblait désormais presque un rêve. A cause de la folie de Néron, il n'y aurait plus d'expéditions dans ce lointain pays. Pas avant des années, voire des siècles. Il penserait toujours avec affection à ce voyage là-bas. Il avait marché sur la terre jaune de Luoyang, avait échangé des idées avec un empereur plein de sagesse, avait eu des amis tels que Noble Héron et Petite Hirondelle. Mais à présent, il devait se tourner vers l'avenir.

— Ulrika, j'ai si longtemps cru que j'étais destiné à explorer de nouvelles contrées ; pourtant je songeais avec nostalgie à mon pays natal. Mais je suis chez moi maintenant, et ma véritable tâche est sur le point de commencer. Je comprends aussi, ajouta-t-il, que le monde est fait à la fois d'ordre et de hasard. Exactement comme il y a des étoiles fixes et d'autres qui tombent, nous avons dans nos cœurs des certitudes et des doutes. Nous ne comprendrons peut-être jamais pourquoi, nous savons seulement que, pendant que nous sommes sur cette terre, nous faisons de notre mieux pour vivre dans l'amour et dans la paix.

Ulrika retira le coquillage qu'elle portait autour du cou et le plaça sur l'autel.

— Pour moi aussi, c'est ici que se termine mon chemin, car je serai la gardienne de ce sanctuaire. Quand les gens viendront chercher du réconfort ou des réponses, je leur apprendrai à méditer. Peut-être possédons-nous tous le don de divination. Il suffit seulement de le trouver. Ou peut-être la divination n'a-t-elle pas pour but de trouver des lieux sacrés, mais seulement ce qui est sacré en nous-mêmes.

Une voix familière s'éleva dans sa tête.

— Tu as réussi, mon enfant. Je ne viendrai plus à toi, car tu n'as plus besoin d'être guidée.

— Une question m'intrigue, honorée dame, songea Ulrika. Pourquoi est-ce à moi que vous êtes apparue ? Pourquoi pas à Sebastianus, puisque vous êtes son aïeule et que ce destin est aussi le sien ?

— Je ne suis pas son aïeule, mais la tienne. La famille Gallus est arrivée tardivement en Galice et, bien que tu sois née d'une mère romaine et d'un père germain, ta lignée remonte jusque dans les brumes du temps, sur la côte rocheuse de Galice où j'ai bâti un autel en coquillages. Tu es ma descendante, Ulrika de Galice.

— Tu ne me reverras pas, mais je serai toujours à tes côtés, sois-en

sûre. Adieu, mon enfant, et souviens-toi de garder le secret du Livre des prophéties. »

Le mystérieux secret que lui avait confié Rhéa Silvia, et qu'Ulrika avait dit à la grande vestale : le règne des dieux de Rome touchait à sa fin. Ulrika se demanda si le fait d'enterrer Jacob en ce lieu avait un rapport avec ce bouleversement, car il avait été un disciple d'une nouvelle foi, il avait cru en un seul Dieu, et maintenant il allait reposer dans une terre sacrée. Peut-être n'était-ce pas un bouleversement, songea-t-elle, ni une fin, mais une union...

Elle prit la main de Sebastianus.

—Il y a très longtemps, j'ai demandé à une voyante où était ma place. Elle ne m'a pas donné de réponse, mais je sais désormais que l'on ne dépend pas de l'endroit de sa naissance. Ce que l'on est, on l'emmène partout avec soi, où qu'on aille.

Sebastianus sourit.

—Et nous sommes ici, à présent. Chez nous...